



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

LUCRÈCE,

DE LA

NATURE DES CHOSES.

TOME II.

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

Statii (P. Papinii) opera omnia, *latin-français en regard*, traduction nouvelle par M. P. L. Cormiliolle, de la ci-devant société libre des sciences, lettres et arts de Paris; seconde édition, revue et corrigée par l'auteur, 5 vol. *in-12*, Paris, 1820.

Le même, *français seul*, 2 vol. *in-12*, Paris, 1820.

De STACE on vend séparément :

L'Achilléide, *latin-français en regard*, *in-12*, Paris, 1820.

Les Sylves, *latin-français en regard*, *in-12*, Paris, 1820.

Persii Satyræ (A.) *latin-français en regard*, avec les traductions et les notes réunies de MM. Lemonnier et Sélis; nouvelle édition, *in-12*, Paris, 1816.

Taciti (Corn.) omnia opera, *latin-français en regard*, traduction complète, *littérale et classique*, revue par un ancien Professeur de l'Université, OEuvre posthume de Barrett, 3 gros vol. *in-12*, Paris.

LUCRÈCE,

TRADUCTION

DE LA GRANGE,

AVEC DES NOTES.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE SUR LES MEILLEURS TEXTES,

ET AUGMENTÉE DE VARIANTES.

LATIN-FRANÇAIS EN REGARD.

TOME SECOND.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE D'AUGUSTE DELALAIN,

LIBRAIRE, rue des Mathurins-St.-Jacques, n° 5.

1821.





PA 6482
A2
1821
v. 2

LUCRÈCE,

DE LA

NATURE DES CHOSES.

LIVRE QUATRIÈME.

ARGUMENT.

Ce quatrième livre n'est qu'une continuation du troisième. Le poète tâche d'expliquer la manière dont les objets extérieurs agissent sur l'âme par le canal des sens. Nos sensations sont produites (suivant lui) par des corpuscules invisibles, répandus dans l'atmosphère, qui, en s'introduisant dans les divers conduits de nos corps, affectent diversement nos âmes : ces simulacres se divisent en différentes classes. Les uns sont envoyés par les corps mêmes, et sont des émanations, ou de la surface, ou de l'intérieur des objets ; les autres se forment dans l'air : d'autres ne sont qu'un mélange des uns et des autres, que le hasard réunit souvent

LUCRÈCE. — Tome II.

96555

2 LUCRÈCE, LIV. IV.

dans l'atmosphère. Tous ces simulacres sont d'une finesse et d'une subtilité inconcevable, et doués par conséquent d'une très-grande vitesse. D'après cette notion préliminaire des simulacres, le poète croit pouvoir expliquer d'une manière satisfaisante tout le mécanisme des sensations et des idées.

- 1°. *La vision est produite par des simulacres émanés de la surface même des corps, qui nous font juger non seulement de la couleur, de la grandeur et de la figure des objets, mais encore de leur distance, de leur mouvement, etc. Il est vrai que souvent les jugemens que nous proférons à la suite de ces perceptions, sont faux; mais l'erreur ne vient jamais de l'organe, qui ne rapporte que la sensation précise qu'il éprouve, mais de la précipitation de l'âme, qui se hâte toujours d'ajouter de son propre fonds quelque chose à leur rapport: d'où il conclut que les sens sont des guides infailibles, les seuls juges de la vérité.*
- 2°. *La sensation du son est excitée par des corpuscules détachés des corps, qui viennent frapper l'organe de l'ouïe: quand ces élémens sont*

façonnés par la langue et le palais, ils forment des paroles ; quand ils sont repercutés par des corps solides, tels que les rochers, etc., ils forment des échos.

3°. *La saveur est produite par les sucs que la trituration exprime des alimens, et qui s'introduisent dans les pores du palais : si les mêmes alimens ne produisent pas les mêmes sensations sur des animaux de différente espèce, ou sur les mêmes animaux placés dans des circonstances différentes, cette variété tient à la fois et à l'organisation même des animaux, et à la structure des molécules, de l'action desquelles résultent les saveurs.*

4°. *Les odeurs, qui sont des corpuscules émanés de l'intérieur des corps, et dont par conséquent la marche doit être lente et tardive, ne sont pas non plus également analogues à tous les organes : il faut dire la même chose des simulacres de la vue, et des élémens du son.*

Il n'y a que ces quatre espèces de sensations qui soient excitées par des émanations ; car, pour le toucher, il est produit par l'impression immédiate des objets.

Quant aux idées de l'âme, Lucrèce prétend qu'elle les doit aux simulacres dont l'atmosphère est sans cesse rempli ; simulacres dont le tissu est si délié, qu'ils s'insinuent dans tous les pores de nos corps, et dont la succession et la combinaison sont si rapides, qu'il croit pouvoir expliquer par leur moyen cette foule d'idées qui assiègent nos âmes à chaque instant, ces images chimériques de Centaures, de Scyllès, etc., et les autres illusions de ce genre, qui nous trompent la nuit comme le jour.

Après cette théorie des sensations et des idées, le poète entre dans quelques détails relatifs à cette doctrine. 1°. Il combat les causes finales, en s'efforçant de prouver que nos organes n'ont pas été faits en vue de nos besoins, mais que les hommes en ont usé, parce qu'ils les ont trouvés faits : 2°. il explique pourquoi le besoin de boire et de manger est naturel à tous les animaux ; 3°. comment l'âme, cette substance si déliée, peut mouvoir une masse aussi pesante que nos corps ; 4°. par quel mécanisme le sommeil vient à bout d'engourdir toutes les facultés de l'âme et du corps, et d'où viennent les songes

dont il est souvent accompagné. A l'occasion des songes, il traite de l'amour, dont il croit, comme Buffon, qu'il n'y a que le physique qui soit bon, et contre lequel il avertit les hommes de se mettre en garde, par les peintures éloquentes qu'il fait du malheur des amans; enfin il termine ce morceau, et le livre entier, par une espèce de traité anatomique et physique sur la génération.

LIBER QUARTUS.

AVIA Pieridum peragro loca, nullius ante
 Trita solo: juvat integros accedere fontes,
 Atque haurire; juvatque novos decerpere flores,
 Insignemque meo capiti petere inde coronam,
 Unde prius nulli velarint tempora Musæ.
 Primum, quod magnis doceo de rebus, et arctis
 Relligionum animos nodis exsolvere pergo;
 Deinde, quod obscura de re tam lucida pango
 Carmina, musæo contingens cuncta lepore:
 Id quoque enim non ab nulla ratione videtur.
 Nam veluti pueris absinthia tetra medentes
 Cum dare conantur, prius oras pocula circum
 Contingunt mellis dulci flavoque liquore,
 Ut puerorum ætas improvida ludificetur
 Labrorum tenuis; interea perpetet amarum
 Absinthii laticem, deceptaque non capiatur,
 Sed potius tali tactu recreata valescat:
 Sic ego nunc, quoniam hæc ratio plerumque
 videtur
 Tristior esse, quibus non est tractata, retroque
 Volgus abhorret ab hac, volui tibi suaviloquenti
 Carmine Pierio rationem exponere nostram,

17. *Tactu.* Bleuet *facto*: ita quidem supra, I 941. — Alii pro *pacto* contendunt. Creech.

LIVRE QUATRIÈME.

CE sont les lieux les moins fréquentés du Pinde que je me plais à parcourir ; je n'y rencontre aucun vestige qui guide mes pas : j'aime à puiser dans des sources inconnues ; j'aime à cueillir des fleurs nouvelles , et à ceindre ma tête d'une couronne brillante, dont les Muses n'ont encore paré le front d'aucun poète. D'abord, parce que j'enseigne aux hommes des vérités importantes, et que j'affranchis leurs esprits du joug de la superstition ; ensuite, parce que je répands la lumière sur les matières les plus obscures, et les fleurs de la poésie sur les épines d'une philosophie aride. Et n'ai-je pas raison d'imiter ces médecins habiles qui, pour engager les enfans à boire l'absinthe salutaire, dorent d'un miel pur les bords de la coupe, afin que leurs lèvres, séduites par cette douceur trompeuse, avalent sans défiance le breuvage amer ; innocente trahison, qui rend à leurs jeunes membres la vigueur de la santé ? De même, cette philosophie que je traite paraissant triste et austère à ceux pour qui elle est nouvelle, et rebutante pour le commun des hommes, j'ai choisi le langage des Muses pour

Et quasi musæo dulci contingere melle ;
 Si tibi forte animum tali ratione tenere
 Versibus in nostris possem , dum perspicis
 omnem
 Naturam rerum , ac persentis utilitatem.

Sed quoniam docui , cunctarum exordia rerum
 Qualia sint , et quam variis distantia formis
 Sponte sua volitent æterno percita motu ,
 Quoque modo possint res ex his quæque creari ;
 Atque , animi quoniam docui natura quid esset ,
 Et quibus e rebus cum corpore compta vigeret ,
 Quove modo distracta rediret in ordia prima :

Nunc agere incipiam tibi , quod vehementer
 ad has res
 Attinet , esse ea , quæ rerum simulacra vocamus ,
 Quæ quasi membranæ summo de corpore rerum
 Dereptæ volitant ultro citroque per auras ;
 Atque eadem nobis vigilantibus obvia mentes
 Terrificant , atque in somnis , cum sæpe figuras
 Contuimur miras , simulacraque luce carentum ,
 Quæ nos horrifice languentes sæpe sopore
 Excierunt : ne forte animas Acheronte reamur .

31. *Compta*. Hav. *copta* , seu *coapta* , ut et
 lib. III , v. 260.

vous exposer ma doctrine, j'ai tâché de l'adoucir avec le miel de la poésie; afin que vous soyez retenu par les charmes de l'harmonie, jusqu'à ce que votre esprit ait puisé dans mes vers la connaissance de la nature, et se soit pénétré de l'utilité de cette étude.

Jusqu'ici, Memmius, je vous ai fait connaître les qualités des atomes, et la diversité de leurs figures: vous savez comment ces élémens de toutes choses, par une tendance qui leur est propre, volent de toute éternité dans l'espace, et comment tous les êtres peuvent résulter de leurs combinaisons; vous n'ignorez plus la nature de l'âme, les principes qui lui donnent son existence et son activité, quand elle est unie au corps, et la manière dont, après sa séparation, elle se résout en ses principes élémentaires.

Traisons maintenant un sujet étroitement lié aux vérités précédentes. Apprenez qu'il existe des êtres auxquels je donne le nom de *simulacres*, des espèces de *membranes* détachées de la surface des corps, qui, en voltigeant au hasard dans l'atmosphère, effraient nos esprits le jour comme la nuit, et leur présentent ces figures monstrueuses, ces spectres, ces fantômes dont l'apparition nous arrache souvent au sommeil: qu'ainsi nous ne devons pas croire que ce soient de *âmes fugitives* qui abandonnent

Effugere, aut umbras inter vivos volitare ;
 Neve aliquid nostri post mortem posse relinqui,
 Cum corpus simul, atque animi natura perempta,
 In sua discessum dederunt primordia quæque.

Dico igitur, rerum effigias, tenuesque figuras
 Mittier ab rebus, summo de corpore earum,
 Quæ quasi membrana, vel cortex nominanda est;
 Quod speciem, ac formam similem gerit ejus
 imago,

Quojuscunque cluet de corpore fusa vagari.

Id licet hinc quamvis hebeti cognoscere corde.
 Principio, quoniam mittunt in rebus apertis
 Corpora res multæ, partim diffusa solute ;
 Robora seu fumum mittunt, ignesque vaporem ;
 Et partim contexta magis, condensaque, ut olim
 Cum veteres ponunt tunicas æstate cicadæ,
 Et vituli cum membranas de corpore summo
 Nascentes mittunt, et item cum lubrica serpens
 Exiit in spuis vestem : nam sæpe videmus
 Illorum spoliis vepres volitantibus auctas.
 Hæc quoniam fiunt, tenuis quoque debet imago
 Ab rebus mitti, summo de corpore earum.
 Nam, cur illa cadant magis, ab rebusque
 recedant,
 Quam quæ tenuia sunt, hiscendi est nulla
 potestas :

45. *Dederunt.* Bleuet *dederint.*

48. *Membrana.* Wak. *membrane.*

56. *Veteres.* Wak. *teretes.*

les rives de l'Achéron, des ombres qui viennent errer parmi les vivans ; ni que la mort puisse laisser subsister quelque partie de notre être, quand le corps et l'âme une fois séparés, ont été rendus l'un et l'autre à leurs élémens.

Je dis donc que de la surface de tous les corps émanent des *effigies*, des *figures* déliées, auxquelles conviennent les noms de *membrane* ou d'*écorce*, parce qu'elles ont la même apparence et la même forme que les corps dont elles s'échappent pour se répandre dans les airs.

L'esprit le moins pénétrant peut se convaincre de leur existence, puisqu'il y a un grand nombre de corps dont les émanations sont sensibles à l'œil : dans les uns, ce sont des parties détachées qui se répandent en tout sens, comme la fumée qui sort du bois, et la chaleur qui s'élançe du feu ; dans les autres, c'est un tissu ourdi et serré, comme la vieille robe que la cigale dépose pendant l'été, la membrane dont le veau naissant se débarrasse, et la dépouille du serpent, que nous voyons souvent flotter sur les buissons. Ces exemples vous prouvent que la surface de tous les corps doit envoyer de pareilles *images*, quoique plus subtiles. Car il est impossible d'expliquer pourquoi ces effigies grossières auraient plutôt lieu que celles dont la ténuité nous

Præsertim cum sint in summis corpora rebus
 Multa minuta, jaci quæ possint ordine eodem
 Quo fuerint, veterem et formæ servare figuram ;
 Et multo citius, quanto minus endopediri
 Parva queunt, et sunt in prima fronte locata.

Nam certe jaci, atque emergere multa videmus,
 Non solum ex alto, penitusque, ut diximus ante,
 Verum de summis ipsum quoque sæpe colorem :
 Et vulgo faciunt id lutea, russaque vela,
 Et ferrugina, cum magnis intenta theatris
 Per malos volgata, trabesque trementia flutant.
 Namque ibi consessum caveaï subter, et omnem
 Scenaï speciem, Patrum, Matrumque, deorumque,
 Inficiunt, coguntque suo fluitare colore ;
 Et quanto circum mage sunt inclusa theatri
 Mœnia, tam magis hæc intus perfusa lepore
 Omnia corrident, correpta luce diei.
 Ergo lintea de summo cum corpore fucum
 Mittunt, effigias quoque debent mittere tenues
 Res quæque; ex summo quoniam jaculantur
 utræque.

Sunt igitur jam formarum vestigia certa,
 Quæ vulgo volitant, subtili prædita filo,
 Nec singillatim possunt secreta videri.

67. *Veterem et formæ.* Wak. *et formaï.*

69. *Et sunt.* Malim ex vet. lib. *ut sunt.* Gifan.

70. *Nam certe jaci.* Gassendus *Nam jacier certe.*

75. *Flutant.* Hav. *fluctant*; pro *fluctuant* videlicet dictum.

échappe ; surtout la superficie de tous les corps étant garnie d'une multitude de corpuscules imperceptibles , qui peuvent se détacher , sans perdre leur ordre et leur forme primitive , et s'élaner avec d'autant plus de rapidité , qu'ils ont moins d'obstacles à vaincre , déliés comme ils sont , et placés à la surface.

En effet nous voyons un grand nombre de particules se détacher non seulement de l'intérieur des corps , mais de leur surface même , comme les couleurs : c'est l'effet que produisent ces voiles jaunes , rouges et noirs , suspendus par des poutres aux colonnes de nos théâtres , et flottans au gré de l'air dans leur vaste enceinte. L'éclat de ces voiles se réfléchit sur tous les spectateurs , la scène en est frappée : les sénateurs , les dames , les statues des dieux sont teints d'une lumière mobile ; et cet agréable reflet a d'autant plus de charme pour les yeux , que le théâtre est plus exactement fermé , et laisse moins d'accès au jour. Or , si les couleurs de ces toiles sont détachées de leur superficie , tous les corps ne doivent-ils pas envoyer aussi des effigies déliées , puisque ces deux espèces d'émanations viennent de la surface ? Nous avons donc découvert la trace de ces *simulacres* qui volent dans l'air avec des contours si déliés , que , pris séparément , ils échappent à l'œil.

Præterea , omnis odos , fumus , vapor , atque
aliæ res

Consimiles , ideo diffusæ rebus abundant ,
Ex alto quia dum veniunt intrinsecus ortæ ,
Scinduntur per iter flexum ; nec recta viarum
Ostia sunt , qua contendunt exire cœortæ.

At contra , tenuis summi membrana coloris
Cum jacitur , nihil est , quod eam discerpere
possit ;

In promptu quoniam est , in prima fronte locata.
Postremo , in speculis , in aqua , splendoreque
in omni

Quæcunque apparent nobis simulacra ; necesse
est ,

Quandoquidem simili specie sunt prædita rerum ,
Esse in imaginibus missis consistere eorum :
Nam cur illa cadant magis , ab rebusque recedant
Corpora , res multæ quæ mittunt corpore aperto ,
Quam quæ tenuia sunt , hiscendi est nulla
potestas.

Sunt igitur tenues formarum , consimilesque
Effigiæ , singillatim quas cernere nemo
Cum possit , tamen assiduo , crebroque repulso
Rejectæ , reddunt speculorum ex æquore visum ;
Nec ratione alia servari posse videntur
Tantoperè , ut similes reddantur quoique figuræ.

Nunc age , quam tenui natura constet imago ,
Percipe ; et imprimis quoniam primordia tantum

Si l'odeur, la chaleur, la fumée et les autres émanations de cette nature se dispersent en se disséminant, c'est que, détachées de l'intérieur même des corps, elles ne trouvent point de conduits en ligne droite, et se divisent dans les issues tortueuses, par où elles s'ouvrent un passage; au lieu que la membrane délicate des couleurs, émanée de la surface, ne peut être déchirée par aucun obstacle.

Enfin les simulacres que nous apercevons dans les miroirs, dans l'eau, et dans tous les corps lisses, étant parfaitement semblables aux objets représentés, ne peuvent être formés que par les images mêmes de ces objets. Car, je le répète, pourquoi les effigies grossières des corps sensibles auraient-elles plutôt lieu que celles dont la finesse nous échappe?

Tous les corps envoient donc des images similaires, qu'on ne peut apercevoir isolées, mais dont les émissions, réfléchies et rassemblées par le moyen des miroirs, frappent enfin nos organes. Sans cela comment représenteraient-elles si fidèlement la figure des objets?

Apprenez maintenant à quel point ces images sont subtiles, puisque leurs principes sont infi-

Sunt infra nostros sensus, tantoque minora,
 Quam quæ primum oculi cœptant non posse tueri.
 Nunc tamen id quoque uti confirmem, exordia
 rerum

Cunctarum quam sint subtilia, percipe paucis.
 Primum animalia sunt jam partim tantula,
 eorum

Tertia pars nulla ut possit ratione videri.
 Horum intestinum quodvis quale esse putandum
 est?

Quid cordis globus, aut oculi? quid membra?
 quid artus?

Quantula sunt? quid? præterea primordia quæ-
 que,

Unde anima, atque animi constet natura neces-
 sum est,

Nonne vides, quam sint subtilia, quamque
 minuta?

Præterea, quæcunque suo de corpore odorem
 Exspirant acrem, panaces, absinthia tetra,
 Abrotonique graves, et tristia centaurea;
 Horum unum quodvis leviter si forte ciebis,
 Quamprimum noscas rerum simulacra vagare
 Multa, modis multis, nulla vi, cassaque sensu.
 Quorum quantula pars sit imago, dicere nemo est
 Qui possit, neque eam rationem reddere dictis.

Sed ne forte putes ea demum sola vagare,

126. *Quam primum noscas.* E veteris scripturæ
 vestigiis, *Quin potis es noscas.* Creech.

niment plus imperceptibles et plus déliés que les corpuscules qui commencent à échapper à l'œil. Mais, pour vous en convaincre encore davantage, représentez-vous quelle est la ténuité des principes de la matière en général.

D'abord il y a des animalcules si petits, que le tiers de leur grosseur est un atome absolument insensible. Que penserez-vous donc de leurs intestins, de leur cœur, de leurs yeux, de leurs membres, de leurs articulations? quelle finesse! Et si vous songez aux principes dont il faut que leurs esprits et leurs âmes soient composés, pouvez-vous concevoir un tissu aussi subtil et aussi délicat?

Agitez légèrement la tige des plantes qui exhalent une odeur piquante, telles que le *panace*, l'*absinthe* amère, l'*aurone* acerbe, et la triste *centaurée*; vous reconnaîtrez aussitôt l'existence d'une foule de simulacres qui volent de mille manières, sans aucune énergie, et sans être sensibles à nos organes. Mais combien ces images sont-elles petites, comparées aux corps dont elles sont les émanations? C'est ce que personne ne pourra jamais ni apprécier ni exprimer.

Ne croyez pas, au reste, qu'il n'y ait dans l'at-

Quaecunque ab rebus rerum simulacra recedunt ;
 Sunt etiam , quæ sponte sua gignuntur , et ipsa
 Constituuntur in hoc cœlo , qui dicitur aer ;
 Quæ multis formata modis sublime feruntur ,
 Nec speciem mutare suam liquentia cessant ,
 Et quæque modi formarum vertere in ora.
 Ut nubes facile interdum concrecere in alto
 Cernimus , et mundi speciem violare serenam ,
 Aera mulcentes motu : nam sæpe Gigantum
 Ora volare videntur , et umbram ducere late ;
 Interdum magni montes , avolsaque saxa
 Montibus anteire , et solem succedere præter ;
 Inde alios trahere , atque inducere bellua nimbos.

Nunc ea quam facili , et celeri ratione genantur ,
 Perpetuoque fluant ab rebus , lapsaque cedant.
 Semper enim summum quidquid de rebus abun-
 dat ,

Quod jaculentur ; et hoc alias cum pervenit in
 res ,

Transit , ut in primis vestem : sed in aspera saxa ,
 Aut in materiem ut ligni pervenit ; ibi jam
 Scinditur , ut nullum simulacrum reddere possit.

At cum , splendida quæ constant , opposta
 fuerunt ,

Densaque , ut in primis speculum est ; nihil
 accidit horum.

152. *Nihil accidit horum.* Gifanius *nihil occidit* ;
 viz. , nihil simulacrorum tum perit : hæc quidem
 ferri potest lectio , sed altera probabilior. *Creech.*

mosphère d'autres simulacres que ceux qui émanent des corps : il en est qui se forment d'eux-mêmes , qui s'établissent dans la contrée de l'espace nommée l'*air* , qui s'élèvent en haut sous mille formes diverses , qui changent à chaque instant de figures et d'aspect. C'est ainsi que nous voyons quelquefois les nuages s'accumuler en un moment dans les régions supérieures , voler l'azur des cieux , et se balancer dans l'air , qu'ils semblent caresser : tantôt ce sont des géans effroyables qui volent et répandent au loin les ténèbres ; tantôt des montagnes énormes, des roches arrachées de leur sein , qui précèdent ou suivent le soleil ; tantôt enfin un monstre qui rassemble les nuages pour les distribuer de toutes parts.

Mais avec quelle facilité et quelle promptitude se forment ces simulacres ! avec quelle abondance ils se détachent et s'échappent sans cesse des objets ! Les surfaces de tous les corps sont autant de sources intarissables d'émanations , qui , arrivées aux objets extérieurs , pénètrent les uns , comme les étoffes ; sont divisées par les autres , sans en réfléchir l'image , comme par le bois et les rochers. Mais il n'en est pas de même , si elles rencontrent un corps dense et lisse , tel que les

Nam neque, uti vestem, possit transire, neque
ante

Scindi, quam meminit favor præstare salutem.
Quapropter fit, ut hinc nobis simulacra genantur.
Et quamvis subito, quovis in tempore, quamque
Rem contra speculum ponas, apparet imago;
Perpetuo fluere ut noscas e corpore summo
Texturas rerum tenues, tepesque figuras.
Ergo multa brevi spatio simulacra genantur,
Ut merito celer his rebus dicatur Origo.

Et quasi multa brevi spatio submittere debet
Lumina sol, ut perpetuo sint omnia plena:
Sic a rebus item, simili ratione, necesse est
Temporis in puncto rerum simulacra ferantur
Multa, modis multis, in cunctas undique partes;
Quandoquidem speculum queiscunque obverti-
mus oris,

Res ibi respondent simili forma, atque colore.

Præterea, modo cum fuerit liquidissima cœli,
Tempestat, perquam subito fit turbida foede
Undique, uti tenebras omnes Acheronta rearis
Liquisse, et magnas cœli complesse cavernas;
Usque adeo, tetra nimborum nocte coorta,

153. *Possit.* Bleuët atque Wak. *possunt.*

167. *Queiscunque obvertimus oris.* Hav. *quocun-
que obvertimus, oris Res:* sicuti enim *Veneris res*
dixit Lucretius, quæ ad amorem; ita hîc *oris res*,
quæ ad speciem et similitudinem pertinent.

miroirs. Elles ne peuvent le traverser , comme elles traversent les étoffes ; et si leur tissu se décompose , ce n'est qu'après avoir été réfléchi dans tout leur entier par la surface plane. Voilà pourquoi les corps lisses nous renvoient des simulacres. En quelque temps , et avec quelque promptitude qu'on leur oppose le miroir , leur image s'y peint aussitôt : d'où vous devez conclure qu'il se détache continuellement de leur surface des tissus déliés , des figures imperceptibles. Un seul instant voit donc naître une foule de ces simulacres , et rien n'égale la promptitude avec laquelle ils se forment.

En effet, si le soleil doit, dans un court intervalle de temps , fournir un grand nombre de particules de lumière , pour en remplir tout l'espace sans interruption ; il faut de même que les simulacres émanés des corps , dans un seul instant , se portent en foule , en tout sens, et de toutes parts , puisque , de quelque côté que le miroir soit présenté , l'objet s'y voit sur-le-champ avec sa forme et sa couleur.

Dans le temps où le ciel est le plus pur , on voit soudain un voile épais le couvrir de toutes parts ; on dirait que toutes les ténèbres ont quitté l'Achéron , pour remplir la cavité des cieux : dans cette nuit que les nuages ont formée , nous voyons

Impendent atræ formidinis ora superne.

Quorum quantula pars sit imago, dicere, nemo
est,

Qui possit, neque eam rationem reddere dictis.

Nunc age, quam celeri motu simulacra feran-
tur,

Et quæ mobilitas ollis tranantibus auras:

Beddita sit, longo ut spatio brevis hora teratur,

In quemcunque locum diverso numine tendunt;

Suavidicis potius, quam multis versibus edam:

Parvus ut est cyeni melior canor, ille gruum quam

Clamor, in ætheriis dispersus nubibus austri.

Principio persæpe leves res, atque minutis

Corporibus factas, celeres licet esse videre.

In quo jam genere est solis lux, et vapor ejus;

Propterea quia sunt e primis facta minutis:

Quæ quasi trudentur, perque aeris intervallum:

Non dubitant transire, sequenti concita plaga.

Suppeditatur enim confestim lumine lumen,

Et quasi protelo stimulat fulgure fulgur.

Quapropter simulacra pari ratione necesse est.

Immemorable per spatium transcurre posse

Temporis in puncto: primum, quod parvola causa

Est procul a tergo quæ provehat, atque propel-

lat;

Deinde, quod usque adeo textura prædita rara

180. *In quemcunque locum.* Alii melius *In quem
quæque locum.* Creech.

l'effroi suspendu au-dessus de nos têtes sous une infinité de formes extraordinaires. Mais qui peut apprécier et exprimer la petitesse du rapport de ces spectres vaporeux avec leurs images ?

Pour vous apprendre maintenant de quelle vélocité sont doués les simulacres, avec quelle agilité ils traversent les airs, quels longs espaces ils franchissent en un instant, quelque part que les portent leurs diverses directions ; j'aurai plutôt recours au charme qu'à la multitude des vers : ainsi les faibles accens du cygne flattent plus l'oreille que les cris perçans dont les grues font retentir les airs.

Remarquez d'abord que la vitesse est le partage des corps légers, et formés d'atomes subtils. Ainsi la lumière et la chaleur du soleil ont une grande vélocité, parce qu'elles résultent d'éléments déliés, qui, se poussant les uns et les autres, pénètrent sans peine les interstices de l'air, aidés par l'impulsion des atomes qui les suivent. Car la lumière fournit sans cesse à la lumière, et la vitesse des rayons s'accélère toujours par la nouvelle secousse de ceux qui leur succèdent. Les simulacres, pour la même raison, doivent parcourir en un moment des espaces incroyables : d'abord, parce que ces corpuscules subtils sont continuellement chassés par une impulsion postérieure ; ensuite, parce que, leur tissu

Mittuntur, facile ut quasvis penetrare queant res,
Et quasi permanare per aeris intervallum.

Præterea, si, quæ penitus corpuscula rerum
Ex alto in terras mittuntur, solis uti lux,
Ac vapor, hæc puncto cernuntur lapsa diei
Per totum cœli spatium diffundere sese;
Perque volare mare, ac terras, cœlumque rigare
Quod supera est; ubi tam volucris hæc levitate
feruntur.

Quid? quæ sunt igitur jam prima in fronte pa-
rata,

Cum jaciuntur, et emissum res nulla moratur,
Nonne vides citius debere, et longius ire;
Multiplexque loci spatium transcurrere eodem
Tempore, quo solis pervolgant lumina cœlum?

Hoc etiam in primis specimen verum esse vi-
detur,

Quam celeri motu rerum simulacra ferantur:
Quod simul ac primum sub divo splendor aquæ
Ponitur; extemplo, cœlo stellante, serena
Sidera respondent in aqua radiantia mundi.
Jamne vides igitur, quam puncto tempore imago
Ætheris ex oris ad tetrarum accidat oras?

Quare etiam atque etiam mitti hæc fateare
necesse est

200. *Ex alto in terras.* Quidam legunt *Ex alto-
que foras*; et forsitan melius. Creech. ●

217. *Mitti.* Baro des Coutures minima.

étant aussi délié, ils peuvent sans peine pénétrer tous les corps, et se filtrer, pour ainsi dire, dans tous les interstices de l'air.

D'ailleurs, si l'on voit des corpuscules émanés de l'intérieur même des corps, comme la lumière et la chaleur du soleil, se répandre en un moment dans toute l'étendue de l'atmosphère, se disperser sur la terre et les eaux, s'élever vers le ciel, le baigner de leurs feux, enfin se porter de toutes parts avec tant de rapidité; ne voyez-vous donc pas que des simulacres placés à la surface des corps, et dont l'émanation n'est retardée par aucun obstacle, doivent nécessairement s'élaner plus vite et plus loin, et parcourir un espace beaucoup plus considérable dans un temps égal à celui que la lumière du soleil emploie à franchir les espaces des cieux?

Mais voici une expérience qui vous convaincra encore davantage de la vitesse avec laquelle se meuvent les simulacres: exposez à l'air une onde transparente; au même instant, si le ciel est parsemé d'étoiles, les flambeaux éclatans du monde viennent se peindre dans l'eau. Vous voyez donc combien peu de temps il faut à l'image pour se rendre des extrémités du monde à la surface de notre globe.

Ainsi, je le répète, vous êtes obligé de reconnaître ces émanations des simulacres qui frappent

Corpora, quæ feriant oculos, visumque laces-
sant :

Perpetuoque fluunt certis ab rebus odores ;
Frigus ut a fluviis , calor a sole , æstus ab undis
Æquoris , exesor mœrorum littora circum.
Nec variæ cessant voces volitare per auras :
Denique in os salsi venit humor sæpe saporis ,
Cum mare versamur propter ; dilutaque contra
Cum tuimur misceri absinthia , tangit amaror.
Usque adeo omnibus ab rebus res quæque fluenter
Fertur, et in cunctas dimittitur undique partes ;
Nec mora , nec requies inter datur ulla fluendi ;
Perpetuo quoniam sentimus , et omnia semper
Cernere , odorari licet , et sentire sonorem.

Præterea, quoniam manibus tractata figura
In tenebris quædam, cognoscitur esse eadem,
quæ
Cernitur in luce, et claro candore; necesse est
Consimili causa tactum, visumque moveri.
Nunc igitur, si quadratum tentamus, et id nos
Commovet in tenebris; in luci quæ poterit res
Accidere ad speciem, quadrata nisi ejus imago ?

nos yeux, et produisent en nous la sensation de la vue. En effet les odeurs ne sont que les émissions continuelles de certains corps : le froid émane des fluides, la chaleur émane du soleil, de la mer émane le sel rongeur, qui mine les édifices construits sur ses rivages. Mille sons de toute espèce volent sans cesse dans l'air : quand nous nous promenons sur les bords de l'océan, nos palais sont affectés d'une vapeur saline ; et nous ne regardons jamais préparés l'absinthe, sans en ressentir l'amertume. Tant il est vrai que tous les corps envoient continuellement des émanations de toute espèce, qui se portent de tous côtés, sans jamais s'arrêter ni se tarir ; puisqu'à chaque instant nous avons des sensations ; puisqu'il nous est toujours possible de voir, d'odorier et d'entendre.

D'ailleurs, puisqu'en touchant dans les ténèbres un corps d'une certaine figure, nous le reconnaissons pour le même que nous avons vu pendant l'éclat du jour, il faut que les sensations du toucher et de la vue soient excitées en nous par un mécanisme semblable. Si donc c'est un carré, par exemple, que nous touchons, et qui nous affecte dans les ténèbres ; quel autre objet que son image carrée pourra se présenter à nos yeux pendant le jour ? Il est donc évident que les

Esse in imaginibus quapropter causa videtur
Cernendi, neque posse sine his res ulla videri.

Nunc ea, quæ dico, rerum simulacra, feruntur
Undique, et in cunctas jaciuntur didita partes:
Verum, nos oculis quia solis cernere quimus,
Propterea fit, uti, speciem quo vertimus, omnes
Res ibi eam contra feriant forma, atque colore.
Et quantum quæque a nobis res absit, imago
Efficit ut videamus, et internoscere curat.
Nam cum mittitur, extemplo protrudit, agitque
Aera, qui inter se cunque est, oculosque locatus;
Isque ita per nostras acies perlabitur omnis,
Et quasi perterget pupillas, atque ita transit.
Propterea fit, uti videamus quam procul absit
Res quæque: et quanto plus aeris ante agitur,
Et nostros oculos perterget longior aura;
Tam procul esse magis res quæque remota vide-
tur.

Scilicet hæc summe celeri ratione geruntur:

Quare fit ut videamus, et una quam procul absit:

Illud in his rebus minime mirabile habendum
est,

Cur ea, quæ feriant oculos simulacra, videri
Singula cum nequeant, res ipsæ perspiciantur.

Ventus enim quoque paulatim cum verberat, et
cum

Acre ferit frigus, non privam quamque solemus
Particulam venti sentire, et frigoris ejus;

images sont les causes de la vision , et que sans elles on ne peut apercevoir aucun corps.

Ces simulacres dont je parle se portent de tous côtés , s'élançant en tous sens : mais , comme les yeux seuls ont la faculté de voir , il arrive que , partout où nous portons nos regards , les objets frappent notre organe avec leur forme et leur couleur. Les mêmes images nous font aussi connaître les distances par des signes certains. Car , en s'élançant des objets , elles poussent et chassent devant elles l'air interposé entre elles et l'œil : cette colonne d'air , après avoir glissé dans toute sa longueur sur l'organe , et rasé légèrement la prunelle , passe outre. C'est par ce moyen que nous sommes instruits des distances : plus la colonne d'air poussée par des simulacres , et qui effleure nos yeux à son passage , est longue , plus l'objet nous paraît éloigné. Et comme ce mécanisme s'exécute avec une promptitude inconcevable , nous jugeons de l'éloignement des corps , en même temps que nous les voyons.

Vous ne devez pas être surpris que les simulacres qui frappent nos yeux , quoique invisibles chacun à part , nous procurent pourtant la vue des objets. Nous ne sentons point non plus chacune des molécules du zéphyr qui nous caresse , ni du froid qui nous pique : nous n'en éprouvons

Sed magis unversum : fierique perinde videmus
 Corpore tum plagas in nostro , tanquam aliquaeres
 Verberet , atque sui det sensum corporis extra.
 Præterea , lapidem digito cum tundimus , ipsum
 Tangimus extremum saxi , summumque colorem ,
 Nec sentimus eum tactu , verum magis ipsam
 Duritiem penitus saxi sentimus in alto.

Nunc age , cur ultra speculum videatur imago ,
 Percipere : nam certe penitus remota videtur.
 Quod genus illa , foris quæ vere transpiciuntur ,
 Janua cum per se transpectum præbet apertum ,
 Multa facitque foris ex ædibus ut videantur.
 Is quoque enim duplici , geminoque fit aere risus.
 Primus enim est , citra postes qui cernitur aer :
 Inde fores ipsæ dextra , lævaque sequuntur.
 Post extraria lux oculos perterget , et aer
 Alter ; et illa , foris quæ vere transpiciuntur.
 Sic ubi se primum speculi projecit imago ,
 Dum venit ad nostras acies , protrudit , agitque
 Aera , qui inter se cunque est oculosque locatus ;
 Et facit , ut prius hunc omnem sentire queamus ,
 Quam speculum. Sed ubi speculum quoque sen-
 simus ipsum ,
 Continuo a nobis in id hæc , quæ fertur , imago
 Pervenit , et nostros oculos rejecta revisit ;

264. *Aliquæ res.* Ex antiqua Latinitate : alii *ali-
 qua.* Creech.

que les impressions réunies ; et nous les sentons agir sur nous, comme les objets dont le choc extérieur affecte nos corps. Posez votre doigt sur une pierre ; c'est l'extrémité de la surface et de la couleur que vous touchez : cependant le tact ne vous fait éprouver qu'une sensation de dureté, qualité inhérente à la masse totale de la pierre.

Mais pourquoi l'image paraît-elle au delà du miroir et dans l'éloignement ? C'est par la même raison que nous apercevons les objets réels placés hors de nos maisons, quand la porte ouverte laisse à la vue la liberté de se promener au-dehors. Car alors il y a deux colonnes d'air interposées : l'une, entre l'œil et la porte, à laquelle succède l'image et de la porte, et des corps intérieurs à droite et gauche ; l'autre, précédée de la lumière extérieure qui vient effleurer nos yeux, et suivie de l'image des objets qu'on aperçoit réellement au-dehors. Il en est de même du miroir. La projection de son image propre, en venant vers notre organe, chasse devant elle l'air placé entre sa surface et nos yeux ; et l'impression de cette colonne d'air précède en nous celle de l'image du miroir. Mais, à l'instant même où nous avons la perception du miroir, notre image propre va frapper la glace, qui ne la réfléchit à

Atque alium præ se propellens aera volvit :
 Et facit , ut prius hunc , quam se , videamus ;
 eoque

Distare a speculo tantum remmota videtur.

Quare etiam atque etiam minime mirarier est par
 Illis , quæ reddunt speculorum ex æquore visum ,
 Aeribus binis ; quoniam res confit utroque.

Nunc ea , quæ nobis membrorum dextera pars
 est ,

In speculis fit ut in læva videatur , eo quod
 Planitiem ad speculi veniens cum offendit imago ,
 Non convertitur incolumis : sed recta retrorsum
 Sic eliditur , ut si quis prius , arida quam sit
 Cretæa persona , allidat pilæve , trabive ;
 Atque ea continuo rectam si fronte figuram
 Servet , et elisam retro sese exprimat ipsa ;
 Fiet ut , ante oculus fuerit qui dexter , hic idem
 Nunc sit lævus , et e lævo sit mutua dexter.

Fit quoque , de speculo in speculum ut trada-
 tur imago ;

Quinque etiam , sexve ut fieri simulacra suerint.
 Nam quæcunque retro parte interiore latebunt ;
 Inde tamen , quamvis torte , penitusque remota ,
 Omnia per flexos aditus educta licebit
 Pluribus hæc speculis videantur in ædibus esse.

298. *Cretæa persona.* Quæ olim e gypso et luto fi-
 gulari fiebat : res e Comicis Græcis notissima. *Faber.*

nos yeux qu'après avoir fait glisser sur l'organe une seconde colonne d'air poussée par notre image : voilà pourquoi cette image paraît si éloignée du miroir. Et ce phénomène cesse d'être surprenant, puisqu'il est l'effet de deux colonnes d'air.

● Si l'on voit à gauche dans le miroir les parties droites des objets, c'est que l'image, après avoir frappé la surface plane du miroir, subit, avant d'être renvoyée, un changement qui la réfléchit à l'*envers* sous le même aspect que présentait son *endroit* : ainsi, en appliquant contre une eplonne un masque de terre encore humide, s'il était possible que, sans perdre leur forme primitive, toutes les parties saillantes rentrassent en elles-mêmes, et se rétablissent ensuite au-dehors, il arriverait nécessairement que l'œil droit se trouverait placé à gauche, et réciproquement la gauche à droite.

Quelquefois l'image, renvoyée de miroirs en miroirs, nous présente jusqu'à cinq ou six simulacres. Alors les objets placés derrière vous dans des enfoncemens, malgré l'obliquité de leur position, et leur distance considérable, à l'aide de ces réflexions répétées, sont tirés de leur retraite; et la multiplicité des miroirs semble les produire dans votre appartement. C'est ainsi que les

Usque adeo e speculo in speculum tralucet imago :
 Et cum læva data est , fit rursum dextera fiat ;
 Inde retrorsum reddit se , et convertit eodem.

Quin etiam , quæcunque latuscula sunt specu-
 lorum

Assimili lateris flexura prædita nostri ;
 Dextera ea propter nobis simulacra remittunt ,
 Aut quia de speculo in speculum transfertur
 imago ,

Inde ad nos elisa bis advolat ; aut etiam quod
 Circumagitur , cum venit imago , propterea quod
 Flexa figura docet speculi convertier ad nos ,

Indugredi porro pariter simulacra , pedemque
 Pónere nobiscum credas , gestumque imitari ;
 Propterea , quia de speculi qua parte recedas ,
 Continuo nequeunt illinc simulacra reverti :
 Omnia quandoquidem cogit natura referri ,
 Ac resilire , ab rebus ad æquos reddita flexus.

Splendida porro oculi fugitant , vitantque
 tueri :

Sol etiam cæcat , contra si tendere pergas ;
 Propterea , quia vis magna est ipsius ; et alte
 Aera per purum graviter simulacra feruntur ,
 Et feriunt oculos , turbantia composituras.

Præterea , splendor , quicumque est acer , adurit
 Sæpe oculos ; ideo quod semina possidet ignis

310. Wak. Hav. Lond. et Bask. *ut dextera.*

311. Quidam Codd. *retroversum redit.*

miroirs se communiquent les images : si le premier les a présentées à gauche, le second les réfléchit à droite, le troisième leur restitue le premier sens.

Les miroirs à facettes nous montrent les objets dans le même sens qui leur est présenté ; ou parce que l'image, en passant de miroirs en miroirs, n'est transmise à nos yeux qu'après une double réflexion ; ou parce qu'elle roule sur elle-même en venant à nous, la courbure des facettes la forçant de se retourner vers nous.

Les simulacres paraissent entrer et sortir avec nous, imiter nos gestes et notre attitude, parce que la partie du miroir que vous quittez ne peut plus renvoyer d'image, la nature ayant voulu que l'angle de réflexion fût toujours égal à l'angle d'incidence.

L'œil se détourne des objets éclatans, et craint de les regarder : le soleil lui-même aveugle quiconque s'obstine à le fixer ; parce que, outre sa propre force, ses simulacres, élançés avec rapidité du haut des cieux à travers un air pur, ne peuvent frapper nos yeux, sans en troubler l'organisation. D'ailleurs, un éclat trop vif brûle souvent la vue, parce qu'il contient un grand nombre de molécules ignées, dont l'introduction

319. Sive *Indugredi*, sive *Endogredi* legatur, nihil refert : nam utroque usi veteres, *endo* et *indu*, pro *in*. Lamb.

322. *Reverti*. Gassendus *remitti*.

Multa, dolorem oculis quæ gignunt insinuando.
 Lurida præterea fiunt quæcunque tuentur
 Arquati; quia luroris de corpore eorum
 Semina multa fluunt simulacris obvia rerum;
 Multaque sunt oculis in eorum denique mista,
 Quæ contage sua palloribus omnia pingunt.

E tenebris autem, quæ sunt in luce, tuemur;
 Propterea, quia, cum propior caliginis aer
 Ater inît oculos prior, et possedit apertos;
 Insequitur candens confestim lucidus aer,
 Qui quasi purgat eos, ac nigras discutit umbras
 Aeris illius: nam multis partibus hic est
 Mobilior, multisque minutior, et mage pollens.
 Qui simul atque vias oculorum luce replevit;
 Atque patefecit, quas ante obsederat ater;
 Continuo rerum simulacra adaperta sequuntur,
 Quæ sita sunt in luce, lacessuntque, ut videamus.
 Quod contra facere in tenebris a luce nequimus;
 Propterea, quia posterior caliginis aer
 Crassior insequitur, qui cuncta foramina com-
 plet;
 Obsiditque vias oculorum, ne simulacra
 Possint ullarum rerum conjecta moveri.
 Quadratasque procul turres cum cernimus
 urbis,

340. *Inît* dictum pro *iniit*, propterea que longum.
 Lamb.

349. *A luce*. Omnino legendum *e luce*. Creech.

cause de la douleur à l'organe. Tous les objets paraissent jaunes à ceux qui ont la jaunisse, parce qu'il émane de leur corps un grand nombre de semences jaunes, qui se joignent dans l'air aux simulacres des objets, et que, d'un autre côté, les humeurs de leurs yeux sont mêlées d'un grand nombre de particules, dont la contagion teint de la même couleur toutes les images.

On aperçoit d'un endroit non éclairé les objets placés au grand jour, parce que l'air ténébreux, plus voisin de l'organe, s'introduisant le premier, et s'emparant des conduits qu'il trouve ouverts, est aussitôt suivi de l'air éclairé, qui nettoie, pour ainsi dire, les yeux, et dissipe sans peine les ombres, ayant plus de vitesse, de ténuité et d'énergie que l'air ténébreux. Quand les conduits fermés auparavant par les ténèbres ont été ainsi dégagés, et remplis de lumière, les simulacres des corps placés au grand jour s'y introduisent aussitôt, pour exciter en nous la sensation de la vue. Au contraire, il est impossible de voir d'un lieu éclairé dans les ténèbres, parce que l'air épais et sombre arrivant le second, bouche tous les canaux de la vue, assiège toutes les voies, et ne laisse entrer dans l'organe aucun des simulacres qui s'y présentent.

Si les tours carrées des villes semblent rondes.

Propterea fit uti videantur sæpe rotundæ ;
 Angulus obtusus quia longe cernitur omnis,
 Sive etiam potius non cernitur ; ac perit ejus
 Plaga , nec ad nostras acies perlabitur ictus :
 Aera per multum quia dum simulacra feruntur,
 Cogit hebescere eum crebris offensibus aer.
 Hinc , ubi suffugit sensum simul angulis omnis ,
 Fit , quasi tornata ut saxorum structa tuantur ;
 Non tamen ut coram quæ sunt , vereque rotunda,
 Sed quasi adumbratim paulum simulata videntur.

Umbra videtur item nobis in sole moveri,
 Et vestigia nostra sequi , gestumque imitari ;
 (Aera si credas privatum lumine posse
 Indugredi , motus hominum , gestusque sequen-
 tem.

Nam nihil esse potest aliud nisi lumine cassus
 Aer, id , quod nos umbram perhibere suemus.)
 Nimirum , quia terra locis ex ordine certis
 Lumine privatur solis , quacunque meantes
 Officimus ; repletur item , quod liquimus ejus.
 Propterea fit , uti videatur , quæ fuit umbra
 Corporis ; e regione eadem nos usque secuta
 Semper enim nova se radiorum lumina fundunt ;
 Primaque dispereunt , quasi in ignem lana traha-
 tur.

Propterea facile et spoliatur lumine terra ;
 Et repletur item , nigrasque sibi abluit umbras.

364. *Simulata.* Bleuet atque Barlou *simulacra.*

de loin, c'est que tout angle paraît obtus dans l'éloignement ; ou plutôt on ne le voit pas : son action s'éteint, ses coups ne peuvent arriver jusqu'à l'œil, parce que les simulacres, dans leur long trajet, sont émoussés par le choc continuel de l'air. Et lorsque l'angle ainsi usé est devenu insensible, on ne distingue plus qu'un amas cylindrique de pierres, non pas précisément comme les corps vraiment ronds que nous avons sous les yeux, mais avec une forme plus confuse et moins parfaite.

On croirait aussi que notre ombre se meut au soleil, s'attache à nos traces, imite nos gestes ; si l'on pouvait se persuader qu'un air privé de lumière (car l'ombre n'est rien autre chose) ait la faculté de marcher, et d'exprimer les mouvemens humains. C'est que la terre étant tour à tour privée ou frappée de la lumière du soleil, selon que nos corps, en marchant, ferment ou laissent un passage aux rayons ; il nous semble que c'est la même ombre qui n'a cessé de nous suivre. Et la lumière n'étant qu'une succession de rayons qui meurent et renaissent sans interruption, comme de la laine qu'on déviderait dans le feu ; il est aisé de concevoir comment la terre est sans cesse dépouillée et revêtue alternativement de lumière.

377. Quod proverbium usurpat Plato, de Legibus :
Εἰς πῦρ ξαίσιπυ.

Nec tamen hic oculos falli concedimus hilum.
 Nam quocunque loco sit lux, atque umbra, tueri
 Illorum est; eadem vero sint lumina, necne;
 Umbraque, quæ fuit hic, eadem num transeat
 illuc;

An potius fiat, paulo quod diximus ante:
 Hoc animi demum ratio discernere debet;
 Nec possunt oculi naturam noscere rerum.
 Proinde animi vitium hoc oculis affingere noli.

Qua vehimur navi, fertur, cum stare videtur;
 Quæ manet in statione, ea præter creditur ire:
 Et fugere ad puppim colles, campique videntur,
 Quos agimus præter navim, velisque volamus.
 Sidera cessare ætheriis affixa cavernis
 Cuncta videntur: at assiduo in sunt omnia motu;
 Quandoquidem longos obitus exorta revisunt,
 Cum permensa suo sunt cœlum corpore claro:
 Solque pari ratione manere, et luna videtur
 In statione, ea quæ ferri res indicat ipsa.
 Exstantesque procul medio de gurgite montes,
 Classibus inter quos liber patet exitus, idem
 Apparent, et longe divolsi licet, ingens
 Insula conjunctis tamen ex his una videtur.
 Atria versari, et circumcursare columnæ
 Usque adeo fit uti pueris videantur, ubi ipsi

Nous ne convenons pas pour cela que les yeux se trompent. Leur fonction est de voir de l'ombre et de la lumière, où il y en a. Mais cette lumière est-elle toujours la même, ou non ? est-ce la même ombre qui passe d'un lieu à un autre ? ou la chose arrive-t-elle comme nous venons de l'expliquer ? C'est à la raison à décider : les yeux sont incapables de connaître la nature des corps. Ne leur imputez donc pas les erreurs de l'esprit.

Le navire qui nous emporte, vogue, en paraissant immobile ; le navire immobile à la rade paraît emporté par le courant : les collines et les campagnes le long desquelles le vent enfle nos voiles, semblent fuir vers la poupe. Les astres paraissent tous attachés et immobiles à la voûte céleste : cependant ils sont sans cesse en mouvement ; ils ne se lèvent que pour aller trouver un coucher lointain, après avoir promené leurs feux éclatans dans toute l'enceinte du ciel. Le soleil et la lune paraissent de même stationnaires, quoique la raison nous instruisse de leur mouvement. Une chaîne de montagnes élevées au-dessus de la mer, entre lesquelles des flottes entières trouveraient un libre passage, ne nous paraissent de loin qu'une même masse ; et quoique très-distantes l'une de l'autre, elles se réunissent à l'œil sous l'aspect d'une grande île. Les enfans, en cessant de tourner sur eux-mêmes, sont telle-

Desierunt verti ; vix ut jam credere possint ,
Non supra sese ruere omnia tecta minari.

Jamque rubrum tremulis jubar ignibus erigere
alte

Cum cœptat natura , supraque extollere montes ;
Quos tibi tum supra sol montes esse videtur ,
Cominus ipse suo contingens fervidus igni ;
Vix absunt nobis missus bis mille sagittæ ;
Vix etiam cursus quingentos sæpe veruti :
Inter eos , solemque jacent immania ponti
Æquora , substrata ætheriis ingentibus oris ;
Interjectaque sunt terrarum millia multa ,
Quæ variæ retinent gentes , et sæcla ferarum.

At collectus aquæ , digitum non altior unum ,
Qui lapides inter sistit per strata viarum ,
Despectum præbet sub terras impete tanto ,
A terris quantum cœli patet altus hiatus ;
Nubila despiciere , et cœlum ut videare videre , et
Corpora mirando sub terras abdita cœlo.

Denique , ubi in medio nobis equus acer ob-
hæsit

Flumine , et in rapidas amnis despeximus undas ;
Stantis equi corpus transversum ferre videtur
Vis , et in adversum flumen contrudere raptim ;

ment persuadés que l'appartement se meut en rond, et que les colonnes tournent autour d'eux , qu'à peine peuvent-ils se défendre de craindre que le toit ne les écrase de sa chute.

Quand la nature commence à élever au-dessus des montagnes les feux tremblans du soleil , ces monts sur la cime desquels son disque paraît se reposer , et que vous croiriez qu'il touche immédiatement de ses feux , ne sont éloignés de nous que de deux mille , ou même de cinq cens portées de traits : entre ces montagnes et le soleil , des mers s'étendent à l'infini sous la voûte des Cieux , et, au-delà de ces mers, des régions sans nombre peuplées d'habitans divers et d'animaux de toute espèce.

Un amas d'eau d'un ponce de profondeur entre les pierres dont nos rues sont pavées , nous fait apercevoir sous nos pieds un espace aussi vaste que celui qui , sur nos têtes , sépare le ciel de la terre : on croirait que le globe, percé dans toute sa profondeur , expose à nos yeux de nouveaux nuages, nous montre l'autre moitié du firmament, et les corps cachés dans cette enceinte inconnue.

Si votre coursier s'arrête au milieu d'un fleuve, regardez fixement l'onde sous vos pieds ; le quadrupède , quoique immobile , vous paraîtra emporté par une force étrangère contre le courant ;

Et quocunque oculos trajecimus, omnia ferri,
Et fluere assimili nobis ratione videntur.

Porticus æquali quamvis est denique ductu,
Stansque in perpetuum paribus suffulta columnis;
Longa tamen parte ab summa cum tota vide-
tur,

Paulatim trahit angusti fastigia conii,
Tecta solo jungens, atque omnia dextera lævis;
Donicum in obscurum conii conduxit acumen.

In pelago nautis ex undis ortus, in undis
Sol fit uti videatur obire, et condere lumen:
Quippè ubi nil aliud nisi aquam, cœlumque tuen-
tur,

Ne leviter credas labefactari undique sensus.

At maris ignaris in portu clauda videntur
Navigia, a plustris fractis, obnitier undis.
Nam quæcunque supra rorem salis edita pars est
Remorum, recta est; et recta superne gubernata:
Quæ demersa liquore obeunt, refracta videntur
Omnia converti, sursumque supina reverti;
Et reflexa prope in summo fluitare liquore.

Raraque per cœlum cum venti nubila portant
Tempore nocturno, tum splendida signa videntur
Labier adversum nubes, atque ire superne
Longe aliam in partem, quam quo ratione fê-
runtur.

438. Legendum in ponto: quid enim navigia in
portu obnitantur undis? Creech.

et de quelque côté que vous jettiez les yeux , vous verrez tous les corps , entraînés de la même manière , remonter rapidement le fleuve.

Un portique formé de colonnes parallèles et égales en hauteur , vu de l'une de ses extrémités dans toute sa longueur , se resserre peu à peu sous la forme d'un cône ; le toit s'abaisse vers le sol , le côté droit se rapproche du gauche , jusqu'à ce que l'œil ne distingue plus que l'angle confus d'un cône.

Les matelots voient le soleil se lever du sein de l'onde , se coucher dans l'onde , et y ensevelir sa lumière , parce qu'en effet ils n'aperçoivent que le ciel et l'eau : ne taxez donc pas légèrement leurs sens de mensonge.

D'un autre côté , ceux qui ne connaissent point la mer , croient voir tous les navires dont elle est couverte , déformés et brisés , faire effort contre les flots. La partie des rames et du gouvernail élevée au-dessus de l'onde est droite ; la partie plongée dans la mer paraît se courber , remonter horizontalement , et , par cette réfraction , presque flotter à la surface.

Quand les vents , pendant la nuit , chassent dans l'air des nuages clair-semés , les flambeaux des cieus paraissent s'avancer contre les nues ; et rouler au-dessus d'elles dans une direction contraire à leur cours naturel.

At si forte oculo manus uni subdita, subter
 Pressit eum, quodam sensu fit, uti videantur
 Omnia, quæ tuimur, fieri tum bina tuendo;
 Bina lucernarum florentia lumina flammis,
 Binaque per totas ædes geminare supellex;
 Et duplices hominum facies, et corpora bina.

Denique cum suavi devinxit membra sopore
 Somnus, et in summa corpus jacet omne quiete;
 Tum vigilare tamen nobis, et membra movere
 Nostra videmur; et in noctis caligine cæca
 Cernere censemur solem, lumenque diurnum;
 Conclusoque loco cælum, mare, flumina, montes
 Mutare, et campos pedibus transire videmur;
 Et sonitus audire, severa silentia noctis
 Undique cum constant; et reddere dicta tacentes.

Cætera de genere hoc mirando multa videmus,
 Quæ violare fidem quasi sensibus omnia quærunt:
 Nequicquam; quoniam pars horum maxima fallit
 Propter opinatus animi, quos addimus ipsi;
 Pro visis ut sint, quæ non sunt sensibu' visa.
 Nam nihil egregius, quam res discernere apertas
 A dubiis, animus quas ab se protinus addit.

Denique, nil sciens si quis putat; id quoque
 nescit

Pressez de la main la partie inférieure d'un de vos yeux , tous les objets vous paraîtront doubles ; vos flambeaux réfléchiront deux lumières , vos riches ameublemens croîtront de moitié ; vous verrez les hommes avec deux corps et deux visages.

Enfin, quand le sommeil a lié nos membres de ses douces chaînes , quand notre corps est étendu dans les bras d'un profond repos , il nous semble quelquefois être éveillés et en mouvement : nous croyons , au milieu des ténèbres , voir le soleil et la lumière du jour ; dans un lieu étroitement fermé , changer de climats , de mers , de fleuves , de montagnes , et franchir à pied des plaines immenses ; entendre des sons au milieu d'un silence profond et général , et répondre , quoique la langue reste immobile.

Nous voyons avec surprise une foule de pareils phénomènes , qui tendent tous , mais en vain , à diminuer la confiance due aux sens : l'erreur vient en grande partie des jugemens de l'âme , que nous ajoutons de nous mêmes aux rapports des sens , croyant avoir vu ce que les organes ne nous ont point montré. En effet rien de plus rare que de dégager les rapports évidens des sens , des conjectures incertaines que l'âme leur associe de son propre mouvement.

Celui qui soutient qu'on ne peut rien savoir ,

An sciri possit , qui se nil scire fatetur.

Hunc igitur contra mittam contendere causam ,

Qui capite ipse suo instituit vestigia retro. .

Et tamen hoc quoque uti concedam scire ; at id

ipsum

Quæram (cum in rebus veri nil viderit ante),

Unde sciat, quid sit scire , et nescire vicissim ;

Notitiam veri quæ res, falsique crearit ;

Et dubium certo quæ res differre probarit.

Invenies primis ab sensibus esse creatam

Notitiam veri , neque sensus posse refelli :

Nam majore fide debet reperiri illud ,

Sponte sua veris quod possit vincere falsa.

Quid majore fide porro , quam sensus haberi

Debet ? an ab sensu falso ratio orta valebit

Dicere eos contra, quæ tota ab sensibus orta est ?

Qui nisi sint veri, ratio quoque falsa fit omnis.

An poterunt oculos aures reprehendere ? an aures

Tactus ? an hunc porro tactum sapor arguet oris ?

An confutabunt nares , oculive revincent ?

Non (ut opinor) ita est : nam seorsum quoique

potestas

Divisa est ; sua vis quoique est : ideoque necesse

est ,

Quod molle, aut durum est, gelidum, fervensve ;

seorsum

472. *Qui se. Wak. quo se. — Lond. et Bask. quom (cum) se. — Hav. atque Bleuet quoniam.*

487. *Fit. Bleuet sit.*

ne sait pas même s'il est vrai qu'on ne puisse rien savoir, puisqu'il avoue qu'il ne sait rien. Je ne dispute point avec un homme qui contredit les notions les plus évidentes. Mais, quand même je lui accorderais qu'il est sûr qu'on ne sait rien; je lui demanderais où il a appris ce que c'est que savoir et ignorer, n'ayant jamais rien trouvé de certain; d'où lui vient l'idée du vrai et du faux, et comment il distingue le doute de la certitude.

Vous verrez alors que la connaissance de la vérité nous vient primitivement des sens, que les sens ne peuvent être convaincus d'erreur, qu'ils méritent le plus haut degré de confiance; parce que, par leur propre énergie, ils peuvent découvrir le faux, en lui opposant la vérité. En effet où trouver un guide plus sûr que les sens? direz-vous que la raison, fondée sur ces organes illusoires, pourra déposer contre eux, elle qui leur doit toute son existence; qui n'est qu'erreur, s'ils se trompent? direz-vous que les oreilles peuvent rectifier les yeux, et être elles-mêmes rectifiées par le tact; que le goût, l'odorat ou les yeux nous préserveront des surprises du tact? Non, sans doute: chaque sens a ses fonctions et ses facultés à part. Il est donc nécessaire que la

Id molle , aut durum , gelidum , fervensve videri ;
 Et seorsum varios rerum sentire colores ,
 Et quæcunque coloribu' sunt conjuncta , necesse
 est.

Seorsus item sapor oris habet vim , seorsus odores
 Nascuntur , seorsum sonitus ; ideoque necesse est,
 Non possint alios alii convincere sensus.
 Nec porro poterunt ipsi reprehendere sese ,
 AEqua fides quoniam debeat semper haberi.
 Proinde , quod in quoque est his visum tempore ,
 verum est.

Et , si non poterit ratio dissolvere causam ,
 Cur ea , quæ fuerint juxtim quadrata , procul sint
 Visa rotunda ; tamen præstat rationis egentem
 Reddere mendose causas utriusque figuræ ,
 Quam manibus manifesta suis emittere quæquam ;
 Et violare fidem primam , et convellere tota
 Fundamenta , quibus nixatur vita , salusque.
 Non modo enim ratio ruat omnis , vita quoque ipsa
 Concidat extemplo , nisi credere sensibus ausis ,
 Præcipitesque locos vitare , et cætera , quæ sint ,
 In genere hoc fugienda ; sequi , contraria quæ
 sint.

Illa tibi est igitur verborum copia cassa
 Omnis , quæ contra sensus instructa , parata est.

Denique ut in fabrica , si prava est regula
 prima ,
 Norma que si fallax rectis regionibus exit ,

dureté ou la mollesse, le froid ou le chaud soient du ressort d'un sens particulier, les couleurs et les qualités relatives à la couleur du ressort d'un autre; qu'enfin les saveurs, les odeurs et les sons aient aussi leur juge à part; et que par conséquent les sens ne puissent se rectifier les uns par les autres. Ils ne pourront pas non plus se rectifier eux-mêmes, puisqu'ils mériteront toujours le même degré de confiance. Leurs rapports sont donc vrais en tout temps.

Si la raison ne peut pas expliquer pourquoi les objets qui sont carrés de près, paraissent ronds dans l'éloignement; il vaut mieux, au défaut d'une solution vraie, donner une fausse raison de cette double apparence, que de laisser échapper l'évidence de ses mains, que de détruire tous les principes de la crédibilité, que de démolir cette base sur laquelle sont fondées notre vie et notre conservation. Car ne croyez pas qu'il ne s'agisse ici que des intérêts de la raison; la vie elle-même ne se soutient qu'en osant, sur le rapport des sens, ou éviter les précipices et les autres objets nuisibles, ou se procurer ceux qui sont utiles. Ainsi tous les raisonnemens dont on s'arme contre les sens, ne sont que de vaines déclamations.

Enfin, dans la construction d'un édifice, si l'architecte se sert d'une règle fautive, si l'é-

Et libella aliqua si ex parti claudicat hilum ;
 Omnia mendose fieri, atque obstipa necessum est,
 Prava , cubantia , prona , supina , atque absona
 tecta ;

Jam ruere ut quædam videantur velle , ruantque ,
 Proditâ judiciis fallacibus omnia primis :
 Sic igitur ratio tibi rerum prava necesse est ,
 Falsaque sit, falsis quæcunque ab sensibus orta est.

Nunc alii sensus quo pacto quisque suam rem
 Sentiat , haud quaquam ratio scruposa relicta est.
 Principio , auditur sonus, et vox omnis , in aures
 Insinuata suo pepulere ubi corpore sensum.
 Corpoream quoque enim vocem constare faten-
 dum est ,

Et sonitum , quoniam possunt impellere sensus.
 Præterradit enim vox fauces sæpe , facitque
 Asperiora foras gradiens arteria clamor.
 Quippe , per angustum , turba majore coorta ,
 Ire foras ubi cœperunt primordia vocum ;
 Scilicet expletis quoque janua raditur oris
 Rauca viis , et iter lædit , qua vox it in auras.
 Haud igitur dubium est , quin voces , verbaque
 constant

Corporeis e principiis , ut lædere possint.

Nec te fallit item, quid corporis auferat , et quid

526. *Scrupi* dicuntur aspera saxa , et difficilia
 attrectatu : unde rem aliquam *scrupulosam* dici-
 mus , quæ in se habet aliquid asperi. *Festus*.

querre s'écarte de la direction perpendiculaire , si le niveau s'éloigne par quelque endroit de sa juste situation , il faut nécessairement que tout le bâtiment soit vicieux , penché , affaissé , sans grâce , sans aplomb , sans proportion ; qu'une partie paraisse prête à s'écrouler ; et que tout s'écroule en effet , pour avoir été d'abord mal conduit : de même , si l'on ne peut compter sur le rapport des sens , tous les jugemens qu'on portera seront trompeurs et illusoires.

Maintenant de quelle manière les autres sens sont-ils affectés par les objets qui leur sont propres ? c'est un problème dont la solution n'est pas difficile. D'abord le son et la voix se font entendre , quand leurs élémens , insinués dans les cavités de l'oreille , ont frappé l'organe. Car vous ne pouvez contester au son et à la voix la nature corporelle , puisqu'ils agissent sur les sens. Souvent la voix blesse le gosier , et les cris causent de l'irritation dans la trachée. Car alors les principes de la voix se précipitant au-dehors en trop grand nombre , comblent promptement leur étroit canal , en déchirent l'orifice , et endommagent le conduit par où la voix s'échappe dans l'air. On ne peut donc pas douter que la voix et les paroles n'aient des élémens corporels , puisqu'ils peuvent exciter en nous de la douleur.

Vous n'ignorez pas non plus à quel point les
536. *Viiis.* Bleuet atque Barbou suis.

Detrahat ex hominum nervis, ac viribus ipsis
 Perpetuus sermo, nigrae noctis ad umbram
 Auroræ perductus ab exoriente nitore;
 Præsertim si cum summo est clamore profusus.
 Ergo corpoream vocem constare necesse est,
 Multa loquens quoniam amittit de corpore partem.

Asperitas autem vocis fit ab asperitate
 Principiorum, et item lævor lævore creatur.
 Nec simili penetrant aures primordia forma,
 Cum tuba depresso graviter sub murmure mugit,
 Aut reboant raucum retrocита cornua bombum;
 Falibus et cycni gelidis orti ex Heliconis
 Cum liquidam tollunt lugubri voce querelam.

Hæc igitur penitus voces cum corpore nostro
 Expressimus, rectoque foras emittimus ore,
 Mobilis articulat verborum dædala lingua,
 Formaturaque labrorum pro parte figurat.
 Atque ubi non longum spatium est, unde illa
 profecta

Perveniat vox quæque, necesse est verba quoque
 ipsa

Plane exaudiri, discernique articulatim:
 Servat enim formaturam, servatque figuram.
 At si interpositum spatium sit longius æquo;
 Aera per multum confundi verba necesse est,
 Et conturbari vocem, dum transvolat auras.

550. *Et revocat raucum retrocита barbara bom-*
bum:

Wak et Hay. — Instrumentum musicum, Syriacæ,

nerfs sont affaiblés, et les forces épuisées par une conversation soutenue depuis les premiers feux de l'aurore jusqu'aux sombres voiles de la nuit ; surtout si la dispute a souvent enflé le son de la voix. La voix est donc corporelle, puisqu'on ne peut parler beaucoup sans une perte sensible de substance.

La rudesse ou la douceur de la voix dépendent de la figure des élémens. Ce ne sont pas les mêmes atomes qui frappent vos oreilles, quand la trompette fait entendre ses sons graves et profonds, ou le cor recourbé son rauque frémissement ; et quand le cygne, originaire des fraîches vallées de l'Hélicon, fait retentir les plaintes harmonieuses de sa voix mélancolique.

Lorsque les sons ont été chassés du fond de la poitrine dans l'intérieur du palais, la langue, cette mobile ouvrière de la parole, les articule, et l'inflexion des lèvres les modifie de son côté. Alors, si le son n'a pas un long trajet à parcourir pour arriver à l'organe, on entend clairement les paroles, on distingue les articulations ; parce que la voix conserve ses inflexions, et son caractère. Mais si l'espace interposé est trop considérable, l'abondance de l'air confond les paroles, et la voix se trouble en flottant au milieu de ce

opinar, *originis*, quod *saquebute* vocamus, a veteri voce Gallica *saquer*, quod trahere est, et *bouter*, quod pulsare significat. *Faber*.

Ergo fit, sonitum ut possis audire, neque hilum
Internoscere verborum sententia quæ sit;
Usque adeo confusa venit vox, inque pedita.

Præterea, edictum sæpe unum perciet aures
Omnibus in populo, emissum præconis ab ore:
In multas igitur voces vox una repente
Diffugit; in privas quoniam se dividit aures,
Obsignans formam verbis, clarumque sonorem.

At quæ pars vocum non aures accidit ipsas,
Præterlata perit, frustra diffusa per auras;
Pars solidis allisa locis, rejecta sonorem
Reddit, et interdum frustratur imagine verbi.
Quæ bene cum videas, rationem reddere possis
Tute tibi, atque aliis quo pacto per loca sola
Saxa pares formas verborum ex ordine reddant,
Palantes comites cum montes inter opacos
Quærimus, et magna dispersos voce ciemus.

Sex etiam, aut septem loca vidi reddere
voces,
Unam cum jaceres; ita colles collibus ipsis
Verba repulsantes iterabant dicta referre.
Hæc loca capripedes Satyros, Nymphasque te-
nere

fluide : d'où il arrive que vous pouvez entendre des sons , sans distinguer le sens des mots , parce que la voix n'arrive jusqu'à vous que confuse et embarrassée.

Souvent encore un même édit , publié par le crieur , frappe les oreilles d'un peuple entier : une seule voix se divise donc sur-le-champ en un grand nombre d'autres , puisqu'elle se distribue dans une infinité d'organes particuliers , où elle porte des articulations marquées , et des sons très-distincts.

Les voix qui ne rencontrent point d'organes , continuent leur route , et meurent dissipées dans les airs , ou vont heurter des corps solides , dont la répercussion renvoie le son , et nous trompe quelquefois , en réfléchissant la parole , comme le miroir réfléchit les images. Instruit de ce phénomène , vous pouvez vous expliquer à vous-même , et aux autres , comment , dans les lieux solitaires , les rochers renvoient les paroles avec leur ordre et leur articulation primitive , lorsque nous cherchons nos compagnons égarés , en les appelant à grands cris sur les montagnes ombragées.

J'ai vu même des lieux qui répétaient six ou sept mots pour un seul qu'on proférait ; tant les paroles , réfléchies de collines en collines , étaient fidèlement rapportées. Les peuples voisins de ces lieux les supposent habités par des Satyres , par des Nymphes , et par des Faunes , qui , s'il faut

Finitimi fingunt, et Faunos esse loquuntur,
 Quorum noctivago strepitu, ludoque jocanti
 Affirmant volgo taciturna silentia rumpi,
 Chordarumque sonos fieri, dulcesque querelas,
 Tibia quas fundit digitis pulsata canentum;
 Et genus agricolum late sentiscere, cum Pan
 Pineae semiferi capitis velamina quassans,
 Unco sæpe labro calamos percurrit hiantes,
 Fistula silvestrem ne cesset fundere musam.
 Cætera de genere hoc monstra, ac portenta lo-
 quuntur,

Ne loca deserta ab divinis quoque forte putentur
 Sola tenere: ideo jactant miracula dictis,
 Aut aliqua ratione alia ducuntur; ut omne
 Humanum genus est avidum nimis auricularum.

Quod superest, non est mirandum, qua ratione
 Quæ loca per nequeunt oculi res cernere apertas,
 Hæc loca per voces veniant, auresque lacessant:
 Conloquimur clausis foribus; quod sæpe videmus.
 Nimirum, quia vox per flexa foramina rerum
 Incolumis transire potest; simulacra renutant:
 Percinduntur enim, nisi recta foramina tranant;
 Qualia sunt vitri, species quæ travolat omnis.

Præterea, partes in cunctas dividitur vox;
 Ex aliis aliæ quoniam gignuntur, ubi una
 Dissiluit semel in multas exorta: quasi ignis

les en croire , s'égaient dans ces solitudes , en troublent le silence profond par leurs concerts nocturnes , par le doux frémissement des cordes , et par les sons plaintifs de leurs voix , qu'accompagne la flûte sous leurs doigts agiles ; ils ajoutent que les habitans de la campagne sont avertis de l'arrivée de Pan , toutes les fois que ce dieu , agitant une couronne de pin sur sa tête amphibie , promène ses lèvres recourbées sur tous ses chalumeaux , sans jamais laisser tarir ses accens champêtres. Ils racontent encore plusieurs autres prodiges de cette nature , soit afin qu'on ne regarde pas comme abandonné par les dieux le pays qu'ils habitent , soit pour quelque autre raison : car on sait trop à quel point *l'esprit humain est avide de fables.*

Au reste ne soyez pas surpris que le son , pour arriver à l'oreille et frapper l'ouïe , s'ouvre des passages par où les yeux ne peuvent apercevoir les objets sensibles : nous conversons à travers les portes fermées ; tout le monde en a l'expérience. C'est que la voix peut , sans se décomposer , passer par les conduits les plus tortueux des corps ; au lieu que les simulacres s'y refusent , et se divisent , si les pores ne sont en ligne droite , comme ceux du verre , que l'image traverse dans tout son entier.

D'ailleurs les voix se distribuent de tous côtés , parce qu'elles s'engendrent mutuellement ; une seule en produit une foule , comme l'étincelle se

Sæpe solet scintilla suos se spargere in ignes.
 Ergo replentur loca vocibus, abdita retro
 Omnia quæ circum fuerint, sonituque cientur.
 At simulacra viis directis omnia tendunt,
 Ut sunt missa semel: quapropter cernere nemo
 Se supra potis est, at voces accipere extra.
 Et tamen ipsa quoque hæc, dum transit clausa
 viarum,
 Vox obtunditur, atque aures confusa penetrat;
 Et sonitum potius, quam verba, audire videmur.

Hæc, queis sentimus succum, lingua atque palatum,
 Plusculum habent in se rationis, plusque operai.
 Principio, succum sentimus in ore, cibum cum
 Mandendo exprimimus; ceu plenam spongiam
 aquai
 Si quis forte manu premere, exsiccareque cœpit.
 Inde, quod exprimimus, per caulas omne palati
 Diditur, et raræ per plexa foramina linguæ.
 Hæc ubi lævia sunt manantis corpóra succi,
 Suaviter attingunt, et suaviter omnia tractant
 Humida linguai circum sudantia templa.
 At contra pungunt sensum, lacerantque coorta,
 Quanto quæque magis sunt asperitate repleta.
 Deinde voluptas est e succo in fine palati:

628. *Linguai templa.* Omnis locus extensus et patens in veteri Latio *templum* dicebatur: deinde τὸ ὑπερῶον, seu ὑπερῶα, qua voce Græci *palatum*

divise souvent en plusieurs étincelles. Ainsi le son se porte dans les enfoncemens les plus cachés, derrière celui qui parle, et dans tous les lieux circonvoisins ; au lieu que les simulacres ne viennent qu'en ligne droite des objets à nos yeux : voilà pourquoi l'on ne peut voir sur sa tête, tandis qu'on entend les sons du dehors. Cependant la voix elle-même s'éמושse en pénétrant les murs ; elle ne se rend à l'organe que dans un état de confusion, et lui fait plutôt entendre des sons que des mots.

La manière dont les sucs agissent sur la langue et le palais, est plus composée, et plus difficile à expliquer. D'abord les saveurs se font sentir à la bouche, quand la trituration exprime le suc des alimens, comme on fait sortir l'eau d'une éponge en la pressant de la main. Ainsi exprimés, tous les sucs s'insinuent dans les pores du palais, et dans les routes compliquées de la langue. Si leurs élémens sont lisses, et dans un état de fluidité, ils flattent agréablement l'organe, et répandent une volupté générale dans l'humide séjour de la langue. Au contraire, ils piquent le palais, et le déchirent d'autant plus douloureusement, que leurs atomes sont plus rudes et plus anguleux.

C'est à l'extrémité du palais que se fait sentir

significant, ut et *ὄργατος*, non minoris audaciæ videri debent. *Faber.*

631. *Voculam in delet Palmerius.*

Cum vero deorsum per fauces præcipitavit,
 Nulla voluptas est, dum diditur omnis in artus;
 Nec refert quidquam, quo victu corpus alatur,
 Dummodo, quod capias, concoctum didere
 possis

Artubus, et stomachi humectum servare teno-
 rem.

Nunc aliis alius cur sit cibus, ut videamus,
 Expediam; quareve, aliis quod triste, et amarum
 est,

Hoc tamen esse aliis possit prædulce videri.

Tantaque in his rebus distantia, differitasque est,

Ut quod alis cibus est, aliis fuat acre venenum.

Est utique, ut serpens hominis contacta salivis

Disperit, ac sese mandendo conficit ipsa.

Præterea, nobis veratrum est acre venenum;

At capris adipēs, et coturnicibus auget.

Ut, quibus id fiat rebus, cognoscere possis,

Principio meminisse decet, quæ diximus ante,

Semina multimodis in rebus mista teneri.

Porro omnes, quæcunque cibum capiunt ani-
 mantes,

Ut sunt dissimiles extrinsecus, et generatim

Extima membrorum circumcæsuræ coercet;

Proinde et seminibus distant, variantque figura.

Semina cum porro distent, differre necesse est

Intervalla, viasque, foramina quæ perhibemus,

la volupté des saveurs : quand les alimens sont descendus par l'œsophage , quand ils se distribuent dans tous les membres , ils n'y a plus de sensation agréable à espérer ; la qualité des mets devient alors indifférente , pourvu que les alimens se cuisent et s'épurent assez pour se répandre dans le corps , et entretenir l'humidité de l'estomac.

Maintenant , pourquoi les mêmes alimens ne conviennent-ils pas à tous les animaux ? pourquoi des mets déplaisans et amers pour les uns , paraissent-ils aux autres agréables et doux ? Pourquoi cette différence est-elle si grande , que ce qui nourrit les uns est un poison mortel pour les autres ? Ainsi le serpent , humecté de la salive humaine , périt , et se dévore de ses propres dents. Ainsi l'elléboxe , qui est un venin pour l'homme , accroît l'embonpoint des chèvres et des cailles.

Pour vous faire connaître la cause de ces différences , rappelez-vous , ce que nous avons dit plus haut , que les atomes sont diversement combinés dans tous les êtres. Or , les animaux étant tous dissemblables à l'extérieur , ayant des formes et des contours variés selon les espèces , doivent à plus forte raison différer par la figure de leurs principes ; différence qui en suppose une nécessaire entre les interstices , les conduits et les pores non seulement des membres en général ,

Omnibus in membris , et in ore , ipsoque palato.
 Esse minora igitur quædam , majoraque debent ,
 Esse triquetra aliis , aliis quadrata necesse est ;
 Multa rotunda , modis multis multangula quæ-
 dam.

Namque figurarum ut ratio, motusque repossunt,
 Proinde foraminibus debent differre figuræ ;
 Et variare viæ , proinde ac textura coerceset.
 Ergo ubi quod suave est aliis , aliis fit amarum ;
 Illis , queis suave est , lævissima corpora debent
 Contrectabiliter caulas intrare palati :

At contra , quibus est eadem res intus acerba ;
 Aspera nimirum penetrant , hamataque fauces.

Nunc facile ex his est rebus cognoscere quæ-
 que.

Quippe , ubi quoi febris , bili superante , coorta
 est ,

Aut alia ratione aliqua est vis excita morbi ;
 Perturbatur ibi totum jam corpus , et omnes
 Commutantur ibi posituræ principiorum :

Fit , prius ad sensum ut quæ corpora convenie-
 bant ,

Nunc non conveniant , et cætera sint magis apta ,
 Quæ penetrata queunt sensum progignere acer-
 bum.

Utraque enim sunt in mellis commista sapore ;
 Id quod jam supera tibi sæpe ostendimus ante.

Nunc age , quo pacto nares adjectus odoris

mais en particulier de la bouche et du palais. Ils doivent être plus étroits ou plus larges, triangulaires ou carrés, circulaires ou polygones de toute espèce. Car la figure des pores varie à raison de la figure et du mouvement des atomes, et celle des conduits à raison du tissu qui les contient. Ainsi, quand les mêmes alimens paraissent doux aux uns, et amers aux autres, c'est que leurs sucs s'insinuent aisément dans le palais des premiers sous une forme lisse et arrondie, et déchirent le gosier des autres avec leurs pointes et leurs courbures.

Il n'est point de problème que vous ne puissiez résoudre avec cette explication. Par exemple, quand la bile prédominante allume la fièvre, ou quand une autre cause produit en nous la maladie; comme alors l'harmonie du corps entier se trouble, et que les principes se déplacent; les corpuscules qui avaient auparavant de l'analogie avec nos organes, cessent d'en avoir; et ceux dont l'immission produit la douleur, sont les seuls qui puissent s'y introduire. Or, la saveur du miel résulte, comme nous l'avons déjà fait voir, de ces deux espèces d'éléments.

Passons maintenant à la manière dont les

Tangat, agam. Primum res multas esse necessesse est,

Unde fluens volvat varius se fluctus odorum.

Nam fluere, et mitti volgo, spargique putandum est.

Verum aliis, alius magis est animantibus aptus,

Dissimiles propter formas: ideoque per auras

Mellis apes, quamvis longe, ducuntur odore,

Volturiique cadaveribus; tum fissa ferarum

Ungula quo tulerit gressum, promissa canum vis

Ducit; et humanum longe præsentit odorem

Romulidarum arcis servator, candidus anser.

Sic aliis aliús nidor datus ad sua quemque

Pabula ducit, et a tetro resilire veneno

Cogit; eoque modo servantur sæcla ferarum.

Hic odor ipse igitur, nares quicumque lacessit,

Est alio ut possit permitti longius alter.

Sed tamen haud quisquam tam longe fertur eorum,

Quam sonitus, quam vox; mitto jam dicere, quam res,

Quæ feriunt oculorum acies, visumque lacessunt.

Errabundus enim tarde venit, ac perit ante

Paulatim facilis distractus in aeris auras;

Ex alto primum quia vix emittitur ex re.

Nam penitus fluere, atque recedere rebus odores

odeurs viennent frapper l'organe. Il est nécessaire d'abord qu'il y ait un grand nombre de corps, de l'intérieur desquels s'exhalent en tourbillons des flots d'odeurs. Car on ne peut nier qu'elles ne soient des écoulemens, des émissions, des émanations continuelles. Mais elles sont plus ou moins analogues aux divers animaux, selon la différence des figures dont elles sont douées : voilà pourquoi l'abeille dans les airs est attirée de loin par l'odeur du miel, le vautour par l'infection des cadavres, le lévrier par la trace de la proie, et l'oie, protectrice du Capitole, par les émanations des corps humains. C'est ainsi que la nature, à l'aide de ces diverses exhalaisons, conduit chaque animal aux alimens qui lui conviennent, le détourne du noir poison, et conserve toutes les espèces vivantes.

Ces émanations qui affectent l'odorat ont une sphère d'activité plus ou moins étendue. Mais jamais elles ne se portent aussi loin que le son et la voix, ni à plus forte raison que les simulacres, auxquels nous devons la vue des objets. Elles s'égarent, elles se traînent lentement, elles périssent peu à peu, et se décomposent aisément au milieu des airs, avant d'arriver à l'organe. D'abord, parce qu'elles émanent avec peine de l'intérieur des substances, comme l'on n'en saurait douter, en voyant tous les corps exhaler plus

Significat, quod fracta magis redolere videntur
 Omnia, quod contrita, quod igni collabefacta.
 Deinde videre licet majoribus esse creatum
 Principiis voci; quoniam per saxea septa
 Non penetrat, qua vox volgo, sonitusque ferun-
 tur.

Quare etiam quod olet, non tam facile esse vi-
 debis

Investigare, in qua sit regione locatum.
 Refrigescit enim cunctando plaga per auras;
 Nec calida ad sensum decurrit nuntia rerum.
 Errant sæpe canes itaque, et vestigia quærunt.

Nec tamen hoc solis in odoribus, atque sapo-
 rum

In genere est; sed item species rerum, atque
 colores

Non ita conveniunt ad sensus omnibus omnes,
 Ut non sint aliis quædam magis acria visu.
 Quin etiam gallum, noctem explaudentibus alis,
 Auroram clara consuetum voce vocare,
 Nenu queunt rapidi contra constare leones,
 Inque tueri; ita continuo meminere fugai:
 Nimirum, quia sunt gallorum in corpore quædam
 Semina, quæ, cum sunt oculis inmissa leonum,
 Pupillas interfodiunt, acremque dolorem
 Præbent, ut nequeant contra durare feroces;
 Cum tamen hæc nostras acies nil lædere possint,

d'odeurs , quand ils sont brisés , broyés , et consumés par la flamme ; ensuite parce qu'il est aisé de s'apercevoir que les odeurs ont des élémens plus grossiers que les principes du son , puisqu'elles ne pénètrent pas l'enclos des murs , par où la voix s'insinue sans peine. Aussi nous donnent-elles très-peu de lumières sur le lieu des corps , parce que leurs délais continuels ralentissent leur action dans les airs. Ce ne sont que des messagers engourdis , dont les rapports sont trop tardifs. Voilà pourquoi nous voyons souvent les chiens se tromper , et rechercher la voie.

Au reste, ces effets ne sont pas particuliers aux odeurs et aux saveurs : les images elles-mêmes et les couleurs ne sont pas non plus tellement proportionnées à tous les organes , qu'il n'y ait des corps dont la vue soit plus douloureuse que d'autres. Ainsi l'oiseau qui dissipe la nuit par le battement de ses ailes , et dont la voix aiguë appelle l'aurore , le coq , est la terreur des lions , qui prennent la fuite à sa vue : c'est que des membres du coq émanent des atomes qui , introduits dans l'œil du lion , piquent sa prunelle , et lui causent une douleur vive à laquelle son courage ne peut résister ; tandis que ces mêmes atomes sont incapables de blesser nos organes , soit

Aut quia non penetrant, aut quod penetrantibus
illis

Exitus ex oculis liber datur, in remeando
Lædere ne possint ex ulla lumina parte.

Nunc age, quæ moveant animum res, accipe,
et unde,

Quæ veniunt, veniant in mentem, percipe paucis.

Principio hoc dico, rerum simulacra vagari

Multa modis multis in cunctas undique partes

Tenuia, quæ facile inter se junguntur in auris,

Obvia cum veniunt, ut aranea, bracteaque auri.

Quippe etenim multo magis hæc sunt tenuia textu,

Quam quæ percipiunt oculos, visumque laces-
sunt;

Corporis hæc quoniam penetrant per rara, cient-
que

Tenuem animi naturam intus, sensumque laces-
sunt.

Centauros itaque, et Scyllarum membra vide-
mus,

Cerbereasque canum facies, simulacraque eorum,

Quorum morte obita tellus amplectitur ossa:

Omne genus quoniam passim simulacra feruntur,

Partim sponte sua quæ fiunt aere in ipso;

Partim quæ variis ab rebus cunque recedunt,

Et quæ consistunt ex horum facta figuris.

qu'ils n'y pénètrent point du tout , soit que , après y avoir pénétré , ils trouvent une libre issue , qui les empêche d'endommager l'œil à leur retour.

Maintenant , ô Memmius ! apprenez en peu de mots quels sont les corps qui agissent sur l'âme , et d'où lui viennent ses idées. Je dis d'abord qu'il y a une espèce particulière de simulacres qui voltigent en foule , sous mille formes diverses , dans tous les points de l'espace ; et dont le tissu est si subtil , qu'ils ne peuvent se rencontrer dans l'air sans se réunir , comme des fils d'araignée , et des feuilles d'or battu. Car ils sont encore beaucoup plus déliés que les effigies auxquelles nous devons la vue des objets ; puisqu'ils s'insinuent dans tous les conduits de nos corps , et vont émouvoir intérieurement la substance délicate de l'âme , dont ils mettent en jeu les facultés. Voilà pourquoi nous voyons des Centaures , des Scylles , des Cerbères , et les fantômes des morts , dont la terre enferme depuis long-temps les dépouilles : c'est que l'atmosphère est remplie de simulacres de toute espèce , dont les uns se forment d'eux-mêmes au milieu des airs , les autres émanent des corps ; d'autres , enfin , sont le résultat de ces deux espèces réunies.

Nam certe ex vivo Centauri non fit imago ;

Nulla fuit quoniam talis natura animalis.

Verum ubi equi , atque hominis casu convenit
imago ,

Hærescit facile extemplo , quod diximus ante ,

Propter subtilem naturam , et tenuia texta.

Cætera de genere hoc eadem ratione creantur.

Quæ cum mobiliter summa levitate feruntur ,

Ut prius ostendi , facile uno commovet ictu

Quælibet una animum nobis subtilis imago.

Tenuis enim meus est , et mire mobilis ipsa.

Hæc fieri (ut memoro) facile hinc cognoscere
possis ;

Quatinus hoc simile est oculis , quod mente vi-
demus ,

Atque oculis simili fieri ratione necesse est.

Nunc igitur quoniam docui me forte leones

Cernere per simulacra , oculos quæcunque laces-
sunt ;

Scire licet mentem simili ratione moveri

Per simulacra leonum cætera , quæ videt æque ,

Nec minus , atque oculi ; nisi quod mage tenuia
cernit.

Nec ratione alia , cum somnus membra profudit,

Mens animi vigilat , nisi quod simulacra lacesunt

Hæc eadem nostros animos , quæ , cum vigilamus ;

Par exemple, l'image d'un Centaure n'est point l'émanation d'un Centaure vivant, puisque la nature n'a jamais enfanté d'animal de cette espèce. Ce n'est donc qu'un composé des simulacres du cheval et de l'homme, que le hasard a fait rencontrer, et dont, comme nous venons de le dire, la finesse a facilité la combinaison. Les autres images de cette nature sont le fruit d'une pareille réunion; et comme leur légèreté les rend très-agiles, il leur est aisé, dès la première impulsion, d'affecter nos âmes, qui sont elles-mêmes d'une finesse et d'une mobilité surprenante.

Une preuve certaine de la vérité de cette explication, c'est que les objets dont l'âme a la perception, ne ressembleraient pas aussi parfaitement à ceux que voit l'organe, si ces deux impressions n'étaient l'effet du même mécanisme. Ainsi, ayant déjà prouvé que je n'aperçois un lion, par exemple, qu'à l'aide des simulacres qui frappent mes yeux; il faut en conclure que l'âme est émue pareillement par d'autres simulacres de lions, qu'elle voit aussi distinctement que l'œil, avec la seule différence qu'ils sont plus déliés. Si donc l'âme demeure éveillée, quand les membres sont étendus, dans les bras du sommeil, c'est que les mêmes simulacres qui nous ont affectés pendant le jour, se présentent alors à elle avec tant de vérité, qu'on croit voir

Usque adeo, certe ut videamur cernere eum, quem
Reddita vitæ jam mors, et terra potita est.

Hoc ideo fieri cogit natura, quod omnes

Corporis affecti sensus per membra quiescunt,

Nec possunt falsum veris convincere rebus:

Præterea, meminisse jacet, languetque sopore;

Nec dissentit, eum mortis, lethique potitum

Jampridem, quem mens vivum se cernere credit.

Quod superest, non est mirum, simulacra mo-
veri,

Brachiaque in numerum jactare, et cætera mem-
bra.

Nam fit, ut in somnis facere hoc videatur imago.

Quippe, ubi prima perit, alioque est altera nata

Endo statu, prior hæc gestum mutasse videtur.

Scilicet id fieri celeratione putandum est.

Multaque in his rebus quærentur, multaque
nobis

Clarandum est, plane si res exponere avemus.

Quæritur in primis, quare, quod quoique libido

Venerit, ex templo mens cogitet ejus id ipsum.

Anne voluntatem nostram simulacra tuentur,

765. Salmasius *Reddita vita*; a reddire: apud
Plautum *reddibo* legitur. Creech.

767. *Affecti*. Bleuet atque Barbou *affecti*.

777. Huic versui Baro des Coutures subjungit:

*Tanta est mobilitas, et rerum copia tanta,
Tantaque sensibili quovis est tempore in uno
Copia particularum, ut possit suppeditare.*

Tant est grande la mobilité des images, tant il y a

et entendre ceux mêmes dont la mort et la terre se sont emparées depuis long-temps. La nature rend ces illusions inévitables , parce que , pour lors , les sens , plongés dans un profond sommeil , ne peuvent opposer la vérité à l'erreur ; parce que la mémoire elle-même , assoupie et languissante , ne contredit point ces apparences , en rappelant que celui qu'on croit voir en vie , est depuis long-temps victime du trépas.

Au reste , il n'est pas surprenant que les simulacres se meuvent , qu'ils agitent leurs bras et leurs membres en cadence. Ce sont des apparences qui doivent avoir lieu pendant le sommeil. Car , lorsque le premier simulacre est évanoui , et qu'un autre lui succède dans une attitude différente , il semble que c'est le même qui a changé de contenance ; parce que cette succession se fait avec une grande rapidité.

Nous aurions encore bien des questions à résoudre , bien des difficultés à éclaircir , si nous voulions traiter à fond cette matière. On demande surtout pourquoi l'âme a sur-le-champ l'idée des objets dont elle veut s'occuper ; si les simulacres épient notre volonté ; si les images se présentent aussitôt que nous le désirons ; si la nature crée

de choses d'où elles partent continuellement ; de sorte que l'abondance de leurs parcelles réunies peut facilement remplir l'esprit , et s'y rendre sensible en quelque temps que ce soit.

Et simul ac volumus, nobis occurrit imago?
 Si mare, si terram cordi est, si denique cœlum,
 Conventus hominum, pompam, convivia, pugnas,
 Omnia sub verbone creat natura, paratque?
 Cum præsertim aliis eadem in regione, locoque
 Longe dissimiles animus res cogitet omnis.

Quid porro, in numerum procedere cum si-
 mulacra

Cernimus in somnis, et mollia membra movere;
 Mollia mobiliter cum alternis brachia mittunt,
 Et repetunt oculis gestum pede convenienti?
 Scilicet arte madent simulacra, et docta vagan-
 tur,

Nocturno facere ut possint in tempore ludos?
 An magis illud erit verum, quia tempore in uno
 Cum sentimus id, ut cum vox emittitur una,
 Tempora multa latent, ratio quæ comperit esse;
 Propterea fit, uti quovis in tempore quæque
 Præsto sint simulacra locis in queisque parata?
 Tanta est mobilitas, et eorum copia tanta.
 Et quia tenuia sunt, nisi se contendit, acuto
 Cernere non potis est animus; proinde omnia,
 quæ sunt

Præterea, pereunt, nisi sic sese ipse paravit.
 Ipse parat sese porro, speratque futurum,
 Ut videat, quod consequitur rem quamque: fit
 ergo.

792. *Abeat vox oculis, et succedat ollis, brachiis
 viz. meliori jure. Creech.*

à nos ordres ou tient en réserve les effigies du ciel, de la terre, de la mer, des assemblées, des cérémonies, des festins et des combats, pour nous les présenter à notre premier signal : tandis surtout que, dans la même région et dans le même lieu, d'autres âmes sont occupées d'idées entièrement différentes.

Mais lorsqu'en songe nous voyons les simulacres s'avancer en cadence, mouvoir leurs membres flexibles, déployer alternativement leurs bras avec souplesse, et d'un pied agile répéter les gestes aux yeux ; croyez-vous qu'ils aient étudié les règles, et que l'art préside à leurs jeux nocturnes ? Ou plutôt n'est-il pas certain que, bien que nous ne sentions ces mouvemens, comme nous n'entendons chaque mot d'un discours, qu'en un seul instant, il s'en écoule pourtant un grand nombre, dont la succession n'est pas sensible pour nous, mais que la raison sait distinguer ? voilà pourquoi il se présente à nous, en tout temps et en tous lieux, des simulacres de toute espèce ; tant est grande leur multitude et leur rapidité. Mais, comme leur tissu est très-délié, l'âme ne peut, sans se recueillir, les apercevoir distinctement. Ils sont absolument perdus pour elle, si, par une forte contention, elle ne se prépare à les recevoir ; ce qu'elle ne manque pas de faire par le désir et l'espérance qu'elle a de voir les objets qu'elle voit en effet.

Nonne vides, oculos etiam, cum, tenuia quæ
sint,

Cernere cœperunt, contendere se, atque parare,
Nec sine eo fieri posse, ut cernamus acute?

Et tamen in rebus quoque apertis noscere possis,
Si non advertas animum, proinde esse, quasi
omni

Tempore semotæ fuerint, longeque remotæ.

Cur igitur mirum est, animus si cætera perdit,
Præter quam quibus est in rebus deditus ipse?

Deinde adopinamur de signis maxima parvis;
Ac nos in fratrem induimus, frustramur et ipsi.
Fit quoque, ut interdum non suppeditetur imago
Ejusdem generis, sed femina quæ fuit ante,
In manibus vir tum factus videatur adesse;
Aut alia ex alia facies, ætasque sequatur:
Quod ne miremur, sopor, atque oblivia curant.

Istud in his rebus vitium vehementer, et istum
Effugere errorem, vitareque præmeditator,
Lumina ne facias oculorum clara creata,
Prospicere ut possimus; et, ut proferre viai
Proceros passus, ideo fastigia posse
Surarum, ac feminum pedibus fundata plicari;
Brachia tum porro validis ex apta lacertis
Esse, manusque datas utraque a parte ministras,

821. Hav. ex Atticismo adducta ratione:

*Istud in his rebus vitium vehementer inesse;
Effugere errorem, vitareque præmetuenter.*

Ne remarquez-vous pas que les yeux mêmes , après s'être portés sur des objets peu sensibles , ne peuvent , sans attention et sans préparation , les apercevoir clairement ? Les corps même les plus exposés à la vue , si l'âme ne s'applique à les observer , sont pour elle comme s'ils en avaient toujours été à une très-grande distance. Est-il donc surprenant qu'elle laisse échapper tous les simulacres , excepté ceux dont elle est actuellement occupée ?

Souvent l'âme , en grossissant les simulacres , nous induit en erreur , et nous abuse. Souvent encore elle dénature les sexes des images ; et , au lieu d'une femme , nous ne pressons dans nos bras qu'un homme , qui lui succède , ou un autre individu d'une figure et d'un âge fort différent : le sommeil et le défaut de mémoire rendent ces métamorphoses peu surprenantes.

Mais , avant tout , ô Memmius ! mettez-vous en garde contre une erreur trop commune : ne croyez pas que la brillante orbite de nos yeux n'ait été arrondie que pour nous procurer la vue des objets ; que ces jambes et ces cuisses mobiles n'aient été élevées sur la base des pieds que pour donner plus d'étendue à nos pas ; que les bras enfin n'aient été formés de muscles solides , et terminés par les mains à droite et à gauche , que

Ut facere ad vitam possimus, quæ foret usus.

Cætera de genere hoc inter quæcunque pre-
tantur;

Omnia perversa præpostera sunt ratione.

Nil ideo quoniam natum est in corpore, ut uti
Possemus; sed quod natum est, id procreat usum.

Nec fuit ante videre oculorum lumina nata;

Nec dictis orare prius, quam lingua creata est:

Sed potius longe linguæ præcessit origo

Sermonem; multoque creatæ sunt prius aures;

Quam sonus est auditus; et omnia denique mem-
bra

Ante fuere (ut opinor), eorum quam foret usus.

Haud igitur potuere utendi crescere causa.

At contra conferre manu certamina pugnae,

Et lacerare artus, fœdareque membra cruore,

Ante fuit multo, quam lucida tela volarent.

Et volnus vitare prius natura coegit,

Quam daret objectum parmaï læva per artem.

Scilicet et fessum corpus mandare quieti,

Multo antiquius est, quam lecti mollia strata.

Et sedare sitim prius est, quam pocula, natum.

Hæc igitur possent utendi cognita causa

Credier, ex usu quæ sunt vitæque reperta.

Illa quidem seorsum sunt omnia, quæ prius ipsa

pour être les ministres de nos besoins et de notre conservation.

Par de pareilles interprétations , on a renversé l'ordre respectif des effets et des causes. Nos membres n'ont pas été faits pour notre usage ; mais on s'en est servi , parce qu'on les a trouvés faits. La vue n'a point précédé les yeux ; la parole n'a point été formée avant la langue : au contraire , le langage a suivi de bien loin la naissance de l'organe ; les oreilles existaient long-temps avant qu'on entendît des sons , et tous nos membres , long-temps avant qu'on en fit usage. Ce n'est donc pas la vue de nos besoins qui les a fait naître.

Au contraire , on combattait avec les poings , on se déchirait avec les ongles , on se souillait de sang , long-temps avant que les flèches brillantes volassent dans l'air. La nature avait appris à l'homme à éviter les blessures , avant que l'art lui eût suspendu au bras gauche un bouclier pour se mettre à couvert. Le sommeil et le repos sont beaucoup plus anciens que les lits et le duvet. On apaisait sa soif avant l'invention des coupes. Toutes ces découvertes qui sont la suite du besoin et le fruit de l'expérience , on peut croire qu'elles ont été faites en vue de notre utilité. Mais il n'en

Nata , dedere suæ post notitiam utilitatis.
 Quo genere in primis sensus, et membra videmus.
 Quare etiam atque etiam procul est ut credere
 possis ,

Utilitatis ob officium potuisse creari.

Illud item non est mirandum , corporis ipsa
 Quod natura cibum quærit quojusque animantis.
 Quippe etenim fluere , atque recedere corpora
 rebus

Multa modis multis docui : sed plurima debent
 Ex animalibus iis , quæ sunt exercita motu ;
 Multaque per sudorem ex alto pressa feruntur ;
 Multa per os exhalantur , cum languida anhelant.
 His igitur rebus rarescit corpus , et omnis
 Subruitur natura ; dolor quam consequitur rem.
 Propterea capitur cibus , ut suffulciat artus ,
 Et recreet vires interdatus , atque patentem
 Per membra ac venas ut amorem obturet edendi.

Humor item discedit in omnia quæ loca cun-
 que

Poscunt humorem ; glomerataque multa vaporis
 Corpora , quæ stomacho præbent incendia
 nostro ,
 Dissupat adveniens liquor , ac restinguit , ut
 ignem ,
 Urere ne possit calor amplius aridus artus.

est pas de même des objets dont l'usage n'a été trouvé que long-temps après leur naissance , tels que nos membres et nos organes. Ainsi tout vous éloigne de penser qu'ils aient été faits pour notre usage.

Ne soyez pas surpris non plus que tous les animaux recherchent naturellement la nourriture. Je vous ai enseigné que de tous les corps se détachent de mille manières un grand nombre de corpuscules. L'exercice et le mouvement rendent ces émanations plus abondantes dans certains animaux : la transpiration en fait sortir une infinité de l'intérieur des corps ; l'abattement de la fatigue n'en fait pas moins exhaler par le canal de la respiration. Ces pertes raréfient le corps , affaiblissent la machine ; état d'épuisement qui est suivi de douleur. Voilà pourquoi on a recours aux alimens, qui, en se disséminant dans tous les interstices, soutiennent les membres, réparent les forces, et remplissent les conduits que le besoin de manger avait dilatés.

Les breuvages , de leur côté, se répandent dans tous les lieux qui ont besoin d'humidité ; ils dissipent les tourbillons de chaleur qui dévoreraient l'estomac , et éteignent ces feux brûlans qui desséchaient et consumaient les membres. Voilà de

Sic igitur tibi anhela sitis de corpore nostro
Abluitur, sic expletur jejuna cupido.

Nunc qui fiat, uti passus proferre queamus,
Cum volumus, varieque datum sit membra mo-
vere;

Et quæ res tantum hoc oneris protrudere nostri
Corporis insuerit, dicam: tu percipe dicta.

Dico animo nostro primum simulacra meandi
Accidere, atque animum pulsare, ut diximus ante:
Inde voluntas fit: neque enim facere incipit ullam
Rem quisquam, quam mens providit, quid velit,
ante.

At, quod providet, illius rei constat imago.

Ergo animus cum sese ita commovet, ut velit ire,
Inque gredi, ferit extemplo, quæ in corpore toto
Per membra, atque artus, animæ dissita vis est;
Et facile est factu, quoniam conjuncta tenetur.

Inde ea proproro corpus ferit; atque ita tota
Paulatim moles protruditur, atque movetur.

Præterea, tum rarescit quoque corpus, et aer,
Scilicet ut debet qui semper mobilis exstat,
Per patefacta venit, penetratque foramina largus;
Et dispergitur ad partes ita quasque minutas
Corporis. Hinc igitur rebus fit utrinque duabus,
Corpus uti, ut navis velis, ventoque, feratur.

895. Optime conjecit Gassendus legendum *remis*
ventoque: alioqui *velis* et *vento* una eademque res
significaretur. Creech.

quelle manière on apaise la soif ardente, et le désir des alimens.

Mais d'où nous vient la faculté de marcher, quand nous le voulons, et de mouvoir nos membres de différentes manières ? quel est l'agent accoutumé à pousser en avant une masse aussi lourde que celle de nos corps ? Je vais vous l'expliquer ; redoublez d'attention. Il faut, avant tout, comme nous l'avons dit, que les simulacres qui invitent au mouvement, viennent frapper l'esprit. De là naît la détermination : car on ne se met en devoir d'agir qu'après avoir connu l'objet de sa volonté ; opération qui suppose nécessairement la présence des simulacres. L'esprit, ainsi déterminé, annonce sa volonté par un mouvement, qui se communique aussitôt à l'âme, disséminée dans tous les membres ; et rien n'est plus aisé, puisque ces deux substances sont intimement unies. Le contre-coup de l'âme se fait sentir au corps ; et ainsi toute la masse commence à se mouvoir, et à s'avancer peu à peu. Outre cela, le corps se raréfie aussi dans le même temps ; l'air, toujours en mouvement, s'empare, comme il le doit, de tous les conduits, se répand à grands flots dans tous les pores, se communique de cette manière jusqu'aux molécules les plus déliées. Ainsi l'âme et l'air sont les voiles et les rames qui font aller la machine.

Nec tamen illud in his rebus mirabile constat,
 Tantula quod tantum corpus corpuscula possint
 Contorquere, et onus totum convertere nostrum.
 Quippe etenim ventus subtili corpore tenuis
 Trudit agens magnam magno molimine navim;
 Et manus una regit quantovis impete euntem,
 Atque gubernaculum contorquet quolibet unum.
 Multaque per trochleas, et tympana pondere
 magno,

Commovet, atque levi sustollit machina nisu.

Nunc quibus ille modis somnus per membra
 quietem

Irriget, atque animi curas e pectore solvat,
 Suavidicis potius, quam multis versibus, edam;
 Parvus ut est cycni melior canor, ille gruum
 quam

Clamor, in ætheriis dispersus nubibus austri.
 Tu mihi da tenues aures, animumque sagacem,
 Ne fieri negites, quæ dicam, posse; retroque
 Vera repulsanti discedas pectore dicta;
 Tutemet in culpa cum sis, ne cernere possis.

Principio somnus fit, ubi est distracta per artus
 Vis animæ, partimque foras ejecta recessit;
 Et partim contrusa magis concessit in altum.
 Dsolvuntur enim tum demum membra, fluunt-
 que.

Nam dubium non est, animam quin opera sit

905. Non temere ponitur ille: ἐξοχὴν enim significat, ut alibi. *Crecch.*

Ne soyez pas surpris que des corpuscules aussi déliés puissent chasser en avant et tourner à leur gré une masse aussi pesante que celle de nos corps. Le vent , ce fluide si subtil , a assez de force pour faire voler sur l'onde les plus énormes navires : un seul bras règle leur course , quelque rapide qu'elle soit ; un seul gouvernail suffit pour les manœuvrer. En un mot , à l'aide des poulies et des roues , nous voyons des machines soulever sans effort les plus lourds fardeaux.

Pour vous expliquer maintenant comment le sommeil verse le repos dans nos membres, et bannit l'inquiétude de nos âmes , j'aurai plutôt recours aux charmes qu'à la multitude des vers : ainsi les faibles accens du cygne flattent plus l'oreille , que les cris perçans dont les grues remplissent les airs. De votre côté , prêtez-moi une oreille attentive , et un esprit appliqué , pour ne point nier les faits dont je vous démontrerai la possibilité , et , par votre obstination à repousser l'évidence , devenir vous-même la cause de votre aveuglement.

Le sommeil naît en nous , quand l'âme se décompose dans la machine , et qu'une de ses parties est chassée au-dehors , tandis que l'autre se ramasse et se condense davantage dans l'intérieur du corps. Alors les membres doivent se délier , et paraître flottans. En effet c'est à l'âme

Sensus hic in nobis, quem cum sopor impedit
esse,

Tum nobis animam perturbatam esse putandum
est,

Ejectamque foras; non omnem: namque jaceret
Æterno corpus perfusum frigore lethi.

Quippe ubi nulla latens animæ pars remaneret
In membris, cinere ut multa latet obrutus ignis,
Unde reconfari sensus per membra repente
Possit, ut ex igni cæco consurgere flamma.

Sed quibus hæc rebus novitas consletur, et
unde

Perturbari anima, et corpus languescere possit,
Expeditam: tu fac ne ventis verba profundam.

Principio, externa corpus de parte necessum est,
Aeriis quoniam vicinum tangitur auris,
Tundier, atque ejus crebro pulsariet ictu.
Proptereaque fere res omnes, aut corio sunt,
Aut seta, aut conchis, aut callo, aut cortice
tectæ.

Interiorem etiam partem spirantibus aer
Verberat hic idem, cum ducitur, atque reflatur:
Quare utrinque secus cum corpus vapulet, et
cum

Perveniant plagæ per parva foramina nobis
Corporis ad primas partes, elementaque prima;
Fit quasi paulatim nobis per membra ruina.
Conturbantur enim posituræ principiorum

que nous devons le sentiment , dont le sommeil ne peut nous priver , sans que la substance pensante soit troublée , et chassée du corps , mais non pas toute entière : car le froid éternel de la mort se répandrait alors dans la machine , puisqu'il ne lui resterait aucune particule d'âme qui , semblable au feu caché sous la cendre , fût capable de rallumer tout à coup le sentiment.

Mais il faut développer les causes de ce nouvel état , de ce trouble de l'âme , de cette langueur du corps : ne souffrez pas , Memmius , que mes paroles deviennent le jouet des vents.

Comme la surface de tous les corps reçoit le contact immédiat de l'air , il est nécessaire qu'elle soit sans cesse frappée de ses coups fréquens. Voilà pourquoi presque tous les êtres sont couverts de cuir , de soie , de coquilles , d'écorces , ou de membranes calleuses. Les parties intérieures sont aussi battues sans cesse par ce flux et reflux d'air , que la respiration y amène et en chasse continuellement. Le corps étant ainsi heurté de deux côtés , et ce choc , à l'aide des pores , se faisant sentir jusqu'aux atomes élémentaires , la destruction se prépare ainsi peu à peu. Bientôt les principes de l'esprit et du corps

Corporis, atque animi, sic, ut pars inde animam
Ejiciatur, et introrsum pars abdita cedat;

Pars etiam distracta per artus, non queat esse

Conjuncta inter se, nec motu mutua fungi :

Inter enim seipit aditus natura, viasque.

Ergo sensus abit mutatis motibus alte.

Et quoniam non est quasi quod suffulciat artus,

Debile fit corpus, languescunt omnia membra;

Brachia, palpebraeque cadunt, poplitesque pro-
cumbunt.

Deinde cibum sequitur somnus, quia quæ facit
aer,

Hæc eadem cibus, in venas dum diditur omnes,

Efficit; et multo sopor ille gravissimus exstat,

Quem satur, aut lassus capias; quia plurima tum se

Corpora conturbant magno contusa labore.

Fit ratione eadem conjectus porro animam

Altior, atque foras ejectus largior ejus,

Et divisior inter se, ac distractior intus.

Et quoi quisque fere studio devinctus adhæret,

Aut quibus in rebus multum sumus ante morati,

Atque in qua ratione fuit contenta magis mens,

In somnis eadem plerumque videmur obire;

Causidici causas agere, et componere leges;

Induperatores pugnare, ac prælia obire;

Nautæ contractum cum ventis cernere bellum;

Nos agere hoc autem, et naturam quærere rerum

se déplacent : une partie de l'âme est chassée au-dehors , une autre se retire dans l'intérieur ; une troisième , éparse dans les membres , ne peut plus se réunir , ni fournir sa part au mouvement de la vie , parce que la nature ferme tous les conduits et toutes les voies. Le sentiment s'enfuit au milieu de ce désordre. Le corps , n'ayant plus de soutien , s'affaiblit ; tous les membres languissent , les bras tombent , les paupières se ferment , et les jarrets s'affaissent.

Le sommeil vient à la suite des repas , parce que les alimens , répandus dans les veines , y produisent le même effet que l'air : l'assoupissement est même plus profond , quand il succède à la plénitude ou à la fatigue. La fatigue cause plus de désordre dans les élémens , enfonce l'âme plus avant dans le corps , l'en chasse à plus grands flots , la divise et la désunit davantage.

Les objets habituels de nos occupations , ceux qui nous ont retenus le plus long-temps , et qui ont exigé le plus de contention de la part de l'esprit , sont les mêmes auxquels nous paraissions nous livrer ordinairement pendant le sommeil. Les avocats plaident des causes et interprètent les lois en songe , le général livre des combats et des assauts , le pilote fait la guerre aux vents : moi-même je n'interromps point mes doux tra-

950. Wak. et Hav. — *Poplitesque cubanti
Sape tama submittuntur , viresque resolvunt.*

Semper, et inventam patriis exponere chartis.
 Cætera sic studia, atque artes plerumque videntur
 In somnis animos hominum frustrata tenere.

Et, quicumque dies multos ex ordine ludis
 Assiduas dederunt operas, plerumque videmus,
 Cum jam destiterint ea sensibus usurpare,
 Reliquas tamen esse vias in mente patentis,
 Qua possint eadem rerum simulacra venire.
 Permultos itaque illa dies eadem obversantur
 Ante oculos, etiam vigilantes ut videantur
 Cernere saltantes, et mollia membra moventes;
 Et citharæ liquidum carmen, chordasque loquen-
 tes

Auribus accipere, et consessum cernere eundem,
 Scenaique simul varios splendere decores.
 Usque adeo magni refert studium, atque voluntas,
 Et quibus in rebus consuerint esse operati
 Non homines solum, sed vero animalia cuncta.

Quippe videbis equos fortes, cum membra
 jacebunt,

In somnis sudare tamen, spirareque sæpe,
 Et quasi de palma summas contendere vires,
 Tunc quasi carceribus patefactis sæpe quiete.

Venantumque canes in molli sæpe quiete
 Jactant crura tamen subito, vocesque repente

975. *Obversantur.* Bleuet atque Barbou *observantur.*

987. *Sæpe quiete.* Lamb. *tempore puncto.*

vaut pendant la nuit ; je continue d'interroger la nature , et d'en dévoiler les secrets à ma patrie. En un mot , les autres études et les autres arts occupent ordinairement en songe les hommes par de semblables illusions.

Ceux qui assistent assidument aux jeux plusieurs jours de suite , nous les voyons presque toujours , lors même que les spectacles ont cessé de frapper leurs sens , conserver dans leur âme des routes ouvertes , par où les mêmes simulacres peuvent encore s'introduire. Les mêmes objets se présentent à eux pendant plusieurs jours : ils voient , même en veillant , les danseurs bondir , et mouvoir leurs membres avec souplesse ; ils entendent les accords de la lyre et le doux langage des cordes ; ils retrouvent la même assemblée , et la même variété de décorations dont brillait la scène. Tant est grand le pouvoir du penchant , du goût et de l'habitude , non seulement sur les hommes , mais sur les animaux eux-mêmes.

En effet , vous verrez des coursiers , quoique étendus et profondément endormis , se baigner de sueur , souffler fréquemment , et tendre tous leurs muscles , comme si les barrières étaient déjà ouvertes , pour disputer le prix de la course.

Souvent encore , au milieu du sommeil , les chiens de nos chasseurs agitent tout à coup leurs pieds , jappent avec allégresse , et ramènent à

Mittunt, et crebras redducunt naribus auras,
 Ut vestigia si teneant iuventa ferarum.
 Expergefactive sequuntur inania sæpe
 Cervorum simulacra, fugæ quasi dedita cernant;
 Donec discussis redeant erroribus ad se.

At consueta domi catulorum blanda propago
 Degere, sæpe levem ex oculis, volucremque so-
 pore

Discutere, et corpus de terra corripere instant,
 Proinde quasi ignotas facies, atque ora tuantur.
 Et quam quæque magis sunt aspera semina eorum,
 Tam magis in somnis eadem sævire necessum est.

At variæ fugiant volucres, pennisque repente
 Sollicitant divum nocturno tempore lucos,
 Accipitres somno in leni si prælia, pugnasque
 Edere sunt persectantes, visæque volantes.

Porro hominum mentes magnis quæ motibus
 edunt ?

Magna etenim sæpe in somnis faciuntque, ge-
 runtque.

Reges expugnant, capiuntur, prælia miscent;
 Tollunt clamores, quasi si jugulentur ibidem:
 Multi depugnant, gemitusque doloribus edunt;

996. Hunc versum postulante sententia inseruit
 Lambinus.

999. *Semina eorum*. Rectius legendum *seminio-
 rum*; seu potius *semina rerum*. Creech.

1004. *Visæ*. Nomen *Accipitres* usurpatur interdum
 in gen. femin. *Nonius*.

plusieurs reprises l'air à leur organe , comme s'ils étaient sur la trace de la proie. Souvent même , en se réveillant , ils continuent de poursuivre les vains simulacres d'un cerf qu'ils s'imaginent voir fuir devant eux , jusqu'à ce que , revenus à eux-mêmes , ils se désabusent à regret de leur erreur.

D'un autre côté , le gardien faible et caressant qui vit sous nos toits , dissipe en un moment le sommeil léger qui fermait ses paupières , se dresse avec précipitation sur ses pieds , croyant voir un visage inconnu et des traits suspects. Car les simulacres tourmentent d'autant plus en songe , que leurs élémens sont plus rudes et plus anguleux.

Au contraire , les oiseaux de toute espèce prennent la fuite , et , en agitant leurs ailes , vont implorer , pendant la nuit , un asyle dans les bois sacrés , s'ils voient , au milieu d'un sommeil paisible , l'épervier vorace fondre sur eux , ou les poursuivre d'un vol rapide.

Et les âmes humaines , de quels grands mouvemens ne sont-elles pas agitées pendant le sommeil ? Combien de vastes projets formés et exécutés en un moment ? Ce sont des rois dont on devient le maître ou l'esclave , des combats qu'on livre , des cris qu'on pousse , comme si l'on était égorgé sur la place : il y en a qui se débattent , qui gémissent de douleur , qui remplissent l'air

Et quasi pantheræ morsu , sævive leonis
 Mandantur , magnis clamoribus omnia complent.
 Multi de magnis per somnum rebu' loquuntur ,
 Indicioque sui facti persæpe fuere.
 Multi mortem obeunt ; multi de montibus altis
 Se quasi præcipitent ad terram corpore toto ,
 Exterrentur , et ex somno , quasi mentibu' capti ,
 Vix ad se redeunt permoti corporis æstu.
 Flumen item sitiens , aut fontem propter amœ-
 num

Assidet , et totum prope faucibus occupat am-
 nem.

Pusi sæpe lacum propter , se , ac dolia curta ,
 Somno devincti credunt extollere vestem ,
 Totius humorem saccatum ut corpori' fundant ;
 Cum Babylonica magnifico splendore rigantur.

Tum , quibus ætatis freta primitus insinuantur ,
 Semen ubi ipsa dies membris matura creavit ;
 Conveniunt simulacra foris e corpore quoque ,
 Nuntia præclari voltus , pulchrique coloris :
 Qui ciet irritans loca turgida semine multo ,
 Ut , quasi transactis sæpe omnibu' rebu' , pro-
 fundant

Fluminis ingentes fluctus , vestemque cruentent.

1020. In urbe populosissima (Romam dico) dolia
 in angulis platearum erant , semifracta , ad eos usus
 satis apta : cæterum dolia illa erant lateritia , vel fi-
 glini operis , non lignea. *Faber.*

1030. *Fluminis.* Alii *Seminis.*

de leurs cris, comme s'ils étaient dévorés sous la dent du lion ou de la panthère. Il y en a qui s'entretiennent en songe des affaires les plus importantes, et qui se trahissent souvent eux-mêmes par des aveux involontaires. Il y en a qui se voient conduire à la mort; d'autres qui, croyant tomber de tout leur poids dans un précipice, se réveillent avec effroi, hors d'eux-mêmes, et se remettent difficilement du trouble que leur a causé cette agitation. Un homme altéré s' imagine être assis au bord d'un fleuve ou d'une source limpide; il avale à longs traits la fontaine presque entière. Les enfans endormis, croyant lever leurs vêtemens auprès d'un bassin ou d'un tonneau coupé, se soulagent sans défiance du besoin qui les presse, et inondent ainsi les riches tapis que Babylone a colorés pour leur lit.

Mais, quand la première effervescence de l'âge se fait sentir à leur cœur, quand le temps a mûri dans leurs membres les germes prolifiques, une foule de simulacres, émanés des corps de toute espèce, s'offrent à eux sous les traits de la beauté jointe à la fraîcheur du jeune âge, provoquent l'organe rempli du suc générateur, et, ouvrant à leur imagination ardente le sanctuaire de la volupté, excitent en eux un épanchement séminal abondant dont leurs vêtemens sont souillés.

Sollicitatur id in nobis, quod diximus ante,
 Senten, adulta aetas cum primum roborat artus
 Namque alias aliud res commovet, atque facessit;
 Ex homine humanum semet ciet una hominis vis,
 Quod simul atque suis ejectum sedibus exit,
 Per membra, atque artus decedit corpore toto
 In loca conveniens nervorum certa; cietque
 Continuo partes genitales corporis ipsas:
 Irritata tument loca semine, fitque voluptas
 Ejicere id, quo se contendit dira libido;
 Idque petit corpus mens, unde est saucia amor,
 Namque omnes plerumque cadunt in volnus, et
 illam

Emicat in partem sanguis, unde icinus ictu;
 Et si cominus est, hostem rubeo occupat humor.

Sic igitur, Veneris qui telis accipit ictum,
 Sive puer membris muliebribus hunc jaculatur,
 Seu mulier toto jactans e corpore amorem,
 Unde feritur, eo tendit, gestitque coire,
 Et jacere humorem in corpus de corpore ductum:
 Namque voluptatem presagit multa cupido.
 Hæc Venus est nobis, hinc autem est nomen Amoris
 Hinc ille primum Veneris dulcedinis in cor
 Stillavit gutta, et successit fervida cura.

1042. *Volnus* a vellendo. *Preig.* — Hunc et duos
 seq. versus rejiciunt Interpretes, qui tamen ad resp
 facere, et non indigni Lucretio videntur. *Creech.*

1051. *Nomen.* *Levis* est mutatio, tamen necessa
 ria: *leg.* *numen.* *Creech.*

Le fluide créateur s'est mis en action, comme nous venons de le dire, qu'au temps où l'adolescence a fortifié les membres, Chacun de nos organes est excité par des objets qui lui sont propres : l'organe de la génération n'est provoqué que par l'image humaine. Aussitôt que la liqueur féconde, sortie de ses réservoirs, et répandue par tout le corps, s'est rassemblée dans les nerfs qui lui sont particulièrement consacrés, et a pénétré jusqu'au siège même de la volupté, soudain tous les canaux se gonflent à la fois, la nature demande à s'épancher ; la passion a déjà choisi son objet, elle brûle de s'élaner sur l'auteur de sa blessure. C'est un combat, une guerre réelle, des coups portés, des flots de sang répandus, une ennemie qui succombe, et un vainqueur téméraire, s'abattant souvent au milieu de sa victoire.

Ainsi le coup que Vénus a blessé, soit en empruntant les traits délicats d'un jeune enfant, soit en arment de tous ses feux une femme séduisante, se porte vers l'objet d'où le coup est parti, pour s'unir à lui, pour l'inonder des flots de son amour : car la passion n'est que le pressentiment de la volupté. Voilà notre Vénus, voilà l'origine du nom de l'Amour ; voilà la source de cette douce rosée qui s'insinue d'abord goutte à goutte dans nos cœurs, et devient ensuite un

Nam si abest quod ames, præsto simulacra ta-
men sunt

Illius, et nomen dulce obversatur ad aures.

Sed fugitare decet simulacra, et pabula amoris
Absterrere sibi, atque alio convertere mentem,
Et jacere humorem collectum in corpora quæque;
Nec retinere semel conversum unius amore,
Et servare sibi curam, certumque dolorem.
Ulcus enim vivescit, et inveterascit alendo,
Inque dies gliscit furor, atque ærumna gravescit,
Si non prima novis conturbes volnera plagis,
Volgivaque vagus Venere ante recentia cures,
Aut alio possis animi traducere motus.

Nec Veneris fructu caret is, qui vitat amorem;
Sed potius, quæ sunt sine pœna, commoda sumit.
Nam certâ, et purâ est sanis magis inde voluptas,
Quam miseris: etenim potiundi tempore in ipso
Fluctuat incertis erroribus ardor amantum;
Nec constat quid primum oculis manibusque
fruantur,

Quod petiere premunt arcte, faciuntque dolo-
rem

Corporis, et dentes illidunt sæpe labellis,

1054. In particula *si*, *i* non eliditur, et corripi-
tur, sequente vocali. *Lamb.*

1057. Alii conjiciunt legendum *Abstergere*. *Creech.*

1059. *Faber conceptum unius amorem*: id ve-
rius quam si tripode ex Phœbi.

océan d'inquiétudes. Car, dans l'absence de l'objet aimé, ses simulacres assiègent toujours notre âme, et son nom trop cher retentit sans cesse à nos oreilles.

Mais il faut les fuir, ces simulacres dangereux; il faut éloigner de soi tout ce qui peut alimenter l'amour, s'occuper d'autres idées, partager ses sens entre tous les objets indifféremment, sans les fixer sur un seul, sans se préparer, par une passion exclusive, à des soucis et des tourmens inévitables. L'amour est une plaie qui s'envenime et s'aigrit en la nourrissant; c'est une frénésie qui s'accroît, une maladie qui s'aggrave de jour en jour, si par de nouvelles blessures on ne fait diversion à la première, si une prudente inconstance n'étouffe le mal dans son origine, et ne fait prendre un nouveau cours aux transports de la passion.

Et, en renonçant à l'amour, se prive-t-on de ses douceurs? Au contraire, on en recueille les fruits, sans en sentir les peines. Le plaisir est fait pour les âmes raisonnables, et non pour ces amans forcenés dont les ardeurs flottantes ne savent pas même, dans l'ivresse de la jouissance, sur quel charme fixer d'abord leurs mains et leurs regards, qui serrent avec fureur l'objet de leurs desirs, qui le blessent, qui d'une dent

Osculaque affigunt , quia non est pura voluptas ;
 Et stimuli subsunt , qui instigant lædere idipsum ,
 Quodeunque est , rabies unde illæ germina sur-
 gunt.

Sed læviter poenas frangit Venus inter amorem ,
 Blandaue refrenat morsus admista voluptas.

Namque in eo spes est , unde est ardoris origo ,
 Restingui quoque posse ab eodem corpore flam-
 mam ;

Quod fieri contra coram natura repugnat :
 Unaque res hæc est , quojus quam pluria habe-
 mus ,

Tam magis ardescit dira cuppedine pectus.
 Nam cibus , atque humor membris assumitur in-
 tus :

Quæ quoniam certas possunt obsidere partes ,
 Hoc facile expletur laticum , frugumque capido.
 Ex hominis vero facie , pulchroque colore ,
 Nil datur in corpus præter simulacra fruendura
 Tenuia , quæ vento spes raptat sæpe misella.
 Ut bibere in somnis sitiens cum quærit , et humor
 Non datur , ardorem in membris qui stinguere
 possit ;

Sed laticum simulacra petit , frustraue laborat ,
 In medioque sitit torrenli flumine potans :
 Sic in amore Venus simulacris ludit amantes ;
 Nec satiare queunt spectando corpora coram ;

1076. *Rabies illæ.* Illius rabiei ; ita enim veteres :
 v. 1052 , *illæ dulcedinis. Cræsch.*

cruelle impriment sur ses lèvres des baisers douloureux. C'est que leur plaisir n'est pas pur ; c'est qu'ils sont animés par des aiguillons secrets contre l'objet vague d'où leur est venue cette frénésie. Mais Vénus amortit la douleur au sein du plaisir, et répand sur les blessures le baume de la volupté.

En effet, les amans se flattent que le même corps qui allume leurs feux, peut aussi les éteindre ; mais la nature s'y oppose : l'amour est l'unique désir que la jouissance ne fasse qu'enflammer de nouveau. Si la faim et la soif peuvent aisément s'apaiser, c'est que les alimens et les boissons se distribuent dans nos membres, et s'attachent à certaines parties de nous-mêmes. Mais un beau visage, un teint brillant n'introduisent dans nos corps que des simulacres légers, qu'une espérance trompeuse emporte trop souvent dans les airs. Ainsi, pendant le sommeil, un homme dévoré par la soif cherche à se désaltérer, sans trouver une onde propre à éteindre l'ardeur de ses membres ; il présente ses lèvres arides aux simulacres des fontaines, il s'épuise inutilement, et meurt de soif au milieu du fleuve dont il croit s'abreuver : de même Vénus se joue des amans par des images illusoires ; la vue d'un beau corps n'est pas capable de les rassasier, et

Nec manibus quidquam teneris abradere membris
Possunt, errantes incerti corpore toto.

Denique cum membris collatis flore fruuntur
Ætatis, cum jam præ sagit gaudia corpus,
Atque in eo est Venus, ut muliebria conserat
arva;

Affigunt avide corpus, junguntque salivas
Oris, et inspirant pressantes dentibus ora:
Nequicquam; quoniam nihil inde abradere pos-
sunt,

Nec penetrare, et abire in corpus corpore toto.
Nam facere interdum id velle, et certare viden-
tur;

Usque adeo cupide Veneris compagibus hærent,
Membra voluptatis dum vi labefacta liquescunt:
Tandem ubi se rupit nervis collecta cupido,
Parva fit ardoris violenti pausa parumper:
Inde redit rabies eadem, et furor ille revisit,
Cum sibi, quod cupiant ipsi, contingere quæ-
runt;

Nec reperire malum id possunt quæ machina
vincat:

Usque adeo incerti tabescunt volnere cæco.

Adde quod absumunt vires, pereuntque la-
bore;

Adde quod alterius sub nutu degitur ætas.

1108. *Erupit* optimi mss. conservant, *perperam*
vero Creechius et Angli mutarunt. *Haverc.*

leurs mains ne peuvent suppléer à cette insuffisance, ni détacher aucune particule de ces membres délicats où elles errent irrésolues.

Enfin, lorsque la jouissance a rapproché deux amans, lorsque deux jeunes corps réunis frémissent aux premiers accès du plaisir, lorsque Vénus est sur le point de féconder le sein maternel, les amans se serrent étroitement; leurs âmes se joignent sur leurs lèvres humides, elles se pressent comme leurs bouches, elles cherchent à se confondre. Mais en vain: il ne se fait pas une communication de substance; les âmes ne peuvent se pénétrer, les corps ne peuvent s'identifier. Car on voit bien que c'est là l'objet de leurs désirs, et le but de leurs efforts; tant ils s'unissent intimement sous les nœuds de l'amour, quand leurs membres, ébranlés par la secousse du plaisir, se résolvent en une liqueur abondante. Enfin les flots réunis ont rompu leur barrière: la violence de la passion se ralentit un moment, mais pour renaître ensuite avec plus de fureur et de rage, cherchant sans cesse à atteindre le but où elle aspire; mais elle ne trouve aucun moyen de triompher de son mal, et les amans sont consumés d'une blessure inconnue.

Joignez encore à ces tourmens des forces épuisées par la fatigue, une vie passée dans l'esclavage, une fortune ruinée, des dettes contractées,

Labitur interea res, et vadimonia sunt;
 Languent officia, atque egrotat fama vacillans;
 Unguenta, et pulchra in pedibus Sicyoniaridentia
 Scilicet et grandes viridi-~~em~~ ^{lucē} smaragdi-
 Auro includuntur, teriturque thalassina vestis
 Assidue, et Veneris sudorem exercita potat;
 Et bene parta patrum sunt anademata, mitres;
 Interdum in pallam, ac Melitensia; Cæque ver-
 tunt.

Eximia veste et victu convivia, Audi,
 Pocula crebra, unguenta, coronæ,serta parantur.
 Nequicquam; quoniam medio de fonte leporum
 Surgit ~~aliquid~~ ^{aliquid}, quod in ipsis floribus angat:
 Aut quod conscius ipse animus se forte remordet,
 Desidiose agere ætatem, lustrisque perire;
 Aut quod in ambiguo verbum jaculata reliquit,
 Quod cupido affixum cordi vivescit, ut ignis;
 Aut nimium jactare oculos, aliumve tueri
 Quod putat, in voltuque videt vestigia risus.

Atque in amore mala hæc proprio, summeque
 secundo

Inveniuntur: in adverso vero, atque inopi sunt,
 Prendere quæ possis oculorum lumine aperto,
 Innumerabilia; ut melius vigilare sit ante,

1118. *Unguenta.* Faber in Notis substituit *Tyr-
 rhena*: noti sunt Tyrrheni calcei, ut et Sicyonii;
 utriusque enim et splendorum hominum erant et
 deliciarum.

l'oubli des devoirs, la perte de la réputation. On prodigue les parfums, on orne ses pieds avec les chaussures efféminées de Sicyone ; les émeraudes les plus grandes, et du vert le plus éclatant, sont enchâssées dans l'or, et les plus précieuses étoffes, abreuvées de la sueur amoureuse, s'usent dans les exercices journaliers de Vénus. Les trésors bien acquis des ancêtres sont convertis en bandelettes, et en ornemens de tête, changés en vêtemens de Malte et de Scio, dissipés en riches ameublemens, en festins, en jeux, en débauches, en parfums, en couronnes, en guirlandes. Mais en vain : à la source du plaisir, on éprouve je ne sais quelle amertume, et l'on cueille les épines au sein même des fleurs ; soit que la conscience vous reproche une vie oisive, perdue dans la mollesse ; soit qu'un mot équivoque de l'objet aimé pénètre votre âme comme un trait, et s'y conserve comme le feu sous la cendre ; soit que votre jalousie remarque dans ses regards trop de distraction pour vous, et trop d'attention pour un rival, ou démêle sur son visage les traces d'un souris moqueur.

Si l'amour heureux est accompagné de tant de peines, les maux sans nombre d'une passion désespérée ne frappent-ils pas tous les yeux ? Il faut donc, comme je l'ai dit, veiller sur soi-

Qua docui ratione, cavereque, ne inlaqueeris.
 Nam vitare, plagas in amoris ne laciamur,
 Non ita difficile est, quam captum retibus ipsis
 Exire, et validos Veneris perrumpere nodos.

Et tamen implicitus quoque possis, inque pe-
 ditus

Effugere infestum, nisi tute tibi obvius obstes,
 Et prætermittas animi vitia omnia primum,
 Tum quæ corpori sunt ejus, quam percupis, ac vis.
 Nam hoc faciunt homines plerumque cupidine
 cæci;

Et tribuunt ea, quæ non sunt his commoda vere.
 Multimodis igitur pravas, turpesque videmus
 Esse in deliciis, summoque in honore vigere.
 Atque alios alii irrident, Veneremque suadent
 Ut placent, quoniam foedo afflictañtur amore;
 Nec sua respiciunt miseri mala maxima sæpe.
 Nigra, μελίχρους est: immunda et fetida, ἄκοσμος
 Cæsia, Παλλάδιον nervosa, et lignea, δορκάς
 Parvola, pumilio; χαρίτων ἴα, tota merum sal:
 Magna, atque immanis; κατάπληξις, plenaque
 honoris:

Balb, a loqui non quit; τραυλίζειι· muta, pudens est.
 At flagrans, odiosa, loquacula; λαμπάδιον fit.

1154. Παλλάδιον. Parva Pallas, γλαυκῶπις. Creech.

1155. ἴα. Ex οἴα· tum ex μία esse possit, adjecto μ. Schrevel. Lexic. Londini, 1781.

1158. Λαμπάδιον. Quia faces e picea etc. crepitant. Creech.

même, et se mettre d'avance en garde contre les pièges de l'amour. Car il est plus aisé d'éviter ses filets, que de s'en débarrasser, quand on s'y est laissé prendre, et de briser les liens dont Vénus enchaîne les cœurs.

Cependant, quoique pris, quoique embarrassé dans le lacs fatal, vous pourriez encore éviter votre perte, si vous n'y couriez vous-même, si vous ne fermiez les yeux sur les vices de l'âme et les défauts corporels de l'objet qui vous a séduit. La passion aveugle les amans, et leur montre des perfections qui n'existent pas. Un objet vicieux et difforme captive leur cœur, et fixe leur hommage. Ils ont beau se railler les uns les autres, et conseiller à leurs amis d'apaiser Vénus, qui les a affligés d'une passion avilissante; ils ne voient pas qu'ils sont eux-mêmes victimes d'un choix souvent plus honteux. Leur maîtresse est-elle noire? c'est une brune piquante. Sale et dégoûtante? elle dédaigne la parure. Louche? c'est la rivale de Pallas. Maigre et décharnée? c'est la biche du Ménale. D'une taille trop petite? c'est l'une des Grâces, l'élégance en personne. D'une grandeur démesurée? elle est majestueuse, pleine de dignité. Elle bégaie, et articule mal? c'est un aimable embarras. Elle est muette et taciturne? c'est la réserve de la pudeur. Empor-tée, jalouse, babillarde? c'est un feu toujours

Ἐσχυνὸν ἐρωμένιον tum fit, cum vivere non quit
 Præ-macie: ῥάδιγνῶ vero est, jam mortua tussi.
 At gemina et mammosa, Ceres est ipsa ab Iaccho.
 Simula, Σιλωνῶ, ac Satyra est: labiosa, φίλημα.
 Cætera de genere hoc longum est si dicere coner.

Sed tamen esto jam quantovis oris honore,
 Quoi Veneris membris vis omnibus exoriatur:
 Nempe aliæ quoque sunt, nempe hac sine vixi-
 mus ante;

Nempe eadem facit, et scimus facere omnia turpi;
 Et miseram tetris se suffit odoribus ipsa,
 Quam famulæ longe fugitant, furtimque ca-
 chinnant.

At lacrymans exclusus amator limina sæpe
 Floribus et sertis operit, postesque superbos
 Unguit amaracino, et foribus miser oscula figit.
 Quem si jam admissum, venientem offenderit
 aura

Una modo, causas abeundi quærat honestas;
 Et meditata diu cadat alte sumpta querela;
 Stultitiæque ibi se damnet, tribuisse quod illi
 Plus videat, quam mortali concedere par est.
 Nec Veneres nostras hoc fallit; quo magis ipsæ

1159. Amasia Græce ἐρωμένη dicitur; sed ἐρωμένιον amasiola, seu amicula. *Faber.*

1162. Σιλωνῶ. Quia ferè simi pingebantur Sileni, Bacchi comites, ut et Satyri. *Faber.*

1167. *Eadem turpi.* Græcorum more. *Lamb.*

1173 *Alii veniens,* et rectius. *Creech.*

en mouvement. Sur le point de mourir d'éthisie ? c'est un tempérament délicat. Exténuée par la toux ? c'est une beauté languissante. D'un embonpoint monstrueux ? c'est Cérès, l'auguste amante de Bacchus. Enfin un nez camus paraît le siège de la volupté, et des lèvres épaisses semblent appeler le baiser. Je ne finirais pas, si je voulais rapporter toutes les illusions de ce genre.

Mais je veux que ses charmes soient à l'abri de toute critique, que sa personne réunisse toutes les grâces de Vénus : est-elle unique de son espèce ? n'avez-vous pas autrefois su vivre sans elle ? ignorez-vous qu'elle est sujette aux mêmes infirmités, aux mêmes besoins que la plus difforme ; que souvent elle s'infecte elle-même, et que ses femmes se sauvent loin d'elle, pour aller rire en secret ?

Cependant l'amant en larmes à qui l'accès est interdit, orne la porte de fleurs et de guirlandes, répand des parfums sur les poteaux dédaigneux, et imprime sur le seuil de tristes baisers. Une fois introduit, si un reste d'odeur offense son organe, il trouve un honnête prétexte pour se retirer, il oublie en un moment ces plaintes éloquentes si long-temps méditées, et s'accuse de folie d'avoir supposé dans une mortelle des perfections que l'humanité ne comporte pas. Aussi nos déesses n'ignorent pas cette consé-

Omnia summopere hos vitæ postscenia celant,
 Quos retinere volunt, astrictosque esse in amore:
 Nequicquam; quoniam tu animo tamen omnia
 possis

Protrahere in lucem, atque omnes anquirere
 nisus.

Et si bello animo est, et non odiosa vicissim,
 Prætermittet te humanis concedere rebus.

Nec mulier semper ficto suspirat amore;
 Quæ complexa viri corpus cum corpore jungit,
 Et tenet adsuctis humectans oscula labris:
 Nam facit ex animo sæpe, et communia quærens
 Gaudia, sollicitat spatium decurrere amoris.
 Nec ratione alia volucres, armenta, feræque,
 Et pecudes, et equæ maribus subsidere possent;
 Si non, ipsa quod illorum subat, ardet abundans
 Natura, et Venerem salientum læta retractat.

Nonne vides etiam, quos mutua sæpe voluptas
 Vinxit, ut in vinclis communibus excrucientur?
 In triviis non sæpe canes discedere aventes,
 Divorsi cupide summis ex viribu' tendunt,
 Cum interea validis Veneris compagibus hærent?
 Quod facerent nunquam, nisi mutua gaudia nos-
 sent,

1192. *Subat*. Quo verbo utitur Horat. Epist. 12, II:
Jamque subando Tenta, cubilia, tectaque rumpis.
 Lamb. — Alii *subito ardet*.

1196. *Non*. Melius cum Gifanio *quum*. Creech.

quence ; elles ont grand soin de cacher ces *arrière-scènes* de la vie aux amans qu'elles veulent retenir dans leurs chaînes : mais l'imagination sait dévoiler ces mystères ; son activité pénètre dans les réduits les plus cachés. Au lieu qu'une femme d'une humeur accommodante et facile ne trouvera pas mauvais que vous cédiez vous-même aux besoins de l'humanité.

Il y a des momens où les soupirs d'une femme sont exempts de feinte : quand ses bras pressent avec transport le corps de son amant contre son sein , quand ses lèvres humides pompent et distillent la volupté , son ardeur est sincère ; impatiente de goûter des plaisirs mutuels , elle excite son amant à fournir la carrière de l'amour. Voilà pourquoi nous voyons les oiseaux , les troupeaux , les bêtes féroces et la jument si dociles aux ardeurs du mâle : c'est que les bouillons du désir excitent dans les femelles cette douce réaction si favorable aux assauts de l'amour.

Ne voyez-vous pas ceux-mêmes qu'une volupté réciproque a joints , tourmentés par un lien commun ? Ne voyez-vous pas les chiens , au milieu des carrefours , chercher à se désunir par des efforts opposés , et retenus de plus en plus dans les liens de l'amour ? ce qui ne serait jamais arrivé sans l'appât du plaisir mutuel qui les a at-

Quæ lacere in fraudem possent, victosque tenere.
Quare etiam atque etiam (ut dico) est communi
voluptas.

Et commiscendo cum semen forte virile
Fœmina commulxit subita vi, corripuitque ;
Tum similes matrum materno semine fiunt,
Ut patribus patrio : sed quos utriusque figuræ
Esse vides juxtim, miscentes volta parentum,
Corpore de patrio, et materno sanguine crescunt ;
Semina cum Veneris stimulis excita per artus
Obvia confixit conspirans mutuus ardor,
Et neque utrum superavit eorum, nec superatum
est.

Fit quoque, ut interdum similes existere avorum
Possint, et referant proavorum sæpe figuræ,
Propterea, quia multa modis primordia multis
Mista suo celant in corpore sæpe parentes,
Quæ patribus patres tradunt a stirpe profecta.
Inde Venus varia producit sorte figuræ ;
Majorumque refert voltus, vocesque, comasque ;
Quandoquidem nihilo minus hæc de semine certo
Fiunt, quam facies, et corpora, membraque nobis.
Et muliebri oritur patrio de semine sæclum ;
Maternoque mares existunt corpore creti.
Semper enim partus duplici de semine constat ;

1202. Turnebi conjecturam ultro sequitur Haver-
campus, hoc modo :

*Et commiscendo cum semine, forte virile
Fœmina vi mulxit subita, vi corripuitque.*

tirés dans le piège , et rendus ainsi captifs. Convenez donc que la volupté est partagée dans toutes les unions.

Lorsque , dans l'ivresse du plaisir , le sein avide de la femme a pompé les germes producteurs , les enfans ressemblent au père ou à la mère , selon que la semence de l'un ou de l'autre a dominé ; et s'ils réunissent les traits de tous les deux , ils ont été formés du plus pur sang du père et de la mère , dont les semences , excitées par une ardeur mutuelle , se sont contre-balanceés , et ont concouru avec une égale influence à la production du nouvel être. Il arrive aussi que les enfans ressemblent à leurs aïeux ou à leurs ancêtres les plus éloignés , parce que souvent les deux époux renferment en eux un grand nombre de principes qui , transmis de pères en pères , viennent primitivement de la tige même. C'est à l'aide de cette multitude de principes que l'amour varie les figures , et reproduit en nous les traits , la voix , la chevelure de nos aïeux ; parce que ces parties de nous-mêmes sont formées par des germes fixes , ainsi que le visage , le corps et les membres. La semence virile influe dans la production du sexe féminin , comme la semence de la femme dans celle du sexe contraire ; parce que l'enfant résulte toujours des

Atque, utri simile est magis id, quodcunque creatur,

Ejus habet plus parte æqua: quod cernere possis,

Sive virum soboles, sive est muliebris origo.

Nec divina satum genitalem numina quoiquam
Absterrent, pater a natis ne dulcibus unquam
Appelletur, et ut sterili Venere exigat ævum:
Quod plerique putant; et multo sanguine mœsti
Conspergunt aras, adolentque altaria donis,
Ut gravidas reddant uxores semine largo.

Nequicquam divum numen, sortesque fatigant.

Nam steriles nimium crasso sunt semine partim;

Et liquido præter justum, tenuique vicissim.

Tenue, locis quia non potis est affigere adhæsum,

Liquitur extemplo, et revocatum cedit ab ortu.

Crassius hoc porro, quoniam concretius æquo

Mittitur, aut non tam prolixo provolat ictu,

Aut penetrare locos æque nequit, aut penetratum,

Ægre admiscetur muliebri semine semen.

Nam multum harmoniæ Veneris differre videntur.

Atque alias alii complent magis, ex aliisque
Suscipiunt aliæ pondus magis, inque gravescunt.

deux semences , avec cette différence que celui des deux époux auquel il ressemble le plus , a fourni le plus grand nombre de principes. C'est ce qu'on peut remarquer dans les hommes comme dans les femmes.

Il n'est pas vrai que ce soient les dieux qui privent quelques hommes de la faculté de propager leur espèce , qui leur interdisent pour toujours le nom de père , et les condamnent à un hymen à jamais stérile , comme le croient la plupart des époux , qui , dans cette persuasion , arrosent de sang , comblent de présens les autels des dieux , pour en obtenir ces sucS abondans qui fécondent les épouses. Mais c'est en vain qu'on fatigue les divinités et les oracles. Les femmes demeurent stériles , quand la semence est trop fluide ou trop épaisse. Trop fluide , elle ne se fixe point aux lieux destinés à la recevoir , elle se résout aussitôt en liqueur , et s'écoule sans effet. Trop épaisse , sa consistance l'empêche de s'élancer assez loin , de pénétrer avec facilité dans ses réservoirs , ou , en y pénétrant , de se confondre aisément avec la semence de la femme.

En effet la différence de l'organisation en met une grande dans les unions. Il y a des hommes plus féconds avec certaines femmes , et des femmes qui reçoivent plus aisément de certains

Et multæ steriles hymenæis ante fuerunt
 Pluribus, et nactæ post sunt tamen, unde puellos
 Suscipere, et partu possent ditescere dulci:
 Et, quibus ante domi secundæ sæpe nequissent
 Uxores parere, inventa est illis quoque compar
 Natura, ut possent natis munire senectam.
 Usque adeo magni refert, ut semina possint
 Seminibus commisceri genitaliter apta,
 Crassaque convenient liquidis, et liquida crassis;
 Quæ quoi juncta viro sit femina per Veneris res.

Atque adeo refert, quo victu vita colatur.

Namque aliis rebus concresecunt semina membris,
 Atque aliis extenuantur, tabentque vicissim.
 Et quibus ipsa modis tractetur blanda voluptas,
 Id quoque permagni refert: nam more ferarum,
 Quadrupedumque magis ritu, plerumque putantur
 Concipere uxores, quia sic loca sumere possunt
 Pectoribus positis, sublatis semina lumbis.

Nec molles opu' sunt motus uxoribus hilum.

Nam mulier prohibet se concipere, atque repu-
 gnat,

Clunibus ipsa viri Venerem silæta retractet;

Atque exossato ciet omni pectore fluctus.

1253. Hunc versum inserit Lambinus, et recte
 quidem e Codd. Creech.

1264. *Clunibus*. Faber ex Donato *crissans*. Voce
 ista et versu sequenti nihil unquam nequius: explicet
 Martialis, lib. x, Ep. 68, et Schiopp. ad Priap.
 Ep. 18. Creech.

hommes le fardeau de la grossesse. On a vu des épouses languir stériles sous plusieurs hymens, qu'un époux plus analogue à leur tempérament a enrichies d'une nombreuse famille, et des époux, après plusieurs mariages infructueux, trouver dans une nouvelle compagne des soutiens pour leur vieillesse. Tant le rapport de l'organisation est essentiel entre les époux, pour que les semences puissent s'unir avec celles qui leur sont analogues, et acquérir la consistance nécessaire à la génération.

Il est encore nécessaire de s'observer sur la qualité des alimens. Il y en a qui épaississent le fluide générateur; il y en a qui l'atténuent, et le dissolvent. La manière dont on célèbre les sacrifices de l'amour, n'est pas non plus à négliger; on croit communément que l'union des époux doit se faire sur le modèle de l'accouplement des quadrupèdes, parce que, dans cette attitude, la situation horizontale de la poitrine et l'élevation des reins favorisent davantage la direction du fluide générateur.

Mais il ne faut pas que la femme excite par des mouvemens lascifs l'ardeur de son époux, et sollicite un épanchement immodéré qui l'épuise. Ces mouvemens sont un obstacle à sa

Eicit enim sulci recta regione, viaque
 Vomerem, atque locis avertit seminis ictum.
 Idque sua causa consuerunt scorta moveri,
 Ne complerentur crebro, gravidæque jacerent;
 Et simul ipsa viris Venus ut concinnior esset:
 Conjugibus quod nil nostris opus esse videtur.

Nec divinitus interdum, Venerisque sagittis
 Deteriore fit ut forma muliercula ametur.
 Nam facit ipsa suis interdum femina factis,
 Morigerisque modis, et mundo corpori' cultu,
 Ut facile insuescat secum vir degere vitam.
 Quod superest, consuetudo concinnat amorem.
 Nam leviter quamvis, quod crebro tunditur ictu;
 Vincitur in longo spatio tamen, atque labascit.
 Nonne vides, etiam guttas in saxa cadentes
 Humoribus longo in spatio pertundere saxa?

1267 et 1268. *Sulci Vomerem.* Wak. et Hav. *sulcum Vomeris.*

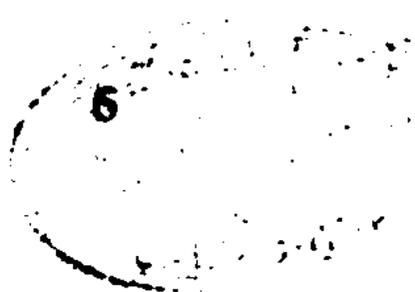
1275. Wak. Hav. et Bleuet *et munde corpore culto.*

FINIS LIBRI QUARTI.

fécondation ; ils ôtent le soc du sillon , et détournent les germes de leur but. Laissez aux courtisanes ces criminels artifices , pour éviter le désagrément des grossesses fréquentes , et pour rendre à leurs amans les plaisirs de l'amour plus délicieux : nos épouses n'ont pas besoin de ces coupables transports.

Quelquefois, sans le secours des dieux, sans le carquois de Vénus, la femme la plus difforme se fait aimer. Sa conduite, sa complaisance, ses innocens artifices accoutument aisément à son commerce, et l'habitude fait naître ensuite l'amour. Car des coups réitérés, quoique faibles, triomphent avec le temps des corps les plus solides; et nous voyons les gouttes de la pluie, qui tombent sur les rochers, en vaincre à la longue la dureté.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.



NOTES

DU

LIVRE QUATRIÈME.

Pag. 8, v. 34. **C**ES assemblages déliés, ces tissus imperceptibles, parfaitement semblables aux corps dont ils sont les émanations, et que Lucrèce appelle *simulacra*, *effigies*; Epicure les nomme *εἰδωλα*, *τύποι*; Cicéron, *imagines*; Quintilien, *figuræ*; Catus, *spectra*. Ces simulacres se forment, selon Lucrèce, de deux manières; ou par une émanation de la superficie des corps, ou par une naissance et une coalition spontanée au milieu de l'atmosphère. Ils ont trois usages, d'être, 1°. les élémens des dieux; 2°. la source de nos idées; 3°. les causes de la vision: Lucrèce ne les considère, dans ce livre, que sous les deux derniers points de vue. Quelque défectueuse que soit cette théorie des simulacres, on ne peut s'empêcher d'admirer l'art avec lequel Epicure a su faire valoir une hypothèse aussi ridicule en apparence, la foule de probabilités sur laquelle il a établi l'existence de ses simulacres, et l'adresse avec laquelle il les a pliés à tous les phénomènes de la vision: il fallait sûrement bien du génie et bien des ressources, pour tirer un aussi grand parti d'une erreur; et si l'on veut considérer quelles étaient les idées des Anciens

sur la vision, on verra que le système d'Epicure était le plus ingénieux, le plus fécond, le seul applicable à tous les cas possibles, et qui méritât que le fameux Gassendi, qui connaissait et savait juger l'Antiquité, l'adoptât à l'exclusion de tous les autres.

Ibid. v. 35. Ces simulacres sont vraiment des *membranes*, des *pellicules* dans le système d'Epicure : ce ne sont pas seulement, comme quelques personnes le croient, des parties déliées qui s'échappent des corps, en conservant toujours leur ordre primitif, et leur rapport mutuel. Epicure admettait de plus une continuité réelle entre ces particules, qui, selon lui, sont liées les unes aux autres, et forment un tissu :

Texturas rerum tenues, tenuesque figuras.

Voilà pourquoi Lucrèce les compare à la dépouille des serpens et des cigales, et à la pellicule dont le veau se débarrasse en naissant : voilà pourquoi le même poète distingue soigneusement entre les émanations qui se font par une sorte d'écoulement, par des particules disjointes et isolées, comme la fumée, la chaleur, etc. ; et celles qui, détachées de la surface, ne rencontrant aucun obstacle qui puisse les diviser, se rendent à l'organe, sans avoir subi aucune décomposition.

*At contra, tenuis summi membrana coloris
Cum jacitur, nihil est, quod eam discerpere
possit :*

c'est une expression hardie que *la membrane des couleurs* ; mais elle est la seule qui puisse rendre l'idée de Lucrèce , et , si elle est singulière , c'est que le système lui-même est singulier. Il est remarquable que, dans les principes d'Épicure, la sensation la plus délicate, celle de la vue, et la sensation la plus grossière, celle du toucher, soient produites l'une et l'autre par des surfaces (car les simulacres ne sont effectivement que des surfaces) ; tandis que les sensations intermédiaires, telles que le son, l'odeur, etc. sont excitées par de simples corpuscules émanés des objets extérieurs.

Pag. 12, v. 69. On trouve dans toutes les éditions de Lucrèce *Pauca*, au lieu de *Parva* ; Gassendi lui-même a adopté cette leçon. Il est évident que Lucrèce n'a pas voulu dire qu'il n'y a qu'un petit nombre de ces corpuscules placés à la surface, puisqu'il a dit, quatre vers plus haut, précisément le contraire,

*Præsertim cum sint in summis corpora rebus
Multa minuta ;*

et qu'il dira plus bas :

Tanta est mobilitas, et eorum copia tanta.

Que signifierait donc ce *Pauca*? Lucrèce donnerait-il à entendre par là qu'il n'y a qu'un petit nombre de ces corpuscules qui puissent s'embarasser, se faire obstacle, se déranger de l'ordre qu'ils avaient à la surface? Cela est impossible dans

ses principes : il n'y aurait pas de raison pour qu'aucun d'eux changeât de situation relativement aux autres. D'ailleurs, si quelques-uns de ces corpuscules se dérangent, l'image est dès lors nuiquée, la continuité de cette pellicule superficielle est interrompue ; il n'y a plus de représentation. Il faut donc nécessairement changer le *Pauca* en *Parva*, conformément à la correction de Creech : alors le raisonnement de Lucrèce s'explique tout seul. Il annonce un principe qu'il prouvera quelques pages plus bas, que les atomes constitutifs des simulacres sont d'une finesse et d'une ténuité inconcevable :

*Nunc age, quam tenui natura constet imago,
Percipe ; et imprimis quoniam primordia tantum
Sunt infra nostros sensus, etc.*

Ibid. v. 72. Lucrèce paraît faire entendre, par ce vers, que les couleurs sont une partie même des corps ; et, dans son second livre, on a vu qu'il établit une doctrine toute contraire, et qu'il prétend que les couleurs n'existent que dans notre âme, ne sont que la sensation occasionnée par la réflexion des rayons du soleil, Lib. II, pag. 188 :

Nequeunt sine luce colores

Esse.

Pour accorder ces deux doctrines, il faut savoir qu'Épicure regardait les images par le moyen desquelles nous apercevons les objets, comme le résultat de deux espèces d'atomes ; les uns, qui sont les

émanations mêmes de la surface des corps ; les autres, qui ne sont que des corpuscules de lumière, qui viennent s'y mêler. Les premiers sont joints les uns aux autres, et forment un tissu ; les seconds sont des corpuscules isolés, qui se disséminent dans les interstices de cette pellicule, et viennent, après la réflexion, frapper conjointement l'organe. C'est dans ce sens qu'il faut entendre ces deux vers du second livre, page 190 :

*Caudaque pavonis, larga cum luce repleta est,
Consimili mutat ratione obversa colores.*

La différence des couleurs naît du différent mélange des corpuscules lumineux ; et cette différence de mixtion dépend de la chute directe ou oblique des rayons :

*Propterea quod
Recta aut obliqua percussus luce refulget.*

Epicure était tellement éloigné de regarder les couleurs comme inhérentes aux objets, que Lucrèce dit positivement, dans son second livre, que les corps ne sont pas colorés pendant la nuit :

Qualis enim cæcis poterit color esse tenebris ?

Ce que Virgile dit en d'autres termes dans le sixième chant de son Énéide, v. 272 :

Rebus nox abstulit atra colorem

Pourquoi donc avoir fait honneur à Descartes de cette découverte, que la neige n'est pas blanche ? Ajoutons que les chymistes modernes regardent les couleurs comme inhérentes aux objets, et comme dépendantes de la substance inflammable qu'ils nomment *phlogistique*, et à laquelle ils attribuent toutes les couleurs des corps : la lumière, ou le feu élémentaire, n'est, selon eux, que le phlogistique détaché de sa base.

Ibid. v. 73. « Les théâtres des Romains étaient tendus de rideaux, de tapisseries, de voiles, dont les uns servaient à orner la scène, d'autres à la spécifier, d'autres à la commodité des spectateurs : ceux qui servaient d'ornemens, étaient les plus riches ; et ceux qui spécifiaient la scène, représentaient toujours quelque chose de la pièce qu'on jouait. Les voiles tenaient lieu de couverture, et l'on s'en servait pour la seule commodité des spectateurs, afin de les garantir des ardeurs du soleil : Catulus imagina le premier cette commodité ; il fit revêtir tout l'espace du théâtre et de l'amphithéâtre de voiles étendus sur des cordages, qui étaient attachés à des mâts de navire, ou à des troncs d'arbres fichés dans les murs. Ces mêmes voiles devinrent dans la suite un objet de luxe : Lentulus Spinther en fit faire de lin, d'une finesse jusqu'alors inconnue. Néron non seulement les fit teindre en pourpre, mais y ajouta encore des étoiles d'or, au milieu desquelles il était peint, monté sur un char ; le tout travaillé avec tant d'adresse et d'intelligence, qu'il paraissait comme un Phébus, qui, modérant ses rayons dans

un jour serein , ne laissait briller que le jour agréable d'une belle nuit. » Diction. Encyclopéd. art. *Théâtre des Anciens*.

Pag. 16, v. 122. Voici le raisonnement de Lucrèce : en agitant légèrement les plantes qui exhalent une odeur piquante , on sentira qu'il en émane une grande quantité de corpuscules qui agissent sur nos organes, quoique leur action soit invisible ; de cette expérience on sera en droit de conclure que les autres corps envoient aussi des émanations d'une autre nature, qui, bien qu'insensibles, n'en existent pas moins. Voilà le vrai sens de cet endroit. *Simulacra* ne signifie point du tout les émanations des plantes dont il parle , comme les commentateurs paraissent l'avoir entendu : c'est un mot consacré dans Lucrèce , pour désigner *les simulacres* , les *effigies* , les membranes déliées auxquelles nous devons la vue des objets ; jamais il n'est employé pour signifier les autres espèces d'émanations. *Cassa sensu* veut dire *dépourvus de qualités sensibles* : tels sont en effet les simulacres dans les principes de Lucrèce. Ils n'agissent sur aucun de nos sens , pas même sur l'organe de la vue , puisqu'on ne peut les apercevoir isolés , et qu'ils n'affectent l'œil que par leur réunion :

Nec singillatim possunt secreta videri.

Page. 18 , v. 137. Non seulement les nuages peuvent donner une idée de la formation spontanée de ces simulacres , de ces spectres aériens : il y a même

des auteurs anciens qui prétendent que, dans certains pays, ces émanations sont sensibles à l'œil. Diodore de Sicile rapporte qu'on voit quelquefois dans les régions de l'Afrique, situées au-delà de Cirène, de pareilles formations spontanées : « Dans certains temps de l'année, dit-il, et surtout quand l'air est calme, on aperçoit dans l'atmosphère des amas de corpuscules, qui se mêlent, sous la forme d'animaux de toute espèce. Il y en a qui restent immobiles, d'autres qui se meuvent rapidement; on les voit tantôt fuir, tantôt poursuivre, etc. » Pomponius Méla confirme le même phénomène, en parlant de la Mauritanie; Pline en dit autant de la Scythie. En effet la chaleur peut, dans certains pays, rendre ces évaporations plus considérables et plus denses, au point de devenir sensibles aux yeux : la nature même du terrain peut encore y contribuer, comme on voit les feux follets se former dans les endroits marécageux.

Pag. 20, v. 158. Si l'on demande à Epicure^{*} comment il se peut que, avec des émanations aussi abondantes et aussi continuelles que celles qu'il suppose s'échapper sans cesse de la surface de tous les corps, ils ne soient pas épuisés en peu de temps; il répond, 1°. que c'est une objection qui a lieu dans tous les systèmes, puisque, quelque hypothèse qu'on soutienne, il faut nécessairement en venir à des corpuscules interposés entre l'œil et l'objet aperçu, et qui émanent de quelque part, soit du soleil, soit des corps mêmes : il répond, 2°. que les corps s'épuisent en effet, et que tout tend continuellement

vers la destruction ; il répond, enfin, qu'il se fait un commerce, un échange continuel d'émanations réciproques, que l'air, ce véhicule commun, porte sans cesse d'un corps à un autre, et qu'au moyen de ces compensations alternatives, l'épuisement se fait sentir moins vite. C'est ce que dit Lucrèce dans son cinquième livre, v. 277 et suivans :

*Qui (aer) nisi contra
Corpora retribuat rebus, recreetque fluentes,
Omnia jam resoluta forent, et in aera versa.*

Pag. 26, v. 218. Je crois qu'on ne sera pas fâché de trouver ici en peu de mots les divers systèmes imaginés par les Anciens, pour expliquer le mécanisme de la vision.

1^o. Les Stoïciens pensaient que de l'intérieur de l'œil s'élançent à sa surface des rayons visuels, qui poussent l'air, le compriment, et l'appliquent contre les objets extérieurs; de sorte que, dans leur système, il se fait une espèce de cône, dont le sommet est à la surface de l'œil, et la base posée sur l'objet aperçu. Or, disent-ils, de même que, en tenant à la main un bâton, on est instruit, par l'espèce de résistance qu'on éprouve, de la nature du corps touché, s'il est dur ou mou, poli ou raboteux ; si c'est de la bone ou du bois, de la pierre ou une étoffe : de même la vue, au moyen de cet air ainsi comprimé, est instruite de toutes les qualités de l'objet qui sont relatives à la vue; s'il est blanc ou noir, beau ou difforme, etc.

2^o. Selon Aristote, la chose se passait tout différemment : c'était la couleur même des objets exté-

rieurs qui excitait , et , pour me servir de ses termes, qui réduisait à l'acte la puissance d'être éclairé qu'a l'air , *perspicuum actu* ; et , à l'aide d'une propagation non interrompue dans l'air interposé entre l'objet et l'œil , l'organe était mis en vibration , et , par son moyen , le *sensorium* intérieur ébranlé : d'où s'ensuivait la perception des objets. Ainsi , dans les principes de ce philosophe , l'air fait la fonction du bâton , comme chez les Stoïciens : mais c'est l'objet extérieur qui est la main , et l'œil qui est le corps touché ; au lieu que les Stoïciens regardent l'œil comme la main , et l'objet aperçu comme le corps touché. Ces deux explications sont donc l'inverse l'une de l'autre : dans la première , le mécanisme de la vision commence par l'œil , et se termine aux objets extérieurs , par le véhicule de l'air ; dans la seconde , il commence par les objets extérieurs , et se termine à l'œil , aussi par le véhicule de l'air.

3°. Les Pythagoriciens réunissaient dans leur explication ces deux mécanismes si opposés ; ils croyaient que les rayons visuels , élançés de l'œil , allaient frapper les objets extérieurs , et qu'ils étaient de là réfléchis vers l'organe : c'étaient des espèces de messagers , députés par l'œil vers les objets extérieurs , et qui , à leur retour , en rapportaient des nouvelles à l'organe.

Dans les principes d'Epicure , tout se passait par des simulacres , des images , des effigies substantielles , qui , en venant frapper l'œil , y excitaient la vision : c'était là que se bornait tout le mécanisme. Il n'était pas nécessaire que les simulacres traversassent les différentes humeurs des yeux , qu'ils ébranlassent la rétine , qu'ils affectassent le *sensorium* ; puisque

l'âme , selon la doctrine d'Epicure , était dans les yeux , comme dans le *sensorium* :

Dicere porro oculos nullam rem cernere posse, etc.

On voit que cette explication est peu anatomique.

Aussi les philosophes modernes expliquent beaucoup mieux tout le mécanisme de la vision : ils conviennent tous « qu'elle se fait par des rayons de lumière , réfléchis des différens points des objets reçus dans la prunelle , refractés et réunis dans leur passage à travers les tuniques et les humeurs qui conduisent jusqu'à la rétine ; et que , en frappant ainsi , ou en faisant une impression sur les points de cette membrane , l'impression se propage jusqu'au cerveau , par le moyen des filets correspondans du nerf optique. » Encyclopédie , art. *Vision*. Ainsi , selon les modernes , nous n'apercevons non plus les objets que par un image , une effigie , une représentation de cet objet : mais cette image n'est pas une émanation substantielle de l'objet même ; elle est simplement une réunion vive et distincte de tous les rayons qui sont réfléchis de tous les points de l'objet , avec la couleur qui leur est propre. Qu'il se peigne sur la rétine une image parfaitement semblable en petit à l'objet aperçu , c'est un fait dont on ne peut douter après une expérience dont Descartes est l'auteur , et dont voici le procédé : « Après avoir bien fermé les fenêtres d'une chambre , et n'avoir laissé de passage à la lumière que par une fort petite ouverture , il faut y appliquer l'œil de quelque animal nouvelle-

lement tué, ayant retiré d'abord, avec toute la dextérité dont on est capable, les membranes qui couvrent le fonds de l'humeur vitrée, c'est-à-dire, la partie postérieure de la sclérotique, de la choroi'de, et même une autre partie de la rétine; on verra alors les images de tous les objets de dehors se peindre très-distinctement sur un corps blanc, par exemple, sur la pellicule d'un œuf, appliquée à cet œil par derrière. » Les images des objets se représentent donc sur la rétine, qui n'est qu'une expansion de la substance médullaire du nerf optique, lequel nerf va lui-même se rendre dans le *sensorium commune*: or, selon le système moderne, chaque point de l'objet étant peint sur l'expansion médullaire, ou la rétine, il s'ensuit que l'impression de l'objet doit se faire sentir en entier, et se rapporter au *sensorium*, qui est le siège général et commun des sensations; et tout le monde sait que telle est la loi de l'union de l'âme avec le corps, que certaines perceptions de l'âme sont une suite nécessaire de certains mouvemens excités dans le corps. Voyez l'Encyclopédie, art. *Vision*, pag. 345, 346, tom. 17.

Pag. 28, v. 256. Toutes les éditions de Lucrèce portent *Quale sit ut videamus*, etc. Quoique cette leçon fasse un sens, c'est une manière de parler si embarrassée, et si extraordinaire dans Lucrèce, que je n'ai pas balancé à y suppléer *Quare fit ut videamus*, qui est plus naturel, plus clair, et plus dans le goût du poète.

Pag. 46, v. 469. *Egregius*, que je rends par *plus*

rare, est pris ici dans sa vraie signification ; il est composé des mots *e grege*, et veut dire *hors du commun* : il est encore bon de remarquer ici que *egregius* est au comparatif, quoique les faiseurs de syntaxes établissent comme un principe que les adjectifs en *ius* n'ont ni comparatif ni superlatif.

Ibid. v. 471. Lucrèce attaque ici les sceptiques. Au milieu des disputes dont les écoles grecques étaient la proie, de ces discussions éternelles sur le vrai et le faux, le juste et l'injuste, de ces questions métaphysiques et insolubles sur l'infini, l'éternité, l'espace, le vide et le plein ; il s'éleva une secte d'hommes qui, voyant l'erreur et la vérité confondues parmi des sophismes et des argumens sans fin, en conclurent à tort qu'il n'y a point de vérité générale, ni propre à obtenir l'assentiment unanime de tous les hommes : ils eurent le sort de ceux qui, préférant la neutralité dans les troubles civils, aliénent à la fois les deux partis. Les athées combattirent des hommes indifférens, qui se reconnaissaient pas de dieux ; les superstitieux s'échauffèrent contre des hommes réservés, qui ne niaient pas leurs fables : le grand principe sur lequel se fondaient les sceptiques, était qu'il n'y a pas de proposition tellement évidente, qu'elle ne conduise de proche en proche à quelque chose d'obscur et d'incompréhensible ; qu'il en est du monde métaphysique comme du monde physique ; que, s'il est impossible de remuer le bras, et d'émouvoir légèrement l'air, sans que cette impression se fasse sentir jusqu'aux extrémités de la nature, il n'est pas possible non plus d'agiter une

seule question qui ne tienne au système entier des connaissances humaines , qui ne soit environnée , pour ainsi dire , de fils imperceptibles , et qui , par des filamens qui vont toujours en se multipliant et en se compliquant de plus en plus , ne se perde dans un labyrinthe de discussions interminables. Mais ou ils ne voyaient pas , ou ils feignaient de ne pas voir que toutes ces incertitudes aboutissent nécessairement dans chaque ligne de connaissance à une proposition évidente , et qu'on ne peut , sans pusillanimité ou sans mauvaise foi , méconnaître ces points lumineux qui brillent au milieu des ténèbres. N'était-ce pas pour cette raison que Platon avait détaché de la chaîne de nos connaissances certaines idées essentiellement vraies , dont il avait fait des êtres vivans , des substances intelligentes , des espèces de *sous-divinités* intermédiaires entre l'homme et l'Être suprême ?

Pag. 48 , v. 474. Ce vers signifie mot à mot *un homme qui marche à reculons sur la tête* ; métaphore peu élégante , à laquelle je me suis cru obligé de suppléer l'idée simple.

Pag. 52 , v. 529. Lucrèce attaque ici Pythagore , Platon et Aristote : non que ces philosophes prétendissent que le son fût une chose incorporelle , mais parce qu'ils croyaient , comme les physiologistes modernes , que , dans tout le mécanisme de l'ouïe , il ne s'émanait rien du corps sonore ; que ce n'était qu'une agitation de l'air qui se communiquait à l'oreille , *valida percussio acris* , selon Platon ; *percus-*

sio aeris, selon Aristote; et selon Sénèque, Nat. Quæst. lib. II, cap. 6, *intensio aeris, ut audiatur, linguæ formata percussu*. Au lieu qu'Epicure regardait le son comme une émanation réelle du corps sonore même; émanation beaucoup plus considérable, et, pour ainsi dire, plus substantielle que celles dont résultent les simulacres de la vision, puisque les dernières n'épuisent point les substances dont elles se détachent, au lieu que les émanations qui forment le son, affaiblissent et épuisent, suivant lui, les corps sonores:

Multa loquens quoniam amittit de corpore partem.

Une autre différence qu'il établit encore entre le son et la vue, c'est que les corpuscules dont résulte le son, pénètrent l'organe, *Vox omnis, in aures Insinuata*; au lieu que les simulacres frappent seulement l'organe, s'appliquent, pour ainsi dire, sur l'œil, et, en vertu de cette seule apposition, excitent la sensation de la vue. Mais un rapport de conformité entre ces deux espèces d'émanations, c'est que, de même que, pour nous procurer la vue des objets, les simulacres doivent se réfléchir à l'œil dans tout leur entier, les corpuscules sonores doivent aussi s'introduire en entier dans l'organe: *Vox omnis, in aures Insinuata*, etc.

Pag. 56, v. 569. Voici quelle était la propagation du son, selon Epicure. Quand la voix sort de la bouche, ou quand le son part d'un corps sonore quelconque; le tissu des corpuscules qui en émanent,

par une suite de la compression que doivent nécessairement causer les efforts qu'on fait, ou pour parler, ou pour produire un son quelconque, se divise et se subdivise à l'infini en molécules, toutes plus petites les unes que les autres, et parfaitement semblables entre elles et à l'émission primitive : d'où il arrive, à la vérité, que chaque auditeur n'entend pas le même son ou la même voix individuelle, mais un son ou une voix parfaitement semblable ; et selon qu'on est plus éloigné de la source même du son, chaque molécule ayant subi plus de subdivisions, doit être plus petite, et par conséquent moins sensible. Lucrèce se sert, pour faire sentir ce mécanisme, de la comparaison d'une étincelle qui se divise en un grand nombre d'autres étincelles plus petites : Plutarque emploie une autre image, qui donne une idée encore plus claire de cette formation et de cette propagation du son ; il compare le son à l'eau contenue dans un arrosoir, qui, en tombant, se subdivise en un nombre de gouttes d'eau d'autant plus considérable, qu'elle tombe de plus haut.

Ibid. v. 575. Le mot *imagine*, qu'emploie ici Lucrèce, n'a pas été choisi sans dessein : c'est une expression métaphorique, tirée des images réfléchies par les miroirs. En effet, dans les principes d'Épicure, il y a un grand rapport entre le mécanisme de l'ouïe, et celui de la vue. Dans l'un et dans l'autre cas, il se détache des corpuscules de l'objet vu ou entendu : ces corpuscules, ou vont frapper directement l'organe qui leur est consacré, ce qui fait une vision ou une audition directe ; ou meurent dans l'air, ou

vont se briser contre des corps qui n'ont point d'analogie avec eux, ou en rencontrent d'autres dont la conformation est telle, que leur tissu se réfléchit tout entier, et sans souffrir aucun dommage; ce qui fait une vision ou une audition reflexe, par le moyen des miroirs ou des échos. Lucrèce ne pouvait donc choisir une métaphore plus juste. C'est aussi le même rapport que Virgile avait en vue, quand il dit, *Georg. lib. IV, v. 50* :

Saxa sonant, vocisque offensa resultat imago.

Ajoutons que, comme les images se réfléchissent de miroirs en miroirs,

Fit quoque, de speculo in speculum ut tradatur imago;

les sons se réfléchissent aussi de rochers en rochers, de collines en collines :

*Ita colles collibus ipsis
Verba repulsantes iterabant dicta. referre.*

Ibid. v. 584. D'où peut être née l'opinion qui a peuplé de Nymphes ou d'Intelligences les montagnes, les forêts, les rochers, les cavernes? Il paraît que la peur y a contribué beaucoup. Un homme qui se trouve seul au milieu d'une forêt, ou sur une haute montagne, se sent saisi d'une espèce d'émotion ou d'étonnement dont il n'est pas le maître : dans cette situation délicate, le souffle d'un zéphyr, le mouve-

ment d'un arbre, le son renvoyé par un écho, sont autant de phénomènes dont il est puissamment affecté ; il croit voir et entendre des objets extraordinaires. Si la nuit vient à le surprendre dans ces circonstances, l'illusion augmente, tout s'agite autour de lui, tout est animé, tout l'effraie. Il n'en a pas fallu davantage pour supposer des Esprits ou des Génies partout : de même que le peuple, en pareil cas, croit encore voir et entendre des lutins, des sorciers, le sabbat, et le reste ; ainsi les Grecs ont cru voir et entendre des Nymphes et des Génies, et l'ont assuré fort sérieusement. Cette note est prise de *l'Origine des Dieux du Paganisme*, par Bergier, tom. II, part. 3, pag. 45.

Pag. 60, v. 619. L'explication que Lucrèce donne ici de la sensation du goût, est exactement conforme à celle qu'en donnent les physiologistes modernes. Ils ont poussé plus loin les détails anatomiques sur l'organe du goût, les détails chimiques sur la décomposition des corps savoureux : mais le mécanisme est le même, ils partent du même principe qu'Epicure ; ils regardent, ainsi que lui, la langue et l'intérieur du palais comme les principaux organes du goût, comme les gourmets, pour ainsi dire, et les échantons de l'œsophage et de l'estomac. Mais ils connaissent mieux la contexture de ces organes : ils remarquent sur la langue trois espèces d'éminences ; 1°. de petites pyramides, ou plutôt des poils assez gros vers la base, et qui sont en forme de cône dans les bœufs ; 2°. de petits champignons, qui ont un col assez étroit, et qu'on ne saurait mieux comparer qu'aux extrémités des cornes des li-

maçons : 3°. des mamelons aplatis , percés de trous. L'usage des petits poils est de rendre la langue plus hérissée , et capable de nettoyer en un moment le palais : les champignons ne sont que des glandes dont il transsude une liqueur propre à délayer les alimens. Il paraît que c'est proprement dans les mamelons criblés que consistent l'organe du goût et la distinction des saveurs : ils se trouvent non seulement sur la langue , mais encore dispersés dans le palais , dans l'intérieur des joues , dans le fond de la bouche. Voilà pourquoi on ne perd pas le goût pour avoir perdu la langue : cependant la langue est le principal organe de cette sensation ; ses divers mouvemens excitent la sécrétion de la lympe , qui abreuve les mamelons , ouvrent les pores qui y conduisent , et déterminent les sucs savoureux à s'y introduire. Voyez l'Encyclopédie , art. *Goût* (physiolog.) , tom. VII.

Lucrèce dit que la saveur se borne à l'extrémité du palais. Ce principe , quoique généralement vrai , n'est pas sans restriction , puisque Philoxène , ce fameux gourmand de l'Antiquité , contemporain de Denys le tyran , souhaitait d'avoir le cou long comme une grue , pour mieux savourer les vins.

L'objet du goût est toute matière du règne végétal , animal , minéral , mêlée ou séparée , dont on tire par art le sel et l'huile , et conséquemment toute matière saline , savonneuse , huileuse et spiritueuse.

Quant à la manière dont Lucrèce explique pourquoi les mêmes alimens n'agissent pas de la même manière sur différens animaux , ni sur le même animal dans des circonstances différentes , on ne peut lui reprocher que de n'avoir pas fait assez d'attention

aux nerfs, qui sont, à proprement parler, le siège de la sensibilité, comme il le reconnaît lui-même dans son second livre, v. 903 et 904 :

*Nam sensus jungitur omnis
Visceribus, nervis, venis, etc.*

Pag. 64, v. 676. En effet, Lucrèce a dit dans son second chant, v. 463 et suiv. :

*Sed quod amara vides eadem, quæ fluvida
constant,
Sudor uti maris est, minime id mirabile habendum.*

Nam quod fluvidum est, e lævibus atque rotundis

*Est; at lævibus, atque rotundis mista doloris
Corpora.*

Pag. 68, v. 714. Le coq était honoré chez les Romains, parce qu'il avertit du retour du soleil,

Quod tepidum vigili provocat ore diem.

Ovid. Fast. lib. I.

On voit que ce culte était nécessairement lié à celui du soleil, et du feu en général : les anciens Perses et les Guèbres modernes le révèrent pour la même raison. Il était, chez les Romains, l'emblème de *Janus*, le dieu du temps ; il est, parmi nous, l'emblème de St. Pierre, quoique pour une autre raison. Dans l'Edda, il est dit que le coq avertira les dieux de l'arrivée des Géans. V. Edda, Fab. XX, dans la note.

Pag. 70, v. 728. On pourrait reprocher à Epicure d'avoir eu recours à une nouvelle espèce de simulacres, pour expliquer la génération des idées, qui, n'étant que la conscience même de nos sensations, ne doivent pas être produites par un autre mécanisme que la sensation : il multiplie donc les êtres sans nécessité. Ces compositions, ces combinaisons de simulacres qu'il suppose se faire dans l'atmosphère, pourraient également avoir lieu dans l'âme, ou plutôt dans le corps même. Il est certain que toute cette théorie d'Epicure est bien faible et bien puérile : aussi ses adversaires l'ont-ils tous attaqué de ce côté. Écoutons Cic. lib. 1, de Nat. Deor : « *Quid est, quod minus probare possint, quam omnium in me incidere imagines Homeri, Archilochi, Romuli, Numæ, Pythagoræ, Platonis; nec ea forma, qua illi fuerunt? Quomodo ergo illi, et quorum imagines? Orpheum poetam docet Aristoteles nunquam fuisse, et hoc Orphicum carmen Pythagorici ferunt cujusdam fuisse Cecropis. At Orpheus, id est, imago ejus, ut vos vultis, in animum sæpe meum incurrit. Quid quod ejusdem hominis in meum alia, alia in tuum? quid quod earum rerum, quæ nunquam omnino fuerunt, neque esse potuerunt, ut Scyllæ, ut Chimæræ? Quid quod hominum, locorum, urbium earum, quas nunquam vidimus?* etc. » Mais, pour que ces reproches eussent du poids, il eût fallu que les détracteurs d'Epicure apportassent eux-mêmes une explication plus raisonnable; mais la génération des idées a toujours été dans tous les systèmes l'écueil des plus grands génies. Brucker a fait un livre qui a pour

titre, *Hist. philosoph. de la Doctrine des Idées* c'est le tableau le plus humiliant de l'esprit humain ; et si nous voulons nous rendre justice, nous conviendrons que les idées innées de Descartes, l'harmonie préétablie de Leibnitz, et les idées divines de Mallebranche ne prêtent pas moins le flanc au ridicule que les simulacres d'Epicure.

Pag. 74, v. 780. Voici le raisonnement de Lucrece, dont la marche est un peu brusque, et difficile à suivre. On lui demande comment il se peut que les simulacres destinés à la pensée viennent, aussitôt que nous le voulons, présenter à notre esprit les images des objets de toute espèce. Il répond, qu'il y a une foule innombrable de ces simulacres, que chaque instant est subdivisé en un grand nombre d'autres instans insensibles, auxquels correspondent une infinité de simulacres de toute espèce, telle, qu'ils sont en quelque façon à nos ordres, et que nous n'avons que la peine de choisir : car enfin, ajoute-t-il, il n'est pas plus nécessaire que la nature forme exprès des simulacres, quand nous voulons penser, qu'il n'est nécessaire qu'elle leur ait appris les règles de la danse, quand nous les voyons en songe déployer leurs bras, mouvoir leurs membres avec souplesse, etc. Ces deux phénomènes sont la suite du même mécanisme, et s'expliquent par la multitude étonnante de simulacres qui se succèdent en nous sans interruption. Mais, objecte-t-on encore à Epicure, s'il y a un si grand nombre de simulacres, pourquoi n'avons-nous pas au même instant une foule innombrable d'idées de tous les genres ? C'est,

répond Lucrèce, que ces simulacres ne sont aperçus que quand l'âme y fait attention, *se contendit acute*: sans cela ils sont perdus pour elle. Il en est des yeux de l'âme comme de ceux du corps, qui ne voient que les objets vers lesquels ils se dirigent.

Pag. 80, v. 831. Pour entendre ce vers, il faut faire attention à la signification de *præposterus*, adjectif composé de *præ* et de *post*, et qui, suivant la force de son étymologie, veut dire *mettre devant ce qui doit être après, et après ce qui doit être devant*: ainsi Lucrèce veut dire que, par de pareilles interprétations, on renverse la succession respective des causes et des effets, c'est-à-dire, qu'on prend pour cause ce qui est effet, et pour effet ce qui est cause.

Pag. 86, v. 914. Tous les anciens philosophes ont regardé, ainsi qu'Epicure, le sommeil comme un commencement de mort: quelque système qu'ils aient adopté sur la nature de l'âme, et son union avec le corps, ils se sont tous accordés en ce point, d'attribuer, chacun selon ses principes, la même cause au sommeil qu'à la mort. Alcmeon attribuait le sommeil à la retraite du sang vers la région du cœur, et prétendait que, quand tout le sang se retirait ainsi, la mort s'en suivait. Empédocle, qui faisait naître le sommeil d'un refroidissement modéré de la chaleur du sang, croyait que ce refroidissement, en devenant total, occasionnait la mort. Diogène, qui assignait pour cause du sommeil la retraite de l'air, qui, des

veines où il est disséminé, reflue dans la région du ventre et de la poitrine, pensait que, si toutes les particules d'air se retiraient sans exception, la mort était inévitable. Platon et les Stoïciens, qui attribuaient le sommeil au ralentissement de l'activité des esprits animaux, soutenaient qu'on mourait, quand ce ralentissement dégénérait en une immobilité totale. En un mot, le sommeil était regardé comme une mort suivie d'une résurrection. *Latet mens oppressa somno*, dit Lactance, *tanquam ignis obducto cinere sopitus : quem si paulatim commoveris, rursus ardescit, et quasi evigilat*. Lib. de Opif. c. 18. Ce que dit plus bas Lucrèce :

*Cinereut multa latet obrutus ignis,
Unde reconflari sensus per membra repente
Possit, ut ex igni cæco consurgere flamma.*

Pag. 96, v. 1026. Ne se pourrait-il pas que Lucrèce réunit ici, dans le même tableau, les effets que produisent les songes sur les deux sexes ; que *e corpore quoque* désignât à la fois les simulacres d'un jeune homme, et ceux d'une jeune fille ; que ces deux expressions, *præclari volutus, pulchrique coloris*, confirmassent aussi la même distinction ; et qu'enfin ce dernier vers,

*Profundant
Fluminis ingentes fluctus, vestemque cruentent,*

signifiât d'un côté l'épanchement séminal, et de l'autre la première éruption des règles, excitée dans une jeune fille à l'occasion d'un songe ? *Cruentare* doit-il

s'entendre seulement de la semence ? n'indique-t-il pas un écoulement d'une autre nature ? J'avais traduit d'abord ce morceau tout différemment :

« Des simulacres émanés des corps de l'un et de l'autre sexe se présentent à l'âme sous les traits d'un aimable adolescent ou d'une beauté touchante, provoquent les organes consacrés à la génération, ouvrent à l'imagination ardente le sanctuaire de la volupté, et excitent soudain ou un épanchement séminal abondant, ou les flots de pourpre qui annoncent la maturité. »

Mais l'autorité de tous les commentateurs, et l'autorité infiniment plus respectable de personnes de goût, qui ont tous penché pour l'autre sens, m'a décidé à le préférer.

Pag. 98, v. 1036. Cette opinion d'Epicure, que le fluide générateur est un écoulement de toutes les parties du corps, une espèce de contribution générale de tous les membres pour la formation d'un nouvel être, était aussi le système de Démocrite, son maître, qui, dans Plutarque, dérive la semence ἀφ' ὅλων τῶν σώματων, *ex corporibus totis, du corps tout entier*. Hippocrate, *Lib. de Genit.*, est aussi du même avis : *Genituram secerni ab universo corpore, et ex solidis mollibusque partibus, et ex universo totius corporis humido, pronuntio*. Et voilà certainement ce que veut dire Lucrèce dans ce vers si énergique,

Membra voluptatis dum vi labefacta liquescunt :

les membres, ébranlés par la secousse du plaisir,

se fondent tous en une liqueur créatrice. Aristote appelait aussi la semence *excrementum*, *ultima concoctionis residuum*.

Pag. 106, v. 1120. *Thalassina* vient du mot grec *θάλασσα*, *mare*, et veut dire une étoffe de couleur de mer ; expression qui ne serait ni élégante ni très-intelligible dans notre langue.

LU CRÈCE ,

DE LA

NATURE DES CHOSES.

LIVRE CINQUIÈME.

ARGUMENT.

APRÈS *l'éloge d'Epicure , que Lucrèce non seulement regarde comme un dieu , mais élève même au-dessus des divinités dont les découvertes utiles au genre humain ont mérité l'apothéose , il énonce le sujet de ce chant , qu'il consacre à expliquer la formation de notre monde par le concours fortuit des atomes. Mais , avant d'entrer en matière , il est obligé d'établir contre certains philosophes , à la tête desquels est Aristote , que le monde*

a eu un commencement, et qu'il aura une fin : pour prouver cette vérité, il commence par combattre trois opinions contraires à sa doctrine ; la première, que les corps célestes, et la terre elle-même, sont autant de divinités ; la seconde, que notre monde étant là demeure des dieux, doit être indestructible ; la troisième, que ce même monde doit subsister éternellement, parce qu'il est l'ouvrage de la Divinité même. Après avoir ainsi tâché de renverser les systèmes de ses adversaires, il s'efforce d'établir le sien, et de prouver que notre monde a eu un commencement, et aura une fin ; d'abord, parce que la terre, l'eau, le feu et l'air, qu'on appelle communément du nom d'élémens, sont sujets à des altérations et des vicissitudes continuelles ; secondement, parce que les corps mêmes qui nous paraissent les plus solides, s'épuisent à la longue, et tombent en ruines ; troisièmement, parce qu'il y a un grand nombre de causes, soit intérieures, soit extérieures, qui travaillent sans cesse à la

destruction du monde ; quatrièmement , parce que l'origine des arts et des sciences ne date pas de fort loin ; cinquièmement enfin , parce que la discorde qui règne entre les élémens ennemis , tels que le feu et l'eau , ne peut finir que par la ruine totale du monde : les embrasemens , les inondations , les déluges , les tremblemens de terre sont des espèces de maladies du globe , qui nous avertissent de sa mortalité.

Ces préliminaires ainsi établis , le poète entre en matière , et explique la formation du monde par le concours fortuit des atomes. Au commencement , les principes de tous les corps étaient confondus en une seule masse. Le chaos se débrouilla insensiblement : les molécules hétérogènes se dégagèrent les unes des autres ; les molécules homogènes se rapprochèrent , se réunirent , s'élevèrent ou s'abaissèrent selon leurs différentes pesanteurs. La terre se plaça au centre de notre système , l'air au-dessus de la terre ; et la matière éthérée , avec ses feux , déploya sa vaste enceinte autour du monde : la

formation de la mer, des montagnes et des fleuves suivit de près ce premier développement.

Les astres commencèrent à se mouvoir ; et Lucrèce donne plusieurs causes à leurs mouvemens, selon la méthode d'Epicure, son maître, qui n'adopte et ne rejette aucun système : mais il prononce plus hardiment sur la cause qui tient la terre suspendue au milieu des airs, et sur la grandeur réelle du soleil, de la lune et des étoiles, qu'il prétend être la même que leur grandeur apparente, quoique cette petitesse n'empêche point, selon lui, le soleil d'éclairer et d'échauffer le monde. Il reprend ensuite sa marche sceptique, et expose historiquement toutes les opinions des anciens philosophes sur les révolutions annuelle et journalière du soleil, sur l'accroissement et le décroissement successif et périodique des jours et des nuits, sur les différentes phases de la lune, et sur les éclipses de soleil et de lune.

Après ces détails astronomiques, Lucrèce revient à la terre, dont il suit les diverses productions

dès le premier instant de son origine : elle fit croître d'abord les plantes, les fleurs et les arbres ; ensuite elle enfanta les animaux et les hommes eux-mêmes , à l'aide des particules de feu et d'humidité qu'elle conservait encore de son ancien mélange avec les autres élémens. Il y eut dans ces premiers temps des animaux monstrueux , qui périrent , ne pouvant subsister ni se propager , à cause du vice de leur conformation ; il y eut des races entières qui s'éteignirent aussi , parce qu'elles n'avaient pas les qualités nécessaires pour vivre indépendantes , ni pour mériter notre protection. Mais jamais la terre n'a produit de Centaures , ni d'animaux pareils , composés de deux natures incompatibles : après avoir enfanté les premières générations de chaque espèce , et avoir pourvu les animaux d'organes propres à la propagation , la terre épuisée se reposa , et abandonna aux individus le soin de se reproduire eux-mêmes , et de suivre la première impulsion donnée.

Cependant les hommes , enfans de la terre , habi-

tans des forêts , se nourrissaient de glands et d'autres fruits sauvages , se désaltéraient au bord des fontaines et des fleuves , faisaient la guerre aux bêtes féroces , et quoique souvent ils leur servissent de pâture , ils ne mouraient pas en plus grand nombre qu'aujourd'hui. Les mariages s'introduisirent bientôt : il se forma de petites sociétés particulières , dont l'union fut encore resserrée par la naissance du langage , que Lucrèce prétend être dû à la nature et au besoin , et non pas au caprice d'un législateur , qui de son propre mouvement ait distribué des noms aux objets. Mais la découverte du feu , qui fut ou apporté sur la terre par la foudre , ou allumé dans les forêts par le frottement des arbres que les vents agitaient , acheva de dissiper la barbarie. Les besoins naturels satisfaits , les besoins factices s'introduisirent : il y eut des ambitieux qui se firent rois , et partagèrent les champs. Mais les hommes , qui se rappelaient d'être tous frères , tous enfans de la même mère , tuèrent leurs tyrans , et vécurent

long-temps dans l'anarchie , dont ils sentirent enfin les désavantages : on créa donc alors des magistrats , on fit des lois auxquelles on conuint de se soumettre. Bientôt la religion vint prêter un nouvel appui à l'autorité : l'idée des dieux est due , selon Lucrèce , à des simulacres illusoires qui se présentaient la nuit , et que la peur réalisa. Le bruit du tonnerre , les effets de la foudre , les tremblemens de terre , les inondations glacèrent d'effroi tous les cœurs : on éleva des autels , on se prosterna contre terre ; on institua ces cérémonies religieuses qui subsistent encore aujourd'hui , et qui subsisteront toujours.

Cependant les arts s'enrichissaient tous les jours par de nouvelles découvertes. De grands incendies , excités dans les forêts , occasionnèrent la fonte des métaux , que l'homme trouva dans le sein de la terre , et dont il se fit des instrumens et des armes : les guerres devinrent alors plus sanglantes , et , pour surcroît d'horreur , on fit combattre dans les armées les animaux

les plus féroces. L'homme se perfectionnait dans les arts utiles , comme dans les arts destructeurs. Les étoffes succédèrent à la dépouille des bêtes ; l'agriculture devint une science : enfin la musique , l'astronomie , la navigation , l'architecture , la jurisprudence , la poésie , la peinture , la sculpture furent les fruits d'un travail opiniâtre , suggéré par le besoin , et dirigé par l'expérience.

LIBER QUINTUS.

Quis potis est dignum pollenti pectore carmen
 Condere , pro rerum majestate , hisque repertis ?
 Quisve valet verbis tantum , qui fundere laudes
 Pro meritis ejus possit , qui talia nobis
 Pectore parta suo , quæsitæque præmia liquit ?
 Nemo (ut opinor) erit mortali corpore cretus.
 Nam si , ut ipsa petit majestas cognita rerum ,
 Dicendum est ; deus ille fuit , deus , inclyte
 Memini ,
 Qui princeps vitæ rationem invenit eam , quæ
 Nunc appellatur Sapientia ; quique per artem
 Fluctibus e tantis vitam , tantisque tenebris ,
 In tam tranquillo , et tam clara luce locavit .

Confer enim divina aliorum antiqua reperta.
 Namque Ceres fertur fruges , Liberque liquoris
 Vitigeni laticem mortalibus instituisse ;
 Cum tamen his posset sine rebus vita manere ,
 Ut fama est aliquas etiam nunc vivere gentes.
 At bene non poterat sine puro pectore vivi.
 Quo magis hic merito nobis deus esse videtur ,

3. *Fundere.* Meliores mss. *fingere* : quæ lectio de
 poetarum labore magis mihi placet. *Haverc.*

LIVRE CINQUIÈME.

Quel génie peut chanter dignement un si noble sujet , de si grandes découvertes ? Quelle voix assez éloquente pour célébrer les louanges de ce sage dont l'esprit créateur nous a transmis de si riches présens ? Cette tâche est sans doute au-dessus des efforts d'un mortel. Car , s'il faut en parler d'une façon qui réponde au caractère de grandeur empreint sur ses ouvrages , ce fut sans doute un dieu : oui , Memmius , un dieu seul a pu trouver le premier cet admirable plan de conduite , auquel on donne aujourd'hui le nom de *sagesse* , et , par cet art vraiment divin , faire succéder le calme et la lumière à l'orage et aux ténèbres.

Comparez en effet les anciennes découvertes des autres divinités. On dit que Cérès fit connaître aux hommes les moissons , et Bacchus le jus de la vigne ; deux présens sans lesquels on peut subsister , et dont on rapporte que plusieurs nations savent encore aujourd'hui se passer. Mais on ne pouvait vivre heureux sans la vertu ; et nous avons raison de placer au rang des dieux celui dont les préceptes , répandus chez tous les

Ex quo nunc etiam per magnas didita gentes
Dulcia permulcent animos solatia vitæ.

Herculis antistare autem si facta putabis,
Longius a vera multo ratione ferere.

Quid Nemeæus enim nobis nunc magnus hiatus

Ille leonis obsesset, et horrens Arcadius sus?

Denique quid Cretæ taurus, Lernæaque pestis

Hydra venenatis posset vallata colubris?

Quidve tripectora tergentini vis Geryonai?

Et Diomedis equi spirantes naribus ignem,

Thracen, Bistoniasque plagas, atque Ismara

propter,

Tantopere officerent nobis? uncisque timendæ

Unguibus Arcadiæ volucres Stymphala colentes?

Aureaque Hesperidum servans fulgentia mala

Asper, acerba tuens, immani corpore serpens,

Arboris amplexus stirpem; quid denique obsesset,

Propter Atlantæum littus, pelageque severa,

Quo neque noster adit quisquam, neque Barba-

rus audet?

Cætera de genere hoc quæ sunt portenta per-

empta,

Si non victa forent, quid tandem viva nocerent?

Nil, ut opinor: ita ad satiatem terra ferarum

Nunc etiam scatit, et trepido terrore repleta est

peuples de la terre, servent à soutenir et consoler les esprits dans les amertumes de la vie.

Si vous croyez que les travaux d'Hercule méritent la préférence, vous êtes dans l'erreur. Qu'aurions-nous à craindre aujourd'hui de la gueule béante du lion de Némée, ou des soies hérissées du sanglier arcadien? Que pourraient maintenant ou le taureau de Crète, ou le fléau de Lerne, cette hydre armée de serpens venimeux? Que nous importeraient les trois corps de l'énorme Géryon, et les chevaux de Diomède, dont les narines soufflaient la flamme dans la Thrace, sur les côtes Bistoniennes, près de l'Ismare; ou la griffe recourbée des redoutables hôtes du lac Stymphale? Et le cruel gardien du jardin des Hespérides et de ses pommes d'or, ce dragon furieux, au regard menaçant, dont l'énorme corps embrassait à plusieurs replis le tronc précieux, quel mal pourrait-il nous faire, près des rives de l'Océan Atlantique, de cette mer inaccessible, sur laquelle ni Romains ni Barbares n'osent jamais s'exposer? Les autres monstres de cette nature, s'ils vivaient encore, si le monde n'en avait pas été purgé, pourraient-ils nous nuire? Non, sans doute: la terre est encore aujourd'hui peuplée d'animaux féroces; et l'effroi

Per nemora ac montes magnos, sylvasque profundas ;

Quæ loca vitandi plerumque est nostra potestas.

At nisi purgatum est pectus, quæ prælia nobis,
Atque pericula tunc ingratis insinuandum ?

Quantæ conscindunt hominem cuppedinis acres
Sollicitum curæ ? quantique perinde timores ?

Quidve superbia, spurcities, petulantia, quantas
Efficiunt clades ? quid luxus, desidiesque ?

Hæc igitur qui cuncta subegerit, ex animoque
Expulerit dictis, non armis ; nonne decebit,

Hunc hominem numero divum dignarier esse ?

Cum bene præsertim multa, ac divinitus ipsis
Immortalibu' de divis dare dicta suerit,

Atque omnem rerum naturam pandere dictis.

Quojus ego ingressus vestigia, nunc rationes
Persequor, ac doceo dictis, quo quæque creatâ
Fœdere sint, in eo quam sit durare necessum ;
Nec validas ævi valeant rescindere leges.

Quo genere in primis animi natura reperta est,
Nativo primum consistere corpore creta,

Nec posse incolumis magnum durare per ævum ;
Sed simulacra solerè in somnis fallere mentem,
Cernerè cum videamur eum, quem vita reliquit.

Quod superest, nunc me huc rationis detulit ordo,
Ut mihi, mortali consistere corpore mundum,

56. *Nunc. Alii dum, et forsán melius. Creech.*

règne dans les bois, sur les montagnes, et au fond des forêts, lieux terribles qu'il est presque toujours en notre pouvoir d'éviter.

Mais si nos cœurs ne sont délivrés des vices, que de combats intérieurs à soutenir ! que de périls à vaincre ! De quels soucis, de quelles inquiétudes, de quelles craintes n'est pas déchiré l'homme en proie à ses passions ! Quels ravages ne font pas dans son âme l'orgueil, la débauche, l'emportement, le luxe et l'oisiveté ? Avoir dompté ces ennemis, les avoir chassés des cœurs avec les seules armes de la raison, n'est-ce pas un titre suffisant pour être mis au nombre des dieux ? Que sera-ce, si le même sage a parlé des immortels en termes divins, et dévoilé à nos yeux tous les secrets de la nature ?

C'est en marchant sur les traces de ce guide infailible que je continuerai de vous enseigner combien il est nécessaire que tous les êtres subsistent pendant un temps limité, selon les loix de leur formation, sans pouvoir jamais franchir les bornes prescrites à leur durée. Ainsi, après avoir établi que l'âme naît avec nous, qu'elle ne peut subsister pendant l'éternité, et que ces fantômes, ces images des morts que nous croyons voir en songe, ne sont que de vains simulacres ; l'ordre de mon sujet me conduit à traiter de la naissance et de la ruine future du monde, à vous

Nativumque simul, ratio reddunda sit, esse :
 Et quibus ille modis congressus materiai
 Fundarit terram, cœlum, mare, sidera, solem,
 Lunaique globum; tum quæ tellure animantes
 Exstiterint, et quæ nullo sint tempore natæ;
 Quove modo genus humanum variante loquela
 Cœperit inter se vesci per nomina rerum;
 Et quibus ille modis divum metus insinuarit
 Pectora, terrarum qui in orbi sancta tuetur
 Fana, lacus, lucos, aras, simulacraque divum.

Præterea, solis cursus, lunæque meatus
 Expediam, qua vi flectat natura gubernans;
 Ne forte hic inter cœlum, terramque reamur
 Libera sponte sua cursus lustrare perennes,
 Morigera ad fruges augendas, atque animantes;
 Neve aliqua divum volvi ratione putemus.
 Nam, bene qui didicere deos securum agere ævum,
 Si tamen interea mirantur qua ratione
 Quæque geri possint, præsertim rebus in illis,
 Quæ supera caput ætheriis cernuntur in oris;
 Rursus in antiquas referuntur religiones,
 Et dominos acres adsciscunt, omnia posse
 Quos miseri credunt, ignari quid queat esse,

73. *Inter se vesci per nomina.* Sic restitui Nonii Marcelli testimonio adductus, qui sic legit hunc versum, et *vesci* interpretatur *uti*; scilicet, uti rerum nominibus, et sermones miscere. *Lamb.*

79. *Hic.* Wak. et Hav. *hæc.* Hæc autem, nempe solem et lunam. *Lamb.*

expliquer de quelle manière les atomes, par leur assemblage, ont formé la terre, le ciel, la mer, les astres, le soleil, et le globe de la lune; quels animaux a enfantés la terre, quels animaux n'ont jamais existé; par quelle magie les hommes, à l'aide de sons divers, ont établi entre eux un commerce d'idées; comment s'est introduite dans les âmes humaines la crainte des dieux, qui, dans toutes les régions du monde, veille à la conservation des temples, des lacs, des bois sacrés, des autels, et des images divines.

Je vous expliquerai encore les lois que la nature a prescrites au cours du soleil, et aux révolutions de la lune; pour vous empêcher de croire que, par un mouvement spontané, ces astres officieux roulent de toute éternité entre le ciel et la terre pour l'accroissement des grains et des animaux, ou que leurs révolutions périodiques soient dues à la volonté des dieux. En effet ceux-mêmes qui sont persuadés que les dieux vivent dans une incurie totale, en réfléchissant avec admiration aux causes des phénomènes naturels, et surtout de ceux qu'ils aperçoivent au-dessus de leurs têtes, dans les régions éthérées, retombent dans leurs anciens préjugés religieux, et font intervenir des tyrans inflexibles, auxquels, pour comble de malheur, ils attribuent un pouvoir suprême; parce qu'ils ignorent ce qui peut

Quid nequeat ; finita potestas denique quoique
 Quanam sit ratione , atque alte terminus hærens.

Quod superest, ne te in promissis plura moremur,
 Principio , maria ac terras , cœlumque tuere .

Horum naturam triplicem, tria corpora , Memmi,

Tres species tam dissimiles, tria talia texta ,

Una dies dabit exitio ; multosque per annos

Sustentata ruet moles et machina mûndi.

Nec me animi fallit , quam res nova , mira que
 menti ,

Accidat , exitium cœli terræque futurum ;

Et quam difficile id mihi sit pervincere dictis :

Ut fit , ubi insolitam rem apportes auribus ante ,

Nec tamen hanc possis oculorum subdere visu ,

Nec jacere indu manus , via qua munita fidẽi

Proxima fert humanum in pectus , templa que

mentis.

Sed tamen effabor ; dictis dabit ipsa fidem res

Forsitan , et graviter terrarum motibus orbis

Omnia conquassari in parvo tempore cernes :

Quod procul a nobis flectat fortuna gubernans ;

Et ratio potius , quam res persuadeat ipsa ,

Succidere horrisono posse omnia victa fragore.

Qua prius aggrediar quam de re fundere fata

Sanctius , et multo certa ratione magis quam

102. *Visu.* Visui, oculis; Veteres autem *visu* :
 sic Terentius, *Vestitu nimio indulges.*

111. *Fundere.* Tralatio est : sic supra, v. 3; *fun-*
dere laudes. Lamb.

ou ne peut point exister, et les limites invariables que la nature a prescrites à l'énergie de chaque être.

Mais, pour ne pas vous arrêter plus long-temps par de simples promesses, considérez la mer, la terre et le ciel : ces trois substances, ces trois masses dont l'aspect est si différent, dont le tissu est si solide, un seul jour les verra périr ; et la machine du monde, après s'être soutenue pendant un grand nombre de siècles, s'écroulera en un moment.

Je n'ignore pas combien c'est une opinion nouvelle et incroyable que la ruine future du ciel et de la terre, et combien il m'est difficile de convaincre les hommes d'une vérité qui n'a pas encore frappé leurs oreilles, et qui de plus n'est soumise ni à la vue ni au tact, les deux seules voies qui portent l'évidence jusque dans le sanctuaire de l'esprit humain. Je parlerai cependant : peut-être l'expérience viendra-t-elle à l'appui de mes discours ; peut-être verrez-vous avant peu le globe succomber sous d'affreux tremblemens. Puisse la destinée détourner de nos jours un pareil désastre, et le raisonnement, plutôt que l'effet même, vous convaincre de la possibilité d'une destruction générale !

Mais, avant de vous révéler ces arrêts du destin, plus sacrés et plus sûrs que les oracles de la Py-

Pythia, quæ tripode e Phœbi, lauroque profatur;
 Multa tibi expediām doctis solatia dictis:
 Relligione refrenatus ne forte rearis;
 Terras, et solem, cœlum, mare, sidera, lunam,
 Corpore divino debere æterna manere;
 Proptereaque putes ritu par esse Gigantum,
 Pendere eos pœnas inmani pro scelere omnes,
 Qui ratione sua disturbent mœnia mundi,
 Præclarumque velint cœli restringere solem,
 Immortalia mortali sermone notantes.

Quæ procul usque adeo divino ab numine di-
 stant,

Inque deum numero sic sunt indigna videri,
 Notitiam potius præbere ut posse putentur,
 Quid sit vitali motu, sensuque remotum.
 Quippe etenim non est, cum quovis corpore ut
 esse

Posse animi natura putetur, consiliumque.
 Sicut in æthere non arbor, nec in æquore salso
 Nubes esse queunt, neque piscēs vivere in arvis;
 Nec cruor in lignis, nec saxis succus inesse;
 Certum, ac dispositum est, ubi quidquid crescat,
 et insit:

Sic animi natura nequit sine corpore oriri
 Solus, neque a nervis, et sanguine longiter esse.
 Hoc si posset enim, multo prius ipsa animi vis

thie, couronnée de lauriers sur le trépied d'Apollon ; je veux prémunir votre courage par quelques vérités consolantes, et détruire une erreur dont la superstition vous a peut-être imbu : c'est que la terre et le soleil, le ciel et la mer, les astres et la lune sont des substances divines dont l'éternité est le partage ; qu'ainsi c'est une impiété semblable à celle des Géans, et digne des châtimens les plus terribles, d'oser par de vains argumens ébranler les voûtes du monde, éteindre ce soleil qui brille dans les cieux, et soumettre à la destruction des êtres immortels.

Mais tous ces corps sont si éloignés d'avoir rien de commun avec la nature divine, et si indignes d'être placés au rang des dieux, qu'ils sont propres au contraire à nous donner l'idée d'une matière brute et inanimée. Car il ne faut pas croire que le sentiment et l'intelligence soient la propriété de tous les corps indifféremment. De même qu'on ne voit point d'arbres dans l'air, de nuages dans l'océan, de poissons dans les plaines, de sang dans le bois, de suc dans les pierres ; parce que la nature a prescrit à chaque être le lieu de sa naissance et de son développement : de même l'âme ne peut naître isolée, sans un corps, des nerfs et du sang. Si cela était possible, elle pourrait à plus forte

In capite , aut humeris , aut imis calcibus esse
 Posset , et innasci quavis in parte soleret ;
 Tandem in eodem homine , atque in eodem vase
 maneret.

Quod quoniam nostro quoque constat corpore
 certum ,

Dispositumque videtur, ubi esse, et crescere possit
 Seorsum anima , atque animus ; tanto magis infi-
 ciandum ,

Totum posse extra corpus, formamque animalem
 Putribus in glebis terrarum , aut solis in igni ,
 Aut in aqua durare , aut altis ætheris oris.

Haud igitur constant divino prædita sensu,
 Quandoquidem nequeunt vitaliter esse animata.

Illud item non est ut possis credere , sedes
 Esse deum sanctas in mundi partibus ullis.

Tenuis enim natura deum , longeque remota
 Sensibus a nostris , animi vix mente videtur.

Quæ quoniam manuum tactum suffugit , et ictum ,
 Tactile nil nobis quod sit , contingere debet.

Tangere enim non quit , quod tangi non licet
 ipsum.

Quare etiam sedes quoque nostris sedibus esse
 Dissimiles debent , tenues de corpore eorum.

Quæ tibi posterius largo sermone probabo.

Dicere porro , hominum causa voluisse parare
 Præclaram mundi naturam , proptereaque

raison se former dans la tête, dans les épaules, dans les talons, ou dans toute autre partie du corps, puisqu'enfin elle resterait toujours dans le même homme, dans le même vase. Or, comme nous sommes certains que, dans notre corps même, l'esprit et l'âme ont un lieu fixe pour naître et s'accroître séparément; ne sommes nous pas encore plus en droit de nier qu'elle puisse subsister sans un corps, sans une forme animale, dans les glèbes putréfiées de la terre, dans les feux du soleil, dans les eaux de l'océan, dans les plaines de l'air? Ainsi, bien loin d'être douées d'une âme divine, ces masses ne jouissent pas même du mouvement de la vie.

Vous ne pouvez pas croire non plus que les dieux habitent aucune des régions du monde. Les dieux sont des substances déliées, que les sens ne peuvent apercevoir, que l'âme elle-même saisit à peine. Si donc ils se dérobent au contact de nos mains, ils ne doivent toucher aucun des objets soumis à notre tact; puisqu'il est interdit de toucher à ce qui est *intangible* de sa nature. Leur séjour doit donc être bien différent du nôtre, et aussi subtil que leurs corps; vérité que je prouverai dans la suite avec plus d'étendue.

Dire que les dieux ont établi en notre faveur le bel ordre de la nature, que par conséquent

Id laudabile opus divum laudare decere,
 Æternumque putare, atque immortale futurum,
 Nec fas esse, deum quod sit ratione vetusta
 Gentibus humanis fundatum perpetuo ævo,
 Sóllicitare suis ullum de sedibus unquam,
 Nec verbis vexare, et ab imo evertere summam;
 Cætera de genere hoc affingere, et addere,

Memmi,

Desipere est. Quid enim immortalibus, atque bea-
 tis

Gratia nostra queat largirier emolumentum,
 Ut nostra quidquam causa gerere aggrediantur?
 Quidve novi potuit tanto post ante quietos
 Illicere, ut cuperent vitam mutare priorem?
 Nam gaudere novis rebus debere videtur,
 Cui veteres obsunt; sed, cui nil accidit ægri
 Tempora in anteacto, cum pulchre degeret ævum,
 Quid potuit novitatis amorem accendere tali?
 An, credo, in tenebris vita, ac mœrore jacebat,
 Donec dilaxit rerum genitalis origo?
 Quidve mali fuerat nobis non esse creatis?
 Natus enim debet, quicumque est, velle manere
 In vita, donec retinebit blanda voluptas.
 Qui nunquam vero vitæ gustavit amorem,
 Nec fuit in numero, quid obest non esse creatum?
 Exemplum porro gignundis rebus, et ipsa

nous devons bénir et croire immortel l'ouvrage de leurs mains, et que c'est un crime de saper par des discours audacieux les fondemens de cet édifice indestructible que la sagesse divine a construit pour l'espèce humaine ; de pareilles fables, ô Memmius ! sont le comble de la folie. Quel bien notre reconnaissance pouvait-elle procurer à ces êtres immortels et fortunés, pour les déterminer à faire de nos plaisirs communs la fin de leurs travaux ? Tranquilles de toute éternité, quel nouvel intérêt, au bout d'un si grand nombre de siècles, aurait pu leur faire souhaiter de changer d'état ? Le changement n'est désirable que pour ceux dont le sort est malheureux ; mais dans des êtres qui, durant les siècles précédens, n'avaient jamais connu l'infortune, et dont la vie coulait dans une sérénité continuelle, qui aurait pu allumer le désir de la nouveauté ? Dira-t-on qu'ils languissaient dans les ténèbres et dans l'abattement, jusqu'au moment où l'on vit briller l'éclat de la nature naissante ? Et nous-mêmes, était-ce un malheur pour nous de n'être pas nés ? Quiconque est entré dans le séjour de la vie, doit désirer d'y rester, tant que la douce volupté l'y retient. Mais à qui n'a jamais goûté le plaisir d'exister, qu'importe de n'être point venu au monde ?

D'ailleurs d'où les dieux ont-ils tiré le modèle

Notities hominum, divis unde insita primum?
 Quid vellent facere ut scirent, animoque viderent?
 Quo ve modo est unquam vis cognita principiorum,
 Quidnam inter sese permutato ordine possent,
 Si non ipsa dedit specimen natura creandi?
 Namque ita multa modis multis primordia
 rerum

Ex infinito jam tempore percita plagis,
 Ponderibusque suis consuerunt concita ferri,
 Omnimodisque coire, atque omnia pertentare,
 Quæcunque inter se possint congressa creare;
 Ut non sit mirum si in tales disposituras
 Deciderunt quoque, et in tales venire meatus,
 Qualibus hæc rerum genitur nunc summa no-
 vando.

Quod si jam rerum ignorem primordia quæ sint,
 Hoc tamen ex ipsis cœli rationibus ausim
 Confirmare, aliisque ex rebus reddere multis,
 Nequaquam nobis divinitus esse paratam
 Naturam rerum; tanta stat prædita culpa.

Principio, quantum cœli tegit impetus ingens,
 Inde avidam partem montes, sylvæque ferarum
 Possedere, tenent rupes, vastæque paludes,
 Et mare, quod late terrarum distinet oras.

187. Lambinus *creando*: melius. Creech.

188. Wak. et Hav. *multimodis*.

195. Codd. *geritur*: nec melior quidem hæc vox
genitur Lambini. Creech.

de la création de l'univers , et l'idée même de l'homme , sans lesquels ils ne pouvaient concevoir clairement le projet qu'ils voulaient exécuter ? Qui leur a fait connaître les qualités des atomes , et ce que peuvent leurs différentes combinaisons , sinon la marche même de la nature ? Car , depuis une infinité de siècles , les élémens innombrables de la matière , frappés par des chocs étrangers , entraînés par leur propre poids , se sont mis avec rapidité , se sont assemblés de mille façons diverses , ont enfin tenté toutes les combinaisons propres à former des êtres ; de sorte qu'il n'est pas surprenant qu'à la fin ils aient rencontré l'ordre et les mouvemens dont notre monde est le résultat , et qui le renouvellent tous les jours.

Mais , quand même je ne connaîtrais pas la nature des élémens , j'oserais assurer , à la simple vue du ciel et de la nature entière , qu'un tout aussi défectueux n'est point l'ouvrage de la Divinité.

D'abord ce globe qu'environne la voûte céleste , est en grande partie occupé par des montagnes et des forêts abandonnées aux bêtes féroces , par des rochers stériles , d'immenses marais , et la mer , dont les vastes circuits resserrent les con-

202. *Avidam*. Magnam , ingentem , Interpretes ; bibulam , Nardius : inepte. Melius igitur cum vulg. legatur *aliam* , sed potius *habitant* : neque insolentius *montes habitant* , quam *sylvæ possident*. Creech.

Inde duas porro prope partes fervidus ardor,
 Assiduusque geli casus mortalibus aufert.
 Quod superest arvi, tamen id natura sua vi
 Sentibus obducat, ni vis humana resistat,
 Vitaï causa valido consueta bidenti
 Ingemere, et terram pressis proscindere aratris.
 Si non secundas vertentes vomere glebas,
 Terraïque solum subigentes cimus ad ortus,
 Sponte sua nequeant liquidas existere in auras.
 Et tamen interdum magno quæsita labore,
 Cum jam per terras frondent, atque omnia flo-
 rent;
 Aut nimiis torret fervoribus ætherius sol,
 Aut subiti perimunt imbres, gelidæque pruinae,
 Flabraque ventorum violento turbine vexant.
 Præterea genus horrifera natura ferarum,
 Humanæ genti infestum, terraque marique,
 Cur alit, atque auget? cur anni tempora morbos
 Apportant? quare mors immatura vagatur?

Tum porro puer, ut sævis projectus ab undis
 Navita, nudus humi jacet, infans, indigus omni
 Vitali auxilio, cum primum in luminis oras
 Nixibus ex alvo matris natura profudit;

225. *Vitaï* Hav. Bleuet et Barbou. — *Vitaž*, non
Vitali auxilio, haud dubie ipse Lucretius scripsit.
Preig.

tinens. Presque deux parties de ce même globe nous sont interdites par des ardeurs brûlantes, et les glaces continuelles qui les couvrent. Ce qui reste de terrain, la nature, abandonnée à elle-même, le hérissierait de ronces, si l'industrie humaine ne luttait sans cesse contre elle ; si le besoin de vivre ne nous forçait à gémir sous de pénibles travaux, à déchirer la terre par l'empreinte du soc, à féconder la glèbe, et à dompter le sol ingrat, pour exciter les germes qui ne peuvent d'eux-mêmes se développer et se montrer au jour. Encore, trop souvent, ces fruits que la terre accorde si difficilement à nos travaux, à peine en herbe ou en fleurs, sont brûlés par des chaleurs excessives, emportés par des orages subits, détruits par des gelées fréquentes, ou tourmentés par le souffle violent des aquilons. Et les bêtes féroces, ces cruels ennemis du genre humain, pourquoi la nature se plaît-elle à les multiplier, et à les nourrir sur la terre et dans les ondes ? pourquoi chaque saison nous apporte-t-elle ses maladies ? pourquoi tant de funérailles prématurées ?

En un mot, l'enfant qui vient de naître, semblable au nautonnier que la tempête a jeté sur le rivage, est étendu à terre, nu, sans parler, dénué de tous les secours de la vie, dès le moment que la nature l'a arraché avec effort du

Vagituque locum lugubri complet, ut æquum est,
Cui tantum in vita restet transire malorum.

At variæ crescunt pecudes, armenta, feræque:
Nec crepitacula eis opu' sunt, nec cuiquam adhibenda est

Almæ nutricis blanda atque infracta loquela;
Nec varias quærunt vestes pro tempore cœli.
Denique non armis opus est, non mœnibus altis,
Queis sua tutentur, quando omnibus omnia large
Tellus ipsa pari, naturaque dædala rerum.

Principio, quoniam terræ corpus, et humor,
Aurarumque leves animæ, calidique vapores,
E quibus hæc rerum consistere summa videtur,
Omnia nativo ac mortali corpore constant;
Debet ota eadem mundi natura putari.
Quippe etenim quorum partes, et membra videmus

Corpore nativo et mortalibus esse figuris,
Hæc eadem ferme mortalia cernimus esse,
Et nativa simul. Quapropter maxima mundi
Cum videam membra, ac partes consumpta regigni;
Scire licet, cœli quoque idem terræque fuisse
Principiale aliquod tempus, clademque futuram.
Illud in his rebus ne me arripuisse raris,

230. Codd. *Nec crepitacula eis opus est, et recitius. Creech.*

sein maternel pour lui faire voir la lumière : il remplit de ses cris plaintifs le lieu de sa naissance ; et il a raison sans doute , le malheureux à qui il reste une si vaste carrière de maux à traverser. Au contraire , les troupeaux de toute espèce , et les bêtes féroces croissent sans peine ; ils n'ont besoin ni du hochet bruyant , ni du langage enfantin d'une nourrice caressante : la différence des saisons n'en exige pas dans leurs vêtemens. Il ne leur faut ni armes pour défendre leurs biens , ni forteresses pour les mettre à couvert , puisque la terre et la nature fournissent à chacun d'eux toutes choses en abondance.

Si la terre et l'eau , le souffle léger de l'air , et la brûlante vapeur du feu sont soumis à la naissance et à la mort , le monde , qui est le résultat de ces quatre élémens , doit avoir la même destinée ; puisque les parties ne peuvent naître et mourir , sans que le tout partage le même sort. Ainsi , quand je vois les vastes membres du monde s'épuiser et se reproduire alternativement , je ne puis douter que le ciel et la terre n'aient eu un premier instant , et ne doivent finir un jour.

Ne regardez pas , ô Memmius ! comme une

240. Gifanius , *Debet eodem omnis , viz. æque nativo et mortali corpore constare. Creech.*

Memmi, quod terram, atque ignem mortalia
sumpsi

Esse; neque humorem dubitavi, aurasque perire;
Atque eadem gigni, rursusque augescere dixi.

Principio, pars terrarum nonnulla perusta

Solibus assiduis, multa pulsata pedum vi,

Pulveris exhalat nebulam, nubesque volantes,

Quas validi toto dispergunt aere venti:

Pars etiam glebarum ad diluviem revocatur

Imbribus, et ripas radentia flumina rodunt.

Præterea, pro parte sua quodcunque alid auget,

Roditur: et quoniam dubio procul esse videtur

Omniparens, eadem rerum commune sepulcrum;

Ergo terra tibi limatur, et aucta recrescit.

Quod superest, humore novo mare, flumina,
fontes

Semper abundare, et latices manare perennes,

Nil opus est verbis; magnus decursus aquarum

Undique declarat: sed primum quidquid aquarum

Tollitur, in summaque fit, ut nihil humor

abundet,

Partim quod validi verrentes æquora venti

Deminuunt, radiisque retexens ætherius sol;

Partim quod subter per terras diditur omnes:

Percolatur enim virus, retroque remanat

Materies humoris, et ad caput amnibus omnis

258. Hav. *alit*, *auget*: subintelligatur *aliud*.

261. *Libatur*, melius. Creech. — Neque aliter legendum III, 214, et 716, et V, 569. Hav.]

prétention hasardée d'avancer, comme je l'ai fait, que la terre et le feu soient mortels, l'air et l'eau sujets à périr, pour renaître et s'accroître de nouveau. D'abord une partie de la terre, brûlée par l'ardeur continuelle du soleil, et foulée sans cesse aux pieds, se dissipe en tourbillons de poussière, que le souffle des vents disperse, comme des nuages légers, dans les airs : la pluie résout en eau une partie des glèbes, et les rivages des fleuves sont sans cesse minés par le courant. Enfin tout corps qui en nourrit un autre de sa propre substance, essuie des pertes nécessaires : puis donc que la terre est à la fois la mère commune et le tombeau de tous les êtres, il faut que tour à tour elle s'épuise et se répare.

Que la mer, les fleuves et les fontaines se remplissent toujours de nouvelles ondes, et se perpétuent par ce moyen, c'est ce que prouve l'immense quantité d'eau qui s'y précipite de toutes parts. Mais les pertes continuelles que fait l'eau, l'empêchent d'être trop abondante : les vents, en la balayant de leur souffle, le soleil en la pompant de ses rayons, diminuent son volume. Une autre partie se répand dans l'intérieur de la terre, où elle se filtre, se dégage de ses sels, se replie sur elle-même, se rassemble à la source des fleuves, et, ainsi purifiée, coule

Convenit ; inde super terras fluit agmine dulci ,
Qua via secta semel liquido pede detulit undas.

Aera nunc igitur dicam , qui corpore toto
Innumerabiliter privas mutatur in horas.
Semper enim quodcunque fluit de rebus, id omne
Aeris in magnum fertur mare : qui nisi contra
Corpora retribuatur rebus, recreetque fluentes,
Omnia jam resoluta forent, et in aera versa.
Haud igitur cessat gigni de rebus, et in res
Reccidere assidue, quoniam fluere omnia con-
stat.

Largus item liquidi fons luminis, ætherius sol
Irrigat assidue cœlum candore recenti,
Suppeditatque novo confestim lumine lumen.
Nam primum quidquid fulgoris disperit eii,
Quocunque accidit : id licet hinc cognoscere
possis,

Quod simul ac primum nubes succedere soli
Cœpere, et radios inter quasi rumpere lucis,
Extemplo inferior pars horum disperit omnis ;
Terraque inunibratur, qua nimbis cunque ferun-
tur :

Ut noscas splendore novo res semper egere,
Et primum jactum fulgoris quemque perire ;

281. *Reccidere* dictum, ut *rettulit*, *refferre*, *red-
ducere*, *remota*. Lamb.

sur la surface du globe, dans les endroits où la terre entr'ouverte facilite la trace liquide de ses pas.

Passons donc maintenant à l'air, qui éprouve à chaque instant des vicissitudes innombrables. C'est dans ce vaste océan que vont se perdre toutes les émanations des corps ; et s'il ne leur restituait à son tour de nouvelles parties pour réparer leurs pertes, tout se dissoudrait, et se changerait en air. Il ne cesse donc point d'être engendré par les corps, et de s'y résoudre, puisque tous les êtres sont sujets à des émanations continuelles.

Enfin le soleil, cette source féconde de lumière, baigne sans cesse le ciel d'un éclat renaissant, et alimente la lumière d'une lumière toujours nouvelle. Car ses rayons se perdent, aussitôt qu'ils arrivent à leur destination : vous en serez convaincu, si vous remarquez que, lorsqu'un nuage se place devant le soleil, et semble, par son interposition, couper ses rayons, leur partie inférieure est sur-le-champ perdue pour nous, et la terre se couvre d'ombre partout où se porte la nue ; d'où vous devez conclure que les corps ont toujours besoin d'un éclat nouveau, que chaque rayon meurt en même temps qu'il

Nec ratione alia res posse in sole videri,
Perpetuo ni suppeditet lucis caput ipsum.

Quin etiam nocturna tibi, terrestria quæ sunt,
Lumina, pendentes lychni, claræque coruscis
Fulguribus pingues multa caligine tædæ,
Consimili properant ratione, ardore ministro,
Suppeditare novum lumen, tremere ignibus in-
stant;

Instant, nec loca lux inter quasi rupta relin-
quit:

Usque adeo properanter ab omnibus ignibus ejus
Exitium celeri toleratur origine flammæ.

Sic igitur, solem, lunam, stellasque putandum
Ex alio atque alio lucem jactare subortu,
Et primum quidquid flammæ perdere semper;
Inviolabilia hæc ne credas forte vigere.

Denique non lapides quoque vinci cernis ab
ævo?

Non altas turres ruere, et putrescere saxa?

Non delubra deum, simulacraque fessa fatisci?

Nec sanctum numen fati protollere fines

Posse? neque adversus naturæ fœdera niti?

Denique non monumenta virum dilapsa videmus

Cedere proporro, subitoque senescere casu?

Non ruere avolsos silices a montibus altis,

naît, et qu'il serait impossible d'apercevoir les objets, sans les écoulemens continuels de la source du jour.

Nos flambeaux artificiels eux-mêmes, ces lampes suspendues, ces torches résineuses d'où s'échappent des tourbillons de flamme et de fumée, s'empressent de même, à l'aide de leurs feux tremblans, de fournir toujours une nouvelle lumière : leurs émissions ne sont jamais interrompues ; tant est grande la rapidité avec laquelle tous leurs feux remplacent la lumière qui s'éteint, par la formation subite d'une lumière nouvelle. Ainsi, bien loin de regarder le soleil, la lune et les étoiles comme des corps inaltérables, vous devez croire qu'ils ne nous éclairent que par des émissions successives, toujours perdues et toujours réitérées.

Enfin, ne voyez-vous pas le temps triompher des pierres même, les tours les plus hautes s'écrouler, les rochers se réduire en poudre, les temples et les statues des dieux s'affaisser et tomber en ruines, sans que la Divinité puisse leur faire franchir les bornes fixées par le destin, ni lutter elle-même contre les lois immuables de la nature ? En un mot, ne voyons-nous pas tous les monumens humains céder à la destruction, et tomber tout à coup, comme un corps miné par la vieillesse ? Ne voyons-nous pas rouler les

Nec validas ævi vires perferre, patique
 Finiti? neque enim caderent avolsa repente,
 Ex infinito quæ tempore pertolerassent
 Omnia tormenta ætatis privata fragore.

Denique jam tuere hoc circum, supraque,
 quod omnem
 Continet amplexu terram; quod procreat ex se
 Omnia (quod quidam memorant), recipitque
 perempta;
 Totum nativum mortali corpore constat.
 Nam quodcunque alias ex se res auget, alitque,
 Deminui debet; recreari, cum recipit res.
 Præterea, si nulla fuit genitalis origo
 Terræ et cœli, semperque æterna fuere;
 Cur supera bellum Thebanum, et funera Trojæ,
 Non alias alii quoque res cecinere poetæ?
 Quo tot facta virum toties cecidere? nec usquam
 Æternis famæ monumentis insita florent?
 Verum (ut opinor) habet novitatem summa,
 recensque
 Natura est mundi, neque pridem exordia cepit.
 Quare etiam quædam nunc artes expoliuntur,
 Nunc etiam augescunt; nunc addita navigiis sunt

cailloux arrachés de la cime des monts , et incapables de résister aux efforts violens d'une durée limitée ? car ils ne se détacheraient pas tout à coup , et ne tomberaient pas en un moment , si , depuis un nombre infini de siècles , ils avaient soutenu tous les assauts du temps , sans y avoir succombé.

Enfin , considérez cette vaste enceinte qui embrasse de tous côtés la terre , ce ciel qui (suivant certains philosophes) enfante tous les êtres , et les reçoit après leur dissolution ; tout immense qu'il est , il a commencé , et finira un jour , puisqu'un être ne peut en nourrir d'autres sans s'épuiser , ni les réunir à lui-même sans se réparer.

D'ailleurs , si le ciel et la terre n'ont pas eu d'origine , s'ils subsistent de toute éternité , pourquoi ne s'est-il trouvé aucun poète pour chanter les événemens antérieurs à la guerre de Thèbes et à la ruine de Troie ? Pourquoi tant de faits héroïques ensevelis dans l'oubli , et exclus pour jamais des fastes éternels de la renommée ? Je n'en doute pas : notre monde est nouveau ; il est encore dans l'enfance , et son origine ne date pas de fort loin. Voilà pourquoi il y a des arts qu'on ne perfectionne , et d'autres qu'on n'invente que d'aujourd'hui : c'est d'aujourd'hui que la navi-

Multa ; modo organici melicos peperere sonores.
 Denique natura hæc rerum , ratioque reperta est
 Nuper , et hanc primus cum primis ipse repertus
 Nunc ego sum , in patrias qui possim vertere
 voces.

Quod si forte fuisse antehac eadem omnia
 credis ;

Sed periisse hominum torrenti sæcla vapore ,
 Aut cecidisse urbes magno vexamine mundi ,
 Aut ex imbribus assiduis exisse rapaces
 Per terras annes , atque oppida cooperuisse ;
 Tanto quippe magis victus fateare necesse est ,
 Exitium quoque terrai , coelique futurum.
 Nam cum res tantis morbis tantisque periculis
 Tentarentur ; ibi si tristior incubuisset
 Causa , darent late cladem , magnasque ruinas :
 Nec ratione alia mortales esse videmur
 Inter nos , nisi quod morbis ægriscimus isdem ,
 Atque illi , quos a vita natura removit.

Præterea , quæcunque manent æterna , necesse
 est ,
 Aut quia sunt solido cum corpore , respuere
 ictus ,
 Nec penetrare pati sibi quidquam , quod queat
 arctas
 Dissociare intus partes , ut materiai

gation fait des progrès considérables ; la science de l'harmonie est une découverte de nos jours. Enfin cette philosophie dont j'expose les principes , n'est connue que depuis peu ; et je suis le premier qui aie pu traiter ces matières dans la langue de ma patrie.

Si vous croyez que le monde jouissait autrefois de ces mêmes avantages, mais que toutes les générations humaines ont péri par des feux dévorans, que les villes ont été renversées par les grandes révolutions du monde ; que des torrens destructeurs, formés par des pluies continuelles, se sont déchainés sur le globe, et l'ont submergé ; vous êtes obligé à plus forte raison de convenir de la destruction future du ciel et de la terre. Assailli par de tels fléaux, exposé à de si grands périls, le monde entier s'écroulait, ce vaste édifice tombait en ruine, si l'attaque eût été plus violente ; et nous-mêmes, nous n'avons d'autre preuve de notre mortalité réciproque, que, d'être sujets aux mêmes maladies qui ont ôté la vie à nos semblables.

Enfin un corps subsiste éternellement, ou parce que sa solidité résiste au choc, à la pénétration, à la dissolution, comme les principes

343. In verbo *cooperuisse* duæ vocales *oo* coalescunt in unam syllabam ; ut supra, lib. II, v. 1060, *cooluerint*. Lamb.

Corpora sunt, quorum naturam ostendimus ante;
 Aut ideo durare ætatem posse per omnem,
 Plagarum quia sunt expertia, sicut inane est,
 Quod manet intactum, neque ab ictu fungitur
 hilum:

Aut etiam, quia nulla loci sit copia circum,
 Quo quasi res possint discedere, dissolvique;
 Sicut summaram summa est æterna, neque extra
 Quis locus est, quo dissiliant; neque corpora sunt,
 quæ

Possint incidere, et valida dissolvere plaga.
 At neque (uti docui) solido cum corpore mundi
 Natura est, quoniam admistum est in rebus inane;
 Nec tamen est ut inane: neque autem corpora
 desunt,

Ex infinito quæ possint forte coorta
 Proruere hanc rerum violento turbine summam,
 Aut aliam quamvis cladem importare pericli.
 Nec porro natura loci, spatiumque profundi
 Deficit, exspergi quo possint mœnia mundi,
 Aut alia quavis possint vi pulsa perire.

Haud igitur lethi præclusa est janua cœlo,
 Nec soli, terræque, nec altis æquoris undis;
 Sed patet immani, et vasto respectat hiatu.
 Quare etiam nativa necessum est confiteare
 Hæc eadem: neque enim, mortali corpore quæ
 sunt,

de la matière, dont nous avons ci-dessus fait connaître la nature; ou parce qu'il ne donne point de prise au choc, comme le vide, cet espace impalpable, dans lequel se perd toute action destructive; ou enfin parce qu'il n'est point environné d'un espace qui puisse recevoir ses débris après la dissolution, comme le grand tout, hors duquel il n'y a ni lieu où se dissipent ses parties, ni corps pour les heurter et les séparer. Or le monde n'est pas immortel en tant que solide, puisqu'il y a du vide dans la nature; il ne l'est pas non plus comme vide: il n'y a que trop de corps, dans cet univers infini, dont l'irruption soudaine ébranle notre monde, et l'expose au danger de périr. Il existe aussi des espaces immenses où ses parties élémentaires peuvent se disperser, et sa substance périr de quelque manière que ce soit. Ainsi les portes du trépas, bien loin d'être fermées pour le ciel, le soleil, la terre et les ondes de l'océan, leur présentent au contraire une vaste ouverture. Vous êtes obligé d'avouer pour la même raison que tous ces corps ont eu un commencement: car, puisqu'ils sont destructibles, ils n'auraient pu, depuis une infi-

369. *Proruere. Wak. Corruere.*

372. *Exspargi. Haverc. exspargi. — Expargi, sive exspargi, recte. Preig.*

Ex infinito jam tempore adhuc potuissent
Immensi validas ævi contemnere vires.

Denique tantopere inter se cum maxima mundi
Pugnent membra, pio nequaquam concita bello;
Nonne vides aliquam longi certaminis ollis
Posse dari finem? vel cum sol, et vapor omnis
Omnibus epotis humoribus exsuperarint,
Quod facere intendunt, neque adhuc conata
patrantur;

Tantum suppeditant amnes, ultroque minantur
Omnia diluviare ex alto gurgite ponti:
Nequicquam; quoniam verrentes æquora venti
Deminuunt, radiisque retexens ætherius sol;
Et siccare prius confidunt omnia posse,
Quam liquor incepti possit contingere finem.
Tantum spirantes æquo certamine bellum
Magnis de rebus inter se cernere certant;
Cum semel in terra fuerit superantior ignis,
Et semel (ut fama est) humor regnarit in arvis.
Ignis enim superavit, et ambens multa perussit,
Avia cum Phaethonta rapax vis solis equorum
Æthere raptavit toto, terrasque per omnes.
At Pater omnipotens, ira tum percitus acri,
Magnanimum Phaethonta repentis fulminis ictu
Deturbavit equis in terram; solque cadenti

397. *Ambens*. Id est, ambedens, ab ambedo: sic *ambesse* pro ambedere. *Creech*.

nité de siècles , résister aux assauts redoutables d'une durée immense.

En un mot , la discorde qui règne entre les vastes membres du monde , cette guerre intestine dont ils sont la proie , ne vous fait-elle pas soupçonner que cette longue querelle peut avoir une fin ? quand le soleil , par exemple , et les autres feux se seront abreuvés de toutes les eaux , et auront remporté une victoire à laquelle tous leurs efforts ont tendu jusqu'ici sans succès : car les fleuves fournissent tant d'eau à l'océan , que , du sein de ce gouffre profond , ils menacent le globe d'une inondation universelle ; mais en vain : les vents qui balaient les mers , le soleil qui les pompe du haut des cieux , en diminuent le volume , et causeraient un desséchement général , avant que l'onde pût parvenir à son but. Animés par ces grands intérêts , ces deux élémens se font la guerre avec des forces égales. Néanmoins (s'il faut en croire la fable) le feu a déjà remporté une fois la victoire ; une fois aussi les eaux ont dominé sur les continens. Le feu triompha , et consuma une partie du monde , quand Phaéton fut emporté par les coursiers égarés du soleil dans toutes les régions de l'air , et dans tous les climats de la terre. Mais le maître de l'Olympe , transporté de courroux , d'un coup de foudre précipita de son char sur

Obvius æternam suscepit lampada mundi,
 Disjectosque redegit equos, junxitque trementes:
 Inde suum per iter recreavit cuncta guber-
 nans.

Scilicet, ut veteres Graium cecinere poetæ:
 Quod procul a vera est animi ratione repulsum.
 Ignis enim superare potest, ubi materiai
 Ex infinito sunt corpora plura coorta;
 Inde cadunt vires aliqua ratione revictæ,
 Aut pereunt res exustæ torrentibus auris.
 Humor item quondam cœpit superare coortus,
 Ut fama est hominum, multas quando obruit
 urbes:

Inde ubi vis aliqua ratione aversa recessit,
 Ex infinito fuerat quæcunque coorta,
 Constiterunt imbres, et flumina vim minuerunt.

Sed quibus ille modis conjectus materiai
 Fundarit cœlum ac terram, pontique profunda,
 Solisque et lunæ cursus, ex ordine ponam.
 Nam certe neque consilio primordia rerum
 Ordine si quæque, atque sagaci mente locarunt;
 Nec quos quæque darent motus pepigere pro-
 fecto:

le globe cet illustre téméraire : son père, après sa chute, se présenta pour reprendre la conduite de l'éternel flambeau ; il attela ses coursiers épars, encore essoufflés, et, rentrant dans sa route ordinaire, il rétablit l'ordre, et rendit le calme à la nature. Ces fables qu'ont chantées les anciens poètes grecs, la raison les rejette avec mépris. Elle sait que le feu peut avoir l'avantage, quand un grand nombre de molécules ignées se sont rendues de cet univers infini dans notre monde ; parce qu'alors il faut ou qu'une puissance contraire surmonte l'action du feu, ou que tout périsse par les flammes dévorantes. On raconte encore que jadis les ondes victorieuses submergèrent un grand nombre de villes : mais, quand une force opposée eut fait disparaître ces amas d'eau, rassemblés de toutes les régions de l'univers immense, les pluies s'arrêtèrent, et l'impétuosité des fleuves se ralentit.

Maintenant comment le concours fortuit des atomes a-t-il posé les fondemens du ciel et de la terre, creusé l'abyme de l'océan, réglé le cours du soleil et de la lune ? c'est, ô Memmius ! ce que je vais vous expliquer. Car, je le répète, ce n'est point par un effet de leur intelligence, ni par réflexion, que les élémens du monde se sont placés dans l'ordre où nous les voyons : ils n'ont point concerté entre eux les mouvemens

Sed quia multa modis multis primordia rerum
 Ex infinito jam tempore percita plagis,
 Ponderibusque suis consuerunt concita ferri,
 Omnimodisque coire, atque omnia pertentare,
 Quæcunque inter se possent congressa creare;
 Propterea fit, uti magnum volgata per ævum,
 Omnigenos cœtus, et motus experiundo,
 Tandem ea convenient, quæ ut convenere, re-
 pente

Magnarum rerum fiant exordia sæpe,
 Terræ, maris, et cœli, generisque animantum.
 Hic neque tum solis rota cerni lumine largo
 Alti volans poterat, neque magni sidera mundi,
 Nec mare, nec cœlum, nec denique terra, ne-
 que aer,
 Nec similis nostris rebus res ulla videri;
 Sed nova tempestas quædam, molesque coorta.
 Diffugere inde loci partes cœpere, paresque
 Cum paribus jungi res, et discludere mundum,
 Membraque dividere, et magnas disponere partes
 Omnigenis e principiis, discordia quorum
 Intervalla, vias, connexus, pondera, plagas,
 Concursus, motus turbabat, prælia miscens,
 Propter dissimiles formas variasque figuras:
 Quod non omnia sic poterant conjuncta manere,
 Nec motus inter sese dare convenientes;

430. Wak. et Hav. *Tandem convenient ea, quæ
 conventa.* — Alii, *Tandem conveniunt ea quæ con-
 juncta*, etc. Et melius. Creech.

qu'ils voulaient se communiquer ; mais , infinis en nombre , mus de mille façons diverses , soumis depuis des siècles innombrables à des impulsions étrangères , entraînés par leur propre pesanteur , après s'être rapprochés et réunis de toutes manières , après avoir tenté toutes les combinaisons possibles , à force de temps , d'assemblages et de mouvemens , ils se sont coordonnés et ont formé de grandes masses , qui sont devenues , pour ainsi dire) la première ébauche de la terre , des mers , du ciel , et des êtres animés.

On ne voyait pas encore dans les airs le char éclatant du soleil , ni les flambeaux du monde , ni la mer , ni le ciel , ni la terre , ni l'air , ni rien de semblable aux objets qui nous environnent , mais un assemblage orageux d'élémens confondus. Ensuite , quelques parties commencèrent à se dégager de cette masse , les atomes homogènes se rapprochèrent ; le monde se développa , ses vastes membres se formèrent , et ses immenses parties furent composées d'atomes de toute espèce. En effet , la discorde des élémens jetait trop de trouble et de confusion entre les intervalles , les directions , les liens , les pesanteurs , les forces impulsives , les combinaisons et les mouvemens ; la diversité de leurs formes , la variété de leurs figures les empêchait de rester ainsi unis , et de se communiquer des mouvemens

Hoc est a terris altum secernere cœlum,
 Et seorsum mare uti secreto humore pateret,
 Seorsus item puri, secretique ætheris ignes.

Quippe etenim primum terrâi corpora quæ-
 que,
 Propterea quod erant gravia, et perplexa,
 coibant,
 In medioque imas capiebant omnia sedes:
 Quæ quanto magis inter se perplexa coibant,
 Tam magis expressere ea, quæ mare, sidera,
 solem,
 Lunamque efficerent, et magni moenia mundi.
 Omnia enim magis hæc e lævibus atque rotundis
 Seminibus, multoque minoribu' sunt elementis,
 Quam tellus; ideo per rara foramina terræ
 Partibus erumpens primus se sustulit æther
 Signifer, et multos secum levis abstulit ignes.
 Non alia longe ratione, ac sæpe videmus,
 Aurea cum primum gemmantibus rore per herbas
 Matutina rubent radiati lumina solis,
 Exhalantque lacus nebulam, fluviique perennes;
 Ipsa quoque interdum tellus fumare videtur:
 Omnia quæ sursum cum conciliantur in alto,
 Corpore concreto subtexunt nubila cœlum.

[a] Alia vero, quam posui, interpretatio non est
 inepta; et *cœlum* recte *aerem* interpretor. Creech.
 452. Turnebus: *In medio, atque imas.*

convenables : ainsi le ciel [a] se sépara de la terre, la mer attira toutes les eaux dans ses réservoirs, et les feux éthérés allèrent briller à part dans toute leur pureté.

D'abord les élémens de la terre, plus pesans et plus embarrassés, se joignirent sans peine, et s'établirent tous au centre vers les régions inférieures : plus leur union fut étroite, plus ils exprimèrent abondamment la matière propre à former les mers, les astres, le soleil, la lune, et la vaste enceinte du monde. En effet, comme les élémens de tous ces corps sont plus lisses, plus sphériques et plus déliés que ceux de la terre ; la matière éthérée se dégageda la première des pores de la terre, s'éleva dans la partie supérieure, et emporta avec elle un grand nombre de feux. Ainsi, quand les premiers rayons du soleil levant se teignent de pourpre sur le gazon au milieu des perles de la rosée, on voit souvent des vapeurs sortir du sein des lacs et des fleuves, et quelquefois une espèce de fumée s'exhaler de la terre même ; émanations subtiles, qui, après s'être élevées et réunies dans l'atmosphère, forment un tissu opaque sous la voûte du firmament.

460. Nonnulli *Ignifer*; et ita infra, v. 499 : sed lib. VI, v. 480, perspicue et sine controversia *signiferum* dicit æthera. Arist. quidem, lib. de Mundo, et lib. I de Cœlo, negat æthera esse igneum, idemque ait dictum esse ἀπὸ τοῦ ἀεὶ θεῖν, non ἀπὸ τοῦ αἰθεσθαι. id est, *ab eo quod semper currat et moveatur, non ab ardendo.* Lamb.

Sic igitur tum se levis, ac diffusilis æther
 Corpore concreto circumdatus undique sepsit,
 Et late diffusus in omnes undique partes,
 Omnia sic avido complexu cætera sepsit.

Hunc exordia sunt solis lunæque secuta;
 Inter utrosque globi quorum vertuntur in auris:
 Quæ neque terra sibi adscivit, neque maximus
 æther,

Quod nec tam fuerint gravia, ut depressa sede-
 rent;

Nec levia, ut possent per summas labier oras.
 Et tamen inter utrosque ita sunt, ut corpora viva
 Versent, et partes ut mundi totius exstent.

Quod genus in nobis quædam licet in statione
 Membra manere, tamen cum sint ea, quæ mo-
 veantur.

His igitur rebus retractis, terra repente,
 Maxima, qua nunc se ponti plaga cærulea tendit,
 Succidit, et salso suffudit gurgite fossas:
 Inque dies quanto circum magis ætheris æstus,
 Et radii solis cogebant undique terram,
 Verberibus crebris extrema ad limina apertam,
 In medio ut propulsa suo condensa coiret;
 Tam magis expressus salsus de corpore sudor
 Augebat mare manando, camposque natantes;

477. *Corpora bina*, non *viva*, legendum. *Creech.*

483. *Suffudit*. Vulg. *suffodit*: ex Atticismo. Ne-
 que aliud dictum ab Epicuro, ut refert Plutarchus:
 Ἐκοίλων τοὺς ὑποκειμένους τόπους; id est, exca-
 vavit subjecta loca. *Lamb.*

De même la matière éthérée, quoique légère et fluide, après s'être condensée, forma une vaste enceinte; et, répandue au loin en tout sens, elle embrassa dans son immense circuit la machine entière du monde. ●

Alors se formèrent le soleil et la lune, ces deux corps qui roulent dans l'air, entre le ciel et la terre : leurs élémens ne purent s'incorporer ni à ceux de notre globe, ni à ceux de la matière éthérée, parce qu'ils n'étaient ni assez pesans pour se déposer dans la partie inférieure, ni assez légers pour s'élever à l'extrémité supérieure. Suspendus dans l'espace intermédiaire, ils se meuvent comme des corps vivans, comme les parties les plus actives de la nature. C'est ainsi que quelques-uns de nos membres demeurent immobiles dans leur poste, tandis que d'autres sont destinés à se mouvoir.

Après ce premier débrouillement, tout à coup la partie de la terre où s'étendent les plaines azurées de l'océan, s'écroula, et ouvrit un vaste bassin pour l'élément salé : et plus la terre, fendue à la surface, était resserrée, condensée et rapprochée du centre par l'action réitérée des feux du ciel, et des rayons du soleil, dont elle était frappée en tout sens; plus la sueur salée, exprimée de son vaste corps, accrut par ses écoulemens les plaines liquides de la mer. Par

Et tanto magis illa foras elapsa volabant
 Corpora multa vaporis, et aeris, altaque cœli
 Densabant procul a terris fulgentia templa.
 Sidebant campi, crescebant montibus altis
 Ascensus: neque enim poterant subsidere saxa,
 Nec pariter tantundem omnes succumbere
 partes.

Sic igitur terræ concreto corpore pondus
 Constitit, atque omnis mundi quasi limus in
 imum

Confluxit gravis, et subsedit funditus, ut sæx.
 Inde mare, inde aer, inde æther ignifer ipse.
 Corporibus liquidis sunt omnia pura relictæ;
 Et leviora aliis alia; et liquidissimus æther,
 Atque levissimus aerias super influit auras:
 Nec liquidum corpus turbantibus aeris auris
 Commiscet; sinit hæc violentis omnia verti
 Turbinibus, sinit incertis turbare procellis:
 Ipse suos ignes certo fert impete labens.
 Nam modice fluere, atque uno posse æthera nisu,
 Significat Ponti mare, certo quod fluit æstu,
 Unum labendi conservans usque tenorem.

Motibus astrorum nunc quæ sit causa, canamus.

499. *Æther ignifer.* Epicurus et Lucretius volunt æthera esse igneum, et ex ignibus liquidissimis constare: quod item putabat Zeno, et Anaxagoras; quanquam negat et refellit Aristoteles, ut supra diximus. *Lamb.*

une suite de la même compression, des molécules sans nombre de feu et d'air, dégagées de la masse terrestre, s'élevèrent dans les régions supérieures : ainsi la voûte éclatante du ciel, si éloignée de notre globe, acquit une nouvelle densité. Les plaines s'abaissèrent pour la même raison, la cime des monts s'éleva : car les rochers ne pouvaient s'affaisser, ni la terre s'aplanir également sur toute sa surface.

Le globe ainsi condensé acquit à la fois de la pesanteur et de la consistance : toute la vase du monde, s'il est permis de parler ainsi, se précipita en bas, et y forma un dépôt, comme la lie. Au-dessus de la terre se placèrent d'abord l'eau, ensuite l'air, enfin le ciel et ses feux. Car ces fluides, quoique formés des éléments les plus purs, n'ont pas tous la même légèreté : le fluide éthéré, le plus transparent et le moins grave de tous, circule au-dessus de l'air, sans jamais se mêler avec ce fluide orageux ; il le laisse en proie aux tourbillons rapides, et à l'inconstance des tempêtes : pour lui, mu d'un mouvement réglé, il transporte avec lui ses feux étincelans. Que le fluide éthéré puisse ainsi se mouvoir uniformément, c'est ce que nous montre la mer, dont le flux et reflux périodique suit constamment les mêmes lois.

La cause du mouvement des astres sera l'objet

Principio, magnus cœli si vertitur orbis ,
 Ex utraque polum parti premere aera nobis
 Dicendum est, extraque tenere, et claudere
 utrinque ;

Inde alium supera fluere, atque intendere eodem ,

Quo volvenda micant æterni sidera mundi ;
 Ast alium subter, contra qui subvehat orbem ,
 Ut fluvios versare rotas, atque haustra videamus.

Est etiam quoque uti possit cœlum omne manere
 In statione, tamen cum lucida signa ferantur :
 Sive quod inclusi rapidi sunt ætheris æstus ,
 Quærentesque viam circumversantur, et ignes
 Passim per cœli volvunt se immania templa ;
 Sive aliunde fluens alicunde extrinsecus aer
 Versat agens ignes ; sive ipsi serpere possunt ,
 Quo cujusque cibus vocat, atque invitat euntes,
 Flammea per cœlum pascentes corpora passim.
 Nam quid in hoc mundo sit eorum, ponere certum
 Difficile est : sed quid possit, fiatque per omne
 In variis mundis varia ratione creatis,
 Id doceo ; pluresque sequor disponere causas
 Motibus astrorum, quæ possint esse per omne.

513. *Extraque tenere.* Licet etiam legere, et *utraque tenere.* Lamb.

515. *Æterni.* Cœlum Epicurus non dixerit *æternum* : Faber autem legit *alterni* ; mundum vero, seu cœlum, *alternum* dixit, quod *alternis* dierum noctiumque vicibus modo sol, modo stellæ prodeant, et cœlum vertatur. Creech.

actuel de mes chants. D'abord, si c'est la vaste enceinte du ciel qui roule, il faut supposer les deux poles du monde pressés, environnés et enfermés par deux courans d'air; l'un supérieur, qui pousse le ciel dans la même direction que suivent les brillans flambeaux du monde; l'autre inférieur, qui les transporte en sens contraire, à peu près comme nous voyons les fleuves faire tourner les roues et les seaux.

Il se pourrait aussi que le firmament restant immobile, ses flambeaux lumineux décrivissent un cercle autour de nous; soit que la matière éthérée, trop à l'étroit dans l'enceinte du ciel, et roulant sans cesse autour du firmament pour y trouver une issue, occasionne ainsi la révolution des astres; soit que l'air extérieur les meuve circulairement; soit qu'ils puissent eux-mêmes se traîner où leur aliment les appelle, et recueillir dans leur route la matière ignée, répandue par tout le ciel. Car il n'est pas aisé d'assigner au juste de laquelle de ces manières la chose se passe dans notre monde: je me contente d'exposer tous les moyens que la nature peut employer et emploie réellement dans le grand tout, dans ces mondes innombrables qu'elle a différemment constitués; je me borne à vous faire connaître toutes les causes possibles du mouvement des

517. *Haustra*. Rotarum cadi, ab *hauriendo*. Nonius.

522. *Volvunt se*. *Istud se delendum*, Creech.

E quibus una tamen sit et hæc quoque causa
necesse est,

Quæ vegeat motum signis : sed quæ sit earum
Præcipere, haud quaquam est pedetentim pro-
gredientis.

Terraque ut in media mundi regione quiescat,
Evanescere paulatim, et decrescere pondus
Convenit; atque aliam naturam subter habere
Ex ineunte ævo conjunctam, atque uniter aptam
Partibus aeriis mundi, quibus insita sedit.
Propterea non est oneri, neque deprimit auras :
Et sua cuique homini nullo sunt pondere mem-
bra ;

Nec caput est oneri collo, nec denique totum
Corporis in pedibus pondus sentimus inesse.
At quæcunque foris veniunt, impostaque nobis
Pondera sunt, lædunt permulto sæpe minora :
Usque adeo magni refert, cui quæ adjaceat res.
Sic igitur tellus non est aliena repente
Allata, atque auris aliunde objecta alienis;
Sed pariter prima concepta ab origine mundi,
Certaque pars ejus, quasi nobis membra, vide-
tur.

Præterea grandi tonitru concussa repente
Terra, supra se quæ sunt, concutit omnia motu :
Quod facere haud ulla posset ratione, nisi esset

astres, dont une seule a lieu nécessairement dans notre monde. Quelle est-elle ? c'est ce que ne décidera jamais le philosophe qui suit pas à pas la nature.

Pour que la terre demeure immobile au centre du monde, il faut que sa pesanteur décroisse et s'évanouisse insensiblement ; que ses parties inférieures aient contracté une nouvelle nature par leur union intime avec le fluide aérien, sur lequel elles se reposent, et auquel elles sont comme incorporées dès le commencement. Voilà pourquoi notre globe ne charge point l'air, et ne s'y enfonce pas. Ainsi l'homme ne sent point le poids de ses membres ; la tête ne pèse pas sur le cou, et les pieds soutiennent sans fatigue le faix du corps entier : au lieu que l'imposition d'un fardeau étranger nous incommode, quoique souvent beaucoup moins considérable ; tant il est essentiel d'avoir égard à la nature des objets unis ensemble. De même la terre n'est pas un corps étranger, lancé tout à coup dans un fluide étranger ; mais elle a été conçue en même temps que l'air, dès l'origine du monde, dont elle est une partie distincte, comme nos membres font partie de nos corps.

D'ailleurs la secousse qu'un tonnerre violent cause à la terre, est telle, qu'elle se communique soudain à tous les corps placés à sa surface ; ce qui n'arriverait pas, si elle n'était liée aux par-

Partibus aeriis mundi, cœloque revincta.

Nam communibus inter se radicibus hærent

Ex ineunte ævo conjuncta, atque uniter apta.

Nonne vides etiam, quam magno pondere nobis

Sustineat corpus tenuissima vis animæ,

Propterea quia tam conjuncta, atque uniter apta
est?

Denique jam saltu pernici tollere corpus

Quis potis est, nisi vis animæ, quæ membra gu-
bernat?

Jamne vides quantum tenuis natura valere

Possit, ubi est conjuncta gravi cum corpore, ut
aer

Conjunctus terris, et nobis est animi vis?

Nec nimio solis major rota, nec minor ardor

Esse potest, nostris quam sensibus esse videtur.

Nam quibus e spatiis cunque ignes lumina possunt

Adjicere, et calidum membris afflare vaporem,

Illa ipsa intervalla nihil de corpore limant

Flammarum, nihilo ad speciem est contractior
ignis.

Proinde calor quoniam solis, lumenque profusum

Perveniant nostros ad sensus, et loca tingunt;

Forma quoque hinc solis debet filumque videri,

Nil adeo ut possis plus, aut minus addere vere.

561. Hav. *Quid potis est nobis, nisi vis, quæ membra gubernat?* — Egregie Faber, *Quid potis est?* ita enim alicubi locutus est Lucretius: neque enim duritie caret *Quis, nisi vis?* pro *Quæ*. Pro *animæ* quoque, non male nobis substitunt alii. *Preig.*

ties aériennes du monde, et à la matière éthérée. Car ces trois substances tiennent entre elles par des racines communes, ayant été unies étroitement, et comme incorporées ensemble, dès le premier instant de leur formation. Ne voyez-vous pas aussi combien le corps est un énorme fardeau pour une substance aussi déliée que l'âme ? elle le soutient néanmoins, parce qu'elle lui est intimement unie. Que dis je ? elle seule peut le soulever dans les airs par des sauts rapides, le mouvoir, le gouverner à son gré. Vous voyez donc combien la substance la plus légère acquiert de force, quand elle est jointe à une substance pesante, comme l'air à la terre, et l'âme au corps.

Le disque du soleil n'est guère plus grand ni plus petit qu'il ne le paraît à nos sens. Car toutes les fois qu'un corps de feu peut nous éclairer de sa lumière, et nous échauffer de sa flamme, quelque éloigné qu'il soit, cette distance ne nous dérobe rien de sa grandeur, et ne rétrécit point à nos yeux ses dimensions apparentes. Puis donc que la chaleur et la lumière du soleil frappent nos sens, et colorent les objets qui nous environnent ; l'apparence de sa forme et de sa figure est donc telle, qu'on ne peut les supposer plus grandes ni plus petites dans la réalité.

Lunaque, sive notho fertur loca lumine lustrans,
 Sive suam proprio jactat de corpore lucem,
 Quidquid id est, nihilo fertur majore figura,
 Quam, postris oculis quam cernimus, esse videtur.
 Nam prius omnia, quæ longe remmota tuemur
 Aera per multum, specie confusa videntur,
 Quam minimum filum : quapropter luna necesse
 est,

Quandoquidem claram speciem, certamque figu-
 ram

Præbet, ut est oris extremis cunque notata,
 Quanta hæc cunque suat, tanta hinc videatur in
 alto.

Postremo, quoscunque vides hinc ætheris
 ignes

(Quandoquidem, quoscunque in terris cernimus
 ignes,

Dum tremor est clarus, dum cernitur ardor
 eorum ;

Perparvum quiddam interdum mutare videntur,
 Alterutram in partem filum, cum longius absint),
 Scire licet, perquam pauxillo posse minores
 Esse, vel exigua majores parte, brevique.

Illud item non est mirandum, qua ratione
 Tantulus ille queat tantum sol mittere lumen,
 Quod maria, ac terras omnes cœlumque rigando
 Compleat, et calido perfundat cuncta vapore.
 Nam licet hinc mundi patefactum totius unum

De même la lune , soit quelle ne nous réfléchisse qu'un éclat emprunté , soit qu'elle tire sa lumière de sa propre nature , ne parcourt point le ciel sous un volume plus considérable que celui qui frappe nos yeux. Car les objets vus de fort loin , au-travers d'un air très-dense , ne présentent qu'un aspect confus , bien loin de laisser distinguer leurs contours les plus déliés : puis donc que la lune nous offre une apparence claire , une figure distincte , et jusqu'aux limites déterminées de sa surface , il faut qu'elle soit telle dans les cieux , qu'elle nous paraît d'ici bas.

Enfin , puisque tous les feux que nous voyons sur la terre , à quelque distance qu'ils soient placés , ne nous paraissent subir aucune altération dans leur grandeur apparente , tant que nous distinguons leur lumière et leur agitation ; il faut en conclure que les feux éthérés ne sont guère plus grands ni plus petits qu'ils ne le paraissent à nos yeux.

Ne soyez pas surpris non plus que le soleil , avec une circonférence aussi étroite , puisse baigner la mer , la terre et le ciel des flots de sa lumière , et répandre sa chaleur dans toute la nature. Il se peut qu'il n'y ait que ce canal d'ou-

Largifluum fontem scatere, atque erumpere flumen
 Ex omni mundo, quo sic elementa vaporis
 Undique conveniunt, et sic conjectus eorum
 Confluit, ex uno capite hic ut profluat ardor.
 Nonne vides etiam, quam late parvus aquai
 Prata riget fons interdum, campisque redundet?
 Est etiam quoque, uti non magno solis ab igni
 Aera percipiat calidis fervoribus ardor,
 Opportunus ita est si forte, et idoneus aer,
 Ut queat accendi parvis ardoribus ictus:
 Quod genus interdum segetes stipulamque videmus
 Accipere ex una scintilla incendia passim.
 Forsitan et rosea sol alte lampade lucens
 Possideat multum cæcis fervoribus ignem
 Circum se, nullo qui fit fulgore notatus,
 Æstiferum ut tantum radiorum exaugeat ictum.

Nec ratio solis simplex, nec certa patescit,
 Quo pacto æstivis e partibus Ægocerotis
 Brumales adeat flexus, atque inde revertens
 Canceris ut vertat metas se ad solstitiales;
 Lunaque mensibus id spatium videatur obire,
 Annua sol in quo consumit tempora cursu:
 Non, inquam, simplex his rebus reddita causa
 est.

Nam fieri vel cum primis id posse videtur,
 Democriti quod sancta viri sententia ponit;

597. *Flumen*. Alii *lumen*, fortasse melius: alias de solis lumine, de quo v. 593 objectionem instituit, nihil dixisse videatur. *Creech*.

vert, par où toute la lumière du monde puisse trouver un libre écoulement ; qu'il n'y ait que ce foyer où les élémens de feu puissent se rassembler de toutes parts , pour se répandre de là dans l'univers entier. Ainsi quelquefois une faible source arrose les prairies , et inonde les campagnes. Il se peut encore que les feux du soleil , sans être fort abondans , échauffent et enflamment l'air voisin , en supposant toutefois ce fluide capable de s'allumer à la moindre ardeur , comme on voit quelquefois les moissons et le chaume aride consumés par une seule étincelle. Peut-être, enfin, ce soleil , ce flambeau si brillant, est-il environné d'une grande quantité de feux invisibles et sans éclat , destinés uniquement à augmenter la force et la chaleur de ses rayons.

Mais comment le soleil , des régions brûlantes de l'Ecrévisse , se transporte-t-il au signe glacé du Capricorne , pour retourner de nouveau vers le solstice d'été ? pourquoi voyons-nous la lune franchir en un mois le même espace que le soleil emploie un an à parcourir ? C'est un problème qui a plusieurs solutions , un phénomène dont il est impossible d'assigner l'unique et véritable cause. Celle qu'en donne le sage Démocrite pa-

615. *Flexus*. Mox vocat *métas* : viz. de cursu siderum agens vocibus utitur certamini curuli accommodatis. *Creech*.

616. *Canceris*. Ita olim dicebatur , nunc *Cancris*. *Faber*.

Quanto quæque magis sint terram sidera propter,
Tanto posse minus cum cœli turbine ferri.

Evanescere enim rapidas illius, et acres
Imminui subter vires, ideoque relinqui
Paulatim solem cum posterioribu' signis;
Inferior multo quod sit, quam fervida signa,
Et magis hoc lunam; et quanto demissior ejus
Cursus abest procul a cœlo, terrisque propin-

quat,

Tanto posse minus cum signis tendere cursum.
Flaccidiore etiam quanto jam turbine fertur
Inferior quam sol, tanto magis omnia signa
Hanc adipiscuntur, circum præterque feruntur.
Propterea fit, ut hæc ad signum quodque re-

verti

Mobilius videatur, ad hanc quia signa revisunt.

Fit quoque ut e mundi transversis partibus aer
Alternis certo fluere alter tempore possit,
Qui queat æstivis solem detrudere signis
Brumales usque ad flexus, gelidumque rigorem;
Et qui rejiciat gelidis a frigoris umbris
Æstiferas usque in partes, et fervida signa.
Et ratione pari lunam, stellasque putandum est,
Quæ volvunt magnos in magnis orbibus annos,
Aeribus posse alternis a partibus ire.

rait assez vraisemblable. Il prétend que les astres peuvent d'autant moins être emportés par le tourbillon éthéré, qu'ils sont plus voisins de la terre, parce que la vitesse et l'action du firmament s'affaiblissent peu à peu vers l'extrémité inférieure; que, pour cette raison, le soleil, placé bien au-dessus des constellations ardentes, doit être insensiblement laissé sur la route avec les autres corps inférieurs; que la lune, plus éloignée du ciel, et plus voisine de la terre, doit avoir encore plus de peine à suivre la marche des astres; qu'ainsi, plus le tourbillon qui l'emporte, le cède en rapidité à celui du soleil, plus les signes doivent fréquemment l'atteindre et la devancer, et que c'est la raison pour laquelle elle paraît rejoindre avec plus de promptitude les signes du zodiaque, tandis qu'en effet ce sont ces signes eux-mêmes qui vont à elle.

Il se peut encore que, des régions du monde diamétralement opposées, s'élancent des courans d'air périodiques, qui puissent alternativement transporter le soleil des signes de l'été dans les froides contrées du septentrion, et le rejeter de ces climats glacés et ténébreux dans le brûlant séjour de l'Ecrevisse. Il faudrait alors expliquer, par de pareils courans d'air alternatifs le mouvement de la lune, et celui des étoiles, dont la grande révolution ne s'achève qu'en un grand

Nonne vides etiam diversis nubila ventis
 Diversas ire in partes, inferna supernis?
 Qui minus illa queant per magnos ætheris orbes
 Æstibus inter se diversis sidera ferri?

At nox obruit ingenti caligine terras;
 Aut ubi de longo cursu sol extima cœli
 Impulit, atque suos efflavit languidas ignes
 Concussos itere, et labefactos aere multo;
 Aut quia sub terras cursum convertere cogit
 Vis eadem, supra terras quæ pertulit orbem.

Tempore item certo roseam Matuta per oras
 Ætheris Auroram defert, et lumina pandit;
 Aut quia sol idem sub terras ille revertens
 Anticipat cœlum radiis accendere tentans;
 Aut quia conveniunt ignes, et semina multa
 Confluere ardoris consuerunt tempore certo,
 Quæ faciunt solis nova semper lumina gigni.
 Quod genus Idæis fama est e montibus altis
 Dispersos ignes orienti lumine cerni;
 Inde coire globum quasi in unum, et conficere
 orbem.

650. Sive *ultima*, sive *extima* legas, perinde est.
Creech.

652. *Itere*. Pro *itinere*: sic enim inflectebant veteres, *Iter*, *iteris*, et *Itiner*, *itineris*, teste Nonio.
Lamb.

662. De Ida monte, omnium, qui sunt in Hellesponto, altissimo, vid. Diodorum Siculum, lib. 17, pag. 491. *Lamb.*

nombre d'années. Ne voyez-vous par les nuages eux-mêmes, poussés par des vents contraires, suivre, les uns en bas, les autres en haut, des directions opposées ? Pourquoi les astres ne seraient-ils pas transportés de même dans les vastes plaines des cieux par des courans d'air différens ?

La nuit couvre la terre de ses ténèbres épaisses, ou parce que le soleil, arrivé aux extrémités du firmament, et fatigué de sa course immense, laisse expirer ses feux déjà amortis par la longueur de la route et les torrens d'air qu'ils ont pénétrés ; ou parce que la même action qui a transporté son disque au-dessus de nos têtes, le force à rouler sous nos pieds dans une direction contraire.

Leucothée, dans un temps fixe, promène au milieu des airs l'Aurore aux doigts de rose, pour ouvrir les portes de la lumière ; ou parce que le même soleil qui était caché sous la terre, devancé, à son retour, par ses rayons, s'efforce d'échauffer le firmament ; ou parce que, à des heures réglées, un grand nombre de feux et de corpuscules ignés se rassemblent périodiquement, et forment tous les jours un nouveau soleil. Ainsi l'on raconte, que du sommet du mont Ida, l'on voit, dès l'aube du jour, des feux épars se réunir sous la forme d'un globe éclatant, et parcourir les cieux.

Nec tamen illud in his rebus mirabile debet
 Esse, quod hæc ignis tam certo tempore possint
 Semina confluere, et solis reparare nitorem.
 Multa videmus enim, certo quæ tempore fiunt
 Omnibus in rebus. Florescunt tempore certo
 Arbusta, et certo dimittunt tempore florem.
 Nec minus in certo dentes cadere imperat ætas
 Tempore, et impubem molli pubescere veste,
 Et pariter mollem malis demittere barbam.
 Fulmina postremo, nix, imbres, nubila, venti,
 Non nimis incertis fiunt in partibus anni.
 Namque ubisic fuerunt causarum exordia prima,
 Atque uti res mundi cecidere ab origine prima,
 Consequa natura est jam rerum ex ordine certo.

Crescere itemque dies licet, et tabescere noctes,

Et minui luces, cum sumant augmina noctes;
 Aut quia sol idem sub terras, atque superne,
 Imparibus currens anfractibus ætheris oras
 Partit, et in partes non æquas dividit orbem;
 Et quod ab alterutra detraxit parte, reponit
 Ejus in adversa tanto plus parte relatus,
 Donicum ad id signum cœli pervenit, ubi anni
 Nodus nocturnas exæquat lucibus umbras.

675. Faber, *Non minus hæc certis.*

676. Conjectio legendum, *Namque uti sanxerunt*; nec pudet conjecturæ: sic lib. I, v. 581. *Creech.*

Au reste vous ne devez pas être surpris que ces élémens de feu se rassemblent ainsi à des heures marquées , pour réparer l'éclat du soleil. Nous voyons dans l'univers un grand nombre de phénomènes soumis à la même régularité. C'est dans des temps fixes que les arbres se couvrent et se dépouillent de fleurs ; c'est dans des temps fixes que l'âge ébranle les dents de la vieillesse, et couvre d'un léger duvet les membres et les joues de l'adolescence. Enfin la foudre, la neige, la pluie , les vents et les nuages suivent sans trop d'irrégularité le cours des saisons. En effet , l'énergie de chaque cause ayant été déterminée , et la première impulsion une fois donnée à l'univers, lors de la formation du monde , toute la suite des phénomènes est assujettie à cet ordre invariable.

Nous voyons les jours croître , et les nuits diminuer , et réciproquement , parce que le soleil restant toujours le même , et décrivant sur nos têtes et sous nos pieds des arcs inégaux , coupe le ciel , et divise son orbe en parties de différente grandeur , mais avec une telle compensation , qu'il restitue toujours à celle vers laquelle il s'approche , la portion de lumière qu'il a retranchée de l'hémisphère opposé ; jusqu'à ce qu'enfin il arrive au signe du ciel , qui , placé dans l'intersection de l'écliptique et de l'équateur , rend les jours égaux aux nuits sur tout le

Nam medio cursu flatus Aquilonis , et Austri,
 Distinet æquato cœlum discrimine metas,
 Propter signiferi posituram totius orbis ,
 Annua sol in quo contundit tempora serpens ,
 Obliquo terras , et cœlum lumine lustrans ;
 Ut ratio declarat eorum , qui loca cœli
 Omnia dispositis signis ornata notarunt.

Aut quia crassior est certis in partibus aer ,
 Sub terris ideo tremulum jubar hæsitat ignis ,
 Nec penetrare potest facile atque emergere ad
 ortus.

Propterea noctes hyberno tempore longæ
 Cessant , dum veniat radiatum insigne diei.
 Aut etiam , quia sic alternis partibus anni
 Tardius et citius consuerunt confluere ignes ,
 Qui faciant solem certa de surgere parte.

Luna potest solis radiis percussa nitere ,
 Inque dies majus lumen convertere nobis
 Ad speciem , quantum solis secedit ab orbe ,
 Donicum eum contra pleno bene lumine fulsit ;
 Atque oriens obitus ejus super edita vidit :
 Inde minutatim retro quasi condere lumen
 Debet item , quanto propius jam solis ad ignem

globe. Car alors la partie du ciel qu'il décrit , se trouve à égale distance de l'aquilon et du midi par la position oblique du zodiaque , où le soleil décrit sa révolution annuelle , et d'où il répand ses feux vers le ciel et la terre : c'est ainsi que l'enseignent ces savans hommes dont les cartes ornées d'images sensibles nous représentent fidèlement toutes les régions du ciel.

Il se peut encore que l'air , plus grossier en quelques endroits , arrête et retienne sous terre les feux tremblans du soleil , qui ne peut sans peine traverser ce fluide épais , pour s'élever à l'orient ; et que ce soit là la raison pour laquelle on attende , pendant de si longues nuits d'hiver , le retour tardif du jour. Il se peut enfin que les feux , dont la réunion fait lever le soleil à des points fixes de l'horison , se rassemblent alternativement plus ou moins vite , selon la différence des saisons.

Quant à la lune , elle peut emprunter son éclat du soleil , et nous présenter de jour en jour une face lumineuse , d'autant plus considérable , qu'elle s'éloigne davantage du disque solaire , jusqu'à ce que , en opposition avec lui , elle brille d'une lumière pleine , et voie le coucher du soleil , de l'endroit exhaussé où elle se lève ; ensuite elle doit peu à peu cacher , pour ainsi dire , sa lumière derrière elle , à mesure qu'elle s'approche

Labitur ex alia signorum parte per orbem ;
 Ut faciunt , lunam qui fingunt esse pilai
 Consimilem , cursusque viam sub sole tenere :
 Propterea fit uti videantur dicere verum.

Est etiam quoque uti proprio cum lumine
 possit

Volvier , et varias splendoris reddere formas.
 Corpus enim licet esse aliud , quod fertur , et una
 Labitur omnimodis occursans officiensque ;
 Nec potis est cerni , quia cassum lumine fertur.
 Versarique potest , globus ut , si forte , pilai .
 Dimidia ex parti candenti lumine tinctus ,
 Versandoque globum variantes edere formas ,
 Donicum eam partem , quæcunque est ignibus
 aucta ,

Ad speciem vertit nobis , oculosque patentes ;
 Inde minutatim retro contorquet , et aufert
 Luciferam partem glomeraminis , atque pilai :
 Ut Babylonica Chaldæum doctrina refutans
 Astrologorum artem contra convincere tendit ;
 Proinde quasi fieri nequeat quod pugnat uterque ;
 Aut minus hoc illo sit cur amplectier ausis.

Denique , cur nequeat semper nova luna
 creari

Ordine formarum certo , certisque figuris ,

719. *Versarique potest.* Ita docuit Berosus sub Antiocho Sotere astronomia clarus. *Creech.*

726. *Chaldæum.* Hav. Lond. et Bask. *Chaldæam.*

du soleil, en parcourant l'autre moitié du cercle des signes : telle est l'explication de ceux qui regardent la lune comme une boule qui roule sans cesse au-dessous du soleil, et cette explication n'est pas dénuée de vraisemblance.

On pourrait encore concevoir ses différentes phases, même en lui attribuant une lumière propre. Il suffirait pour cela de supposer un autre corps mu d'un mouvement parallèle à celui de la lune dans son orbite, et qui s'opposât sans cesse à son disque sous toutes sortes d'aspects, mais qui fût lui-même invisible, étant dépourvu de lumière. Elle peut encore rouler sur elle-même, comme un ballon teint de lumière dans une de ses moitiés, et, au moyen de cette rotation centrale, développer successivement ses différentes phases, jusqu'à ce que sa partie, éclairée toute entière, frappe nos yeux ; ensuite elle nous dérobe par degrés sa partie lumineuse, qu'elle reporte derrière elle : tel est le système que la doctrine chaldéenne s'efforce d'établir sur les ruines de l'astrologie grecque ; comme si ces deux explications n'étaient pas également vraisemblables, comme s'il y avait des motifs d'exclusion pour l'une ou pour l'autre.

Enfin la nature ne pourrait-elle pas produire une lune pour chaque jour, avec une suite régulière de forme et d'aspects différens, dé-

Inque dies privos abolescere quæque creata,
 Atque alia illius reparari in partem, locoque,
 Difficile est ratione docere, et vincere verbis;
 Ordine cum videas tam certo multa creari.
 It Ver, et Venus, et Veneris prænuntius ante
 Pinnatus graditur Zephyrus vestigia propter:
 Flora quibus mater præspersgens ante viai
 Cuncta coloribus egregiis, et odoribus opplet.
 Inde loci sequitur calor aridus, et comes una
 Pulverulenta Ceres, et Etesia flabra Aquilonum.
 Inde Autumnus adit; graditur simul Evius Evan:
 Inde aliæ tempestates, ventique sequuntur,
 Altitonans Vulturnus, et Auster fulmine polleus.
 Tandem Bruma niyes affert, pigrumque rigorem
 Reddit; Hyems sequitur, crepitus ac dentibus
 Algas.

Quo minus est mirum, si certo tempore luna
 Gignitur, et certo deletur tempore rursus,
 Cum fieri possint tam certo tempore multa.

Solis item quoque defectus, lunæque latebras,
 Pluribus e causis fieri tibi posse putandum est.
 Nam cur luna queat terram secludere solis
 Lumine, et a terris altum caput obstruere eii,
 Objiciens cæcum radiis ardentibus orbem;
 Tempore eodem aliud facere id non posse putetur
 Corpus, quod cassum labatur lumine semper?

732. *Abolescere. Gassendus aboriri.*

742. *Evius Evan.* Bacchus, a voce Bacchantium
 voci *Evius* appellatus. *Evan* autem Ithoniæ mons ab
 eadem voce dictus: Pausanias Messen. *Lamb.*

truire la lune de la veille, et mettre la nouvelle à sa place ? Il n'est pas aisé de démontrer l'impossibilité de cette supposition, surtout ayant l'expérience journalière d'une infinité de pareilles productions périodiques. Le Printemps paraît, et l'Amour naît avec lui, et le Zéphyr, avant-coureur de l'Amour, bat de l'aile à ses côtés, tandis que Flore, sa mère, lui prépare une route de fleurs et de parfums. Viennent ensuite la chaleur et l'aridité, la poudreuse Cérès, et le souffle dévorant des vents étésiens. L'Automne prend leur place, accompagné du dieu de la vigne, suivi des orages, des tempêtes, du *vulture* grondant, et du vent du midi, qui prépare la foudre. Enfin les frimats, les neiges et le froid engourdissent la nature, et traînent à leur suite l'Hiver, vieillard transi, dont les dents se heurtent. Après tant d'exemples de productions réglées, êtes-vous surpris que la lune soit engendrée et détruite dans des temps marqués ?

Les éclipses de soleil et de lune sont aussi susceptibles de plusieurs explications. Car, si, d'un côté, la lune peut ravir à la terre la lumière du soleil, nous cacher son front brillant, et, par l'interposition de sa masse opaque, en intercepter tous les rayons; un autre corps doué de mouvement, et privé sans cesse de lumière, ne peut-il pas, dans le même temps, produire le

Solque suos etiam dimittere languidus ignes
 Tempore cur certo nequeat, recreareque lu-
 men,

Cum loca præteriit flammis infesta per auras,
 Quæ faciunt ignes interstingui atque perire?
 Et cur terra queat lunam spoliare vicissim
 Lumine, et oppressum solem super ipsa tenere,
 Menstrua dum rigidas coni perlabitur umbras;
 Tempore eodem aliud nequeat succurrere lunæ
 Corpus, vel supera solis perlabier orbem,
 Quod radios interrumpat, lumenque profusum?
 Et tamen ipsa suo si fulgit luna nitore,
 Cur nequeat certa mundi languescere parte,
 Dum loca luminibus propriis inimica pererrat?

Quod superest, quoniam magni per cæsula
 mundi

Qua fieri quidquid posset ratione, resolvi;
 Solis uti varios cursus, lunæque meatus
 Noscere possemus, quæ vis, et causa cieret;
 Quove modo soleant offecto lumine obire,
 Et nec opinantes tenebris obducere terras,
 Cum quasi connivent, et aperto lumine rursus
 Omnia convisunt clara loca candida luce:

même effet ? Le soleil lui même ne peut-il pas , dans un certain temps , languir , et perdre son éclat , qu'il reprend , après avoir traversé les régions de l'air ennemies de sa flamme , et qui occasionnaient l'extinction de sa lumière ? Si la terre peut à son tour dépouiller la lune de sa clarté , et , placée au-dessus du soleil , tenir tous ses rayons captifs , pendant que l'astre des mois se plonge dans l'ombre épaisse et conique de notre globe ; un autre corps ne peut-il pas , dans le même temps , rouler sous le globe de la lune et au-dessus du disque solaire , et , par cette interposition , fermer le passage à la lumière ? Et si la lune brille d'un éclat qui lui soit propre , ne peut-elle pas languir dans certaines régions du monde , en traversant un fluide capable d'éteindre ses feux ?

Enfin , cher Memmius , je vous ai expliqué comment tous les corps de notre monde ont pu se former dans l'enceinte azurée du firmament : vous connaissez les diverses révolutions du soleil et de la lune , la cause et l'énergie qui font mouvoir ces deux astres ; la raison pour laquelle ils perdent leur lumière , et paraissent s'éteindre quelquefois ; comment ces grands yeux de la nature , en se fermant et se rouvrant tour à tour , répandent tout à coup sur la terre une nuit inattendue , ou colorent sa surface d'une lumière brillante. Maintenant je reviens à l'enfance du

Nunc redeo ad mundi novitatem , et mollia terræ
Arva , novo fetu quid primum in luminis oras
Tollere , et incertis tentarit credere ventis.

Principio , genus herbarum , viridemque nito-
rem

Terra dedit circum colles ; camposque per omnes
Florida fulserunt viridanti prata colore ;
Arboribusque datum est variis exinde per auras
Crescendi magnum immissis certamen habenis.
Ut pluma atque pili primum setæque creantur
Quadrupedum in membris , et corpore pennipo-
tentum :

Sic nova tum tellus herbas virgultaque primum
Sustulit ; inde loci mortalia sæcla creavit
Multa modis multis varia ratione coorta.

Nam neque de cœlo cecidisse animalia possunt ,
Nec terrestria de salsis exisse lacunis.

Linquitur ut merito maternum nomen adepta
Terra sit , e terra quoniam sunt cuncta creata.

Multaque nunc etiam existunt animalia terris ,
Imbribus , et calido solis concreta vapore.

Quo minus est mirum , si tum sunt plura coorta ;
Et majora nova tellure , atque æthere adulto.

Principio , genus alituum , variæque volucres

785. *Immissis certamen habenis.* Allegoria est
ducta ab equis , quibus habenæ ab aurigis inter cur-
rendum laxantur : Virg. *Æn.* I , lib. VI , propius
transtulit ad classem. *Lamb.*

monde , et j'examine quels ont été les premiers essais de la terre naissante , les premières productions qu'elle hazarda d'exposer à l'inconstance des airs et des vents.

D'abord la terre revêtit les collines et les campagnes d'herbes et de verdure de toute espèce ; l'on vit l'émail des fleurs et le gazon briller dans les prairies : ensuite les arbres , animés par une sève abondante , s'empressèrent à l'envi d'élever leurs rameaux dans les airs. De même que les plumes, les poils et la soie sont les premières parties qui naissent aux volatiles et aux quadrupèdes : de même la terre, encore nouvelle, commença par la production des plantes et des arbrisseaux ; ensuite elle créa toutes les espèces mortelles avec une variété et des combinaisons infinies. Car il est impossible que les animaux soient tombés du ciel, et que de l'abîme salé soient sortis les habitans de la terre. Il faut donc que la terre ait reçu avec raison le nom de *mère*, puisque tout a été tiré de son sein. Et, si l'on voit encore aujourd'hui beaucoup d'êtres vivans se former dans la terre à l'aide des pluies et de la chaleur du soleil, est-il surprenant qu'un plus grand nombre d'animaux plus robustes en soient sortis dans le temps où la terre et l'air jouissaient de la vigueur du jeune âge ?

D'abord on vit éclore de leurs œufs les vola-

Ova relinquebant exclusæ tempore verno ;
 Folliculos ut nunc teretes æstate cicadæ
 Linqunt , sponte sua victum , vitamque peten-
 tes.

Tum tibi terra dedit primum mortalia sæcla :
 Multus enim calor , atque humor superabat in ar-
 vis.

Hinc ubi quæque loci regio opportuna dabatur ,
 Crescebant uteri terræ radicibus apti :
 Quos ubi tempore maturo patefecerat ætas
 Infantum , fugiens humorem , aurasque petissens ,
 Convertibat ibi natura foramina terræ ,
 Et succum venis cogebat fundere apertis
 Consimilem lactis ; sicut nunc femina quæque
 Cum peperit , dulci repletur lacte , quod omnis
 Impetus in mammas convertitur ille alimenti.
 Terra cibum pueris , vestem vapor , herba cu-
 bile
 Præbebat multa et molli lanugine abundans.

At novitas mundi nec frigora dura ciebat ,
 Nec nimios æstus , nec magnis viribus auras.
 Omnia enim pariter crescunt , et robora sumunt.
 Quare etiam atque etiam maternum nomen
 adepta
 Terra tenet merito , quoniam genus ipsa creavit

tiles et les oiseaux de toute espèce , que la chaleur du printemps mettait en liberté : telles encore aujourd'hui les cigales , pendant l'été , quittent d'elles-mêmes leur frêle enveloppe , pour se procurer la nourriture qui les soutient. Alors la terre produisit la première génération des hommes. Le grand nombre de particules de feu et d'eau que les plaines conservaient , firent croître , dans les lieux les plus favorables , des espèces de matrices attachées à la terre par des racines : quand l'âge et la maturité eurent ouvert une issue au nouvel embryon , las de l'humidité , et impatient de respirer l'air , la nature dirigea de ce côté tous les pores de la terre , et fit couler par ces ouvertures un suc de la nature du lait. Ainsi les femmes , après l'enfantement , se remplissent d'un lait pur , parce que la partie la plus succulente des alimens se porte dans les mamelles. La terre fournit aux enfans leur nourriture , la chaleur les dispensa de vêtemens , et le duvet des gazons leur tint lieu de lit.

Le monde , dans ce premier âge , ne connaissait ni les froids pénétrants , ni les chaleurs excessives , ni les vents destructeurs. Tous ces fléaux ont eu leur naissance et leurs progrès , comme le reste. Je le répète donc ; nous avons eu raison de donner à la terre le nom de *mère*

Humanum, atque animal prope certo tempore
fudit

Omne, quod in magnis bacchatur montibu'
passim,

Aerisque simul volucres variantibu' formis.

Sed quia finem aliquam pariendi debet habere,
Destitit, ut mulier spatio defessa vetusto.

Mutat enim mundi naturam totius ætas,

Ex alioque alius status excipere omnia debet,

Nec manet ulla sui similis res: omnia migrant;

Omnia commutat natura, et vertere cogit.

Namque aliud putrescit, et ævo debile languet;

Porro aliud concrescit, et e contemptibus exit.

Sic igitur mundi naturam totius ætas

Mutat, et ex alio terram status excipit alter;

Quod potuit, nequeat; possit, quod non tulit
ante.

Multaque tum tellus etiam portenta creare

Conata est, mira facie, membrisque coorta

(Androgynum inter utrum, nec utrunque, et
utrinque remotum);

Orba pedum partim, manuum viduata vicissim;

Multa sine ore etiam, sine voltu cæca reperta,

837. Heinsius ad Claudiani Phœnicem legit:

*Androgynen inter neutra, atque ab utroque remo-
tum.*

commune , puisque c'est elle qui a créé l'homme , qui a produit presque dans le même temps tous les animaux , tant ceux dont la fureur se déchaîne sur les montagnes , que ceux qui traversent les airs sous mille formes diverses.

Mais, comme la faculté génératrice doit avoir un terme , la terre se repose , semblable à une femme épuisée par l'âge. Car le temps change la face entière du monde , un nouvel ordre de choses succède nécessairement au premier : rien ne demeure constamment le même ; tout nous atteste les vicissitudes , les révolutions et les transactions continuelles de la nature. On voit des corps putréfiés et affaiblis par les ans ; on en voit d'autres se fortifier , et sortir de la fange. Ainsi le temps dénature tout ; ainsi la terre passe sans cesse d'un état à un autre , et perd l'énergie qu'elle avait , pour acquérir des propriétés qui lui manquaient.

La terre s'efforçait encore dans le même temps de produire des animaux d'une figure et d'une structure extraordinaire : on vit l'androgyme , monstre qui , avec la forme des deux sexes , diffère également de l'un et de l'autre. On vit des corps sans pieds , sans mains , sans bouche ,

839. *Multa*. Alii , *muta* ; et venustius. Creech.
— Recte , *Muta sine ore* , uti mox , *cæca sine voltu*.
Hav.

Vinctaque membrorum per totum corpus adhæsu :
Nec facere ut possent quidquam , nec cedere
quoquam ,

Nec vitare malum , nec sumere quod foret usus.
Cætera de genere hoc monstra , ac portenta
creabat :

Nequicquam ; quoniam natura absterruit auctum ;
Nec potuere cupitum ætatis tangere florem ,
Nec reperire cibum , nec jungi per Veneris res.
Multaque videmus enim rebus concurrere debere ,
Ut propagando possint producere sæcla.

Pabula primum ut sint , genitalia deinde per artus
Semina qua possint membris manare remissis ;
Feminaque ut maribus conjungi possit , habendum

Mutua queis nectant inter se gaudia , utrisque.
Multaque tum interiisse animantum sæcla
necesse est ,

Nec potuisse propagando procudere prolem.
Nam quæcunque vides vesci vitalibus auris ,
Aut dolus , aut virtus , aut denique mobilitas est
Ex ineunte ævo genus id tutata reservans.

Multaque sunt , nobis ex utilitate sua quæ
Commendata manent tutelæ tradita nostræ.
Principio , genus acre leonum , sævaque sæcla

847. Versus est hypermeter. *Lamb.*

848. *Producere.* Bleuet et Barbou *procudere.*

85 o. *Qua.* Wak. Lond. XII , et Bask. *quæ.*

sans yeux ; d'autres dont les membres, dans toute leur étendue, étaient liés intimement au tronc : ils ne pouvaient ni agir, ni marcher, ni éviter le péril, ni se procurer leur subsistance. On vit encore d'autres monstres et d'autres prodiges de cette espèce ; mais en vain : la nature ne leur permit pas de s'accroître, de parvenir à la fleur de l'âge, de trouver leur nourriture, et de s'unir par les liens de l'amour. Car il faut, pour la propagation des espèces, le concours d'un grand nombre de circonstances : d'abord des alimens ; ensuite des germes féconds, disséminés dans tous les membres, et des canaux dans lesquels ces germes se rendent de toutes les parties du corps ; enfin une telle proportion dans les organes extérieurs, que le mâle et la femelle puissent se joindre par les nœuds d'une ~~union~~ mutuelle.

Dans ces premiers siècles, plusieurs espèces ont dû périr, sans pouvoir se reproduire et se multiplier. En effet, tous les animaux actuellement existans ne se conservent que par la ruse, la force ou la légèreté dont ils ont été doués en naissant, excepté un certain nombre que nous avons pris sous notre protection, à cause de leur utilité. Les lions cruels et les autres bêtes

851. *Habendum — utrisque. Gifan. habere — uterque ; subaudi, debet.*



Tutata est virtus, vulpes dolus, et fuga cervos.
 At levisomna canum fido cum pectore corda,
 Et genus omne, quod est veterino semine partum,
 Lanigeræque simul pecudes, et bucera sæcla,
 Omnia sunt hominum tutelæ tradita, Memmi.
 Nam cupide fugere feras, pacemque secutæ
 Sunt, et larga suo sine pabula parta labore:
 Quæ damus utilitatis eorum præmia causa.
 At, queis nil horum tribuit natura, nec ipsa
 Sponte sua possent ut vivere, nec dare nobis
 Utilitatem aliquam, quare pateremur eorum
 Præsidio nostro pasci genus, esseque tutum?
 Scilicet hæc aliis prædæ, lucroque jacebant
 Indupêdita suis fatalibus omnia vinclis,
 Donicum interitum genus id natura redegit.

Sed neque Centauri fuerunt, neque tempore
 ullo

Esse queat duplici natura, et corpore bino
 Ex alienigenis membris compacta potestas,
 Hinc illinc par vis ut non sic esse potis sit.
 Id licet hinc quamvis hebeti cognoscere corde.

Principio, circum tribus actis impiger annis
 Floret equus, puer haudquaquam: quin sæpe
 etiam num

863. *Veterino.* Veterina animalia dicuntur omnia
 quæ *vehere* quid possunt. *Nonius.* — Opilius *vete-*
rinam bestiam dici putat, quasi *venterinam*, vel
uterinam, quod onus ad ventrem religatum gerat.

féroces se défendent par la force , les renards par l'adresse , les cerfs par la fuite. Le chien fidèle et vigilant , les bêtes de somme , la douce brebis , le bœuf laborieux sont des espèces confiées à notre garde. Ils évitaient les bêtes féroces , recherchaient la paix , et voulaient une nourriture abondante , acquise sans danger : nous la leur accordons , comme un salaire des services qu'ils nous rendent. Mais les animaux que la nature n'avait pas pourvus des qualités nécessaires pour vivre indépendans , ou pour nous être de quelque utilité , pourquoi nous serions-nous chargés de leur nourriture et de leur défense ? Enchaînés par le malheur de leur destinée , il fallait qu'ils servissent de proie aux autres animaux , jusqu'à ce que la nature eût entièrement détruit leurs espèces.

Mais il n'y a jamais eu de Centaures ; jamais il n'a pu se former une substance composée de deux natures , de deux corps , de l'assemblage de plusieurs membres hétérogènes : une combinaison de forces aussi inégales eût été impossible. C'est de quoi l'on peut se convaincre avec la plus légère attention.

D'abord un coursier , après avoir atteint sa troisième année , est à la fleur de l'âge : il n'en est pas de même des enfans ; c'est l'âge où ils cher-

Ubera mammarum in somnis lactantia quærit.
 Post ubi equum validæ vires ætate senecta,
 Membraque deficiunt fugienti languida vita;
 Tum demum pueris ævo florente juvenas
 Occipit, et molli vestit lanugine malas:
 Ne forte ex homine, et veterino semine equorum
 Confieri credas Centauros posse, nec esse;
 Aut rapidis canibus succinctas semimarinis
 Corporibus Scyllas, et cætera de genere horum,
 Inter se quorum discordia membra videmus:
 Quæ neque florescunt pariter, neque robora
 sumunt

Corporibus, neque projiciunt ætate senecta;
 Nec simili Venere ardescunt, nec moribus unis
 Conveniunt, nec sunt eadem jucunda per artus,
 Quippe videre licet pinguescere sæpe cicuta
 Barbigeras pecudes, homini quæ est acre venenum.

Flamma quidem vero cum corpora fulva leonum
 Tam soleat torrere, atque urere, quam genus omne
 Visceris, in terris quodcunque et sanguinis exstet;
 Qui fieri potuit, triplici cum corpore ut una
 Prima leo, postrema draco, media ipsa Chimæra
 Ore foras acrem efflaret de corpore flammam?

Quare etiam tellure nova, cœloque recenti
 Talia qui fingit potuisse animalia gigni,

883. *Lactantia*. Vossius ad Catullum, p. 234, *lætantia*, quia pueros lætos reddunt. Creech.

890. Pro *rapidis* leg. *rabidis*. Creech.

891. *Scyllas*. Duæ enim fuerunt, hæc Nisi, illa Glauci. Faber.

chent encore en souge la mamelle de leur nourrice. Au contraire, quand la vieillesse diminue les forces et l'activité des coursiers, quand leurs membres languissans ne sont plus animés que d'un souffle prêt à s'exhaler ; l'adolescence commence alors à fortifier les membres de l'enfant, et à couvrir ses joues d'un léger duvet. Comment donc, des semences confondues de l'homme et du cheval, aurait-il pu se former des Centaures, des Scylles entourées de chiens marins, ou d'autres assemblages monstrueux de membres incompatibles, qui parviennent dans des temps différens à la fleur, à la maturité et au déclin de l'âge ; qui n'ont pas les mêmes inclinations, ne brûlent pas des mêmes feux, ne se nourrissent pas des mêmes alimens ; puisque nous voyons la ciguë, qui accroît l'embonpoint des chèvres, être un poison mortel pour l'homme ?

Mais, puisque la flamme brûle et consume le corps des lions, comme le sang et les viscères de tous les animaux existans ; comment a-t-il pu arriver que cette merveilleuse Chimère, avec la tête d'un lion, le corps d'une chèvre, et la queue d'un dragon, ait vomi des tourbillons de feu du fond de sa poitrine ?

Soutenir que de pareilles productions étaient possibles dans la nouveauté du ciel et de la terre, sans autre raison que ce mot vague de nou-

Nixus in hoc uno novitatis nomine inani,
 Multa licet simili ratione effutiat ore ;
 Aurea tum dicat per terras flumina volgo
 Fluxisse , et gemmis florere arbusta suesse ;
 Aut hominem tanto membrorum esse impete
 natum ,
 Trans maria alta pedum nisus ut ponere posset ,
 Et manibus totum circum se vertere coelum.
 Nam quod multa fuere in terris semina rerum ,
 Tempore quo primum tellus animalia fudit ;
 Nil tamen est signi , mistas potuisse creari
 Inter se pecudes , compactaque membra animan-
 tum :
 Propterea quia quæ de terris nunc quoque abun-
 dant
 Herbarum genera , ac fruges , arbustaque læta ,
 Non tamen inter se possint complexa creari.
 Res sic quæque suo ritu procedit , et omnes
 Fœdere naturæ certo discrimina servant.

Et genus humanum multo fuit illud in arvis
 Durius , ut decuit , tellus quod dura creasset :
 Et majoribus , et solidis magis ossibus intus
 Fundatum , et validis aptum per viscera nervis ;
 Nec facile ex æstu , nec frigore quod capere-
 tur ,

920. *Possint.* Wak. Bleuet et Barbou *possunt.*

veauté, c'est ouvrir la porte à toutes les fables les plus absurdes : on peut dire aussi que les fleuves qui coulaient dans ces temps étaient d'or, que les fleurs des arbres étaient de diamans, que l'homme était né d'une taille et d'une force assez prodigieuse pour franchir d'un seul pas la vaste étendue des mers, et d'un seul mouvement de sa main faire rouler autour de lui la machine entière du ciel. En effet, de ce que la terre contenait une grande quantité de germes divers, quand elle engendra les animaux, il n'en faut pas conclure qu'elle ait pu produire des espèces d'une nature aussi opposée, et unir dans un même individu des membres d'animaux différens ; puisque les herbes, les moissons et les arbres qu'elle fait croître encore abondamment aujourd'hui, ne peuvent jamais naître réunis. Tous les êtres ont leurs progrès particuliers ; ils gardent tous les différences spécifiques que les loix immuables de la nature ont établies entre eux.

Les hommes de ce temps étaient beaucoup plus vigoureux que ceux d'aujourd'hui ; et cela devait être nécessairement, parce que la terre, dont ils étaient les enfans, avait alors toute sa vigueur : la charpente de leurs os était plus vaste, plus solide, et le tissu de leurs nerfs et de leurs viscères plus robuste ; ils n'étaient affectés ni par le froid, ni par le chaud, ni par la nou-

Nec novitate cibi, nec labi corporis ulla.
 Multaque per cœlum solis volventia lustra
 Volgivago vitam tractabant more ferarum.
 Nec robustus erat curvi moderator aratri
 Quisquam, nec scibat ferro molirier arva,
 Nec nova defodere in terram virgulta, nec altis
 Arboribus veteres decidere falcibu' ramos.
 Quod sol, atque imbres dederant, quod terra
 crearat

Sponte sua, satis, id placabat pectora donum:
 Glandiferas inter curabant corpora quercus
 Plerumque; et quæ nunc hyberno tempore cernis
 Arbuta Poeniceo fieri matura colore,
 Plurima tum tellus etiam majora ferebat:
 Multaque præterea novitas tum florida mundi
 Pabula dia tulit, miseris mortalibus ampla.

At sedare sitim fluvii fontesque vocabant;
 Ut nunc montibus e magnis decursus aquai
 Claricitat late sitientia sæcla ferarum.
 Denique noctivagi sylvestria templa tenebant
 Nympharum, quibus exhibant humore fluenta
 Lubrica, proluvie larga lavere humida saxa,

945. *Claricitat*. Simeonis Bosii conjectura (nam quidam *Clarior accitat*, etc.), plausu dignissima. *Faber*.

948. *Lubrica lavere*. Id est, lubrica ad lavandum, vel ut lavarent: licet etiam conjungere cum verbo *exibant*, ut sit *exibant lavere*, id est, ut laverent, quemadmodum loquebantur veteres. *Lamb.*

veauté des alimens , ni par les attaques de la maladie. On les voyait survivre à la révolution d'un grand nombre de lustres , errans par troupeaux , comme les bêtes. Personne ne savait encore parmi eux conduire la pénible charrue ; ils ignoraient l'art de dompter les champs avec le fer , de confier de jeunes arbustes au sein de la terre , et de trancher avec la faux les vieux rameaux des grands arbres. Ce que le soleil et la pluie leur donnaient , ce que la terre produisait d'elle-même , suffisait pour apaiser leur faim : ils réparaient leurs forces au milieu des chênes , dont le gland les nourrissait ; la terre faisait croître en plus grande quantité et d'une grosseur plus considérable les fruits de l'arboisier , que nous voyons pendant l'hiver se colorer en mûrissant de l'éclat de la pourpre. La nouveauté du monde facilitait encore la production d'un grand nombre d'autres alimens délicieux , et plus que suffisans pour les mortels infortunés.

Les fleuves et les fontaines les invitaient à se désaltérer , comme aujourd'hui les torrens qui roulent du haut des monts , semblent avertir au loin les bêtes féroces de venir y apaiser leur soif. La nuit , ils se retiraient dans les bois consacrés depuis aux Nymphes , dans ces asyles solitaires d'où sortaient des sources d'eaux vives , qui , après avoir baigné les cailloux , retombaient

Humida saxa super viridi stillantia musco ,
Et partim plano scaterere , atque erumpere campo.

Necdum res igni scibant tractare , nec uti
Pellibus , et spoliis corpus vestire ferarum :
Sed nemora , atque cavos montes , sylvasque
colebant ,

Et frutices inter condebant squalida membra ,
Verbera ventorum vitare imbresque coacti.

Nec commune bonum poterant spectare , nec
ullis

Moribus inter se scibant , nec legibus uti.
Quod cuique obtulerat prædæ fortuna , ferebat ,
Sponte sua sibi quisque valere et vivere doc-
tus

Et Venus in sylvis jungebat corpora amantum.
Conciliabat enim vel mutua quamque cupido ,
Vel violenta viri vis , atque impensa libido ;
Vel pretium , glandes , atque arbuta , vel pira
lecta.

Et manuum mira freti virtute , pedumque ,
Consectabantur sylvestria sæcla ferarum
Missilibus saxis , et magno pondere clavæ ;
Multaque vincebant , vitabant pauca latebris :
Setigerisque pares suis sylvestria membra

ensuite lentement sur la mousse des rochers humides, pour aller ou jaillir dans les plaines, ou se précipiter à grands flots dans les campagnes.

Ils ne savaient pas encore traiter les métaux par le feu ; ils ne connaissaient point l'usage des peaux, ni l'art de se revêtir de la dépouille des bêtes féroces. Les bois, les forêts et les cavités des montagnes étaient leur demeure ordinaire : forcés de chercher un asyle contre les pluies et la fureur des vents, ils allaient se blottir parmi des broussailles. Incapables de s'occuper du bien commun, ils n'avaient institué entre eux ni lois ni rapports moraux. Chacun s'emparait du premier butin que lui offrait le hasard ; la nature ne leur avait appris à vivre et à se conserver que pour eux-mêmes. C'était au milieu des bois que l'amour unissait les amans. Ses plaisirs étaient ou la récompense d'une ardeur mutuelle, ou la proie de la violence et d'un appétit brutal, ou enfin le prix de quelque présent, comme du gland, des pommes sauvages et des poires choisies.

Pourvus de deux mains robustes et de deux pieds agiles, ils faisaient la guerre aux animaux sauvages, leur lançaient de loin des pierres, les attaquaient de près avec de pesantes massues, en massacraient un grand nombre, et s'enfuyaient dans leurs retraites à l'approche de quelques autres : quand la nuit les surprenait,

Nuda dabant terræ nocturno tempore capti ,
 Circum se foliis ac frondibus involventes.
 Nec plangore diem magno , solemque per agros
 Quærebant pavidi , palantes noctis in umbris ;
 Sed taciti respectabant , somnoque sepulti ,
 Dum rosea face sol inferret lumina cœlo.
 A parvis quod enim consuerant cernere semper
 Alternò tenebras , et lucem tempore gigni ,
 Non erat , ut fieri posset , mirarier unquam ,
 Nec diffidere , ne terras æterna teneret
 Nox , in perpetuum detracto lumine solis.

Sed magis illud erat curæ , quod sæcla ferarum
 Infestam miseris faciebant sæpe quietem :
 Ejectique domo fugiebant saxea tecta
 Setigeri suis adventu , validique leonis ,
 Atque intempesta cedebant nocte paventes
 Hospitibus sævis instrata cubilia fronde.

Nec nimio tum plus , quam nunc , mortalia
 sæcla
 Dulcia linquebant labentis lumina vitæ.
 Unus enim tum quisque magis deprensus eorum
 Pabula viva feris præbebat dentibus haustus ;

973. *Respectabant.* Faber , *expectabant.* — Mal-
 lem *resupinabant.* Creech.

987. *Labentis.* Ut supra , v. 885 , *fugienti vita.*
 Ista est Mureti emendatio : Codd. *lamentis.* Creech.

ils étendaient à terre leurs membres nus, comme les sangliers couverts de soies, et s'enveloppaient de feuilles et de broussailles. On ne les voyait point, saisis de crainte, errer au milieu des ténèbres, et chercher avec des cris lugubres le soleil dans les plaines; mais ils attendaient en silence, dans les bras du sommeil, que cet astre, reparaissant sur l'horison, éclairât de nouveau le ciel de ses feux. Accoutumés dès l'enfance à la succession alternative du jour et de la nuit, ce n'était plus une merveille pour eux; ils ne craignaient point qu'une nuit éternelle régnât sur la terre, et leur dérobât pour toujours la lumière du soleil.

Leur plus grande inquiétude était causée par les bêtes sauvages, dont les incursions troublaient leur sommeil, et le leur rendaient souvent funeste : chassés de leur demeure, ils se réfugiaient dans les antres, à l'approche d'un énorme sanglier ou d'un lion furieux; et glacés d'effroi, ils cédaient, au milieu de la nuit, à ces cruels hôtes leurs lits et leurs feuillages.

Au reste, la mort ne moissonnait guère plus de têtes dans ces premiers siècles, qu'elle n'en moissonne aujourd'hui. Il est vrai qu'un plus grand nombre d'entre eux, surpris et déchirés par les bêtes féroces, leur donnaient un repas

Et nemora ac montes gemitu, sylvasque replebat,
Viva videns vivo sepeliri viscera busto.

At quos effugium servarat, corpore adesso,
Posterioris tremulas super ulcera tetra tenentes
Palmas, horrifera accibant vocibus Orcum,
Donicum eos vita privarunt vermina sæva,
Expertes opis, ignaros quid volnera vellent.

At non multa virum sub signis millia ducta
Una dies dabat exitio; nec turbida ponti
Æquora lædebant naves ad saxa, virosque.
Sed temere, incassum mare fluctibu' sæpe coortis
Sævibat, leviterque minas ponebat inanes.

Nec poterat quemquam placidi pellacia ponti
Subdola pellicere in fraudem ridentibus undis.

Improba navigii ratio tum cæca jacebat.

Tum penuria deinde cibi, languentia letho
Membra dabat; contra nunc rerum copia mersat.
Illi imprudentes ipsi sibi sæpe venenum
Vergebant; nunc dant aliis solertius ipsi.

Inde casas postquam, ac pelles, ignemque
pararunt,

Et mulier conjuncta viro concessit in unum;
Castaque privatae Veneris connubia læta

1000. Hav. *Sed temere, incassum, frustra mare sæpe coortum.* Sic lib. II, v. 1059: *Multimodis, temere, incassum, frustraque.* Creech.

1008. *Vergere* est, conversa in sinistram partem manu, ita iudicare, ut patera convertatur; quod in internis sacris fit. *Servius.* Ideo huic loco vox ista mire convenit. *Creech.*

vivant, et remplissaient de leurs cris aigus les bois et les montagnes, tandis que leurs membres palpitans s'ensevelissaient l'un après l'autre dans un sépulcre animé. Il est vrai que les malheureux que la fuite avait sauvés, le corps à demi rongé, appliquaient leurs mains tremblantes sur les morsures venimeuses, appelant la mort à grands cris, jusqu'à ce que, dénués de secours, ignorant la façon de guérir leurs plaies, ils fussent délivrés de la vie par les vers cruels, auxquels ils servaient de pâture. Mais on ne voyait pas des milliers de guerriers, réunis sous des drapeaux différens, périr en un seul jour, ni la mer orageuse broyer contre les écueils navires et passagers. En vain l'océan soulevait ses flots irrités, en vain il aplanissait son onde menaçante. La surface riante de ses eaux tranquilles était un appât incapable d'attirer les hommes dans le piège. L'art destructeur de la navigation était encore ignoré. C'était alors la disette des vivres qui donnait la mort; c'est l'abondance qui nous tue aujourd'hui. On s'empoisonnait par ignorance; nous nous empoisonnons à force d'art.

Enfin, lorsqu'on eut connu l'usage des cabanes, de la dépouille des bêtes et du feu; lorsque la femme se fut retirée à part avec l'époux qui s'était joint à elle; lorsque les plaisirs de l'amour eurent été restreints aux douceurs d'un

Cognita sunt , prolemque ex se videre creatam :
 Tum genus humanum primum mollescere cœpit.
 Ignis enim curavit , ut alsia corpora frigus
 Non ita jam possent cœli sub tegmine ferre ;
 Et Venus immiuit vires , puerique parentum
 Blanditiis facile ingenium fregere superbum.
 Tunc et amicitiam cœperunt jungere , habentes
 Finitima inter se , nec lædere , nec violare ;
 Et pueros commendarunt , muliebrique sæclum
 Vocibus , et gestu , cum halbe significarent ,
 Imbecillorum esse æquum misererier omnium.
 Non tamen omnimodis poterat concordia gigni ;
 Sed bona , magnaque pars servabant sædera casti :
 Aut genus humanum jam tum foret omne per-
 emptum ,
 Nec potuisset adhuc perducere sæcla propago.
 A. varios linguæ sonitus natura subegit
 Mittere , et utilitas expressit nomina rerum :
 Non alia longe ratione , atque ipsa videtur
 Protrahere ad gestum pueros infantia linguæ ,
 Cum facit , ut digito , quæ sint præsentia ,
 monstrent.

Sentit enim vim quisque suam , quam possit abuti :

1022. In voce *omnium* sit *συνίησις*, seu *συμφώνησις*, ut apud Virg. *Æn.* I, v. 730 : *Dependent lychni laquearibus aureis.* Lamb.

1030. *Infantia linguæ.* Ἀφασία. Lamb. — Juvenalis, *Sat.* X, v. 199 : *Madidique infantia nasi.* Sed infantiam linguæ loquendi impotentiam recte interpretari videor. Creech.

chaste hymen , et que les parens virent autour d'eux une famille qui faisait partie d'eux-mêmes , l'espèce humaine commença dès lors à s'amollir. Le feu rendit les corps plus sensibles au froid , la voûte des cieux ne fut plus un toit suffisant ; l'usage trop fréquent des plaisirs de l'amour énerva les forces , les tendres caresses des enfans adoucirent sans peine le naturel farouche des pères. Alors ceux dont les habitations se touchaient , commencèrent à former entre eux des liaisons , convinrent de s'abstenir de l'injustice et de la violence , de protéger réciproquement les femmes et les enfans ; faisant entendre , dès lors même , par leurs gestes et leurs sons inarticulés , que la pitié est une justice due à la faible. Cependant cet accord ne pouvait pas être général ; mais le plus grand nombre et les plus raisonnables observèrent fidèlement les lois établies : sans cela le genre humain aurait été entièrement détruit , et n'aurait pu se propager de race en race jusqu'à nos jours.

La nature apprit ensuite aux hommes à varier les inflexions de leurs voix , et le besoin assigna des noms à chaque chose : ainsi l'impuissance de se faire entendre par des bégaiemens inarticulés , force les enfans à recourir aux gestes , en indiquant du doigt es objets présens. Car chacun a la conscience des facultés dont il peut faire

Cornua nata prius vitulo quam frontibus exstent,
 Illis iratus petit, atque infensus inurget.

At catuli pantherarum, scymnique leonum
 Unguibus, ac pedibus jam tum, morsuque
 repugnant,

Vixdum cum ipsis sunt dentes unguesque creati.

Alituum porro genus alis omne videmus

Fidere, et a pennis tremulum petere auxiliatum.

Proinde putare aliquem tum nomina distri-
 buisse

Rebus, et inde homines didicisse vocabula prima,

Desipere est: nam cur hic posset cuncta notare

Vocibus, et varios sonitus emittere linguæ,

Tempore eodem alii facere id non quisse puten-
 tur?

Præterea, si non alii quoque vocibus usi

Inter se fuerant; unde insita notities est

Utilitatis, et unde data est huic prima potestas,

Quid vellet, facere, ut scirent, animoque vide-
 rent?

Cogere item plures unus, victosque domare

Non poterat, rerum ut perdiscere nomina vel-
 lent;

Nec ratione docere ulla, suadereque surdis,

Quid facto esset opus: faciles neque enim pate-
 rentur;

Nec ratione ulla sibi ferrent amplius aures

Vocis inauditos sonitus obtundere frustra.

usage : le taureau furieux menacé, et frappe déjà de la corne, avant qu'elles commencent à poindre sur son jeune front. Les cruels nourrissons de la panthère et de la lionne se défendent avec leurs griffes, leurs pieds et leurs dents, avant même d'en avoir. Enfin nous voyons tous les petits des oiseaux se confier à leurs ailes naissantes, et s'aider dans les airs d'un vol chancelant.

Penser qu'alors un seul homme imposa des noms aux objets, et que les autres hommes apprirent de lui les premiers mots, c'est le comble de la folie : car, s'il a pu désigner chaque chose par des termes, et produire les divers sons du langage, d'autres ne pouvaient-ils pas faire la même chose en même temps que lui ?

D'ailleurs, si les autres hommes n'avaient pas encore fait usage de paroles entre eux, comment en connaissait-on l'utilité ? comment ce premier inventeur a-t-il pu faire entendre et adopter son projet ? Un seul homme ne pouvait pas réduire par la force une multitude entière, et la contraindre à apprendre sa nomenclature. D'ailleurs comment leur donner des leçons ? ils ne s'y seraient jamais prêtés, ils n'auraient pas souffert qu'on leur fatiguât en vain les oreilles d'un bruit inintelligible.

Postremo , quid in hac mirabile tantopere est
re ,

Si genus humanum , cui vox , et lingua vigeret ,
Pro vario sensu varias res voce notaret ,
Cum pecudes mutæ , cum denique sæcla ferarum
Dissimiles soleant voces variasque ciere ,
Cum metus , aut dolor est , et cum jam gaudia
gliscunt ?

Quippe etenim id licet e rebus cognoscere aper-
tis.

Irritata canum cum primum magna Molos-
sum

Mollia ricta fremunt duros nudantia dentes ,
Longe alio sonitu rabie districta minantur ,
Et cum jam latrant , et vocibus omnia com-
plent.

At catulos blande cum lingua lambere tentant ,
Aut ubi eos jactant pedibus , morsuque petentes ,
Suspensis teneros imitantur dentibus haustus ;
Longe alio pacto gannitu vocis adulant ,
Et cum deserti baubantur in ædibus , aut cum
Plorantes fugiunt submisso corpore plagas.

Denique non hinnitus item differre videtur ,
Inter equas ubi equus florenti ætate juvenus
Pinnigeri sævit calcaribus ictus amoris ,

1070. *Baubantur.* Verbum factum a canum voce.
Nonius.

Enfin , est-il donc si surprenant que , avec une voix et une langue , les hommes , suivant qu'ils étaient affectés des différens objets , les aient désignés par des paroles , quand nous voyons les animaux domestiques et les bêtes féroces elles-mêmes faire entendre des sons différens , selon que la crainte , la douleur ou la joie se succèdent dans leurs âmes ? C'est ce que l'expérience nous montre clairement.

Quand l'énorme chienne des Molosses , dans le premier accès de sa fureur , montre sous ses lèvres mobiles et retirées deux redoutables rangées de dents , le son menaçant de sa voix diffère de celui qu'on entend , lorsqu'elle fait retentir tous les lieux d'alentour de ses longs aboiemens. Mais , quand elle façonne de sa langue caressante les jeunes membres de ses petits , quand elle les foule mollement aux pieds , les agace par des morsures innocentes , les happe doucement et sans appuyer la dent , le tendre murmure de sa voix maternelle ne ressemble ni aux hurlemens plaintifs par lesquels elle déplore sa solitude , ni aux accens douloureux avec lesquels elle fuit en rampant le châtimeut qui la menace.

Le jeune coursier fait-il entendre le même hennissement , lorsque , animé par les aiguillons de l'amour , il bondit furieux au milieu des ju-

Et fremitum patulis sub naribus edit ad arma,
Ac cum sis alias concussis artubus hinnit ?

Postremo, genus alituum, variæque volucres,
Accipitres, atque ossifragæ, mergique marinis
Fluctibus in salsis victum vitamque petentes,
Longe alias alio jaciunt in tempore voces ;
Et cum de victu certant, prædæque repugnant.

Et partim mutant cum tempestatibus una
Raucisonos cantus ; cornicum ut sæcla vetusta,
Corvorumque greges, ubi aquam dicuntur et
imbres

Poscere, et interdum ventos aurasque vocare.
Ergo, si varii sensus animalia cogunt,
Muta tamen cum sint, varias emittere voces ;
Quanto mortales magis æquum est tum potuisse
Dissimiles alia atque alia res voce notare ?

Illud in his rebus tacitus ne forte requiras,
Fulmen detulit in terras mortalibus ignem
Primitus ; inde omnis flammaram diditur ardor.
Multa videmus enim cœlestibus incita flammis
Fulgere, cum cœli donavit plaga vapores.
Et ramosa tamen cum ventis pulsa vacillans

mens, et lorsque ses larges narines frémissent au bruit des armes, ou lorsqu'une autre émotion agite ses membres ?

Enfin, les volatiles, les oiseaux de toute espèce, l'épervier, l'orfraie, le plongeon qui cherche sa nourriture au fond de la mer, varient tous leurs cris selon les circonstances, surtout quand ils disputent leur subsistance, ou qu'ils défendent leur proie.

Il y en a même dont la voie rauque change avec les saisons : telles sont les corneilles vivaces, et ces troupes de corbeaux, dont les croassemens annoncent et appellent, suivant l'opinion commune, les vents, la pluie et les orages. Si donc les différentes sensations des animaux leur font proférer des sons différens, tout muets qu'ils sont, combien n'est-il pas plus naturel que l'homme ait pu désigner les divers objets par des sons particuliers ?

Maintenant, ô Memmius ! pour prévenir une question que vous me faites peut-être intérieurement, sachez que c'est la foudre qui a apporté le feu sur la terre, qu'elle est le foyer primitif de toutes les flammes dont nous jouissons. Ne voyons-nous pas encore aujourd'hui un grand nombre de corps embrasés par les feux célestes, quand l'air orageux lance ses flammes sur la terre ? Cependant, comme on voit souvent un

Æstuat in ramos incumbens arboris arbor,
 Exprimitur validis extritus viribus ignis;
 Et micat interdum flammæ fervidus ardor,
 Mutua dum inter se rami stirpesque teruntur:
 Quorum utrumque dedisse potest mortalibus
 ignem.

Inde cūbum coquere, ac flammæ mollire va-
 pore

Sol docuit, quoniam mitescere multa videbant
 Verberibus radiorum, atque æstu victa per agros.
 Inque dies magis hi victum vitamque priorem
 Commutare novis monstrabant rebus, et igni,
 Ingenio qui præstabant, et corde vigeant.

Condere cœperunt urbes, arcemque locare
 Præsidium reges ipsi sibi, perfugiumque;
 Et pecudes, et agros divisere, atque dedere
 Pro facie cujusque, et viribus, ingenioque:
 Nam facies multum valuit, viresque vigeant.
 Posterius res inventa est, aurumque repertum,
 Quod facile et validis, et pulchris dempsit
 honorem.

Divitioris enim sectam plerumque sequuntur
 Quamlibet et sortes, et pulchro corpore creti.

Quod si quis vera vitam ratione gubernet,

1098. *Et micat.* Wak. et Hav. *Emicat.*

arbre touffu, agité par les vents, s'échauffer en heurtant les branches d'un autre arbre; au point que la collision, devenant plus forte, en exprime des étincelles, et fait quelquefois briller des feux ardents, au milieu de ce frottement mutuel des rameaux; on peut assigner au feu ces deux origines.

Ensuite les premiers hommes voyant les rayons du soleil adoucir et mûrir toutes les productions terrestres, essayèrent de cuire et d'amollir leurs alimens par l'action de la flamme. Et ceux dont le génie était plus inventif, et l'esprit plus pénétrant, introduisaient tous les jours, par le moyen du feu, de nouveaux changemens dans la nourriture et l'ancienne manière de vivre.

Alors les rois commencèrent à bâtir des villes, et à construire des forteresses, pour y trouver leur défense et leur asyle: ce furent eux qui réglèrent le partage des troupeaux et des terres, à proportion de la beauté, de la force du corps, et des qualités de l'esprit. Car ces avantages naturels étaient les premières distinctions. On imagina ensuite la richesse; on découvrit l'or, qui ôta sans peine à la force et à la beauté leur prééminence. Car la force et la beauté vont d'elles-mêmes grossir la cour des riches.

Si l'on se conduisait par les conseils de la rai-

Divitiæ grandes homini sunt, vivere parce
 Æquo animo : neque enim est unquam penuria
 parvi.

At claros se homines voluere esse, atque
 potentes,

Ut fundamento stabili fortuna maneret,
 Et placidam possent opulenti degere vitam :
 Nequicquam ; quoniam ad summum succedere
 honorem

Certantes, iter infestum fecere viai.

Et tamen e summo quasi fulmen dejicit ictos
 Invidia interdum contemptim in Tartara tetra ;
 Ut satius multo jam sit parere quietum,
 Quam regere imperio res velle, et regna tenere.
 Proinde, sine, incassum defessi sanguine sudent
 Angustum per iter luctantes ambitionis ;
 Invidia quoniam, seu fulmine, summa vaporant
 Plerumque, et quæ sunt aliis magis edita cunque :
 Quandoquidem sapiunt alieno ex ore, petuntque
 Res ex auditis potius, quam sensibus ipsis ;
 Nec magis id nunc est, nec erit mox, quam fuit
 ante.

Ergo regibus occisis subversa jacebat
 Pristina majestas soliorum, et sceptræ superba ;
 Et capitis summi præclarum insigne cruentum,
 Sub pedibus volgi magnum lugebat honorem.

son , la suprême richesse serait la modération et l'égalité d'âme : car on ne manque jamais, quand on désire peu. Mais les hommes ont voulu se rendre puissans et illustres , pour établir leur fortune sur des fondemens solides , et mener ainsi une vie tranquille au sein de l'opulence. Vains efforts ! le concours de ceux qui aspirent à la grandeur, en a rendu la route périlleuse ; et, s'ils arrivent au faite , l'envie , comme la foudre , les précipite souvent dans les horreurs d'une mort humiliante. Ne vaut-il donc pas mieux obéir tranquillement , que d'ambitionner le trône et la souveraine autorité ? Laissez-les , ces malheureux , s'épuiser , se souiller de sang et de sueur , se débattre sur l'étroit sentier des honneurs ; laissez-les , puisqu'ils ne voient pas que l'envie , semblable à la foudre , ramasse tous ses feux sur les lieux les plus élevés ; puisqu'ils ne jugent que sur l'autorité d'autrui , et ne désirent que sur parole , sans consulter leurs propres sens : ce que les hommes sont aujourd'hui , ils le seront encore, ils l'ont toujours été.

Ainsi , après le meurtre des rois , les débris des trônes et des sceptres demeureraient confondus dans la poussière , sans respect pour leur ancienne majesté ; et ces ornemens superbes de la tête des princes , foulés aux pieds des peuples , et souillés de sang , paraissaient regretter leur

Nam cupide conculcatur nimis ante metutum.} Res itaque ad summam sæcem turbasque redibat, Imperium sibi cum, ac summatum quisque petebat.

Inde magistratum partim docuere creare, Juraque constituere, ut vellent legibus uti. Nam genus humanum defessum vi colere ævum, Ex inimicitiis languebat; quo magis ipsum Sponte sua cecidit sub leges, arctaque jura. Acrius ex ira quod enim se quisque parabat Ulcisci, quam nunc concessum est legibus æquis; Hanc ob rem est homines pertæsum vi colere ævum :

Unde metus maculat poenarum præmia vitæ. Circumretit enim vis atque injuria quemque, Atque, unde exorta est, ad eum plerumque revertit :

Nec facile est placidam ac pacatam degere vitam, Qui violat factis communia foedera pacis. Etsi fallit enim divum genus humanumque, Perpetuo tamen id fore clam diffidere debet : Quippe ubi se multi per somnia sæpe loquentes, Aut morbo delirantes procraxe ferantur, Et celata diu in medium peccata dedisse.

Nunc quæ causa deum per magnas numina gentes

1158. *Procraxe*. Verbum est e Græco detortum *κράζω*, seu *κράγω* hinc *procrago*, *axi*, *axisse*, et *κατὰ συκοπὴν procraxe*. Quidam malunt legi *protraxe* : sed *procraxe* longe significantius est. *Lamb.*

ancienne place. Car on écrase avec joie ce qu'on a adoré avec crainte. L'autorité retourna donc alors au peuple et à la multitude : comme chacun voulait commander, et s'ériger en souverain, on choisit parmi eux un certain nombre de magistrats, on institua des lois, auxquelles on se soumit volontairement. Car les hommes, las de vivre sous l'empire de la violence, épuisés d'ailleurs par les inimitiés particulières, eurent moins de peine à recevoir le frein des lois et de la justice ; et comme le ressentiment portait la vengeance plus loin que les lois ne le permettent aujourd'hui, ils s'ennuyèrent de cet état de violence et d'anarchie : de là cette crainte d'être puni qui empoisonne tous les plaisirs de la vie. L'homme injuste et violent s'enlace lui-même dans ses propres filets ; l'iniquité retombe presque toujours sur son auteur, et il n'y a plus de paix ni de tranquillité pour celui qui a violé le pact social. Quand même il se serait caché aux dieux et aux hommes, il doit être dans des alarmes continuelles que son délit ne soit découvert : car on dit qu'il s'est trouvé bien des gens qui, en songe, ou dans le délire de la maladie, se sont souvent accusés eux-mêmes, et ont révélé des crimes qui avaient été tenus secrets pendant long-temps.

Maintenant quelle cause a répandu chez tous les peuples de la terre la croyance de l'existence

Pervolgarit, et ararum compleverit urbes,
 Suscipiendaque curarit solemnia sacra,
 Quæ nunc in magnis florent sacra rebu', locis-
 que;

Unde etiam nunc est mortalibus insitus horror,
 Qui delubra deum nova toto suscitât orbi
 Terrarum, et festis cogit celebrare diebus;
 Non ita difficile est rationem reddere verbis.

Quippe etenim jam tum divum mortalia sæcla
 Egregias animo facies vigilante videbant,
 Et magis in somnis mirando corporis auctu.
 His igitur sensum tribuebant, propterea quod
 Membra movere videbantur, vocesque super-
 bas

Mittere pro facie præclara, et viribus amplis.

Æternamque dabant vitam, quia semper eo-
 rum

Suppeditabatur facies, et forma manebat
 (Et mauet omnino); et quod tantis viribus auctos
 Non temere ulla vi convinci posse putabant.
 Fortunisque ideo longe præstare putabant,
 Quod mortis timor haud quemquam vexaret
 eorum,

des dieux , a rempli les villes d'autels , a institué les cérémonies religieuses , ces pompes augustes partout en usage aujourd'hui , et qui précèdent toutes les entreprises importantes ? quelle est aussi l'origine de ces sombres terreurs dont les mortels sont pénétrés , qui tous les jours leur font ériger aux dieux de nouveaux temples sur toute la face de la terre , et célébrer des fêtes en l'honneur des immortels ? Il n'est pas difficile de rendre raison de ces opinions , et de ces usages superstitieux.

C'est que les hommes , dès ces premiers temps , voyaient , même en veillant , des simulacres surnaturels , que l'illusion du sommeil exagrait encore à leur imagination. Ils leur attribuaient du sentiment , parce qu'ils paraissaient mouvoir leurs membres , et parler d'un ton impérieux , proportionné à leur port majestueux , et à leurs forces démesurées.

Ils les supposaient immortels , parce que (comme la beauté des dieux est inaltérable) ces fantômes célestes se présentaient toujours à eux sous les mêmes traits ; et parce que , avec des forces aussi grandes , on ne croyait pas qu'aucune action destructive pût jamais triompher d'eux. On ne doutait pas non plus qu'ils ne fussent parfaitement heureux , parce que la crainte de la mort ne leur inspirait aucune alarme , et parce

Et simul in somnis quia multa, et mira videbant
Efficere, et nullum capere ipsos inde laborem.

Præterea cœli rationes ordine certo,
Et varia annorum cernebant tempora verti;
Nec poterant quibus id fieret cognoscere causas:
Ergo perfugium sibi habebant omnia divis
Tradere, et illorum nutu facere omnia flecti.

In cœloque deum sedes, et templa locarunt,
Per cœlum volvi quia sol, et luna videntur;
Luna, dies, et nox, et noctis signa severa,
Noctivagæque faces cœli, flammæque volantes,
Nubila, ros, imbres, nix, venti, fulmina,
grando,
Et rapidi fremitus, et murmura magna minarum.

O genus infelix humanum! talia divis
Cum tribuit facta, atque iras adjunxit acerbis.
Quantos tum gemitus ipsi sibi, quantaque nobis
Volnera, quas lacrymas perperere minoribus
nostris!

Nec pietas ulla est velatum sæpe videri

1189. Ego *severa* explicarem veneranda, dia, sacra: de horrore etiam noctis capit Turnebus, Adv. 30, 22. Hav. — Nonnulli tamen legi volunt *serena*: in quibus ego me principem profiteri non dubitem. Lamb.

1197. *Velatum*. Romani velato capite, et circumactis dextrorsum corpore, deos (lapides) venerabantur. Creech.

qu'on leur voyait en songe opérer un grand nombre de merveilles, sans aucune fatigue de leur part.

D'un autre côté, en remarquant l'ordre constant et régulier du ciel, et le retour périodique des saisons, sans pouvoir pénétrer les causes de ces phénomènes; on n'avait d'autre ressource que d'attribuer tous ces effets aux dieux, et d'en faire les arbitres souverains de la nature, et les dispensateurs de tous les évènements.

La demeure et le palais des immortels furent placés dans les cieux, parce que c'est là que le soleil et la lune paraissent faire leur révolution: c'est de là que nous viennent le jour et la nuit, et les flambeaux errans qui brillent dans les ténèbres, les feux volans, les nuages, la rosée, les pluies, la neige, les vents, la foudre, la grêle, et le tonnerre rapide, dont les longs murmures semblent annoncer la vengeance des dieux.

Hommes infortunés, d'avoir attribué tous ces effets à la Divinité, et de l'avoir armée d'un courroux inflexible! Que de gémissemens il leur en a dès lors coûté! que de plaies ils nous ont faites! quelle source de larmes ils ont ouverte à nos descendans!

La piété ne consiste pas à se tourner souvent,

Vertier ad lapidem , atque omnes accedere ad
aras ;

Nec procumbere humi prostratum , et pandere
palmas

Ante deum delubra , nec aras sanguine multo
Spargere quadrupedum , nec votis nectere vota ;
Sed mage pacata posse omnia mente tueri.

Nam cum suspicimus magni cœlestia mundi
Templa super , stellisque micantibus æthera
fixum ,

Et venit in mentem solis , lunæque viarum ;
Tunc aliis oppressa malis in pectore cura
Illa quoque expergefatum caput erigere infit ,
Ecquæ forte deum nobis immensa potestas
Sit , vario motu quæ candida sidera verset.
Tantat enim dubiam mentem rationis egestas ,
Ecquæenam fuerit mundi genitalis origo ;
Et simul , ecquæ sit finis , quoad mœnia mundi ,
Et tanti motus hunc possint ferre laborem ;
An divinitus æterna donata salute ,
Perpetuo possint ævi labentia tractu ,
Immensi validas ævi contemmere vires.

Præterea , cui non animus formidine divum
Contrahitur ? cui non correpunt membra pavore ,
Fulminis horribili cum plaga torrida tellus

1313. *Tanti. Wak. taciti.* — Recte leges : Hunc
tanti motus possint sufferre [Bleuet perferre] labo-
rem. Faber.

la tête voilée , devant une pierre ; à fréquenter tous les temples , à se prosterner contre terre , à élever ses mains vers les statues des dieux , à imposer les autels du sang des animaux , et à entasser vœux sur vœux ; mais bien plutôt à regarder tous les évènements d'un œil tranquille. En effet , quand on contemple , au-dessus de sa tête , ces immenses voûtes du monde , et ce firmament parsemé d'étoiles ; quand on réfléchit sur le cours réglé du soleil et de la lune ; alors une inquiétude , que les autres maux de la vie semblaient avoir étouffée , se réveille tout à coup au fond des cœurs : on se demande s'il n'y aurait pas quelque divinité toute puissante qui mût à son gré ces globes éclatans. L'ignorance des causes rend l'esprit perplexe et vacillant : on recherche si le monde a eu une origine , s'il doit avoir une fin , jusqu'à quand il pourra supporter la fatigue continuelle d'un mouvement journalier ; ou si , marqué par les dieux du sceau de l'immortalité , il pourra , pendant une infinité de siècles , braver les efforts puissans d'une éternelle durée.

Mais , outre cela , quel est l'homme dont le cœur ne soit pas pénétré de la crainte des dieux , et dont les membres , glacés d'effroi , ne se traînent , pour ainsi dire , en rampant , lorsque la terre embrasée tremble sous les coups redoublés

Contremit, et magnum percurrunt murmura
 cœlum?

Non populi, gentesque tremunt? regesque
 superbi

Corripiunt divum percussi membra timore,
 Ne quod ob admissum fœde, dictumve superbe
 Pœnarum grave sit solvendi tempus adactum?
 Summa etiam cum vis violenti per mare venti
 Induperatorem classis super æquora verrit,
 Cum validis pariter legionibus, atque elephantis;
 Non divum pacem votis adit? ac prece quæsit
 Ventorum pavidus paces, animasque secundas?
 Nequicquam; quoniam violento turbine sæpe
 Correptus nihilo fertur minus ad vada lethi:
 Usque adeo res humanas vis abdita quædam
 Obterit, et pulchros fascas, sævasque secures
 Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur:
 Denique sub pedibus tellus cum tota vacillat,
 Concussæque cadunt urbes, dubiæque minan-
 tur;

Quid mirum si se temnunt mortalia sæcla?

Atque potestates magnas, mirasque relinquunt
 In rebus vires divum, quæ cuncta gubernent?

Quod superest, æs, atque aurum, ferrumque
 repertum est,

Et simul argenti pondus, plumbique potestas,
 Ignis ubi ingentes sylvas ardore cremarat

de la foudre , lorsqu'un murmure épouvantable parcourt tout le firmament ? Les peuples et les nations ne sont-ils pas consternés ? et le superbe despote , frappé de crainte , n'embrasse-t il pas étroitement les statues de ses dieux , tremblant que le moment redoutable ne soit arrivé d'expier toutes ses actions criminelles , tous ses ordres tyranniques ? Et quand les vents impétueux , déchaînés sur les flots , balayent devant eux le commandant de la flotte avec ses légions et ses éléphants , ne tâche-t-il pas d'apaiser la Divinité par ses vœux , et d'obtenir à force de prières des vents plus favorables ? Mais en vain : emporté par un tourbillon violent , il n'en trouve pas moins la mort au milieu des écueils ; tant il est vrai qu'une certaine force secrète se joue des évènemens humains , et paraît se plaisir à fouler aux pieds la hache et les faisceaux. Enfin , quand la terre entière vacille sous nos pieds , quand les villes ébranlées s'écroulent , ou menacent ruine ; est-il surprenant que l'homme , plein de mépris pour sa faiblesse , reconnaisse une puissance supérieure , une force surnaturelle et divine , qui règle à son gré l'univers ?

Au reste , l'or et l'argent , l'airain , le fer et le plomb ont été découverts , quand le feu eut consumé de vastes forêts sur les montagnes ,

Montibus in magnis, seu cœli fulmine misso;
 Sive quod inter se bellum sylvestre gerentes,
 Hostibus intulerant ignem formidinis ergo;
 Sive quod, inducti terræ bonitate, volebant
 Pandere agros pingues, et pascua reddere rura;
 Sive feras interficere, et ditescere præda:
 Nam fovea, atque igni prius est venarier ortum,
 Quam sepire plagis saltum, canibusque ciere.
 Quidquid id est, quacunque e causa flammeus
 ardor

Horribili sonitu sylvas exederat altis
 Ab radicibus, et terram percoxerat igni;
 Manabat venis ferventibus in loca terræ
 Concava conveniens argenti rivus et auri,
 Æris item et plumbi: quæ cum concreta vide-
 bant

Posterius claro in terris splendere colore,
 Tollebant nitido capti, lævique lepore;
 Et simili formata videbant esse figura,
 Atque lacunarum fuerant vestigia cuique.
 Tum penetrabat eos, posse hæc liquefacta calore,
 Quamlibet in formam, et faciem decurrere
 rerum,

Et prorsum quamvis in acuta ac tenuia posse
 Mucronum duci fastigia procudendo;
 Ut sibi tela parent, sylvasque excidere possint,
 Materiem lævare, dolare, ac radere tigna,

soit par la chute de la foudre ; soit que les hommes, en combattant dans les bois , employassent la flamme pour effrayer leurs ennemis ; soit que , engagés par la bonté du sol , ils voulussent convertir les forêts en terres labourables ou en prairies ; soit enfin pour détruire plus facilement les bêtes féroces , et s'enrichir de leurs dépouilles : car on se servait , pour la chasse , de fossés et de feu , avant d'entourer les bois de filets , et de les battre avec une meute. Quoi qu'il en soit , quelle qu'ait été la cause de l'incendie , quand la flamme pétillante eut dévoré les forêts jusqu'à la racine , et cuit la terre par son ardeur ; des ruisseaux d'or et d'argent , d'airain et de plomb , après avoir coulé dans les veines brûlantes du globe , se rassemblèrent dans les cavités , et s'y étant durcis et consolidés , on les vit briller ensuite au sein de la terre , et on les recueillit avec soin à cause de leur éclat et de leur beauté. On remarqua qu'ils avaient la même forme que les cavités d'où on les tirait ; ce qui fit conjecturer qu'on pouvait , en les fondant au feu , leur faire prendre toutes les formes et les figures possibles , et , en les frappant , les étendre , les amincir , et les armer même d'une pointe aiguë : on vit qu'alors ils étaient propres à faire des armes , à couper des forêts , à polir et à façonner les matériaux , à équarrir les poutres , à percer , à

Et terebrare etiam, ac pertundere, perque forare.
 Nec minus argento facere hæc auroque parabant,
 Quam validi primum violentis viribus æris:
 Nequicquam; quoniam cedebat victa potestas,
 Nec poterat pariter durum sufferre laborem.
 Nam fuit in pretio magis æs, aurumque jacebat
 Propter inutilitatem hebeti mucrone retusum:
 Nunc jacet æs, aurum in summum successit
 honorem.

Sic volvenda ætas commutat tempora rerum:
 Quod fuit in pretio, fit nullo denique honore.
 Porro aliud succedit, et e contemptibus exit,
 Inque dies magis appetitur, floretque repertum
 Laudibus, et miro est mortales inter honore.

Nunc tibi quo pacto ferri natura reperta
 Sit, facile est ipsam per te cognoscere, Memmi.
 Arma antiqua, manus, unguis, dentesque fue-
 runt,

Et lapides, et item sylvarum fragmina rami,
 Et flammæ, atque ignes, postquam sunt cognita
 primum.

Posterius ferri vis est, ærisque reperta:
 Et prior æris erat quam ferri cognitus usus;
 Quo facilis magis est natura, et copia major.
 Ære solum terræ tractabant, æreque belli
 Miscebant fluctus, et volnera vasta serebant,

excaver, à creuser. On voulut d'abord employer l'or et l'argent aux mêmes usages que l'airain ; mais on ne put y réussir : ces deux métaux n'avaient pas assez de consistance , et ne pouvaient résister à la fatigue. Aussi l'airain fut-il préféré dans ces premiers temps ; et l'or, dont la pointe s'émoissait trop facilement , fut négligé comme un métal inutile : aujourd'hui c'est l'airain qu'on dédaigne , et l'or s'est emparé de toute la considération. Ainsi la révolution des siècles change le sort de tous les êtres. On méprise ce qu'on estimait : on attache de la valeur à ce qu'on dédaignait , on le désire de plus en plus ; il devient l'objet de tous les éloges , il tient le premier rang parmi les humains.

Vous êtes maintenant à portée de deviner, par vous-même, comment on découvrit l'usage du fer. Les premières armes étaient les ongles , les mains, les dents, les pierres, et les branches d'arbres ; ensuite la flamme et le feu , quand ils eurent été trouvés. Ce ne fut que long-temps après qu'on connut les propriétés du fer et de l'airain : mais l'usage de l'airain précéda celui du fer, parce qu'il était plus aisé à travailler, et plus commun. C'était avec l'airain qu'on labourait la terre ; c'était avec l'airain qu'on livrait les combats , qu'on semait la mort , et qu'on s'emparait

Et pecus, atque agros adimebant : nam facile
ollis

Omnia cedebant armatis nuda et inerma.
Inde minutatim processit ferreus ensis,
Versaque in opprobrium species est falcis ahenæ;
Et ferro cœpere solum præscindere terræ,
Exæquataque sunt creperi certamina belli.

Et prius est reppertum in equi conscendere
costas

Et moderarier hunc frænis, dextraque vigere,
Quam bijugo curru belli tentare pericla;
Et bijugo prius est, quam bis conjungere binos,
Et quam falciferos inventum ascendere currus.
Inde boves Lucas turrato corpore tetros,
Anguimanos, belli docuerunt volnera Pœni
Sufferre, et magnas Martis turbare catervas.
Sic alid ex alio peperit discordia tristis,
Horribile humanis quod gentibus esset in
armis;

Inque dies belli terroribus addidit augmen.
Teutarunt etiam tauros in mœnere belli,
Expertique sues sævos sunt mittere in hostes;
Et validos Parthi præ se misere leones
Cum ductoribus armatis, sævisque magistris,
Qui moderarier hos possent, vinclisque tenere.
Nequicquam; quoniam permista cæde calentes,

des troupeaux et des champs. Nu et sans défense, pouvait-on résister à des gens armés? insensiblement le fer se convertit en épée, la faux d'airain fut rejetée avec mépris : ce fut avec le fer qu'on déchira le sol, et qu'on décida le sort incertain des batailles.

On imagina de presser les flancs du coursier, et de régler ses mouvemens avec les rênes, en combattant de la main droite, avant d'affronter les hasards de la guerre sur un char à deux chevaux; et cette dernière invention précéda l'attelage de quatre coursiers, et l'usage des chars armés de faux. Ensuite le Carthaginois apprit au monstrueux quadrupède dont le dos porte des tours, et dont la trompe flexible se replie comme un serpent, à supporter les blessures, et à répandre le trouble dans les armées. Ainsi la discorde sanguinaire n'inventa que l'un après l'autre les moyens de destruction, en ajoutant chaque jour un surcroît d'horreur à la guerre. On essaya même dans les combats la fureur des taureaux, on dressa au meurtre les sangliers cruels : les Parthes se firent précéder par des lions effrayans avec des conducteurs armés, maîtres terribles, destinés à modérer leur ardeur, et à les tenir dans les chaînes. Mais en vain : ces redoutables animaux, échauffés par le sang et le carnage, por-

Turbabant sævi nullo discrimine turmas,
 Terrificas capitum quatientes undique cristas;
 Nec poterant equites fremitu perterrita equorum
 Pectora mulcere, et frænis convertere in hostes.
 Irritata lææ jaciebant corpora saltu
 Undique, et adversum venientibus ora petebant;
 Et nec opinantes a tergo diripiebant,
 Deplexæque dabant in terram volnere vinctos,
 Morsibus affixæ validis, atque unguibus uncis.
 Jactabantque sues tauri, pedibusque terebant;
 Et latera, ac ventres hauribant subter equorum
 Cornibus, ad terramque minanti mente ruebant.
 At validis socios cædebant dentibus apri,
 Tela infracta suo tingentes sanguine sævi;
 Permistasque dabant equitum peditumque ruinas.
 Nam transversa feros exhibant dentis adactus
 Jumenta, aut pedibus ventos erecta petebant:
 Nequicquam; quoniam a nervis succisa videres
 Concidere, atque gravi terram consternere
 casu.

Sic, quos ante domi domitos satis esse putabant,
 Efferviscere cernebant in rebus agundis,

1322. *Sues.* Omnino legendum *suos*: quid enim
 noxæ inde hominibus, si sues, id est apros, jactas-
 sent tauri? Adde, quod huic opponatur nox, v. 1325,
 similis strages, quam non inter tauros, sed domi-
 nos, seu socios, edebant apri. *Hav.*

1333. *Wak.* et *Hav.* *Effervescere.*

taient le trouble partout indistinctement , et faisaient flotter de tous côtés leurs monstrueuses crinières ; les cavaliers ne pouvaient rassurer leurs coursiers de l'effroi que leur causaient ces affreux rugissemens , ni les faire avancer à l'aide du mors vers l'ennemi. Les lionnes furieuses s'élançaient en bondissant d'une armée à l'autre , présentaient leur gueule menaçante à tout ce qu'elles rencontraient , attaquaient leur proie par-derrière , la faisaient tomber sous leurs coups , et la déchiraient avec leurs griffes et leurs dents. Les taureaux enlevaient et foulaient aux pieds les sangliers , plongeaient leurs cornes sous le ventre et dans le flanc des coursiers , et les menaçaient encore , après les avoir terrassés. Les sangliers, de leur côté, faisaient sentir à leurs propres alliés la force de leurs défenses ; ils teignaient de leur sang les traits brisés sur leur peau, et, irrités de nouveau par ces blessures, ils confondaient sous leurs coups les cavaliers et les fantassins. En vain les chevaux se détournaient de la direction de leurs dents , et se dressaient sur leurs pieds de derrière : vous auriez vu leurs jarrets, tranchés en un moment , abandonner la masse de leur corps à une pesante chute. Ainsi ces animaux furieux qu'on croyait avoir domptés par les exercices domestiques , on les voyait au milieu

Volneribus, clamore, fuga, terrore, tumultu;
 Nec poterant ullam partem reducere eorum.
 Diffugiebat enim varium genus omne ferarum;
 Ut nunc sæpe boves Lucae ferro male mactæ
 Diffugiunt, fera facta suis cum multa dedere.
 Sic fuit, ut facerent: sed vix adducor, ut ante
 Non quierint animo præsentire, atque videre,
 Quam commune malum fuerat, fædumque
 futurum.

Et magis id possis factum contendere in omni,
 In variis mundis, varia ratione creatis,
 Quam certo, atque uno terrarum quolibet orbi.
 Sed facere id non tam vincendi spe voluerunt,
 Quam dare quod gement hostes, ipsique
 perire,
 Qui numero diffidebant, armisque vacabant.

Nexilis ante fuit vestis, quam textile tegmen:
 Textile post ferrum est; quia ferro tela paran-
 tur;

Nec ratione alia possunt tam lævia gigni
 Insilia, ac fusi, et radii, scapique sonantes.

Et facere ante viros lanam natura coegit,
 Quam muliebri genus: nam longe præstat in
 arte,

1349. *Parantur*. Codd. et Gifanius *paratur*: *tela*
 enim aliquando significat ipsum instrumentum textori-
 um, cui accommodatur tela. *Creech*.

de l'action , des blessures , des cris , de la fuite , de la terreur et du tumulte , reprendre leur naturel féroce ; il était impossible d'en ramener aucun. Ils se dispersaient chacun de leur côté ; en un mot , ils faisaient ce que font encore aujourd'hui parmi nous les éléphants blessés à la guerre , qui fuient , après avoir répandu le carnage dans l'armée même qu'ils sont faits pour défendre. Néanmoins , je ne puis me persuader que les hommes n'aient pas prévu les malheurs communs qui résulteraient pour eux de cet usage , avant d'en avoir été les victimes ; et j'aimerais autant que vous en fissiez une loi générale , commune à tous les mondes différemment constitués par la nature , que de les restreindre à notre monde particulier. Encore ne fut-ce pas l'espoir de vaincre qui inspira cette barbare idée ; mais ceux qui se défiaient de leur nombre , et qui n'avaient pas d'autres armes , voulurent , en périssant eux-mêmes , rendre la victoire funeste à leurs ennemis.

On nouait les vêtemens avant d'en faire des tissus : l'art du tisserand suivit la découverte du fer ; c'était avec le fer seul qu'on pouvait se procurer des instrumens aussi délicats que la marche , le fuseau , la navette et la lame.

La nature força les hommes à travailler la laine , avant d'employer les femmes à ces ouvrages , parce que les hommes sont plus indus-

Et solertius est multo genus omne virile ;
 Agricolæ donec vitio vertere severi ,
 Ut muliebribus id manibus concedere vellent ,
 Atque ipsi potius durum sufferre laborem ,
 Atque opere in duro durarent membra , manus-
 que.

At specimen sationis, et insitionis origo
 Ipsa fuit rerum primum natura creatrix ;
 Arboribus quoniam baccæ, glandesque caducæ
 Tempestiva dabant pullorum examina subter.
 Unde etiam libitum est stirpes committere
 ramis ,
 Et nova defodere in terram virgulta per agros :
 Inde aliam, atque aliam culturam dulcis agelli
 Tentabant, fructusque feros mansuescere terra
 Cernebant indulgendo, blandeque colendo.
 Inque dies magis in montem succedere sylvas
 Cogebant, infraque locum concedere cultis ;
 Prata, lacus, rivos, segetes, vinetaque læta
 Collibus, et campis ut haberent, atque olearum
 Cærulea distinguens inter plaga currere posset
 Per tumulos, et convalles, camposque profusa :
 Ut nunc esse vides vario distincta lepore

trieux, et plus propres à exceller dans les arts ; mais le mâle laboureur leur en ayant fait un crime, ils abandonnèrent cette occupation aux mains des femmes, et gardèrent pour eux les travaux les plus pénibles, les exercices les plus propres à endurcir et à fortifier leurs membres.

Ce fut encore la nature elle-même qui apprit aux hommes l'art de planter et de greffer, en leur montrant les graines et les glands, qui, chacun dans leur saison, produisaient, sous les arbres d'où ils étaient tombés, un nouvel essaim d'arbustes. Ce fut sur ce modèle qu'ils essayèrent d'insérer, dans les rameaux, des rejettons d'une nature différente, et de planter de nouveaux arbustes dans les champs : ils firent ainsi tous les jours de nouvelles tentatives sur la culture des terres, et voyaient les fruits les plus sauvages s'adoucir avec des soins et de tendres ménagemens. Ils forcèrent les forêts de se reculer de plus en plus sur la cime des monts, et de céder à la culture les lieux inférieurs ; afin que les collines et les plaines ne fussent plus occupées que par les prairies, les lacs, les ruisseaux, les moissons, et les vignobles, au milieu desquels serpentaient de longues rangées d'olivier, dirigées dans toute l'étendue des collines, des monticules et des plaines : ainsi nous voyons encore aujour-

Omnia , quæ pomis intersita dulcibus ornant ;
Arbustisque tenent felicibus obsita circum.

At liquidas avium voces imitarier ore
Ante fuit multo , quam lævia carmina cantu
Concelebrare homines possent , auresque juvare.
Et Zephyri cava per calamorum sibila primum
Agrestes docuere cavas inflare cicutas.
Inde minutatim dulces didicere querelas ,
Tibia quas fundit digitis pulsata canentum ,
Avia per nemora , ac sylvas saltusque reperta ,
Per loca pastorum deserta , atque otia dia.
Sic unum quidquid paulatim protrahit ætas
In medium , ratioque in luminis eruit oras.
Hæc animos ollis mulcebant , atque juvabant
Cum satiate cibi : nam tum sunt omnia cordi.
Sæpe itaque iuter se postrati in gramine molli
Propter aquæ rivum , sub ramis arboris altæ ,
Non magnis opibus jucunde corpora habebant ;
Præsertim cum tempestas ridebat , et anni
Tempora pingebant viridantes floribus herbas.
Tum joca , tum sermo , tum dulces esse cachinni
Consuerant : agrestis enim tum musa vigebat.
Tum caput , atque humeros plexis redimire coro-
nis ,
Floribus , et foliis lascivia læta monebat ;

1389. *Omnia cordi.* Faber , *otia cordi* : venuste.
Creech. — Omnino placet Fabri illud *otia* : recum-
bere enim in pratis , curare corpora ; joca , sermones
serere , etc. otiosorum sunt. *Hav.*

d'hui les campagnes coupées ou bordées d'arbres fruitiers , offrir à l'œil une variété agréable.

On imitait avec la voix le gazouillement des oiseaux , long temps avant que des vers harmonieux , soutenus des charmes de la mélodie , flattassent les oreilles. Le sifflement excité par les zéphyr dans le creux des roseaux , apprit d'abord aux hommes à enfler un chalumeau champêtre. Insensiblement la flûte , animée par des doigts agiles , et accompagnée de la voix , fit entendre ses douces plaintes ; son usage fut découvert dans les forêts écartées , dans les bois , dans les solitudes , et on la doit aux doux loisirs des bergers. Ainsi le temps donne peu à peu naissance aux différens arts , et le génie les perfectionne. Ces amusemens innocens charmaient leurs ennuis , à la suite d'un repas frugal , dans ces momens où le repos est délicieux. Souvent même étendus en cercle sur un tendre gazon , au bord d'un ruisseau , à l'ombre d'un arbre élevé , ils se procuraient à peu de frais des plaisirs simples et purs , surtout dans la riante saison , quand le printemps animait la verdure des prairies par l'éclat des fleurs. Alors , au milieu des ris , des jeux , des doux propos , leur muse agreste prenait son essor. La gaieté leur inspirait d'orner leurs têtes et leurs épaules de couronnes de fleurs , et de guirlandes de feuillages ; et leurs pieds rus-

Atque extra numerum procedere membra mo-
ventes

Duriter, et duro terram pede pellere matrem :
Unde oriebantur risus, dulcesque cachinni,
Omnia quod nova tum magis hæc, et mira vige-
bant.

Et vigilantibus hinc aderant solatia somni,
Ducere multimodis voces, et flectere cantus,
Et supera calamos unco percurrere labro.
Unde etiam vigiles nunc hæc accepta tuentur,
Et numerum servare genus didicere; neque hilo
Majorem interea capiunt dulcedini' fructum,
Quam sylvestre genus capiebat terrigenarum.

Nam quod adest præsto, nisi quid cognovi-
mus ante

Suavius, in primis placet, et pollere videtur;
Posteriorque fere melior res, illa reperta
Perdit, et immutat sensus ad pristina quæque.
Sic odium cœpit glandis; sic illa relicta
Strata cubilia sunt herbis, et frondibus aucta.
Pellis item cecidit; vestis contempta ferina est :
Quam reor invidia tali tunc esse repertam,
Ut lethum insidiis, qui gessit primus, obiret;
Et tandem inter eos distractum, sanguine multo
Dispensisse, neque in fructum convertere quisse.

Tunc igitur pelles, nunc aurum, et purpura
curis

Exercent hominum vitam, belloque fatigant.

tiques frappaient lourdement , sans souplesse et sans mesure, cette terre, leur mère commune : de là naissaient de douces risées et d'innocens éclats, parce que la nouveauté de ces plaisirs les rendait plus piquans. On se consolait de l'insomnie en pliant sa voix à des accens variés, ou en promenant ses lèvres serrées sur des chalumeaux. Tels sont encore aujourd'hui nos amusemens pendant la veillée ; nous connaissons les règles de l'harmonie ; mais , avec plus de ressources , nous ne sommes pas plus heureux que ces anciens habitans des forêts , tous enfans de la terre.

Car le bien présent obtient la préférence , si nous n'avions rien connu de supérieur auparavant ; mais une nouvelle découverte fait tort aux anciennes , et change entièrement nos goûts. Ainsi nous avons dédaigné le gland, nous avons renoncé à ces simples couches de feuilles et de gazon. Les dépouilles des bêtes féroces sont tombées de même dans le mépris : cependant je ne doute pas que l'inventeur de ce vêtement grossier n'ait été l'objet de la jalousie générale , que les autres hommes ne l'aient fait périr en trahison , et n'aient partagé entre eux sa dépouille sanglante , sans en jouir eux-mêmes.

C'étaient donc jadis de simples peaux , c'est aujourd'hui l'or et la pourpre qui sont devenus l'objet de nos soucis et de nos combats. Aussi

Quo magis in nobis (ut opinor) culpa residit.

Frigus enim nudos sine pellibus excruciabat

Terrigenas : at nos nil lædit veste carere

Purpurea , atque auro , signisque ingentibus

apta ;

Dum plebeia tamen sit , quæ defendere possit.

Ergo hominum genus incassum , frustra que labo-

rat ,

Semper et in curis consumit inanibus ævum ;

Nimirum , quia non cognovit , quæ sit habendi

Finis , et omnino quoad crescat vera voluptas :

Idque minutatim vitam provexit in altum ,

Et belli magnos commovit funditus æstus .

At vigiles mundi magnum et versatile templum

Sol et luna suo lustrantes lumine circum .

Perdocuere homines annorum tempora verti ;

Et certa ratione geri rem , atque ordine certo.

Jam validis septi degebant turribus ævum ,

Et divisa colebatur , discretaque tellus.

Tum mare velivolum florebat navibu' pandis ;

Auxilia , et socios jam pacto fœdere habebant ,

Carminibus cum res gestas cœpere poetæ

Tradere , nec multo priu' sunt elementa re-

perta.

sommes-nous plus coupables que ces enfans de la terre. Ils étaient nus ; la toison des animaux leur était nécessaire contre le froid. Mais à nous qu'importent l'or, la pourpre et les riches broderies, quand nous sommes à l'abri sous une étoffe commune ? Ainsi l'homme se tourmente et s'épuise en vain ; il consume ses jours dans des soins superflus, parce qu'il ne met point de bornes à sa cupidité, parce qu'il ne connaît pas les limites au-delà desquelles le véritable plaisir ne croît plus. Voilà ce qui a rendu peu à peu la vie humaine si orageuse, et suscité tant de guerres cruelles qui bouleversent la société.

Le soleil et la lune, ces deux globes éclatans qui promènent alternativement leur lumière dans le riche palais des cieux, ont fait connaître aux hommes la vicissitude constante des saisons, et l'ordre invariable qui règne dans la nature.

Déjà l'homme vivait sous l'abri de ses tours et de ses forteresses. La terre était divisée entre ses habitans, la culture florissante, la mer couverte de voiles innombrables, les nations unies d'intérêts et liées par des traités, lorsque les poètes, par leurs chants, transmirent les événemens à la postérité : l'invention de l'écriture est peu antérieure à cette époque. Voilà pourquoi il

Propterea , quid sit prius actum respicere ætas
Nostra nequit , nisi qua ratio vestigia monstrat.

Navigia , atque agri culturas , mœnia , leges ,
Arma , vias , vestes , et cœtera de genere horum ,
Præmia , delicias quoque vitæ funditus omnes ,
Carmina , picturas , et dædala signa polire ,
Usus , et impigræ simul experientia mentis
Paulatim docuit pedetentim progredientes.
Sic unum quidquid paulatim protrahit ætas
In medium , ratioque in luminis eruit oras.
Namque alid ex alio clarescere corde videmus
Artibus , ad summum donec venere cacumen.

FINIS LIBRI QUINTI.

ne nous reste de ces anciens temps d'autres traces que celles que la raison peut entrevoir confusément.

La navigation, l'agriculture, l'architecture, la jurisprudence, l'art de forger les armes, de construire les chemins, de préparer les étoffes, les autres inventions de ce genre, les arts même de pur agrément, comme la poésie, la peinture, la sculpture, ont été le fruit tardif du besoin, de l'activité et de l'expérience. Ainsi le temps amène pas à pas les découvertes, l'industrie en accélère les progrès, et le génie y porte sans cesse un nouveau jour, jusqu'à ce qu'elles aient atteint leur dernier degré de perfection.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

NOTES

D U

LIVRE CINQUIÈME.

Pag. 156, v. 9. **C**E début de Lucrèce a donné lieu à des accusations très-graves contre Epicure : ses adversaires lui reprochent d'avoir voulu se faire passer pour dieu ; ils s'appuient surtout de l'autorité de Plutarque, Col. lib. 1. Colotès, disciple d'Epicure, enflammé par les discours sublimes qu'il entendait de la bouche de son maître, dans un mouvement d'enthousiasme, se jeta à ses genoux, qu'il embrassa avec transport. De là un cri de guerre général contre Epicure : de là ces imputations contradictoires d'avoir voulu anéantir les dieux, et de s'être fait dieu lui-même, d'avoir entrepris de saper toute religion, et de s'être érigé lui-même en fondateur de religion ; comme si, d'ailleurs, l'action de tomber aux genoux n'était pas souvent un simple mouvement d'amour filial ; comme si *genua amplexus*, dans les poètes, n'était pas une expression consacrée, pour désigner le respect et la reconnaissance. Mais Lucrèce donne à Epicure le titre de dieu. Lucrèce s'est expliqué lui-même assez clairement dans son troisième livre, par ce vers :

Ut nihil impediat dignam diis degere vitam.

Il regardait, selon la doctrine d'Epicure, les dieux comme des êtres souverainement heureux :

Nam privata dolore omni, privata periculis, etc.

Ce n'est donc que métaphoriquement qu'il appelle Epicure un dieu, pour avoir enseigné aux hommes l'art de vivre heureux, art bien au-dessus de celui de cultiver les moissons et les vignes. En un mot, il est si éloigné de penser qu'Epicure soit vraiment un dieu, qu'il ne regarde pas même comme tels ce Bacchus et cette Cérès avec lesquels il le compare, puisqu'il dit dans son second livre :

*Hic si quis mare Neptunum, Cereremque vocare
Constituét fruges, et Bacchi nomine abuti
Mavult, quam laticis proprium proferre voca-
men, etc.*

Ce sont donc les services, et non pas les personnes, que Lucrèce met ici en parallèle. Je suis honteux de réfuter de pareilles objections; mais il s'est trouvé des gens qui n'ont pas été honteux de les proposer sérieusement.

Pag. 166, v. 117. Lucrèce attaque ici Aristote, qui se vantait d'avoir été le premier philosophe qui eût reconnu l'éternité du monde. Néanmoins, outre que Parménide, Pythagore, Mélisse et Philolaüs ont été du même avis, on ne saurait douter que les premiers théologiens n'aient regardé les astres comme autant de divinités : le principe sur lequel

Aristote appuyait l'indestructibilité du monde , était donc presque aussi ancien que la philosophie , s'il est vrai surtout , comme le prétendent quelques-uns , que le mot Θεός, *Deus*, vienne du verbe θέω, *currere*, à cause du mouvement continu des astres. Quoiqu'il en soit, on est obligé de convenir qu'Aristote a été celui de tous les philosophes qui avait le plus à cœur l'éternité du monde : il poussait même cette opinion jusqu'au fanatisme ; il accusait d'impiété ceux qui soutiennent le sentiment contraire , et qui osent assujettir aux lois générales de la destruction le soleil , la lune , les astres , ces dieux visibles de la nature. C'est à quoi Lucrèce fait allusion par ces vers :

*Propterea que putes ritu par esse Gigantum,
Pendere eos poenas immani pro scelere omnes,
Qui ratione sua disturbent moenia mundi, etc.*

On ajoute qu'Aristote disait , en plaisantant , qu'il avait craint jusqu'alors que sa maison ne tombât sur lui de vétusté , mais qu'il était menacé d'une chute bien plus terrible , de la ruine du monde entier , dont quelques philosophes lui faisaient peur. Voy. les notes du marquis d'Argens , sur le chap. I d'Ocellus Lucanus , §. 15 , note 14 ; voyez aussi Gassendi.

Page. 168 , v. 156. Lucrèce promet de parler au long de la nature des dieux , mais il n'en traite nulle part : cette raison et plusieurs autres me font croire , quoi qu'en dise Gassendi , que son poème n'est

pas fini. Pour suppléer à ce point de la doctrine d'Epicure que Lucrèce ne nous a point transmis, remarquons que, dans les principes de l'Epicuréisme, Dieu était défini *un animal immortel et heureux*, ζῷον ἀθάρατον καὶ μακρόπιον· définition adoptée aussi par Platon et par Aristote, qui appelaient Dieu *animal sempiternum et optimum*. Porphyre, pour se conformer à cette opinion presque générale des philosophes, divisait l'animal en *immortel*, comme Dieu, et *mortel*, comme l'homme. Epicure donnait aux dieux la forme humaine, qu'il regardait comme la plus parfaite de toutes celles que nous connaissons : mais, pour les mettre à l'abri de la dissolution à laquelle est sujette toute agrégation grossière, il leur donnait, non pas un corps, mais une substance déliée qui en tenait lieu, *non corpus, sed quasi corpus* ; il faisait circuler dans leurs veines, non pas du sang, mais un fluide infiniment plus subtil, et doué d'une plus grande vertu, *non sanguinem, sed quasi sanguinem*. Cic. lib. 1, de Nat. Deor. C'est dans ce sens qu'il faut entendre les vers précédens :

*Tenuis enim natura deum, longeque remota
Sensibus a nostris.*

Quant aux attributs qu'Epicure reconnaissait dans les dieux, on les trouve tous réunis dans ces vers de Lucrèce, lib. 1, pag. 8 :

*Omnis enim per se divum natura necesse est
Immortali ævos summa cum pace fruatur,
Semota ab nostris rebus, sejunctaque longe ;*

*Nam privata dolore omni, privata periculis,
Ipsa suis pollens opibus, nil indiga nostri,
Nec bene promeritis capitur, nec tangitur ira.*

Était-ce une inconséquence à Epicure d'adorer des dieux à qui il refusait toute influence sur les affaires humaines? ne pouvait-il pas les vénérer comme des êtres d'un ordre supérieur, d'une nature immortelle, de qui il n'attendait rien à la vérité, mais qui n'en avaient pas moins des droits sur cet hommage involontaire qu'on rend toujours à la supériorité?

Ibid. v. 157. Lucrèce a particulièrement en vue Platon dans ce morceau. Ce philosophe pensait que le monde n'aurait pas de fin, non qu'il fût indestructible de sa nature, mais parce qu'il regardait comme indigne de la majesté de l'Être suprême de permettre qu'un ouvrage travaillé avec tant d'art, de sagesse et de perfection tombât jamais en ruine :

*Nec fas esse, deum quod sit ratione vetusta
Gentibus humanis fundatum perpetuo ævo,
Sollicitare suis ullum de sedibus unquam,
Nec verbis vexare, et ab imo evertere summam.*

Pag. 170, v. 182. Pour entendre ce raisonnement, il faut se rappeler la manière dont Lucrèce a expliqué la formation des idées dans le chant précédent, par l'introduction de simulacres déliés qui apportent dans nos âmes les images des objets. « Or, dit-il, avant la formation de l'univers, ces simu-

l'acres représentatifs du monde et de ses différentes parties ne pouvaient pas en émaner, ni donner par conséquent aux dieux l'idée de l'ouvrage qu'ils voulaient construire : il est donc nécessaire que la mécanique seule, sans intelligence, ait présidé à la formation du monde. » C'était pour prévenir cette objection que Platon avait imaginé ces idées éternelles, ces archétypes incréés, enfin ce monde insensible qui avait servi de modèle à la Divinité pour la formation du monde sensible.

Pag. 174, v. 205. On sait que les anciens divisaient le globe terrestre en cinq zones, ou cinq parties comprises entre les deux poles, comme nous l'avons fait depuis eux. Ovide les décrit ainsi, Met. lib. I, v. 45 et suiv. :

*Utque duæ dextra cœlum, totidemque sinistra
 Parte secant zonæ, quinta est ardentior illis;
 Sic onus inclusum numero distinxit eodem
 Cura Dei, totidemque plagæ tellure premuntur.
 Quarum quæ media est, non est habitabilis æstu;
 Nix tegit alta duas : totidem inter utramque
 locavit,
 Temperiemque dedit, mixta cum frigore flamma.*

Virgile, Georg. lib. I, v. 223, les décrit ainsi :

*Quinque tenent cœlum zonæ, quarum una corusco
 Semper sole rubens, et torrida semper ab igni.
 Quam circum extremæ dextra lævaque trahuntur
 Cærulea glacie concretæ atque imbribus atris :
 Has inter mediamque, duæ mortalibus ægris
 Munere concessæ divum.*

Il est évident que Lucrèce ne suit pas cette division ; car il aurait dit qu'il y a trois parties, ou trois cinquièmes de la terre, d'inhabitables. Il suppose donc le globe divisé en trois parties, et assure que, de ces trois tiers, il y en a deux où l'homme ne peut vivre : en effet, la zone torride et les zones glaciales font près des deux tiers du globe.

Pag. 174, v. 223. Chez les anciens, la naissance était regardée comme un mal, et la mort comme un bien : ces idées se trouvent même chez les peuples du nouveau monde. Au Mexique, à la naissance d'un enfant, on lui disait : *Enfant, tu es venu au monde pour souffrir ; souffre, et tais-toi*. Dans le même pays, on faisait aux nouveaux mariés une exhortation, par laquelle on prétendait les préparer aux peines et aux misères qu'ils allaient avoir à souffrir en ce monde. Les Chinois sont encore dans l'usage de se faire construire un cercueil long-temps avant leur mort ; les pauvres mêmes n'y manquent pas : on les conserve chez soi, on va les visiter tous les jours ; et ce meuble est réputé le plus précieux de la maison. C'étaient ces idées tristes et lugubres qui avaient mis le célibat en honneur chez un grand nombre de peuples, avant que la religion chrétienne en eût sanctifié la pratique par des motifs plus relevés : les prêtres égyptiens observaient la chasteté, et buvaient des liqueurs refroidissantes, ou même quelquefois se mutilaient ; les Esséniens et les Nazaréens chez les Hébreux, les gymnosophistes chez les Indiens, les hiérophantes chez les Athéniens observaient un célibat aussi rigoureux que nos anachorètes. Il en

était de même des Pythagoriciens et des Cyniques ; ce qui a fait regarder les anciennes sectes de philosophes comme des ordres de Pénitens. La loi du célibat était prescrite en Perse aux filles du soleil ; et l'on sait avec quelle rigueur les Romains punissaient dans leurs Vestales les transgressions opposées à la continence. Strabon dit que , parmi les peuples de la Thrace , on voyait des sociétés de gens qui vivaient sans femmes , et qui menaient une vie austère et innocente : c'est encore au même principe que l'on peut attribuer l'origine de ces Amazones ou religieuses guerrières , si tant est qu'elles aient jamais existé. En Amérique , chez quelques Sauvages , l'usage veut que le mari se mette au lit , lorsque la femme est accouchée : la même chose se pratiquait chez les Celtibériens , suivant Strabon , et dans l'île de Corse , suivant Diodore de Sicile. Cette conduite du mari paraît fondée sur le regret qu'il a d'avoir donné le jour à un être de son espèce ; et cette conjecture paraît d'autant plus vraisemblable , que , pendant sa retraite , le mari observe un jeûne rigoureux , et s'abstient même de boire , en sorte qu'il maigrit considérablement. Vid. *Antiq. dévoil.* liv. II, chap. III.

Pag. 176 , v. 236. Ce n'est pas sans dessein que Lucrece décrit les vicissitudes continuelles qu'éprouvent les quatre élémens : son but n'est pas seulement d'en conclure que le monde est périssable , mais encore de prouver que les quatre élémens ne sont pas des divinités. En effet il n'y en avait aucun à qui les hommes n'eussent élevé des autels : c'est

ce qui a déjà été prouvé de la terre , de l'eau et du feu dans les notes des livres précédens. Quant à l'air, ce corps subtil qui pénètre nos corps et agit si puissamment sur la machine , dans le sein duquel se forment les nuages , les vents , la grêle , les foudres et les tempêtes , cette espèce d'entrepôt commun entre le ciel et la terre , cet agent essentiel de la vue , de l'ouïe , de l'odorat , de la parole et de la respiration , cet élément enfin dont les trois autres paraissent avoir besoin , et qui n'a lui-même aucun besoin d'eux , l'air avait certainement plus de droits que tout autre corps sur l'adoration des premiers hommes, qui cherchaient sans cesse autour d'eux des objets de leur culte. Aussi fut-il adoré dans l'Assyrie et dans l'Afrique : *Assyrii et pars Afrorum aerem habere ducatum elementorum voluñt , et hunc imaginata veneratione venerantur ; nam hunc eundem nomine Junonis et Veneris virginis consecrarunt.* Firmicus , lib. de Error. Prof. Relig. Les Romains l'adoraient aussi sous les noms de Jupiter et de Junon ; double qualification , qu'on ne peut entendre , sans savoir que les Egyptiens distinguaient dans chaque élément le mâle et la femelle. Dans l'air , le vent était mâle , et le brouillard femelle. L'eau salée était mâle , et l'eau douce femelle. Dans le feu pareillement , la partie brûlante était regardée comme mâle , et la partie lumineuse comme femelle. Enfin , dans la terre , la partie dure , comme les rochers , était mâle ; la partie molle et végétale , femelle. En un mot , ils étendaient jusqu'aux élémens la distinction des deux sexes , remarquée dès lors même dans les arbres et les plantes. C'est Sénèque qui nous

à conservé ces détails : « *Ægyptii quatuor elementa fecere ; deinde ex singulis bina , marem et feminam . Aerem marem judicant , qua ventus est ; feminam , qua nebulosus et iners . Aquam virilem vocant mare ; muliebrem omnem aliam . Ignem vocant masculum , qua ardet flamma ; et feminam , qua lucet innoxius tactu . Terram fortio rem marem vocant , saxa cautesque ; feminæ nomen assignant huic tractabili ad culturam .* Nat. Quæst. lib. III, chap. 14. Il est remarquable que les Chinois ne regardent pas l'air comme un élément particulier , mais comme une simple évaporation de la terre. Vid. Herbert de Cherbury , de Relig. Gentil. cap. X.

Pag. 184, v. 327. Ocellus Lucanus répond à cette objection de Lucrèce que , si l'histoire grecque ne commence qu'à Inachus , cette époque doit être moins regardée comme un premier commencement , que comme la suite d'un changement arrivé dans ce pays , qui a souvent été barbare , et le sera souvent encore : ces révolutions étaient occasionnées non seulement par des incursions de Barbares , mais par la nature elle-même , qui n'est jamais à la vérité ni plus forte ni plus faible , mais qui , se renouvelant tous les jours , semble prendre un commencement par rapport à nous. Vid. Ocel. Réf. chap. 3. §. 5. Horace répond aussi à la même difficulté par cette belle strophe :

*Vixere fortes ante Agamemnona
Multi ; sed omnes illacrymabiles
Urgentur , ignotique , longa
Nocte , carent quia vate sacro.*

Lib. IV, Od. 9.

Pag. 186, v. 341. On ne peut lire l'histoire des anciens peuples, et de ceux que les découvertes modernes nous ont fait connaître, sans remarquer que presque toutes les nations de la terre ont eu et ont encore des traditions qui leur ont transmis des changemens arrivés autrefois dans la nature : les unes nous retracent des révolutions dans le soleil même, dans les planètes, et dans toute l'étendue des cieux ; les autres parlent d'incendies qui ont dévoré la terre. Les Egyptiens, vers le solstice d'été, avaient coutume de teindre en rouge leurs maisons, leurs troupeaux, leurs arbres et leurs fruits, en commémoration, disaient-ils, d'un incendie causé par la chute de Phaéton. En vain quelques savans prétendent que le feu de la saint Jean, qui se tire vers le même temps dans plusieurs pays, est une institution de la même nature ; nous savons, à n'en pas douter, qu'il est fondé sur un passage de l'Écriture, qui dit que les nations se réjouiront en ce jour, *Et multi ejus in nativitate gaudebunt* : St. Luc, chap. I, v. 14. Mais il n'y a pas de fait dont les monumens soient plus généralement attestés que ceux du déluge. Non-seulement la tradition qui nous a transmis ce fait, est la plus ancienne de toutes, mais encore elle est claire et intelligible : elle nous présente un fait qui peut se justifier et se confirmer, 1^o. par l'universalité des suffrages, puisque la tradition de ce fait se trouve dans toutes les langues et dans toutes les contrées du monde ; 2^o. par le progrès sensible des nations, et la perfection successivé de tous les différens arts. Quoique l'histoire profane ne puisse atteindre aux premiers temps, elle nous montre, sinon le genre hu-

main naissant, du moins une infinité de nations encore dans une espèce d'enfance : ces nations croissent, se fortifient peu à peu, et soumettent insensiblement une grande portion de la terre à leur empire. 3°. L'œil du physicien a su remarquer les monumens authentiques de ces anciennes révolutions; il les a vus gravés partout en caractères ineffaçables. S'il a fouillé la terre, il n'y a trouvé que des débris accumulés et déplacés; il a trouvé des amas immenses de coquilles au sommet des montagnes, aujourd'hui les plus éloignées de la mer : il a trouvé des restes indubitables de poissons dans les profondeurs de la terre, il y a trouvé pareillement des végétaux dont l'origine ne lui a point paru douteuse; enfin il a trouvé dans les couches de la terre qu'il habite, des ossemens et des restes d'êtres animés qui ne vivent aujourd'hui qu'à leur surface, ou dans les eaux. Ces faits, ignorés du vulgaire, mais connus actuellement de tous ceux qui observent la nature, forcent le physicien de reconnaître que toute la surface de la terre a été inondée par un déluge universel.

Pag. 192, v. 408. Lucrèce a ici en vue les Stoïciens, qui assuraient que, « après une longue suite d'années, la substance humide des eaux étant épuisée, et la terre se trouvant enfin desséchée, et hors d'état de fournir plus long-temps à la nourriture des astres, à cause de son aridité, le feu s'attacherait à toutes les parties du monde, et consumerait toutes choses. » Voilà ce qu'annonce Ovide dans ces vers des Mét. lib. I :

Esse quoque in fatis reminiscitur, adfore tempus,

*Quo mare , quo tellus , correptaque regia cœli
Ardeat , et mundi moles operosa laboret.*

Tous les poètes avaient adopté cette idée , comme un tableau propre à remuer vivement l'imagination : Sénèque et Lucain on fait la description de cette ruine de l'univers d'une manière capable d'inspirer l'horreur et l'effroi. Voilà comme le premier s'explique :

*Jamjam legibus obrutis
Mundo cum veniet dies ,
Australis polus obruet
Quidquid per Lybiam jacet ,
Et sparsus Garamas tenet.
Arctous polus obruet
Quidquid subjacet axibus ,
Et siccus Boreas ferit.
Amissum trepidus polo
Titan excutiet diem.
Cœli regia concidens
Ortus atque obitus trahet :
Atque omnes pariter deos
Perdet mors aliqua , et chaos ;
Et mors fata novissima
In se constituet sibi.
Quis mundum capiet locus ?*

Sénèq. Herc. OEt. Act. III , v. 1102.

Lucain ne s'exprime pas avec moins d'énergie :

*Cum , compage soluta ,
Sœcula tot mundi suprema coegerit hora ,*

*Antiquum repetent iterum chaos omnia , mixtis
Sidera sideribus concurrent , ignea pontum
Astræ petent ; tellus extendere littora nolet ,
Excutietque fretum : fratri contraria Phœbe
Ibit , et obliquum bigas agitare per orbem
Indignata , diem poscet sibi ; totaque discors
Machina divulsi turbabit fœdera mundi.*

Luc. Bel. Civ. lib. I , v. 72.

Pag. 194 , v. 437. Je crois qu'on ne sera pas fâché de trouver ici la cosmogonie de Diodore de Sicile, et celle d'Ovide. Je commence par celle de l'historien, dont le récit est entièrement conforme à la description de Lucrèce :

« Toute la nature ayant été dans le chaos et la confusion, le ciel et la terre mêlés ensemble ne faisaient qu'une masse uniforme ; mais les corps s'étant séparés peu à peu les uns des autres, le monde parut enfin dans l'ordre où nous le voyons. L'air demeura dans une agitation continuelle ; sa partie la plus vive et la plus légère s'éleva au plus haut lieu de l'univers, et devint un feu pur et sans mélange. Le soleil et les astres, formés de ce nouvel élément, sont emportés par le mouvement perpétuel de la sphère de feu. La matière terrestre demeura encore quelque temps mêlée avec l'humide par la pesanteur de l'un et de l'autre : mais ce globe particulier, roulant sans cesse sur lui-même, se partagea, par le moyen de cette agitation, en eau et en terre, de telle sorte cependant que la terre demeura molle et fangeuse, etc. » La cosmogonie d'Ovide est digne d'un poète philosophe :

« Avant la formation de la mer, de la terre et du

firmament, cette enveloppe générale, la nature ne se montrait que sous un seul aspect, auquel on a donné le nom de *chaos*. C'était une masse informe et confuse, un poids sans activité, un amas de semences incompatibles, plutôt entassées que réunies. Titan n'éclairait pas encore le monde de sa lumière, la sœur de Phébus ne renouvelait pas ses cornes par ses accroissemens journaliers; la terre n'était pas suspendue au milieu des airs, où elle se balance sur son propre poids, et Amphitrite n'avait point étendu ses vastes bras autour des continens. Partout où était la terre, se trouvaient réunis l'air et l'eau; et, en vertu de ce mélange, la terre n'était point solide, ni l'onde navigable, ni l'air éclairé: aucune substance n'avait la forme qui lui est propre; elles se faisaient un obstacle mutuel, parce que, dans la même masse, le chaud était combattu par le froid, la sécheresse par l'humidité, la dureté par la mollesse, la pesanteur par la légèreté. Un dieu, ou plutôt la nature, plus puissante que les dieux, termina ce grand différend; elle sépara la terre d'avec le ciel, les ondes d'avec la terre, le fluide éthéré d'avec l'air plus épais. Après ce premier développement, tous les corpuscules de cet amas ténébreux, distribués en des lieux divers, furent liés par la paix et la concorde. La matière éthérée, brillante de feux, et dénuée de pesanteur, s'éleva dans les régions supérieures, et forma une voûte convexe au faite de la machine. L'air, le fluide le plus léger après le firmament, se plaça immédiatement au-dessous de lui. La terre, plus dense, et formée d'éléments plus grossiers, fut entraînée par sa propre pesanteur. L'onde

eut-en partage les extrémités du globe, autour duquel elle circule, et dont elle contient la solidité. Quel qu'ait été le dieu qui ait dégagé cet amas d'éléments, après la sécrétion de la matière, et la formation des membres du monde; il arrondit la terre sous la forme d'un vaste globe, afin que toutes ses parties fussent à égale distance d'un centre commun. Il répandit la mer de tous côtés, lui ordonna de s'enfler sous le souffle des vents rapides, et de former avec ses rivages un long circuit autour de la terre. Il ajouta des fontaines, des étangs immenses, des lacs et des fleuves enfermés dans des bords tortueux, et roulant sur des lits inclinés: les uns sont engloutis par la terre même, les autres vont se rendre dans l'océan, et, reçus dans des bassins où leur onde est plus à l'aise, ils battent des rivages au lieu de rives. Il commanda en même temps aux plaines de s'étendre, aux vallées de s'abaisser, aux forêts de se couvrir de feuilles, et aux montagnes d'élever leurs rochers dans les airs. Vid. Ovid. Met. lib. I, init.

Pag. 200, v. 510. Sans entrer dans le détail d'un nombre infini d'hypothèses, imaginées par les Anciens pour expliquer le mouvement apparent des astres, je me bornerai aux principaux systèmes dont Lucrèce fait ici mention, et qu'il adopte tous indifféremment. Le premier est que le ciel, dès le moment de sa formation, en vertu des lois nécessaires de la matière, a été doué d'un mouvement circulaire, qu'il a toujours conservé, et qui se perpétue encore aujourd'hui. C'était le sentiment d'Anaxagore, qui, au rapport de Diogène Laërce (lib. II), pensait que le ciel jouissait d'un mouvement de rotation très-

rapide, qui ne peut se ralentir le moins du monde, sans la chute totale du firmament : de même qu'un vase plein d'eau ne se répand pas, tant qu'on le meut d'un mouvement circulaire, rapide et égal ; mais l'eau se renverse, aussitôt que le mouvement commence à se ralentir. D'autres croyaient que les astres étaient poussés par l'air :

*Sive aliunde fluens alicunde extrinsecus aer
Versat agens ignes.*

Plutarque (II, Plac. 23) attribue cette opinion à Anaximène, et même à Anaxagore : car, en expliquant la raison pour laquelle les planètes reviennent des tropiques vers l'équateur, il dit qu'Anaximène attribuait cet effet à l'air, qui, étant plus dense et moins perméable entre les poles et les tropiques, fermait le passage au soleil ; il ajoute qu'Anaxagore, en attribuant aussi le même effet à la même cause, c'est-à-dire, à la condensation de l'air, apportait pour cause de cette condensation le soleil lui-même, qui, en chassant toujours l'air devant lui vers les poles, le comprimait au point que, vers les tropiques, il le trouvait absolument impénétrable, et était obligé de rétrograder vers l'équateur. Enfin, ceux qui regardaient les astres comme des animaux qui avaient besoin de nourriture pour se soutenir, pensaient que leur force motrice était le feu intérieur, mais que la cause qui les déterminait à aller plutôt d'un côté que de l'autre, était la position et la distance de leurs alimens.

Pag. 204, v. 535. Il est incroyable combien les philosophes ont imaginé de systèmes, pour expliquer

comment la terre se soutient au milieu du monde, jusqu'à ce que les lois de la gravitation aient été fixées irrévocablement par les belles découvertes de Newton. Les uns croyaient que la terre, abandonnée à sa pesanteur, se précipitait sans cesse dans les régions inférieures, aux extrémités desquelles elle ne pouvait jamais arriver, parce que l'espace est infini, et que nous ne pouvons nous apercevoir de cette chute, parce que ce mouvement de haut en bas nous est commun avec la terre. D'autres, comme Xénophane, pour éviter une supposition aussi ridicule, en établissaient une autre non moins déraisonnable, prétendant que la terre s'étendait sous nos pieds à l'infini, et se servait ainsi de base à elle-même. D'autres, comme Empédocle, enseignaient que la terre demeurerait suspendue au milieu des airs, à cause de la rapidité du mouvement du ciel, qui la retient sur elle-même, et l'empêche de s'échapper, comme l'eau est retenue dans un vase mu circulairement. Anaximandre expliquait le même phénomène d'une manière plus ingénieuse, en prétendant que la terre, placée au centre du monde, et à égale distance de toutes les extrémités, n'avait pas de raison pour tendre plutôt d'un côté que d'un autre, et que, faute de détermination, elle restait en équilibre au milieu des airs. Enfin Aristote regardait le centre du monde comme la partie inférieure de l'espace; d'où il concluait que la terre devait s'y tenir, ne pouvant descendre plus bas. Ce principe d'Aristote explique parfaitement ce que Lucrèce veut dire par ce vers, peu intelligible sans cela :

In medioque imas capiebant omnia sedes.

Au reste, la raison qu'apporte Lucrèce, pourquoi la terre demeure suspendue au milieu des airs, est la même qu'emploie Pline, Hist. Nat. lib. 11, cap. 5: *Hujus (aëris) vi suspensam, cum quarto aquarum elemento, librari medio spatio tellurem. Ita mutuo complexu diversitatis effici nexum, et levia ponderibus inhiberi, quominus evolent; contraque gravia, ne ruant, suspendi, levibus in sublime tendentibus. Sic pari in diversa nisu, in suo quæque consistere, irrequieto mundi ipsius constricta circuitu: quo semper in se currente, inam atque mediam in toto esse terram.*

Pag. 212, v. 643. Il ne faut pas moins que vingt-sept mille ans, selon le calcul de nos astronomes géomètres, pour que les astres achèvent cette grande révolution dont on a déjà parlé dans une des notes du second livre: c'est dans ce sens qu'il faut entendre le *magnos annos* de ce vers.

Pag. 214, v. 659. Cette opinion de la formation et de l'extinction journalière du soleil et des astres est ordinairement attribuée à Héraclite; et c'est sur ce système fou qu'est fondé ce proverbe employé par Platon: *Heracliteo sole citius exstingui*. Xénophane croyait aussi que chaque climat avait son soleil et sa lune particulière. Voici sur quoi était fondée une opinion aussi singulière: on croyait que la terre était, non pas une sphéroïde aplatie vers les poles, telle que nous la connaissons, mais une grande surface plane, terminée de tous côtés par l'océan. C'est ce que dit Gemin. cap. XIII: *Home-*

rus, et poetæ veteres, ut dicam, omnes, terram planam, et ipsi mundo conterminam statuunt, Oceanumque ipsi circumfusum ut horizontem circumponunt, voluntque ortus ex Oceano, occasus in Oceanum fieri. On prouvait par l'exemple de quelques fontaines, telles que celle dont parle Lucrèce dans son sixième livre, que certaines eaux peuvent avoir la vertu d'allumer la matière du soleil; on appuyait encore ces conjectures chimériques par des récits fabuleux. Diodore de Sicile, lib. XVII, rapporte, comme Lucrèce, qu'on voit du sommet de l'Ida le soleil s'allumer tous les matins: *Res singularis et admiranda huic Idæ monti accidit. Nam circa ortum Caniculæ, tanta aeris circumfusi in vertice montis tranquillitas est, ut ventorum flauti vertex superemineat, et nocte adhuc existente, exoriri sol videatur, non' figura circulari tornatus, sed flamma hic illic dispersa; adeo ut plures ignes videantur finitorem contingere, qui quidem paulo post in unam cogantur magnitudinem, donec die jam appetente apparens completa solis magnitudo solitum diei lucem exhibeat.* Le soleil, ainsi allumé, après avoir décrit sa course, allait s'éteindre dans l'Océan occidental; ce qui ne pouvait manquer d'occasionner un grand bruit. Aussi Strabon, en parlant de l'Espagne, dit sérieusement: *Solem ibi ad Oceani littus occidere majorem, editoque strepitu, ut si mare strideret, dum sol in illius fundum delatus exstinguitur.* C'est encore ce que signifie ce vers de Juvénal:

Audiet Herculeo stridentem gurgite solem.

Sat. XIV.

Et celui-ci d'Ausone :

Stridebatque freto Titan insignis Ibero.

Epist. XIX.

Pag. 216, v. 683. *Orbem* ne signifie pas ici *le monde*, mais *l'orbe du ciel* : c'est une remarque nécessaire à faire, parce que quelques interprètes, qui n'ont voulu voir que les mots, n'ont pas senti qu'*orbem*, pris dans le premier sens, rendait le texte obscur, embarrassé et inexact ; tandis que tout ce que dit Lucrèce, s'accorde parfaitement avec les principes et les découvertes des astronomes modernes.

Ibid. v. 687. Les anciens philosophes (et nous avons pris cela d'eux) appelaient *nœuds* tous les points d'intersection de l'orbite d'une planète avec une autre : c'est conformément à cette opinion que Lucrèce appelle *nodus anni* le point d'intersection du zodiaque et de l'équateur.

Pag. 218, v. 693. Les anciens avaient, comme nous, l'usage des cartes géographiques, sur lesquelles ils décrivaient les pays qui leur étaient connus. Anaximandre, disciple de Thalès, est fameux par sa sphère, et par sa carte générale de la terre : Erathostène corrigea depuis cette carte d'Anaximandre, qui était très-fautive et très-imparfaite, et Hipparque corrigea celle d'Erathostène. On sait la réponse que fit Socrate à Alcibiade, fier de ses terres, en lui présentant une carte géographique, et lui demandant où elles étaient sur cette carte. Florus dit,

au commencement de son Histoire : *Faciam quod solent qui terrarum situs pingunt ; in brevi quasi tabella totam historiæ imaginem complectar*. Plutarque , au commencement de la Vie de Thésée , compare aussi l'histoire universelle à une table géographique.

Pag. 220 , v. 711. « Apulée , de *Deo Socratis* , attribue aux Chaldéens la fausse opinion d'avoir cru que la lune est lumineuse par elle - même. Les Grecs ont été désabusés de cette erreur, aussitôt qu'ils ont eu des philosophes. Thalès avait aisément reconnu que la lune n'avait pas une lumière propre : Anaximandre , son disciple , alla plus loin ; il conclut que la terre , recevant sa lumière du soleil , ainsi que les autres planètes , tourne probablement , comme elles , autour de ce centre de notre tourbillon. Platon assurait que la lune était un corps pierreux , et Pythagore , avec ses disciples , qu'elle était un corps terrestre. » Voyez le *Monde , son Origine et son Antiquité* , chap. I, pag. 20. Pline , qui avait des idées assez saines sur la lumière de la lune , fait une remarque fort judicieuse au sujet des autres phénomènes de cette planète : *Sed omnium admirationem vincit novissimum sidus terrisque familiarissimum , et in tenebrarum remedium ab natura repertum , lunæ. Multiformi hæc ambage torsit ingenia contemplantium , et proximum ignorari maxime sidus indignantium ; crescens aut senescens*. Hist. Nat. lib. II, cap. IX.

Ibid. v. 726. Les Chaldéens ou Babyloniens étaient , suivant le témoignage de Cicéron , les plus anciens

philosophes du monde. Joseph assure qu'ils communiquèrent aux Egyptiens les premiers élémens des sciences, et surtout de la science du ciel. Pythagore, et, après lui, d'autres Grecs, allèrent les consulter, et apprendre sous leurs yeux l'astronomie et la physique. On leur attribue l'invention de l'astrologie, cette vaine science, aussi ancienne que la crédulité, qui passa de là en Grèce et en Toscane, et qui, à la faveur de l'ignorance, se perpétua si long-temps dans l'Europe : on leur doit encore l'invention de ces intelligences mythologiques, connues sous les noms de *génies*, de *démons*, etc. ; monde chimérique, dans lequel les nouvelles découvertes firent des progrès bien plus rapides que dans notre monde physique. La raison qui les engagea d'avoir recours à ces espèces d'êtres intermédiaires, était la crainte de rabaisser la majesté divine, en la dégradant jusqu'à gouverner un monde aussi imparfait que le nôtre, ou de troubler son repos, en l'assujettissant à une infinité de détails compliqués.

Ce fut pour la même raison que Strabon imagina cette *nature plastique*, animée sans intelligence, agissant avec ordre et sans dessein, cause productrice de tous les êtres vivans, et au-dessous des êtres qu'elle enfante, espèce de forme générale du monde, beaucoup moins sensée et moins philosophique que les formes d'Aristote ; être, en un mot, qui donne encore moins de prise à l'imagination, que les êtres abstraits eux-mêmes, et que Cudwort n'a pas eu honte d'introduire dans la nature, apparemment pour jeter quelque obscurité sur une matière déjà trop claire.

Pag. 224 , v. 763. Lucrèce s'exprime ici avec autant d'exactitude que pourrait le faire un bon astronome moderne : il dit *rigidas umbras* , parce qu'en effet le reste de la terre est alors pénombre ; il ajoute *conique* , parce qu'en effet , toutes les fois qu'une sphère lumineuse est plus grande qu'une sphère opaque qu'elle éclaire , l'ombre forme un cône.

Pag. 226 , v. 795. Lucrèce veut parler ici de ce qui arrive , selon Diodore de Sicile , lib. I , dans la Thébaidé d'Egypte : *Lorsque les eaux du Nil se sont retirées* , dit-il , *après l'inondation ordinaire* , et que le soleil , échauffant la terre , cause de la pourriture en divers endroits , on en voit éclore une infinité de rats , présentant hors de terre une moitié de leurs corps déjà formée et vivante , pendant que l'autre retient encore la nature du limon où elle est engagée. C'était particulièrement sur ce fait que se fondaient les Egyptiens , pour se prétendre les plus anciens habitans de la terre : *Inter Scythas et Egyptios* , dit Justin , lib. II , cap. 1 , *diu contentio de generis vetustate fuit ; Ægyptiis prædicantibus , initio rerum , cum aliæ terræ nimio fervore solis arderent , aliæ rigerent frigoris immanitate , ita ut non modo primæ generare homines , sed ne advenas quidem recipere ac tueri possent , priusquam adversus calorem vel frigus velamenta corporis invenirentur , vel locorum vitia quæsitis arte remediis mollirentur ; Ægyptum ita temperatam semper fuisse , ut neque hyberna frigora , nec æstivi solis ardores incolas ejus premerent ; solum ita secundum , ut alimentorum*

in usum hominum nulla terra feracior fuerit, etc.
Ovide, Met. lib. I, Fab. XIII, raconte la même chose :

*Sic ubi deseruit malos septemfluus agros
Nilus, et antiquo sua flumina reddidit alveo,
Æthero que recens exarsit sidere limus;
Plurima cultores versis animalia glebis
Inveniunt, et in his quædam modo coapta,
sub ipsum*

*Nascendi spatium: quædam imperfecta, suisque
Trunca vident numeris; et eodem in corpore
sæpe*

Altera pars vivit, rudis est pars altera tellus.

Pag. 228, v. 800. Les Anciens croyaient que le monde avait commencé d'exister au printemps : cette saison qui est, pour la plupart des animaux, celle du renouvellement de l'espèce, on croyait qu'elle avait été aussi la saison de la première formation. Voilà pourquoi le printemps était consacré à Vénus ; voilà pourquoi les Sabiens et les plus anciennes nations du monde avaient placé en Mars le commencement de leur année ; enfin, voilà ce que veut dire Virgile dans ces vers du second livre des Géorgiques :

*Non alios prima crescentis origine mundi
Illuxisse dies, aliumve habuisse tenorem
Crediderim. Ver illud erat, ver magnus agebat
Orbis, et hybernis parcebant flatibus Euri.*

Et ce que Lucrèce dit plus bas en d'autres termes :

*At novitas mundi nec frigora dura ciebat,
Nec nimios æstus, nec magnis viribus auras,*

Les docteurs sacrés soutiennent aussi que Dieu créa le monde vers l'équinoxe du printemps , parce que c'est la saison qu'il semble avoir toujours choisie pour l'accomplissement de ses principaux ouvrages.

Ibid. v. 803. « Il y a deux opinions différentes sur l'origine des hommes , parmi les physiciens et les historiens les plus fameux : les uns , croyant le monde éternel et incorruptible , prétendent que le genre humain a toujours été , et qu'il est impossible de remonter au premier homme ; les autres , donnant un commencement et une fin à toutes ces choses , soumettent les hommes à la même loi , et expliquent ainsi la formation de leur espèce..... Il se forma dans les endroits les plus humides (de la terre) des *excrescences* couvertes d'une membrane déliée , ainsi qu'on le voit encore arriver dans les lieux marécageux , lorsqu'un ardent soleil succède immédiatement à un air frais : ces premiers germes reçurent leur nourriture des vapeurs grossières qui couvrent la terre pendant la nuit , et se fortifièrent insensiblement par la chaleur du jour ; étant arrivés enfin à leur point de maturité , et s'étant dégagés des membranes qui les enveloppaient , ils parurent sous la forme de toutes sortes d'animaux..... Peu de temps après , la terre s'étant entièrement desséchée , on par l'ardeur du soleil , ou par les vents , devint incapable de produire des animaux parfaits ; et les espèces étant déjà produites ne s'entretinrent plus que par voie de génération. Euripide , disciple du philosophe Anaxagore , paraît avoir adopté , sur l'o-

origine des êtres le sentiment que nous venons d'exposer ; car il parle ainsi dans sa Ménéalippe :

Tout était confondu ; mais le seul mouvement
Ayant du noir chaos tiré chaque élément ,
Tout prit forme. Bientôt la nature féconde
Peupla d'êtres divers le ciel , la terre et l'onde ,
Fit sortir de son sein ses ornemens divers ,
Et donna l'homme, enfin, pour maître à l'univers. »

Diod. de Sic. lib. I , sec. I.

Pag. 230, v. 831. Il paraît que Lucrèce, par ces mots, *e contemptibus exit*, fait allusion à un passage du second livre, qui sert à expliquer celui-ci :

*Quippe videre licet, vivos existere vermes
Stercore de tetro, putrorem cum sibi nacta est
Intempestivis ex imbribus humida tellus.*

Pag. 240, v. 936. Je fais ici un léger changement dans la ponctuation, et je lis :

Sponte sua, satis, id placabat pectora donum ;
au lieu de *satis id placabat pectora donum*, qui est lâche et faible.

Ibid. v. 937. Toutes les histoires nous représentent les premiers hommes menant une vie triste et malheureuse au milieu des forêts : l'Antiquité nous fait d'un grand nombre de nations anciennes les mêmes peintures que nos voyageurs modernes nous font des Sauvages de l'Amérique, et des nations les moins civilisées. Voici en quels termes parle de ces premiers hommes un poète cité par Stobée :

*Fuit profecto tempus , humanum genus
Cum belluarum more vitam degeret ,
Lucis carentes lucos , exesi colens
Aut montis antrum.*

Diodore de Sicile, lib. I, nous montre les premiers Egyptiens comme des hommes féroces et sauvages, se mangeant les uns les autres, vivant à l'aventure, privés de toutes les commodités de la vie, ignorant même l'usage du feu et des métaux, sans armes pour se défendre contre les bêtes féroces. Le tableau que l'histoire nous fait des premiers habitans de la Grèce, n'est guère plus favorable : les Scythes, selon Hérodote, étaient, comme les Sauvages modernes du Canada, dans l'usage d'arracher les chevelures de leurs ennemis vaincus; ils s'abreuvaient de leur sang, qu'ils buvaient dans leurs crânes. Je ne puis me refuser à citer un morceau éloquent de Plutarque, qui peint bien vivement cet état déplorable :

« O que vous êtes chéris des dieux, vous qui vivez maintenant ! que votre siècle est heureux ! La terre fertile vous produit mille richesses ; la nature entière n'est occupée qu'à travailler à vos plaisirs, au lieu que notre naissance est tombée dans l'âge du monde le plus triste et le plus dur : il était si nouveau, que nous étions dans l'indigence de toutes choses. L'air n'était pas encore épuré ; l'harmonie des étoiles et des astres n'était pas encore bien établie, ni le soleil lumineux et affermi. Les rivières, sans un cours réglé, désolaient la terre : tout était marais, ou borbier, ou forêts sauvages ; les champs stériles ne pouvaient être cultivés. Notre misère était extrême ; nous n'a-

vions ni inventions, ni inventeurs. La faim ne nous quittait jamais : nous déchirions les bêtes pour les dévorer, lorsque nous ne trouvions ni mousse, ni écorce. Mais si nous étions assez heureux pour découvrir du gland, hélas ! nous dansions de joie autour du chêne, en chantant les louanges de la terre : nous n'avions point de fêtes et de plaisirs que ceux-là ; et tout le reste de notre vie n'était que douleur, indigence et tristesse. » Voyez les OEuv. Morales de Plutarque, au traité, *S'il est loysible de manger chair*.

Cependant c'est au milieu de cet état déplorable que l'Antiquité place l'âge d'or, le règne de l'innocence, de la justice, de toutes les vertus : les Écritures nous représentent l'homme naissant, placé dans un jardin de délices, vivant heureux et innocent jusqu'au moment de sa chute. Quel contraste ! que de sujets de méditations pour un esprit philosophe !

Pag. 254, v. 5. Ce phénomène, dont nous avons déjà remarqué la fausseté dans une des notes du premier livre, est aussi rapporté par Cornelius Severus :

*Haud aliter quam, cum prono jacuere sub Austro,
Aut Aquilone fremunt sylvæ, dant brachia nodo
Implicitæ, ac serpunt junctis incendia ramis.*

Voyez aussi Thucydide, lib. II, et Plin. Hist. Nat. lib. XVI, cap. 40, qui font mention du même phénomène.

Pag. 268, v. 1232. Quoi qu'en dise Bayle, Art.

Lucrèce, le Poète n'a certainement pas ici en vue une providence, ou, si l'on veut, une fatalité qui dirige les évènements humains, et qui se joue des grandeurs de la terre; son idée est toute simple. Il a dit, ci-dessus, que la route des honneurs est dangereuse, que l'envie attend les ambitieux, pour les précipiter dans l'abyme: il n'est point ici question de dangers surnaturels; seulement *Lucrèce* remarque que ces malheurs sont si constans par le concours des circonstances, qui ne manquent jamais de se trouver réunies; que l'on croirait qu'il y a une intelligence secrète et puissante, qui se fait un jeu de fouler aux pieds tout ce que le monde a de plus grand. Car le *videtur* qui modifie la proposition, mérite plus d'attention que Bayle ne semble y en avoir fait: toute l'idée du Poète se réduit (à ce qu'il me paraît) à dire que c'est cette régularité invariable de maux attachés à la condition des ambitieux, qui a fait imaginer une fatalité secrète, acharnée contre les hommes puissans.

Pag. 274, v. 1298. « *Lucrèce* regardait l'art de conduire un char attelé de plusieurs chevaux comme une chose plus combinée que celui de monter et de conduire un seul cheval. Quand même la pensée de *Lucrèce* serait véritable, les raisonnemens ne prouvent rien contre les faits, et il n'est pas toujours vrai que l'on ait commencé par le plus simple: les inventions sont dues ordinairement au hasard, et le hasard ne s'assujettit point aux procédés méthodiques de la philosophie..... Mais il est faux que l'art de conduire un char soit plus combiné que celui de

L'équitation : la fougue du cheval le plus impétueux est arrêtée, ou du moins diminuée, par le poids du char auquel il est attaché. Il est évident que la façon la plus simple et la plus aisée de faire usage des chevaux, celle par où l'on a dû commencer, a été de les atteler à des fardeaux, et de les leur faire tirer après eux : le traîneau a dû être la plus ancienne de toutes les voitures; ce traîneau ayant été ensuite posé sur des rouleaux, qui sont devenus des roues, lorsqu'on les a attachés à cette machine, s'éleva peu à peu de terre, et a formé les chars des Anciens à deux et à quatre roues, etc. » *Voyez Recherches sur l'ancienneté et sur l'origine de l'art de l'équitation dans la Grèce, par Fréret, Hist. de l'Acad. des Inscip. vol. VII, p. 315.*

Pag. 276, v. 1326. Après ce vers, on trouve celui-ci dans toutes les éditions,

In se fracta suo tingentes sanguine tela.

Comme il présente la même idée, exprimée avec les mêmes termes, que le premier, et que la plupart des commentateurs le retranchent, comme supposé, on a cru devoir le faire disparaître de cette édition.

Pag. 278, v. 1351. « *Lame*, chez les tisserans, signifie la partie de leur métier qui est faite de plusieurs ficelles attachées par les deux bouts à de longues tringles de bois, appelées *liais* : chacune de ces ficelles, nommées *lisses*, a dans son milieu une petite boucle de la même corde, ou un petit anneau de fer,

d'os, etc. à travers lesquels sont passés les fils de la chaîne de la toile qu'on veut travailler. Les *lames* qui sont suspendues en l'air par des cordes passées dans les poulies au haut du métier des deux côtés, servent, par le moyen des marches qui sont en bas, à faire hausser et baisser alternativement les fils de la chaîne, entre lesquels glisse la navette, pour porter successivement le fil de la trame d'un côté à l'autre du métier : les *marches*, ainsi nommées, parce que l'ouvrier met les pieds dessus pour travailler, sont de simples tringles de bois, attachées par un bout à la traverse inférieure du métier, et suspendues par l'autre bout aux ficelles des *lisses* ; elles servent à faire hausser ou baisser les fils de la chaîne, à travers lesquels les fils de la trame doivent passer. » Encyclopéd.

LUCRÈCE ,

DE LA

NATURE DES CHÔSES.

LIVRE SIXIÈME.

ARGUMENT.

CE chant, qui est consacré tout entier à l'explication des météores, commence par les louanges d'Épicure, et l'exposition du sujet que le Poète va traiter; sujet d'autant plus important, qu'il est, selon lui, la principale source de la superstition parmi les hommes: il entre donc en matière, développe au long les causes du tonnerre, des éclairs, de la foudre, et conclut de ces explications que ce n'est pas Jupiter qui lance les feux du ciel au milieu des nuages, mais que ce phénomène est produit par des vapeurs inflammables qui s'allument naturellement dans l'atmosphère. De la foudre, il passe aux trombes, qui sont occasionnées

à peu près par les mêmes causes, et dont il distingue deux espèces : des trombes de mer, fléau terrible pour les navigateurs ; et des trombes de terre, ouragan non moins dangereux, mais plus rare. Ensuite, après avoir traité de la formation des nuages, de la pluie et de l'arc-en-ciel, il descend aux phénomènes terrestres, recherche les causes des tremblemens de terre, explique pourquoi la mer ne se déborde jamais, d'où viennent les éruptions de l'Etna, les crues périodiques du Nil, et ces exhalaisons minérales dont la vapeur donne la mort aux hommes, aux quadrupèdes et aux oiseaux : de là il entre dans des détails curieux sur la cause qui rend les puits plus froids en été qu'en hiver, sur les propriétés singulières de quelques fontaines, et sur la vertu attractive et communicative de l'aimant ; il traite enfin des maladies contagieuses et pestilentielles, et termine ce morceau par une description de la peste qui ravagea l'Attique du temps de la guerre du Péloponnèse, et dont Thucydide nous a conservé les détails.

LIBER SEXTUS.

Primæ frugiferos fetus mortalibus ægris
Dididerunt quondam præclaro nomine Athenæ,
Et recreaverunt vitam, legesque rogarunt:
Et primæ dederunt solatia dulcia vitæ,
Cum genuere virum tali cum corde repertum,
Omnia veridico qui quondam ex ore profudit;
Cujus et extincti, propter divina reperta
Divulgata, vetus jam ad coelum gloria fertur.

Nam cum vidit hic, ad victum quæ flagitat
usus,
Et, per quæ possent vitam consistere tutam,
Omnia jam ferme mortalibus esse parata;
Divitiis homines, et honore, et laude potentes
Affluere, atque bona natorum excellere fama;
Nec minus esse domi cuiquam tamen anxia corda,
Atque animum infestis cogi servire querelis;
Intellexit, ibi vitium vas efficere ipsum,
Omniaque illius vitio corrumpier intus,
Quæ collata foris et commoda cunque venirent;

LIVRE SIXIÈME.

C'EST Athènes, cette ville si fameuse, qui la première fit connaître les moissons aux mortels infortunés; c'est elle qui leur procura une vie nouvelle sous l'empire des lois: c'est elle, enfin, qui leur fournit des consolations contre les malheurs de la vie, en donnant le jour à cet illustre sage dont la bouche fut l'organe de la vérité, dont les découvertes divines ont étonné l'univers, et dont la gloire, victorieuse du trépas, est maintenant portée jusqu'au plus haut des cieux.

Ce grand homme considérant que les mortels, avec la plupart des ressources qu'exigent le besoin et la conservation, avec des richesses, des honneurs, de la réputation, des enfans bien nés, n'en étaient pas moins la proie de chagrins intérieurs, et ne pouvaient s'empêcher de gémir, comme des esclaves dans les fers, comprit que tout le mal venait du vase même, qui, étant vicié, corrompt et aigrit ce qu'on y verse de plus pré-

Partim quod fluxum, pertusumque esse videbat,
 Ut nulla posset ratione explerier unquam;
 Partim quod tetro quasi conspurcare sapore
 Omnia cernebat, quæcunque receperat intus.

Veridicis igitur purgavit pectora dictis,
 Et finem statuit cuppedinis atque timoris,
 Exposuitque bonum summum, quo tendimus
 omnes,

Quid foret, atque viam monstravit tramite prouo,
 Qua possemus ad id recto contendere cursu;
 Quidve mali foret in rebus mortalibu' passim,
 Quod flueret naturæ vi, varieque volaret,
 Seu casu, seu vi, quod sic natura parasset;
 Et quibus e portis occurri cuique deceret:
 Et genus humanum frustra plerumque probavit
 Volvere curarum tristes in pectore fluctus.

Nam veluti pueri trepidant, atque omnia cæcis
 In tenebris metuunt; sic nos in luce timemus
 Interdum, nihilo quæ sunt metuenda magis,
 quam

Quæ pueri in tenebris pavitant, finguntque
 futura.

Hunc igitur terrorem animi, tenebrasque ne-
 cesse est

Non radii solis, nec lucida tela diei
 Discussant, sed naturæ species, ratioque;
 Quo magis inceptum pergam pertexere dictis.
 Et quoniam docui, mundi mortalia templa

cieux ; soit que , perméable et privé de fond , il reçoive toujours , sans jamais se remplir ; soit que , intérieurement souillé , il infecte de son noir poison tout ce qu'il renferme.

Il commença donc par purifier le cœur humain , en y versant la vérité ; il mit des bornes à ses désirs , le guérit de ses alarmes , lui fit connaître la nature de ce bien suprême auquel nous aspirons tous , la voie la plus facile et la plus courte pour y parvenir : il lui apprit quels sont les maux auxquels le pouvoir irrésistible de la nature assujettit tous les mortels , et qui viennent assaillir l'homme , ou par une irruption fortuite , ou par un effet nécessaire des dispositions de la nature ; il lui apprit de quel côté l'âme doit se mettre en défense contre leurs assauts , et combien sont vaines ces sombres inquiétudes qu'elle nourrit trop souvent au fond d'elle-même. Car , si les enfans s'effraient de tout pendant la nuit , nous mêmes , en plein jour , nous sommes les jouets de terreurs aussi frivoles. Pour dissiper ces craintes et ces ténèbres , il est besoin , non des rayons du soleil et de la lumière du jour , mais de l'étude réfléchie de la nature : livrons-nous-y donc , ô Memmius ! avec une nouvelle ardeur.

Je vous ai enseigné que l'édifice du monde

Esse, et nativo consistere corpore cœlum ;
 Et quæcunque in eo fiunt, fientque, necesse
 Esse ea dissolvi; quæ restant percipe porro ;
 Quandoquidem semel insignem conscendere
 currum

Vincendi spes hortata est, atque obvia cursu
 Quæ fuerant, sunt placato conversa furore.

Cætera, quæ fieri in terris, cœloque tuentur
 Mortales, pavidis cum pendent mentibu' sæpe,
 Efficiunt animos humiles formidine divum,
 Depressosque premunt ad terram, propterea quod
 Ignorantia causarum conferre deorum
 Cogit ad imperium res, et concedere regnum; et
 Quorum operum causas nulla ratione videre
 Possunt, hæc fieri divino numine rentur.
 Nam bene qui didicere deos securum agere
 ævum,

Si tamen interea mirantur, qua ratione
 Quæque geri possint, præsertim rebus in illis,
 Quæ supera caput ætheriis cernuntur in oris,
 Rursus in antiquas referuntur religiones,
 Et dominos acres adsciscunt, omnia posse
 Quos miseri credunt, ignari quid queat esse,
 Quid nequeat; finita potestas denique cuique

est périssable, que le ciel a commencé, que tous les corps qui naissent et naîtront dans son enceinte, ne peuvent échapper à la dissolution : écoutez maintenant les vérités qu'il me reste à vous découvrir, puisque l'espérance de vaincre m'a engagé à monter sur le char éclatant de la gloire, et que les obstacles qui s'opposaient à ma course, sont devenus autant de motifs d'encouragement pour moi.

Les autres phénomènes que les mortels aperçoivent au ciel et sur la terre, tiennent leurs âmes suspendues par l'effroi, humiliées sous le joug servile des dieux, et courbées de plus en plus vers la terre ; parce que l'ignorance des causes les force d'assujettir la nature à l'empire des dieux, de leur abandonner le sceptre du monde, et de rapporter à une puissance surnaturelle les opérations dont ils ne peuvent concevoir le jeu. Ceux-même à qui l'on a répété que les dieux vivent dans une incurie parfaite, en réfléchissant aux causes des phénomènes de la nature, et surtout en élevant les yeux au-dessus de leurs têtes, vers les régions éthérées, retombent dans leurs anciens préjugés religieux, et font intervenir des tyrans inflexibles, auxquels, pour comble de malheur, ils attribuent le pouvoir suprême, ignorant ce qui peut ou ne peut point exister, et les limites

Quanam sit ratione, atque altè terminus hærens :
Quo magis errantes tota regione feruntur.

Quæ nisi respuis ex animo, longeque remittis,
Diis indigna putando, alienaque pacis eorum,
Delibata deum per te tibi numina sancta
Sæpe aderunt : non quod violari summa deum vis
Possit, ut ex ira pœnas petere imbibat acres ;
Sed quia tute tibi placida cum pace quietos
Constitues magnos irarum volvere fluctus,
Nec delubra deum placido cum pectore adibis ;
Nec, de corpore quæ sancto simulacra feruntur,
In mentes hominum divinæ nuntia formæ,
Suscipere hæc animi tranquilla pace valebis.
Inde videre licet, qualis jam vita sequatur.

Quam quidem ut a nobis ratio verissima longe
Rejiciat, quanquam sunt a me multa profata,
Multa tamen restant, et sunt ornanda politis
Versibus, et ratio cœli, speciesque tenenda.
Sunt tempestates, et fulmina clara canenda,
Quid faciant, et qua de causa quæque ferantur,
Ne trepides cœli divisis partibus amens,

66. *Tota regione.* Wak. *cæca ratio* e.

69. *Delibata.* Sic Hav. — Lond. Bask. et Bleuet,
Delibrata. — Lege *Deirata*, valde irata ; istamque
emendationem illi qui sequuntur versus confirmant
Creech.

82. Alii, *ratio superum cœlique* : supera autem,
meteora. Et e lib. I confirmant :

Quapropter bene, cum superis de rebus habenda.
Creech.

invariables que la nature a prescrites à l'énergie de chaque être : voilà la première erreur qui les égare toujours de plus en plus.

Si vous n'écartez loin de votre esprit ces préjugés ; si vous ne regardez de pareils soins comme indignes des dieux , et comme incompatibles avec le calme dont ils jouissent ; ces divinités saintes dont vous troublez l'éternel équilibre , se présenteront sans cesse à vous : non que ces êtres supérieurs soient sensibles aux offenses , et cherchent à signaler leur courroux par un châtiment terrible ; mais parce que vous vous serez persuadé que , au sein du calme et de la paix , ils roulent dans leurs âmes les flots du ressentiment. Vous n'entrerez plus sans frayeur dans les temples des dieux ; et les simulacres émanés de leurs augustes corps , ne vous présenteront leurs images divines qu'en troublant la paix de votre cœur. De là , que de maux pour le reste de vos jours !

La philosophie , pour écarter un pareil sort , vous a déjà dévoilé par ma bouche un grand nombre de vérités ; mais il m'en reste encore beaucoup à embellir des charmes de la poésie. Il faut vous expliquer les divers phénomènes du ciel , vous faire connaître la cause et les effets de la foudre et des tempêtes , de peur que , follement superstitieux , vous ne partagiez le

Unde volans ignis pervenerit , aut in utram se
 Verterit hinc partem ; quo pacto per loca septa
 Insinuarit , et hinc dominatus ut extulerit se :
 Quorum operum causas nulla ratione videre
 Possunt , ac fieri divino numine rentur.

Tu mihi supremæ præscripta ad candida calcis
 Currenti spatium præmonstra , callida Musa ,
 Calliope , requies hominum , divumque voluptas ;
 Te duce ut insignem capiam cum laude coronam.

Principio , tonitru quatiuntur cærulea coeli ,
 Propterea quia concurrunt sublime volantes
 Ætheriæ nubes contra pugnantibu' ventis.

Nec fit enim sonitus coeli de parte serena ;
 Verum ubicunque magis denso sunt agmine
 nubes ,

Tum magis hinc magno fremitus fit murmure
 sæpe.

Præterea , neque tam condense corpore nubes
 Esse queunt , quam sunt lapides , ac tigna ; neque
 autem

Tam tenues , quam sunt nebulæ , fumique vo-
 lantes.

Nam aut cadere abrupto deberent pondere
 pressæ ,

Ut lapides ; aut , ut fumus , constare nequirent ,
 Nec cohibere nives gelidas , et grandinis imbres.

104. Vulg. *Nam cadere aut bruto* ; bruto , id est
 gravi. Creech.

ciel en différentes régions, pour observer en tremblant de quel côté la flamme est partie, dans quel endroit elle s'est élancée, comment elle a pénétré l'enceinte des murs, et comment elle s'en est échappée victorieuse ; effets naturels, que les hommes attribuent aux dieux, parce qu'ils ne peuvent en pénétrer les causes. O Calliope ! muse ingénieuse, qui délasses les hommes, et réjouis les dieux, dirige ma course vers le terme de ma brillante carrière, afin que, sous ta conduite, je pare mon front d'une couronne immortelle et glorieuse.

La voûte azurée du firmament est ébranlée par le tonnerre, lorsque les nuages aériens, poussés par des vents contraires, s'entre-choquent dans les régions supérieures. Le son ne part jamais d'un endroit serein du ciel ; mais, partout où l'amas des nuages est plus condensé, là se fait ordinairement entendre un bruit plus fort, un murmure plus effrayant.

Outre cela, les nuages ne peuvent être ni une masse aussi dense que les pierres et les solives, ni un fluide aussi délié que le brouillard et la fumée. Dans le premier cas, ils devraient tomber, comme les pierres, par l'impulsion de leur pesanteur ; dans le second, ils n'auraient pas plus de consistance que la fumée, et ne pourraient retenir les neiges ni la grêle,

Dant etiam sonitum patuli super æquora mundi,
 Carbasus ut quondam magnis intenta theatris
 Dat crepitum malos inter jactata, trabesque;
 Interdum perscissa furit petulantibus Euris,
 Et fragiles sonitus chartarum commeditatur:
 Id quoque enim genus in tonitru cognoscere
 possis,
 Aut ubi suspensam vestem, chartasve volantes
 Verberibus venti versant, planguntque per auras.

Fit quoque enim interdum, ut non tam con-
 currere nubes

Frontibus adversis possint, quam de latere ire
 Diverso motu radentes corpori' tractum;
 Aridus unde aures terget sonus ille, diuque
 Ducitur, exierit donec regionibus arctis.

Hoc etiam pacto tonitru concussa videntur
 Omnia sæpe gravi tremere, et divolsa repente
 Maxima dissiluisse capæis moenia mundi,
 Cum subito validi venti collecta procella
 Nubibus intorsit sese, conclusaque ibidem
 Turbine versanti magis ac magis undique nubem
 Cogit, uti fiat spisso cava corpore circum.
 Post ubi commovit vis ejus, et impetus æcer,
 Tum perterrificopo sonitu dat missa fragorem.

119. Mallem *exierunt*; nubes viz. *Creech*.

Quelquefois ils font entendre dans les plaines des airs un bruit semblable à celui de ces voiles immenses qui flottent le long des poutres et des colonnes de nos théâtres; d'autrefois, rompus par la violence des vents, ils imitent le son clair du papier qui se déchire, comme on peut le remarquer dans les éclats de la foudre, ou le bruit d'un vêtement suspendu, d'une feuille volante, que l'aquilon, par ses coups répétés, agite et fait retentir dans les airs.

En effet, il arrive quelquefois que les nuages, au lieu de se heurter de front, se pressent latéralement, et s'effleurent par des mouvemens opposés, dans toute leur longueur; d'où naît un bruit sec qui froisse l'oreille, et se propage longtemps, jusqu'à ce que les nuages soient sortis de cette espèce de défilé.

Il y a encore une autre cause pour laquelle le tonnerre ébranle la nature avec de si horribles tremblemens, qu'on croirait que les voûtes du monde, détachées tout à coup, volent en éclats de toutes parts; c'est qu'alors un ouragan impétueux, engouffré dans les nuages, se débat dans la prison où il est captif; tourbillon rapide, qui, par des efforts redoublés, condense la nue, en resserre les flancs, en creuse le centre. Lorsqu'enfin sa violence et son impétuosité lui ont ouvert une issue, le vent s'échappe avec un

Nec mirum, cum plena animæ vesicula parva
 Sæpe ita dat pariter sonitum displosa repente.

Est etiam ratio, cum venti nubila perflant,
 Cur sonitus faciant: etenim ramosa videmus
 Nubila sæpe modi multis, atque aspera ferri.
 Scilicet ut crebram sylvam cum flamina Cauri
 Perflant, dant sonitum frondes, ramique fra-
 gorem.

Fit quoque, ut interdum validi vis incita venti
 Perscindat nubem perfringens impete recto.
 Nam quid possit ibi flatus, manifesta docet res:
 Hic, ubi lenior est, in terra cum tamen alta
 Arbusta evolvens radicibus haurit ab imis.

Sunt etiam fluctus per nubila, qui quasi
 murmur
 Dant infringendo graviter: quod item fit in altis
 Fluminibus, magnoque mari, cum frangitur æstu.
 Fit quoque, ubi e nube in nubem vis incidit
 ardens
 Fulminis, hæc multo si forte humore recepit
 Iguem, continuo ut magno clamore trucidet;
 Ut calidis candens ferrum e fornacibus olim

horrible fracas ; phénomène peu surprenant , puisque l'explosion subite d'une simple vessie pleine d'air produit un son à peu près semblable.

On peut encore expliquer d'une autre manière le bruit que le souffle des vents excite dans les nuages : nous voyons souvent les nuées présenter une surface inégale , et divisée , pour ainsi dire , en rameaux. Elles doivent donc faire entendre le même son que les feuilles et les branches d'une épaisse forêt , agitée par le vent du nord.

Il se peut aussi que la violence des vents crève le nuage , en venant le frapper directement et avec impétuosité. L'expérience nous apprend quelle force doit avoir leur souffle dans les régions supérieures , puisque , ici bas , où leur action est plus modérée , ils déracinent et emportent sans peine les plus grands arbres.

Il y a aussi dans les nuages des espèces de flots , qui doivent , en se brisant avec effort , produire un murmure profond , comme un grand fleuve , ou le vaste océan battu par la tempête.

Il arrive encore que les feux ardents de la foudre , en tombant de nuage en nuage , sont reçus dans une nuée aqueuse , où ils meurent tout à coup avec un grand bruit , semblable au sifflement du fer rouge , plongé rapidement dans l'eau

Stridit, ubi in gelidum propere demersimus
imbrem.

Aridior porro si nubes accipit ignem,
Uritur ingenti sonitu succensa repente;
Lauricomos ut si per montes flamma vagetur,
Turbine ventorum comburens impete magno.
Nec res ulla magis, quam Phœbi Delphica laurus,
Terribili sonitu flamma crepitante crematur.

Denique sæpe geli multas fragor, atque ruina
Grandinis, in magnis sonitum dat nubibus alte:
Ventus enim cum confercit, franguntur in
arctum

Concreti montes nimborum, et grandine misti.

Fulgitem, nubes ignis cum semina multa
Excussere suo concursu, seu lapidem si
Percutiat lapis, aut ferrum: nam tum quoque
lumen

Exsilit, et claras scintillas dissipat ignis.
Sed tonitrum fit uti post auribus accipiamus,
Fulgere quam cernant oculi, quia semper ad aures
Tardius adveniunt, quam visum que moveant
res.

Id licet hinc etiam cognoscere: cedere si quem
Ancipiti videas ferro procul arboris adactum,
Ante sit ut cernas ictum, quam plaga per aures
Det sonitum; sic fulgorem quoque cernimus ante;

froide, au sortir du fourneau. Au contraire, si c'est un nuage aride qui reçoit la foudre, il s'enflamme soudain avec un horrible fracas : ainsi le feu, animé par un tourbillon de vents impétueux, se répand sur les montagnes couronnées de lauriers, et les embrase en un moment. Car il n'y a pas de corps combustible que la flamme pétillante dévore avec un bruit plus terrible, que l'arbre consacré au dieu de Délos.

Enfin souvent la glace, en se brisant, et la grêle, par sa chute, font réentir au loin les nuages, qui, condensés par le souffle des vents, et entassés comme des montagnes, se brisent à la fin, et tombent sur la terre, mêlés avec la grêle qui s'y précipite.

L'éclair se forme, quand les nuages, par leur choc, font jaillir un grand nombre de semences ignées ; de même que, en frappant un caillou avec un autre caillou, ou avec le fer, on voit briller la lumière, et les étincelles pétiller au loin. Mais l'oreille n'entend le son du tonnerre que quand l'œil a aperçu l'éclair, parce que les objets qui frappent l'ouïe ont une marche plus lente que ceux qui excitent la vue. Une expérience vous en convaincra. Regardez de loin le bûcheron trancher avec la hache le superflu des rameaux ; vous verrez le coup, avant d'en entendre le son : de même l'impression de l'éclair se fait sentir

Quam tonitrum accipimus, pariter qui mittitur
igni,

Et simili causa, et concursu natus eodem.

Hoc etiam pacto volucris loca lumine tingunt
Nubes, et tremulo tempestas impete fulgit.
Ventus ubi invasit nubem, et versatus ibidem
Fecit, ut ante, cavam, docui, spissescere
nubem,

Mobilitate sua ferviscit; ut omnia mota
Percale acta vides ardescere: plumbea vero
Glans e iam longo cursu volvenda liquescit.
Ergo fervidus hic nubem cum percudit atram,
Dissipat ardoris quasi per vim expressa repente
Semina, quæ faciunt nictantia fulgura flammæ:
Inde sonus sequitur, qui tardius allicit aures,
Quam quæ perveniunt oculos ad lumina nostros.
Scilicet hoc densis fit nubibus, et simul alte
Extractis aliis alias super impete miro.

Nec tibi sit fraudi, quod nos inferne videmus
Quam sint lata magis, quam sursum extracta
quid exstent.
Contemplator enim, cum montibus assimilata

plutôt que celle du tonnerre , quoique le bruit parte en même temps que la lumière , et qu'ils soient l'un et l'autre l'effet de la même cause , le résultat du même choc.

On peut encore expliquer d'une autre manière pourquoi les nuages colorent la terre d'une lumière rapide , et font briller leurs feux ondoyans au sein de la tempête. Lorsque le vent s'est emparé d'un nuage , et que , par son agitation continuelle , il en a creusé le centre , et condensé les flancs , comme je vous l'ai déjà enseigné ; il s'enflamme par la rapidité de ses mouvemens : car nous voyons tous les corps mus avec vitesse s'embraser , et même une balle de plomb se fondre dans un long trajet. Quand le tourbillon ainsi enflammé a divisé le nuage obscur , il disperse tout à coup ses feux élancés avec effort du sein de la nue , et dont l'éclat nous oblige à fermer les yeux : c'est alors que le son se fait entendre ; mais il lui faut plus de temps pour arriver à l'oreille , qu'à la lumière pour frapper l'œil. Tous ces effets supposent des nuages denses , entassés les uns sur les autres , et poussés avec une impétuosité surprenante.

Ne vous laissez pas abuser par le rapport de vos yeux , qui ne nous montrent d'ici bas que l'étendue et la largeur des nuages , plutôt que leur profondeur et leur élévation. Pour vous dés-

Nubila portabunt venti transversa per auras ;
 Aut ubi per magnos montes cumulata videbis
 Insuper esse aliis alia , atque urgere superna
 In statione locata sepultis undique ventis ;
 Tum poteris magnas moles cognoscere eorum ,
 Speluncasque velut saxis pendentibu' structas
 Cernere , quas venti cum , tempestate coorta ,
 Complerunt , magno indignantur murmure
 clausi

Nubibus , in caveisque ferarum more minantur.
 Nunc hinc , nunc illinc fremitus per nubila
 mittunt ;

Quærentesque viam circumversantur , et ignis
 Semina convolvunt e nubibus , atque ita cogunt
 Multa , rotantque cavis flammam fornacibus
 intus ,

Donec diversa fulserunt nube corusci.

Hac etiam fit uti de causa mobilis ille
 Devolet in terram liquidi color aureus ignis ,
 Semina quod nubes ipsas permulta necesse est
 Ignis habere : etenim cum sunt humore sine ullo,
 Flammeus est plerumque colos et splendidus
 ollis.

Quippe etenim solis de lumine multa necesse est

abuser, considérez ces nuages semblables à des monts aériens que les vents transportent en sens contraire; ou, si les vents sont calmes, contemplez, autour des plus hautes montagnes, ces nuages accumulés les uns sur les autres, et qui se pressent mutuellement dans les régions supérieures: vous pourrez alors vous former une idée de leur masse énorme; vous verrez des espèces de cavernes taillées dans des rocs suspendus. Quand les vents ont rempli ces vastes cavités, c'est le signal de la tempête: indignés de se voir captifs, ils grondent dans la nue, comme les bêtes farouches dans leur loge; ils font entendre de tous côtés leurs longs frémissemens, ils s'agitent en tout sens pour chercher une issue; ils détachent de la nue des semences de flamme, qu'ils ramassent, qu'ils roulent dans l'intérieur de leurs brûlantes fournaies, jusqu'à ce qu'enfin, ayant rompu le nuage, ils s'en échappent au milieu d'un torrent de lumière.

En un mot, ces rapides éclairs qui s'élancent sur notre globe, ces feux transparens, plus éclatans que l'or, doivent peut-être leur origine à la substance même des nuages, qui contiennent nécessairement un grand nombre de molécules ignées: en effet, quand les nuages sont absolument sans humidité, ils ont pour l'ordinaire la couleur et l'éclat de la flamme. C'est que la lumière du

Concipere, ut merito rubeant, ignesque profundant.

Hasce igitur cum ventus agens contrusit in unum,
Compressitque locum cogens; expressa profundunt

Semina, quæ faciunt flammæ fulgere colores.

Fulgit item, cum rarescunt quoque nubila
cæli.

Nam cum ventus eas leviter diducit euntes,
Dissolvitque, cadant ingratis illa necesse est
Semina, quæ faciunt fulgorem: tum sine tetro
Terrore, et sonitu fulgit, nulloque tumultu.

Quod superest, qualis natura prædita constant
Fulmina, declarant ictus, et inusta vapore
Signa, notæque graves halantes sulfuris auras:
Ignis enim sunt hæc, non venti signa, neque imbris.
Præterea, per se accendunt quoque tecta domorum,

Et celeri flamma dominantur in ædibus ipsis.
Hunc tibi subtilem cumprimis ignibus ignem
Constituit natura minutis, mobilibusque
Corporibus, cui nil omnino obsistere possit.
Transit enim valide fulmen per septa domorum,
Clamor uti, ac voces; transit per saxa, per æra;
Et liquidum puncto facit æs in tempore, et aurum.
Curat item ut, vasis integris, vina repente
Diffugiant; quia nimirum facile omnia circum

Le soleil doit leur communiquer nécessairement un assez grand nombre de parties, pour leur imprimer cette rougeur, et leur faire même répandre des feux. Lorsqu'ensuite le vent réunit ces particules dans un même lieu, et comprime fortement le nuage où elles sont ramassées, il en exprime ces semences ignées qui font brûler à nos yeux la couleur de la flamme.

La simple raréfaction des nuages produit aussi des éclairs. Lorsqu'un léger courant d'air, en agitant doucement la nue, sépare et dissout ses parties, il est nécessaire que les semences de feu dont se forme l'éclair, tombent d'elles-mêmes, sans bruit, sans ravage, et sans causer d'effroi.

Quant à la foudre, sa nature nous est connue par ses effets : les traces qu'elle imprime sur les corps qu'elle consume, l'épaisse vapeur de soufre qu'elle exhale, nous apprennent assez que c'est du feu, et non de l'air ou de l'eau. D'ailleurs, sa chute embrase les toits, sa flamme rapide réduit en cendres les édifices. C'est un brasier dévorant que la nature a formé à dessein de ses feux les plus subtils et les plus actifs ; rien ne peut lui résister. Elle s'ouvre rapidement un passage dans l'intérieur des maisons, avec autant de facilité que le son et la voix ; elle pénètre les rochers et les métaux. Elle dissipe le vin, sans endommager le vase ; parce que sa chaleur, introduite dans les

Collaxat, rareque facit lateramina vasis ,
 Adveniens calor ejus ut insinuatur in ipsum , et
 Mobiliter solvens differt primordia vini :
 Quod solis vapor ætatem non posse videtur
 Efficere ; usque adeo pollens fervore corusco ,
 Tanto mobilior vis , et dominantior hæc est.

Nunc ea quo pacto gignantur , et impete tanto
 Fiant , ut possint ictu discludere turres ,
 Disturbare domos , avellere tigna , trabesque ,
 Et monumenta virum demoliri , atque ciere ,
 Exanimare homines , pecudes prosternere
 passim ;

Cætera de genere hoc qua vi facere omnia
 possint ,

Expeditam , neque te in promissis plura morabor.

Fulmina gignier e crassis , alteque putandum
 est

Nubibus exstructis : nam cœlo nulla sereno ,
 Nec leviter densis mittuntur nubibus unquam.
 Nam dubio procul hoc fieri manifesta docet res ,
 Quod tunc per totum concresecunt aera nubes
 Undique , uti tenebras omnes Acheronta
 reamur

Liquisse , et magnas cœli complesse cavernas :
 Usque adeo , tetra nimborum nocte coorta ,
 Impendent atræ formidinis ora superne ,
 Cum commoliri tempestas fulmina cœptat.

parois du vase , en relâchant les parties , en rarefiant le tissu , chasse de tous côtés les élémens du vin, qu'elle a aussi atténués : le soleil, dont les feux sont si ardens , ne pourrait , dans l'espace même d'un siècle , produire de pareils effets ; tant la foudre surpasse en puissance et en activité l'astre même du jour.

Mais comment se forme la foudre ? comment acquiert-elle assez de force pour fendre les tours d'un seul coup , pour abattre les maisons , arracher les solives et les poutres , ruiner les monumens des hommes , donner la mort aux hommes eux-mêmes , étendre sans vie les troupeaux , et exercer mille autres ravages de cette nature ? je vais vous l'expliquer , sans différer plus long-temps.

La foudre ne se forme que dans des nuages épais , et accumulés les uns sur les autres à une hauteur considérable : ne craignez point ses feux , quand le ciel est serein , ou voilé de nuages légers. C'est l'expérience elle-même qui vous l'enseigne , puisque , dans les premiers momens où l'orage prépare ses traits , on voit les nuages s'épaissir dans toute l'étendue de l'atmosphère : on croirait que toutes les ténèbres ont quitté l'Achéron , pour remplir la cavité des cieux ; une nuit effrayante nous couvre de ses voiles , la terreur et l'effroi sont suspendus sur nos têtes.

Præterea , persæpe niger quoque per mare
nimbus ,

Ut picis e cœlo demissum flumen , in undas
Sic cadit , et fertur tenebris procul , et trahit
atram

Fulminibus gravidam tempestatem , atque
procellis ,

Ignibus , ac ventis cumprimis ipse repletus ;
In terra quoque ut horrescant , ac lecta requirant.
Sic igitur supera nostrum caput esse putandum
est

Tempestatem altam : neque enim caligine tanta
Obruerent terras , nisi inædificata superne
Multa forent multis exempto nubila sole ;
Nec tanto possent hæc terras opprimere imbri ,
Flumina abundare ut facerent , camposque natare ,
Si non exstructis foret alte nubibus æther.

His igitur ventis , atque ignibus omnia plena
Sunt : ideo passim fremitus , et fulgura fiunt.
Quippe etenim supera docui , permulta vaporis
Semina habere cavas nubes ; et multa necesse
est

Concipere ex solis radiis , ardoreque eorum.
Hic ubi ventus eas idem qui cogit in unum
Forte locum quemvis , expressit multa vaporis
Semina , seque simul cum eo commiscuit igni ;
Insinuatus ibi vortex versatur in alto ,

Quelquefois un nuage noirâtre , semblable à un fleuve de poix qui descendrait du ciel , se précipite sur les ondes de la mer , et répand les ténèbres dans le lointain , traînant à sa suite les ouragans , les tempêtes , les foudres ; accompagné de feux et de vents si terribles , que , sur la terre même , les hommes , saisis d'effroi , cherchent un asyle sous leurs toits. Telle doit être la profondeur des nuages orageux qui se forment au-dessus de nos têtes : la terre ne serait point ensevelie dans une aussi profonde nuit , si la lumière du soleil n'était interceptée par un énorme rempart de nuages ; et les pluies ne tomberaient pas sur la terre avec assez d'abondance , pour gonfler les rivières et inonder les campagnes , si la région éthérée n'était remplie de nuages accumulés à une hauteur prodigieuse.

Partout il y a ainsi des feux et des vents : voilà pourquoi de tous côtés on entend des tonnerres , on voit des éclairs. Car je vous ai déjà enseigné que la cavité des nuages est remplie de semences de feu , dont le nombre est encore augmenté par les rayons et la chaleur du soleil. Lorsque le vent , après avoir rassemblé tous ces nuages dans un même lieu , en a exprimé un grand nombre de molécules ignées , avec lesquelles il se mêle ; alors le tourbillon captif s'agite dans la nue , il aiguise les traits de la foudre au milieu de cette

Et calidis acuit fulmen fornacibus intus.

Nam duplici ratione accenditur; ipse sua nam
Mobilitate calescit, et e contagibus ignis.

Inde ubi percaluit vis venti, vel gravis ignis
Impetus incessit; maturum tum quasi fulmen
Perscindit subito nubem, ferturque coruscis
Omnia luminibus lustrans loca percitus ardor:
Quem gravis insequitur sonitus, displosa
repente

Opprimere ut cœli videantur templa superne.

Inde tremor terras graviter pertentat, et altum
Murmura percurrunt cœlum; nam tota fere tum
Tempestas concussa tremit, fremitusque
moventur:

Quo de concussu sequitur gravis imber, et uber,
Omnis uti videatur in inbrem vertier æther,
Atque ita præcipitans ad diluviem revocare;
Tantus discidio nubis, ventique procella,
Mittitur ardenti sonitus cum provolat ictu.

Est etiam, cum vis extrinsecus incita venti
Incidit in validam maturo fulmine nubem:
Quam cum perscidit, extemplo cadit igneus ille
Vortex, quod patrio vocitamus nomine Fulmen.
Hoc fit idem in partes alias, quocunque tulit vis.

Fit quoque ut interdum venti vis missa sine
igni,

278. Wak. *ipse sua cum.*

fournaise ardente. Or le vent peut s'allumer de deux manières ; ou par sa propre activité, ou par le contact du feu. Lorsqu'il s'est ainsi échauffé lui-même, ou qu'il a reçu l'impression de la flamme, la foudre est prête, elle crève le nuage, elle répand partout sa lumière éclatante : un bruit affreux se fait entendre, comme si la voûte des cieux, brisée tout à coup, tombait en éclats sur nos têtes. Alors le globe est ébranlé par un tremblement général, un murmure terrible parcourt le firmament d'un pôle à l'autre : car alors tous les nuages s'agitent et retentissent à la fois, et de cette secousse universelle naissent les flots d'une pluie si abondante, qu'on croirait que le ciel tout entier va se résoudre en eau, et noyer la terre par un nouveau déluge ; tant inspire d'effroi le son réuni des nuages qui se rompent, des vents qui grondent, et de la foudre qui éclate dans les airs.

Il se peut aussi qu'un vent extérieur et violent vienne fondre sur un nuage épais où la foudre est déjà formée, qui, en se divisant, laisse aussitôt tomber ce tourbillon de feu auquel notre langue donne le nom de *foudre*. La même chose arrive successivement à d'autres nuages, selon la direction du vent.

Il se peut encore que le vent, sans être d'abord en feu, s'enflamme néanmoins en parcourant un

Ignescat tamen in spatio, longoque meatu,
 Dum venit, amittens in cursu corpora quædam
 Grandia, quæ nequeunt pariter penetrare per
 auras;

Atque alia ex ipso corradens aere portat
 Parvula, quæ faciunt ignem commista volando:
 Non alia longe ratione, ac plumbea sæpe
 Fervida fit glans in cursu, cum multa rigoris
 Corpora dimittens, ignem concepit in auris.

Fit quoque, ut ipsius plagæ vis excitet ignem,
 Frigida cum venti pepulit vis missa sine igni;
 Nimirum quia, cum vehementi percussit ictu,
 Confluere ex ipso possunt elementa vaporis,
 Et simul ex illa, quæ tum res excipit ictum;
 Ut lapidem ferro cum cædimus, evolat ignis.
 Nec quod frigida vis sit ferri, hoc secius illa
 Semina concurrunt calidi fulgoris ad ictum:
 Sic igitur quoque res accendi flamine debet,
 Opportuna fuit si forte, et idonea flammis.
 Nec temere omnino plane vis frigida venti
 Esse potest, ex quo tanta vi immissa superne
 est;

Quin prius in cursu si non accenditur igni,
 At tepefacta tamen veniat commista calore.

long espace , qu'il se dépouille sur la route de ses élémens les plus grossiers , qui ne pénètrent qu'avec peine l'atmosphère , et qu'il détache de la substance même de l'air des molécules plus déliées , dont le mélange et l'activité réunie à la sienne , lui fassent prendre feu ; comme nous voyons quelquefois une balle de plomb s'échauffer dans un long trajet , parce qu'elle laisse dans l'air ses élémens les plus froids , et y recueille des semences de feux.

Il se peut enfin que l'inflammation naisse du choc même ; que le vent soit froid , et dépourvu de feu , au moment où il frappe , et que la violence du coup exprime des molécules ignées de sa propre substance , et de celle du corps qui reçoit le choc : ainsi , en frappant un caillou avec le fer , on voit voler des étincelles. Et quelque froid que soit ce métal , la collision sait pourtant en tirer des semences brillantes de flamme : de même le souffle des vents doit mettre en feu les corps sur lesquels il vient fondre , quand ces corps , par leur nature , sont susceptibles d'inflammation. D'ailleurs , on ne peut assurer , sans témérité , que le vent qui se précipite de si haut et avec tant de rapidité , soit absolument froid ; et s'il n'a pas été enflammé sur sa route , il doit au moins arriver dans un état de tiédeur , et imprégné de quelques particules de feu.

Mobilitas autem fit fulminis, et gravis ictus,
 Et celeri ferme pergunt sic fulmina lapsu;
 Nubibus ipsa quod omnino prius incita se vis
 Colligit, et magnum conamen sumit eundi.
 Inde, ubi non potuit nubes capere impetis
 auctum,
 Exprimitur vis, atque ideo volat impete miro,
 Ut validis quæ de tormentis missa feruntur.

Adde, quod e parvis, ac lævibus est elementis;
 Nec facile est tali naturæ obsistere quidquam:
 Inter enim fugit, ac penetrat per rara viarum.
 Non igitur multis offensibus in remorando
 Hæsitat; hanc ob rem celeri volat impete labens.
 Deinde, quod omnino natura pondera deorsum
 Omnia nituntur: cum plaga sit addita vero,
 Mobilitas duplicatur, et impetus ille gravescit;
 Ut vehementius, et citius, quæcunque morantur
 Obvia, discutiat plagis, itinerque sequatur.

Denique, quod longo venit impete, sumere
 debet
 Mobilitatem, etiam atque etiam quæ crescit
 eundo,
 Et validas auget vires, et roborat ictum:

La rapidité de la foudre, la force de ses coups, la violence de sa chute viennent de ce que son impétuosité naturelle, contenue dans le nuage, s'est accrue de nouveau par les efforts qu'elle a faits pour s'échapper. Et, quand la nuée n'est plus capable de résister à ce surcroît de forces, le feu destructeur doit, comme les pierres lancées des machines, en sortir avec une vitesse étonnante.

Ajoutez que la foudre est composée d'éléments lisses et déliées, et que, avec cette forme, il n'est pas aisé de lui faire obstacle, parce qu'elle se glisse et s'insinue dans les moindres passages. Il n'y a donc guère de corps qui puissent, par leur choc, arrêter son cours, et ralentir sa marche rapide. Outre cela, tous les corps graves tendent naturellement en bas; mais, si l'impulsion se joint à la pesanteur, leur vitesse devient double, et leur impétuosité s'accroît nécessairement : ainsi la foudre, aidée par ces deux forces, doit dissiper en un moment tous les obstacles qu'elle rencontre, et poursuivre sa route sans jamais s'arrêter.

Enfin la longueur de sa chute accélère sa vitesse, qui va toujours en croissant, augmente son impétuosité, et fortifie ses coups, en réunis-

Nam facit, ut, quæ sint illius semina cunque,
E regione locum quasi in unum cuncta ferantur,
Omnia conjiciens in eum volventia cursum.

Forsan et ex ipso veniens trahat aere quædam
Corpora, quæ plagis intendunt mobilitatem.

Incolumesque venit per res, atque integra
transit

Multa, foraminibus liquidis quia travolat ignis.
Multaque perfringit, cum corpora fulminis ipsa
Corporibus rerum inciderint, qua texta
tenentur.

Dissolvit porro facile æs, aurumque repente
Confervefacit; e parvis quia facta minute
Corporibus vis est, et lævibus ex elementis,
Quæ facile insinuantur, et insinuata repente
Dissolvunt nodos omnes, et vincla relaxant.

Autumnoque magis stellis fulgentibus alta
Concutitur cœli domus undique, totaque tellus;
Et cum tempora se veris florentia pandunt.
Frigore enim desunt ignes, ventique calore
Deficiunt, neque sunt tam denso corpore nubes.
Inter utrumque igitur cum cœli tempora
constant,

Tum variæ causæ concurrunt fulminis omnes.

Nam fretus ipse anni permiscet frigus, et æstum:

348. Wak. *liquidus*.

356. *Alta*. Wak. *apta*.

sant tous ses atomes divergens, et en dirigeant tous leurs efforts particuliers vers un but commun.

Peut-être aussi la foudre, en venant à nous, tire-t-elle, de la substance même de l'air, des corpuscules propres à augmenter la force et la rapidité de ses coups.

Il y a une infinité de corps que la foudre pénètre, sans les endommager, parce qu'elle y trouve des conduits qu'elle traverse. Il y en a beaucoup d'autres qu'elle brise, et qu'elle décompose, parce qu'elle vient frapper directement les molécules qui servent de lien au tissu de ces corps. Elle fend l'airain sans peine, et fait tout à coup bouillonner l'or; parce qu'elle est formée d'atomes lisses et subtils, qui, s'insinuant facilement dans l'intérieur de ces métaux, en délient sans peine tous les nœuds, en brisent tous les liens.

C'est pendant l'automne, et dans la saison des fleurs, que la terre et la voûte des étoiles sont le plus fréquemment ébranlées par la foudre. L'hiver n'a pas assez de feux, l'été n'a point de vents assez forts, ni de nuages assez denses. Ce n'est donc que dans les saisons mitoyennes que se trouvent réunies toutes les causes productrices de la foudre. Ce sont des espèces de limites communes où viennent aboutir le froid et le chaud,

Quorum utrumque opus est fabricanda ad
fulmina nobis

Ut discordia sit rerum, magnoque tumultu
Ignibus, et ventis furibundus fluctuet aer.
Prima caloris enim pars, et postrema rigoris,
Tempus id est vernum: quare pugnare necesse
est

Dissimiles inter se res, turbareque mistas.
Et calor extremus primo cum frigore mistus
Volvitur, Autumni quod fertur nomine tempus.
Hic quoque configunt hyemes æstatibus acres.
Propterea sunt hæc bella anni nominanda:
Nec mirum est, in eo si tempore plurima fiunt
Fulmina, tempestasque cietur turbida cœlo;
Ancipiti quoniam bello turbatur utrinque,
Hinc flammis, illinc ventis, humoreque misto.

Hæc est igniferi naturam fulminis ipsam
Perspicere, et qua vi faciat rem quamque videre;
Non Tyrrhena retro volventem carmina frustra
Indicia occultæ divum perquirere mentis,
Unde volans ignis pervenerit, aut in utram se
Verterit hic partem, quo pacto per loca septa
Insinuarit, et hinc dominatus ut extulerit se,
Quidve nocere queat de cœlo fulminis ictus.

Quod si Jupiter atque alii fulgentia divi

ces deux agens nécessaires de le foudre, qui peuvent seuls faire naître la discorde dans la nature, allumer à grand bruit les feux des orages, et soulever, à l'aide des vents, les flots de l'air en fureur. En effet c'est la fin de l'hiver et le commencement de l'été qui forment le printemps : ainsi le froid et le chaud, ces deux principes si opposés, doivent se mêler et combattre dans cette saison. L'automne, qui n'est que la sortie de l'été, et l'entrée de l'hiver, doit aussi voir aux prises le froid et la chaleur. Ces deux saisons sont, pour ainsi dire, les temps de guerre de l'année ; et vous ne devez pas être surpris qu'alors les foudres se forment, et que le ciel soit troublé par les orages, puisque la discorde est sans cesse entretenue, d'un côté par la flamme, de l'autre par les vents et les nuages.

C'est avec de pareils raisonnemens, ô Memmius !, qu'on peut connaître la nature et les effets de la foudre, et non pas en consultant les vaines prédictions des Etrusques, pour y trouver des traces de la volonté secrète des dieux, ni en observant de quel côté la flamme est partie, dans quelle région elle s'est élancée, comment elle a pénétré l'enceinte des murs, comment elle s'en est échappée victorieuse, et quels malheurs sa chute présage aux mortels.

Si c'est Jupiter et les autres dieux qui ébran-

Terrifico quatiunt sonitu cœlestia templa,
 Et jaciunt ignes, quo cuique est cunq̄ue voluptas;
 Cur, quibus incautum scelus aversabile cunq̄ue
 est,

Non faciunt, icti flammis ut fulguris halent
 Pectore perfixo, documen mortalibus acre?

Et potius nullæ sibi turpis consciu' rei
 Volvitur in flammis innoxius, inque peditur,
 Turbine cœlesti subito correptus et igni?

Cur etiam loca sola petunt, frustra que labo-
 rant?

An con brachia suefaciunt, firmanque lacertos?
 In terra que Patris cur telum perpetiuntur
 Obtundi? cur ipse sinit, neque parcat in hostes?

Denique, cur nunquam cœlo jactat undique puro
 Jupiter in terras fulmen, sonitusque profundit?
 An, simul ac nubes successere, ipse in eas tum
 Descendit, prope ut hinc teli determinet ictus?
 In mare qua porro mittit ratione? quid undas
 Arguit, et liquidam molem, camposque natantes?

Præterea, si vult caveamus fulminis ictum,
 Cur dubitat facere, ut possimus cernere missum?

396. Wak. *An tum, brachia consuescunt.*

lent les voûtes éclatantes du monde avec un bruit menaçant, et qui lancent la foudre partout où il leur plaît, que ne percent-ils d'outre en outre ces scélérats qui se livrent sans réserve aux crimes les plus odieux, et dont la mort serait pour les autres hommes un exemple redoutable ? au lieu que des infortunés qui n'ont point de reproches à se faire, point de fautes à expier, se voient enveloppés dans des liens de flamme, et dévorés tout à coup par les tourbillons du feu céleste.

D'un autre côté, pourquoi perdent-ils leurs peines à frapper les lieux solitaires ? Est-ce pour accoutumer leurs bras, pour assurer leurs coups ? Pourquoi souffrent-ils que les traits du père des dieux s'émousent sur la terre ? et lui-même, pourquoi s'en dépouille-t-il, au lieu de les réserver contre ses ennemis ?

Enfin, pourquoi Jupiter ne lance-t-il jamais sa foudre, ne fait-il jamais gronder son tonnerre, quand le ciel est serein ? Descend-il au milieu des nuages qui viennent de se former, pour ajuster ses coups de plus près ? Mais pourquoi les faire tomber sur la mer ? pourquoi gourmander les ondes, ces masses liquides, ces campagnes flottantes ?

D'ailleurs, s'il veut que nous évitions la foudre, que ne nous en laisse-t-il apercevoir le

Si nec opigantes autem vult opprimere igni,
 Cur tonat ex illa parte, ut vitare queamus?
 Cur tenebras ante, et fremitus, et murmura
 concit?

Et simul in multas partes qui credere possis
 Mittere? An hoc ausis nunquam contendere
 factum,

Ut fierent ictus uno sub tempore plures?
 At sæpe est numero factum, fierique necesse est,
 Ut pluere in multis regionibus, et cadere imbres,
 Fulmina sic uno fieri sub tempore multa.

Postremo, cur sancta deum delubra, suasque
 Discutit infesto præclaras fulmine sedes,
 Et bene facta deum frangit simulacra? suisque
 Demit imaginibus violento vulnere honorem?
 Altaque cur plerumque petit loca? plurimaque
 hujus
 Montibus in summis vestigia cernimus ignis?

Quod superest, facile est ex his cognoscere
 rebus,

Προσηρως Graii quos ab re nominatarunt,
 In mare qua missi veniant ratione superne.
 Nam fit, ut interdum tanquam demissa columna
 In mare de cælo descendat, quam freta circum

coup ? Si son intention est de nous surprendre, pourquoi nous faire connaître par le tonnerre de quel côté nous devons éviter la foudre ? Pourquoi ces frémissemens, ces ténèbres, ce murmure qui en sont toujours les avant-coureurs ?

Concevez-vous qu'il lance son trait en plusieurs lieux à la fois ? Cependant vous ne pouvez le nier, sans démentir une expérience souvent répétée. Il est nécessaire que la foudre, comme la pluie, puisse tomber en même temps de différens côtés.

Enfin, pourquoi son foudre destructeur renverse-t-il les temples des dieux, ces édifices superbes, érigés en son propre honneur ? pourquoi briser les statues des dieux travaillées avec tant d'art, et par des coups indiscrets diminuer le culte de ses propres images ? En un mot, pourquoi s'attacher ordinairement aux lieux les plus élevés ? pourquoi laisser plus de traces de la foudre sur le sommet des montagnes que partout ailleurs ?

Ce que nous avons dit de la foudre, doit vous faire connaître de quelle manière ces trombes que les Grecs nomment *prestères*, à cause de leurs effets, viennent d'en haut fondre sur la mer. Quelquefois on les voit descendre des cieux sur les eaux, comme une longue colonne autour

Ferviscunt graviter spirantibus incita flabris:
 Et quæcumque in eo tum sunt deprensa tumultu
 Navigia, in summum veniunt vexata periculum.
 Hoc fit, ubi interdum non quit vis incita venti
 Rumpere, quam cœpit, nubem; sed deprimit,
 ut sit

In mare de cœlo tanquam demissa columna
 Paulatim, quasi quid pugno, brachiique superne
 Conjectu trudatur, et extendatur in undas:
 Quam cum discidit, hinc prorumpitur in mare
 venti

Vis, et fervorem mirum concinnat in undis.
 Versabundus enim turbo descendit, et illam
 Deducit pariter lento cum corpore nubem:
 Quam simul ac gravidam detrusit ad æquora
 ponti,

Ille in aquam subito totum se immittit, et omne
 Excitat ingenti sonitu mare fervere cogens.

Fit quoque, ut involvat venti se nubibus ipse
 Vortex, conradens ex aere semina nubis,
 Et quasi demissum cœlo Presteria imitetur.
 Hic ubi se in terras demisit, dissolvitque,
 Turbinis immanem vim provomit, atque pro-
 cellæ.

Sed quia fit raro omnino, montesque necesse est

431. Gassendus, quæ cœpit: ita enim postulat sen-
 tentia. Creech.

de laquelle bouillonnent les flots émus par un souffle impétueux : les vaisseaux surpris par ce terrible météore sont exposés au plus grand péril. C'est que le vent n'ayant quelquefois pas assez de force pour rompre le nuage contre lequel il fait effort, l'abaisse peu à peu, comme une colonne dirigée du ciel vers la surface de la mer, ou plutôt comme une masse précipitée de haut en bas par l'effort du bras, et qui s'étendrait sur les eaux : enfin, après avoir crevé la nue, le vent s'engouffre dans la mer, et y excite un bouillonnement incroyable. Car le tourbillon, à force de s'agiter, fait descendre avec lui la nuée qui se prête à tous ses mouvemens ; et aussitôt que cette masse orageuse s'est précipitée sur les ondes, le vent s'y plonge tout entier, fait bouillonner la mer, et soulève à la fois tous ses flots avec un bruit épouvantable.

Il arrive aussi qu'un tourbillon de vent, après avoir ramassé dans l'air les élémens qui forment la nue, s'y enveloppe lui-même, et imite sur terre la trombe marine. Le nuage, après s'être abaissé dans les plaines, et s'y être brisé, vomit de ses flancs un horrible tourbillon, un ouragan furieux. Mais ces phénomènes sont très-rare sur terre, à cause de l'obstacle que les montagnes

Officere in terris ; apparet crebrius idem
Prospectu maris in magno , cœloque patenti.

Nubila concresecunt, ubi corpora multa volando
Hoc super in cœli spatio coiere repente
Asperiora, modis quæ possint indupedita
Exiguïs , tamen inter se compressa teneri.
Hæc faciunt primum parvas consistere nubes ;
Inde ea comprehendunt inter se, conque gregantur,
Et conjungendo crescunt, ventisque feruntur
Usque adeo , donec tempestas sæva coorta est.

Fit quoque , uti montis vicina cacumina cœlo
Quam sint quæque magis , tanto magis edita
fument
Assidue fulvæ nubis caligine crassa ;
Propterea quia , cum consistunt nubila primum ,
Ante videre oculi quam possint tenuia , venti
Portantes cogunt ad summa cacumina montis.
Hic demum fit , uti , turba majore coorta ,
Condensa , ac stipata simul cernantur, et udo
Vertice de montis videantur surgere in æthram.
Nam loca declarat sursum ventosa patere
Res ipsa , et sensus , montes cum ascendimus
altos.

Præterea , permulta mari quoque tollere toto

opposent à l'action du vent ; ils sont plus fréquens sur la mer , dont la surface est plus étendue et plus découverte.

Les nuages se forment , quand un grand nombre de ces corpuscules anguleux qui volent sans cesse dans l'atmosphère , se rassemblent tout à coup , et , malgré la faiblesse de leurs liens , viennent à bout néanmoins de former un tissu. Ce ne sont d'abord que des nuages légers ; mais , en se joignant ensemble , en s'accumulant , en se réunissant , ils s'accroissent , et sont soutenus par les vents , jusqu'à ce qu'il s'excite une tempête violente.

Remarquez encore que , plus les montagnes sont élevées et voisines des cieux , plus leur cime est obscurcie par un brouillard jaunissant , une espèce de fumée épaisse : c'est que , quand les nuages commencent à prendre de la consistance , sans être encore sensibles aux yeux , les vents les portent et les rassemblent sur la cime d'un mont. Ensuite , lorsqu'ils se sont réunis en plus grand nombre , lorsqu'ils se sont condensés et accumulés , on les voit s'élever du sommet humide vers les plaines de l'air. En effet , la raison nous apprend que les lieux les plus élevés sont le théâtre des vents , et nous le sentons nous-mêmes au haut des montagnes.

D'ailleurs la nature enlève un grand nombre

Corpora naturam , declarant littore vestes
 Suspensæ , cum concipiunt humoris adhæsum.
 Quo magis ad nubes augendas multa videntur
 Posse quoque e salso consurgere momine ponti.
 Præterea , fluviis ex omnibus , et simul ipsa
 Surgere de terra nebulas , æstumque videmus ,
 Quæ velut halitus , hinc ita sursum expressa
 feruntur ,
 Suffunduntque sua cœlum caligine , et altas
 Sufficiunt nubes paulatim conveniundo :
 Urget enim quoque signiferi super ætheris æstus ,
 Et quasi densendo subtexit cœrula nimbis.

Fit quoque , ut hunc veniant in cœtum extrin-
 secus illa

Corpora , quæ faciunt nubes , nimbosque volantes.
 Innumerabilem enim numerum , summamque
 profundi
 Esse infinitam docui ; quantaque volarent
 Corpora mobilitate , ostendi , quamque repente
 Immemorabile per spatium transire solerent.
 Haud igitur mirum est , si parvo tempore sæpe
 Tam magnos montes tempestas , atque tenebræ
 Cooperiant maria ac terras , impensa superne ;

de corpuscules de toute la surface de la mer : c'est ce que nous montrent les étoffes suspendues le long de ses rives , auxquelles s'attache l'humidité. Il est donc évident que les émanations de ce fluide salé , toujours en mouvement , contribuent à l'accroissement des nuages. Nous voyons encore du sein des fleuves et de la terre même sortir des brouillards , des espèces de vapeurs chaudes , dont les exhalaisons , élevées dans les airs , obscurcissent les cieux , et forment insensiblement par leur réunion des nuages épais ; avec d'autant plus de facilité , que les flots de la matière éthérée , en les pressant d'en haut , et en les condensant , pour ainsi dire , voilent d'un tissu épais l'azur du ciel.

Il se peut enfin que ces corpuscules qui forment les nuages et les tempêtes , viennent d'un monde étranger se réunir dans le nôtre. En effet , vous ne doutez pas que le nombre des atomes ne soit innombrable , et la profondeur du grand tout infinie ; vous savez de quelle agilité sont doués les élémens de la matière , et combien peu de temps il leur faut pour parcourir des espaces immenses. Vous ne devez donc pas être surpris que la tempête et les ténèbres , suspendues dans les airs , couvrent en un instant les plus hautes montagnes , se répandent sur la mer et la terre

Undique quandoquidem per caulas ætheris
omnes,

Et quasi per magni circum spiracula mundi
Exitus, introitusque elementis redditus exstat.

Nunc age, quo pacto pluvius concreseat in altis
Nubibus humor, et in terras demissus ut imber
Decidat, expediam. Primum jam semina aquai
Multa simul vincam consurgere nubibus ipsis
Omnibus ex rebus, pariterque ita crescere
utrasque,

Et nubes, et aquam, quæcunque in nubibus exstat,
Ut pariter nobis corpus cum sanguine crescit,
Sudor item, atque humor quicumque est denique
membris.

Concipiunt etiam multum quoque sæpe marinum
Humorem, veluti pendentia vellera lanæ,
Cum supera magnum venti mare nubila portant.
Consimili ratione ex omnibus amnibus humor
Tollitur in nubes: quo cum bene semina
aquarum

Multa modis multis convenere undique adaucta;
Confertæ nubes vi venti mittere certant
Dupliciter: nam vis venti contrudit, et ipsa
Copia nimborum, turba majore coorta,
Urget, et e supero premit, ac facit effluere imbres.

Præterea, cum rarescunt quoque nubila ventis,
Aut dissolvuntur solis super icta calore;

507. Contenderem voces istas *vi venti e sequenti*
versu fuisse huc delatas, et Lucretium scripsisse, im-
bres tum mittere certant. Creech.

entière ; puisque de tous côtés les élémens trouvent des entrées et des sorties ouvertes dans tous les conduits du fluide éthéré , et , pour ainsi dire, dans tous les canaux du monde.

Apprenez maintenant comment les eaux de la pluie se ramassent dans les nuages , et de là retombent sur la terre. Soyez convaincu premièrement que de tous les corps s'élèvent, en même temps que les nuages, une infinité de molécules d'eau qui s'accroissent avec la substance même de la nue ; à peu près comme nous voyons le sang, la sueur, et les autres fluides de nos corps s'accroître en même temps que la machine. Les nuages se chargent encore des eaux de la mer, lorsque, semblables à des flocons de laine suspendus, ils sont portés par les vents au-dessus de sa surface. L'humidité des fleuves s'élève de même vers les nues : lorsque ces semences d'eau, accrues de tous côtés par tant d'émanations diverses, se sont rassemblées, et ont été condensées par le souffle des vents, alors une double force détermine leur chute ; la pression des vents, et le grand nombre des nuages accumulés, qui, en gravitant les uns sur les autres, produisent l'écoulement de la pluie.

D'un autre côté, quand les vents raréfient les nuages, ou quand la chaleur du soleil les dissout,

Mittunt humorem pluvium, stillantque, quasi
igni

Cera super calido tabescens multa liquescat.

Sed vehemens imber fit, ubi vehementer
utroque

Nubila vi cumulata premuntur, et impete venti.

At retinere diu pluviae, longumque morari

Consuerunt, ubi multa fuerunt semina aqua-
rum;

Atque aliis aliae nubes, nimbi que rigantes

Insuper, atque omni volgo de parte feruntur;

Terraque cum fumans humorem tota rehalat.

Hiuc ubi sol radiis tempestatem inter opacam

Adversa fulsit nimborum aspergine contra;

Tam color in nigris existit nubibus Arqui.

Cætera, quæ sursum crescunt, sursumque
creantur,

Et quæ concrescunt in nubibus omnia, prorsum

Omnia, nix, venti, grando, gelidæque pruinae,

Et vis magna geli, magnum duramen aquarum,

Et mora, quæ fluvios passim refrænat euntes;

Perfacile est tamen hæc reperire, animoque
videre,

Omnia quo pacto fiant, quareve creentur,

Cum bene cognoris, elementis reddita quæ sint.

Nunc age, quæ ratio terrai motibus exstet,

Percipe; et in primis terram fac ut esse rearis

Subter item, ut supera est, ventis, atque undique
plenam

ils laissent tomber l'humide pluvieux qu'ils contiennent, et s'écoulent goutte à goutte, comme la cire liquéfiée par l'ardeur de la flamme.

La pluie est abondante, quand les nuages éprouvent fortement la double pression de leur propre pesanteur et du souffle des vents. Elle a une durée considérable, et retient long-temps les hommes sous leurs toits, quand les nuages, chargés d'un grand nombre de particules d'eau, sont accumulés les uns sur les autres et répandus de tous côtés, et quand la terre restitue, par ses exhalaisons, autant d'humidité qu'elle en reçoit.

Lorsque, au sein de l'orage, les rayons du soleil se trouvent opposés à un nuage pluvieux, on aperçoit au milieu des ténèbres les couleurs de l'*arc-en-ciel*.

Les autres météores qui se forment, s'accroissent et se combinent dans les nuages, tels que la neige, les vents, la grêle, les frimats, la glace, qui durcit les eaux, et met un frein à la course des fleuves, il est facile d'en pénétrer la cause, et d'en expliquer les effets, quand on connaît à fond les propriétés des élémens.

Apprenez maintenant la cause des tremblemens de terre, et persuadez-vous surtout que l'intérieur du globe est, comme sa surface,

Speluncis, multosque lacus, multasque lacunas
 In gremio gerere, et rupes, deruptaque saxa;
 Multaque sub tergo terrai flumina tecta
 Volvere vi fluctus, submersaque saxa putandum
 est.

Undique enim similem esse sui, res postulat ipsa.

His igitur rebus subjunctis, suppositisque,
 Terra superne tremit, magnis concussa ruinis
 Subter, ubi ingentes speluncas subruit ætas.

Quippe cadunt toti montes, magnoque repente
 Concussu, late disserpunt inde tremores;
 Et merito, quoniam plaustris concussa tremis-
 cunt

Tecta viam propter non magno pondere tota:
 Nec minus exsultant, ubi currus fortis equum vis
 Ferratos utrinque rotarum succutit orbis.

Fit quoque, ubi magnas in aquæ, vastasque
 lacunas

Gleba vetustate e terra provolvitur ingens,
 Ut jactetur aqua, et fluctu quoque terra
 vacillet;

Ut vas in terra non quit constare, nisi humor
 Destitit in dubio fluctu jactarier intus.

Præterea, ventus cum per loca subcava terræ
 Collectus parti ex una procumbit, et urget
 Obuixus magnis speluncas viribus altas;

539. Recte Vossius ad Catullum, p. 269, legit
 Codd. *submerso capte*, id est, *capite*. Hav.

rempli de vents, de cavernes, de lacs, de précipices, de pierres, de rochers, et d'un grand nombre de fleuves intérieurs, dont les flots impétueux emportent et roulent des roches submergées. Car la raison veut que la terre soit partout semblable à elle-même.

Ces notions préliminaires une fois supposées, les tremblemens de la surface du globe sont occasionnés par l'éroulement intérieur de quelques énormes cavernes que le temps vient à bout de démolir. Car ce sont des montagnes tout entières qui tombent, et dont la secousse violente et soudaine doit répandre au loin d'affreux tremblemens; puisqu'un charriot, dont le poids n'est pas considérable, fait trembler sur son passage tous les édifices voisins, et que des coursiers fougueux, en roulant les bandes des roues armées de fer, font tressaillir tous les lieux d'alentour.

Il se peut encore qu'une masse énorme de terre tombe de vétusté dans un grand lac souterrain, et que le globe vacille par une suite du mouvement excité dans les eaux, comme nous voyons, sur la surface de la terre, un vase plein d'une onde agitée ne rester immobile que quand la liqueur contenue a repris son équilibre.

D'ailleurs, quand le vent, ramassé dans les cavités intérieures du globe, fond avec violence sur un côté particulier, et réunit toutes ses forces

Incumbit tellus , quo venti prona premit vis :
Tum , supera terram quæ sunt exstructa do-
morum ,

Ad cœlumque magis quanto sunt edita quæque ,
Inclinata minent in eandem prodita partem ;
Protractæque trabes impendent ire paratæ.

Et metuunt magni naturam credere mundi
Exitiale aliquod tempus , clademque manere ,
Cum videant tantam terrarum incumbere molem.

Quod nisi respirent venti , non ulla refrenet
Res , neque ab exitio possit reprehendere euntes.
Nunc quia respirant alternis , inque gravescunt ,
Et quasi collecti redeunt , ceduntque repulsi ;
Sæpius hanc ob rem minitatur terra ruinas ,
Quam facit : inclinatur enim , retroque recellit ,
Et recipit prolapsa suas se in pondere sedes.

Hac igitur ratione vacillant omnia tecta ,
Summa magis mediis , media imis , ima perhylum.

Est hæc ejusdem quoque magni causa tremoris,
Ventus ubi , atque animæ subito vis maxima
quædam ,

Aut extrinsecus , aut ipsa a tellure coorta ,
In loca se cava terrai conjecit , ibique
Speluncas inter magnas fremit ante tumultu ,
Versabundaque portatur ; post incita cum vis

567. Melius *euntem* ; terram viz. perituram : alibi
(sup. 562) *ire* pro *perire*. Creech.

579. Faber , *magno*.

dans ces cavernes profondes , la terre penche du côté où le souffle des vents fait le plus d'efforts : en même temps les édifices construits à la surface , s'inclinent du même côté , à mesure qu'ils sont plus voisins du ciel ; on voit les poutres s'avancer , quitter l'aplomb , menacer ruine. Et l'on balance à croire que la nature ait prescrit un terme pour la destruction totale du monde , quand on voit de telles masses prêtes à se démolir ! Si les vents n'étaient obligés de reprendre, pour ainsi dire , haleine , aucun frein ne serait capable de les contenir , ni d'arrêter leurs efforts destructeurs. Mais , comme alternativement ils se reposent et fondent de nouveau , sont repoussés et retournent à la charge ; la terre menace de s'écrouler plus qu'elle ne s'écroule en effet : elle s'incline et se relève ; elle perd l'équilibre , et le retrouve par son propre poids. Voilà pourquoi les édifices vacillent plus ou moins , selon leur élévation , de sorte que les plus bas n'éprouvent presque point de secousses.

Ces horribles ébranlemens peuvent encore être causés par un vent impétueux , un souffle violent , introduit tout à coup du dehors , ou né dans le sein même de la terre , qui , après s'être engouffré dans les cavités du globe , frémit au milieu de ces immenses cavernes , s'y roule en tout sens , et ne s'échappe au-dehors qu'après

Exagitata foras erumpitur, et simul arctam
 Diffidens terram magnum concinnat hiatus :
 In Tyria Sidone quod accidit, et fuit Ægis
 In Peloponneso. Quas exitus hic animæ
 Disturbat urbes, et terræ motus obortus!
 Multaque præterea ceciderunt moenia magnis
 Motibus in terris, et multæ per mare pessum
 Subsedere suis pariter cum civibus urbes.

Quod nisi prorumpit, tamen impetus ipse
 animæ,

Et fera vis venti per crebra foramina terræ
 Disperitur, ut horror, et incutit inde tremorem;
 Frigus uti nostros penitus cum venit in artus,
 Concutit, invitos cogens tremere atque moveri.
 Ancipiti trepidant igitur terrore per urbes :
 Tecta superne timent, metuunt inferne,
 cavernas

Terraï ne dissolvat natura repente ;
 Neu distracta suam late dispandat hiatus,
 Idque suis confusa velit complere ruinis.
 Proinde licet, quamvis cœlum terramque reantur
 Incorrupta fore æternæ mandata saluti ;
 Attamen interdum præsens vis ipsa periculi
 Subditat hunc stimulum quadam de parte
 timoris,

Ne pedibus raptim tellus subtracta feratur

598. *Imque* Laubinus ; id est, illumque hiatus.

avoir fendu la terre par son impétuosité, et y avoir ouvert de vastes abymes : ainsi furent englouties Sidon, l'ouvrage des Tyriens, Egine dans le Péloponnèse. Combien de villes ont été détruites par ces terribles éruptions des vents, et par les tremblemens de terre qui en furent la suite ! Combien de cités ensevelies sous terre, au milieu de ces affreux ébranlemens, ou noyées avec leurs citoyens au fond des mers !

Si le vent ne s'élançe pas au-dehors, son souffle impétueux se distribue, comme une espèce de frisson, dans tous les conduits de la terre, et y excite un tremblement général : ainsi le froid, insinué jusqu'au fond de nos membres, nous fait grelotter malgré nous. Alors les habitans des villes, en proie à une double terreur, voient la mort et sur leurs têtes et sous leurs pieds : ils craignent, d'un côté, la chute de leurs toits ; ils tremblent, de l'autre, que la nature ne démolisse tout à coup les voûtes du globe, et qu'après avoir ouvert ses vastes abymes, elle ne veuille les combler de ses propres débris. Quoique persuadés que le ciel et la terre sont incorruptibles, et destinés à subsister éternellement, la vue d'un danger aussi pressant porte néanmoins la défiance dans leur âme, et leur fait craindre que la terre ne se dérobe sous leurs pieds pour tomber dans le gouffre, que sa chute

380 T. LUCRETII LIB. VI. 604
In barathrum, rerumque sequatur prodita summa
Funditus, et fiat mundi confusa ruina.

Nunc ratio reddunda, augmen cur nesciat
æquor.

Principio, mare mirantur non reddere majus
Naturam, quo tantu' fuit decursus aquarum,
Omnia quo veniant ex omni flumina parte.
Adde vagos imbres, tempestatesque volantes;
Omnia quæ maria, ac terras sparguntque,
rigantque.

Adde suos fontes: tamen ad maris omnia summam
Guttaï vix instar erunt unius ad augmen;
Quo minus est mirum, mare non augescere
magnum.

Præterea, magnam sol partem detrahit æstu:
Quippe videmus enim vestes humore madentes
Exsiccare suis radiis ardentibu' solem.
At pelage multa, et late substrata videmus:
Proinde licet quamvis ex uno quoque loco sol
Humoris parvam delibet ab æquore partem,
Largiter in tanto spatio tamen auferet undis.

Tum porro venti magnam quoque tollere
partem

Humoris possunt verrentes æquora ponti;
Una nocte vias quoniam persæpe videmus
Siccari, mollisque luti concreescere crustas.

ne soit suivie de celle du grand tout , et qu'il ne reste plus du monde entier qu'un amas confus de ruines.

Il faut maintenant expliquer pourquoi la mer ne connaît point d'accroissement. On est surpris que , avec tant d'eaux qui s'y rendent , tant de fleuves qui s'y jettent de tous côtés , tant de pluies et d'orages qui fondent à la fois sur la terre et sur la mer , enfin avec ses propres sources , elle n'augmente jamais de volume. Mais la surprise cessera , si l'on considère que toutes ces eaux , comparées à la vaste étendue des mers , font à peine sur elles l'effet d'une goutte insensible.

Ajoutez que la chaleur du soleil en pompe une grande partie. Car ces rayons ardents qui sèchent en un moment les étoffes humides , quel effet ne doivent-ils pas produire sur l'immense surface des mers soumises à leur action ? Et quelque modique perte que souffre chaque endroit particulier , ces évaporations , répétées dans une aussi grande étendue , ne doivent-elles pas causer une diminution considérable ?

D'un autre côté , les vents qui balayent la surface des ondes , en emportent encore une partie ; puisque souvent nous voyons dans l'espace d'une nuit les chemins séchés , et la fange durcie par leur souffle.

Præterea, docui multum quoque tollere nubes
Humorem magno conceptum ex æquore ponti,
Et passim toto terrarum spargere in orbe,
Cum pluit in terris, et venti nubila portant.

Postremo, quoniam raro cum corpore tellus
Est, et conjunctas oras maris undique cingit;
Debet, ut in mare de terris venit humor aquai,
In terras itidem manare ex æquore salso:
Percolatur enim virus, retroque remanat
Materies humoris, et ad caput amnibus omnis
Confluit; inde super terras redit agmine dulci,
Qua via seeta semel liquido pede detulit undas.

Nunc ratio quæ sit, per fauces montis ut
Ætnæ

Exspirent ignes interdum turbine tanto,
Expediam. Neque enim media de clade coorta
Flammæ tempestas, Siculum dominata per
agros,

Fœditinis ad se convertit gentibus ora,
Fumida cum cœli scintillare omnia templa
Ceruentes, pavida complebant pectora cura,
Quid moliretur rerum natura novarum.

Hisce tibi rebus late est, alteque videndum,
Et longe cunctas in partes dispiciendum,

631. Wak. et Hav. *et conjuncta est, oras* — cingens.

640. Faber, *dia* de clade: *dia* tempestas est θεό-
πιμπος, seu θεήλατος. Egregia quidem conjectura.
Creech.

Je vous ai encore enseigné que les nuages attirent à eux l'humidité de la mer, pour aller ensuite la disperser de tous côtés, ou par les pluies qui tombent sur la terre, ou par les nuées que les vents transportent dans l'atmosphère.

Enfin, comme la terre est un corps poreux, comme elle environne de tous côtés la mer, qui lui est contiguë; la mer ne peut recevoir les eaux de la terre, sans que celle-ci reçoive à son tour celles de la mer, qui se filtrent en effet dans le sein du globe, se replient sur elles-mêmes, se rassemblent à la source des fleuves, et, ainsi purifiées, coulent sur la terre, à l'endroit où sa surface entr'ouverte facilite la trace liquide de leurs pas.

Apprenez maintenant la raison pour laquelle les bouches de l'Etna vomissent quelquefois de si épais tourbillons de flamme. Ne croyez pas, en effet, qu'au milieu du trouble et du désastre, un orage de feu, déchaîné dans les plaines de la Sicile, ait jadis fixé les regards des peuples voisins, qui, à la vue des torrens d'étincelles et de fumée ondoyans dans tout l'atmosphère, aient attendu, pleins d'effroi, le nouveau malheur que la nature leur préparait.

Pour l'explication des phénomènes de cette espèce, il faut porter sur toute la nature un coup d'œil vaste et profond, en embrasser à la fois

Ut reminiscaris, summam rerum esse profundam,
 Et videas, cœlum summâi totius unum
 Quam sit parvula pars, et quam multesima
 constet ;

Et quota pars homo terrâi sit totius unus.
 Quod bene propositum si plane contueare,
 Ac videas plane, mirari multa relinquant.

Num quis enim nostrum miratur, si quis in
 artus

Acceptit calido febrim fervore coortam,
 Aut alium quemvis morbi per membra dolorem?
 Obturgescit enim subito pes, arripit acer
 Sæpe dolor dentes, oculos invadit in ipsos;
 Existit sacer ignis, et urit corpore serpens
 Quamcunque arripuit partem, repitque per
 artus :

Nimirum, quia sunt multarum semina rerum;
 Et satis hæc tellus nobis cœlumque mali fert,
 Unde queat vis immensi procreare morbi.
 Sic igitur toti cœlo, terræque putandum est
 Ex infinito satis omnia suppeditare,
 Unde repente queat tellus concussa moveri,
 Perque mare, et terras rapidus percurrere turbo,
 Ignis abundare Ætnæus, flammescere cœlum.
 Id quoque enim fit, et ardescunt cœlestia
 templa ;

toutes les parties , ne jamais perdre de vue l'infinité du grand tout , et se représenter sans cesse combien le ciel est peu de chose par rapport à l'univers , et quel atome imperceptible est l'homme , comparé au globe entier. Quand vous serez pénétré de ce principe , convaincu de cette vérité , il y aura bien des phénomènes que vous cesserez d'admirer.

Qui de nous , par exemple , est surpris de voir un homme brûlé d'une fièvre ardente , ou doit les membres soient la proie d'une autre maladie ? Les pieds se gonflent tout à coup ; une douleur aiguë s'empare des dents , ou se jette sur les yeux mêmes ; le feu sacré s'allume , se répand dans tout le corps , brûle toutes les parties qu'il attaque : on n'en est point étonné , parce qu'on connaît les émanations d'un grand nombre de corps , parce qu'on sait que les exhalaisons de la terre et le vice de l'air suffisent pour causer la naissance , et hâter les progrès des plus terribles maladies. Croyez donc aussi que ce grand tout , infini comme il l'est , fournit au ciel et à la terre un assez grand nombre d'atomes , pour ébranler le globe par des secousses soudaines , pour envoyer sur la terre et les ondes des tourbillons rapides , pour entretenir les feux de l'Etna , et pour embraser le ciel. Oui , le ciel lui-même peut s'embraser aussi naturellement que nous

Ut tempestates pluviae graviore coortu
Sunt, ubi forte ita se tetulerunt semina
aquarum.

At nimis est ingens incendi turbidus ardor:
Scilicet, et fluvius, qui non est, maximus eii est,
Qui non ante aliquem majorem vidit; et ingens
Arbor, homoque videtur; et omnia de genere
omni,

Maxima quae vidit quisque, haec ingentia fingit:
Cum tamen omnia cum caelo, terraque, marique
Nil sint ad summam summam totius omnem.

Nunc tamen, illa modis quibus irritata repente
Flamma foras vastis AETNAE fornacibus efflet,
Expeditam. Primum totius subcava montis
Est natura, fere silicium suffulta cavernis.
Omnibus est porro in speluncis ventus et aer:
Ventus enim fit, ubi est agitando percitus aer:
Hic ubi percaluit, calefecitque omnia circum
Saxa furens, qua contingit, terramque, et ab
ollis

Excussit calidum flammis velocibus ignem;
Tollit se, ac rectis ita faucibus ejicit alte,
Funditque ardorem longe, longeque favillam
Differt, et crassa volvit caligine fumum;
Extruditque simul mirando pondere saxa:
Ne dubites, quin haec animam turbida sit vis.

673. Wak. et Flav. et fluvius, qui vivus, etc.

voyons les pluies tomber à grands flots sur la terre, lorsqu'un certain nombre de particules d'eau se sont rassemblées dans l'atmosphère.

Mais, dites-vous, ces incendies sont trop considérables. Qui, comme un fleuve paraît grand à qui n'en a jamais vu de plus grand; comme un arbre, un homme, tous les corps de quelque espèce qu'ils soient, paraissent énormes, quand on ne connaît rien au-delà; tandis que ces objets, non plus que le ciel, la terre et la mer, ne sont rien en comparaison de l'univers.

Mais tâchons maintenant d'expliquer la manière dont la flamme en fureur s'exhale des fournaises de l'Etna. D'abord, toute la montagne est creuse intérieurement, et appuyée sur des cavernes de cailloux. Or toutes les cavernes sont remplies de vents, et par conséquent d'air, puisque le vent n'est que l'air mis en agitation. Lorsque ce terrible élément s'est enflammé, et a communiqué son ardeur aux rochers et à la terre, autour desquels il ne cesse de rouler, et dont il fait sortir des flammes rapides, des feux dévorans; il s'élève, il s'élançe directement par les gorges de la montagne, il répand au loin la flamme et la cendre, roule une fumée noire et épaisse, et lance en même temps des rochers d'une si énorme pesanteur, qu'à ces effets on ne peut méconnaître l'impétuosité des vents.

Præterea , magna ex-parti mare montis ad ejus
Radices frangit fluctus , æstumque resorbet.

Ex hoc usque mari speluncæ montis ad altas
Perveniunt subter fauces. Hac ire fatendum est ,
Et penetrare animam penitus res cogit aperta ,
Atque efflare foras , ideoque extollere flammæ ,
Saxaque subjectare , et arenæ tollere nimbos.
In summo sunt ventigeni Crateres , ut ipsi
Nominitant , nos quas Fauces perhibemus , et
Ora.

Sunt aliquot quoque res , quarum unam dicere
causam

Non satis est , verum plures , unde una tamen
sit.

Corpus ut exanimum si quod procul ipse jacere
Conspicias hominis , fit ut omnes dicere causas
Conveniat lethi , dicatur ut illius una.

Nam neque cum ferro , neque frigore vincere
possis

Interiisse , neque a morbo , neque forte veneno ;
Verum aliquid genere esse ex hoc , quod concio
dicat ,

Scimus : item in multis hoc rebus dicere
habemus.

707. Cum. Wak. Hav. et Bleuet eum.

709. Hav. quod contigit eii.

D'ailleurs la mer baigne en grande partie le pied de cette montagne ; sans cesse elle y brise et en ramène ses flots. Les cavernes règnent pardessous terre depuis la mer jusqu'aux gorges de la montagne. On ne peut douter que les vents n'entrent par ces ouvertures, quand la mer s'est retirée, et ne dirigent leur souffle de là vers le sommet : voilà pourquoi l'on voit les flammes s'élever en l'air, les rochers s'élancer au loin, et des nuagés de sable se répandre de tous côtés. A la cime sont ces larges entonnoirs par où s'échappent les vents : les Grecs les appellent *cratères*, et nous leur donnons les noms de *gorges* et de *bouches*.

Il y a encore des phénomènes auxquels il ne suffit pas de donner une explication ; il faut en produire plusieurs, parmi lesquelles se trouve la véritable. Ainsi, en voyant de loin le cadavre d'un homme étendu sur le sable, il est nécessaire, pour nommer la cause de sa mort, de citer toutes les causes possibles de mortalité. Car vous ne pouvez décider s'il est mort par le fer ou le froid, par la maladie ou le poison : vous savez en général que c'est par une de ces causes ; mais il n'y a que les témoins oculaires qui puissent vous fixer sur la véritable. Nous sommes réduits à la même indécision, dans un grand nombre de phénomènes.

Nilus in æstati crescit , campisque redundat
 Unicus in terris Ægypti totius annis ;
 Is rigat Ægyptum mediam per sæpe calorem ,
 Aut quia sunt æstate Aquilones ostia contra
 Anni tempore eo , quo Etesia flabra feruntur ;
 Et contra flavium flantes remorantur , et undas
 Cogentes sursus replent , coguntque manere.
 Nam dubio procul hæc adverso flabra feruntur
 Flumine , quæ gelidis a stellis axis aguntur :
 Ille ex æstifera parti venit annis ab Austro
 Inter nigra virum , percoctaque sæcla calore ,
 Exoriens penitus media ab regione diei.

Est quoque , uti possit magnus congestus arenæ
 Fluctibus adversis oppilare ostia contra ,
 Cum mare permotum ventis ruit intus arenam.
 Quo fit uti pacto liber minus exitus anni ,
 Et proclivus item fiat minus impetus undis.

Fit quoque , uti pluvix forsan magis ad caput
 ejus

Tempore eo fiant , quo Etesia flabra Aquilonum
 Nubila conjiciunt in eas tunc omnia partes :
 Scilicet ad mediam regionem ejecta diei
 Cum convenerunt , ibi ad altos denique montes
 Contrusæ nubes coguntur , vique premuntur.

Par exemple , si le Nil, ce fleuve unique de l'Égypte entière , s'accroît , et inonde les campagnes pendant l'été ; ces débordemens peuvent venir de ce que , dans cette saison, où règnent les vents étésiens , les aquilons , en soufflant à l'embouchure et contre la direction du fleuve , suspendent son cours , foulent ses ondes , comblent son lit , et forcent le fleuve de s'arrêter. Car on ne peut douter que le souffle de ces vents ne soit opposé à la direction du fleuve ; puisqu'ils viennent des constellations glacées du pôle Boréal ; tandis que le Nil prend sa source dans les régions du midi , dans ces climats brûlans que le soleil visite au milieu de sa course , et dont les habitans sont noircis et dévorés par la chaleur.

Il se peut encore que de vastes amas de sables , déposés à son embouchure , forment une digue contre ses flots , dans le temps où la mer agitée par les vents roule des sables ; d'où il arrive que la décharge du fleuve est moins libre , et la pente de son lit moins inclinée.

Il se peut aussi que les pluies soient plus abondantes à sa source , dans cette saison où le souffle des vents étésiens chasse de ce côté les nuages , qui , rassemblés dans les régions du midi , s'accumulent et se condensent à la cime des plus hautes montagnes , et tombent enfin par la pression de leur pesanteur.

Forsit et Æthiopum penitus de montibus altis
 Crescat, ubi in campos albas descendere ningues
 Tabificis subigit radiis sol omnia lustrans.

Nunc age, Averna tibi quæ sint loca cunque
 lacusque,

Expeditam, quali natura prædita constant.

Principio, quod Averna vocantur, nomen id
 ab re

Impositum est, quia sunt Avibus contraria
 cunctis;

E regione ea quod loca cum advenere volantes,

Remigii oblitæ pennarum vela remittunt,

Præcipitesque cadunt molli cervice profusæ

In terram, si forte ita fert natura locorum;

Aut in aquam, si forte lacus substratus Averno
 est.

Qualis apud Cumas locus est montemque
 Vesevum,

Oppleti calidis ubi fumant fontibus auctus.

Est et Athenæis in mœnibus, arcis in ipso

Vertice, Palladis ad templum Tritonidos almæ,

Quo nunquam pennis appellunt corpora raucæ

Cornices, non cum fumant altaria donis:

Usque adeo fugitant non iras Palladis acres

Pervigili causa, Graium ut cecinere poetæ;

Peut-être, en un mot, cette crue vient-elle des hautes montagnes d'Ethiopie, quand le soleil, dont les rayons embrassent toute la nature, fait descendre à grands flots la neige fondue dans les plaines.

Expliquons maintenant la nature de ces lieux funestes, de ces lacs nommés *Avernes*. D'abord ce nom leur a été donné à cause de l'effet qu'ils produisent, parce qu'ils sont mortels pour les *oiseaux*: en effet, quand les habitans de l'air sont arrivés directement au-dessus de ces lieux, ils semblent avoir oublié l'art de voler, leurs ailes n'ont plus de ressort; ils tombent sans force, la tête penchée, ou sur la terre, ou dans les eaux, selon la nature de l'Averne qui leur donne la mort.

On trouve à Cumès et au mont Vésuve un endroit de cette nature: ce sont des fontaines chaudes d'où s'exhale une épaisse fumée. On en trouve encore un semblable dans les murs d'Athènes, au sommet de la citadelle, proche le temple de Minerve: les rauques corneilles n'osent jamais y aborder, lors même que la fumée des sacrifices semble les y inviter; tant elles fuient avec effroi, non pas la colère de Pallas, que leur attira leur vigilance, selon le récit des

Sed natura loci hoc opus efficit ipsa sua vi.
 In Syria quoque fertur item locus esse, videri,
 Quadrupedes quoque quo simul ac vestigia
 primum

Intulerint, graviter vis cogat concidere ipsa,
 Manibus ut si sint divis mactata repente.

Omnia quæ naturali ratione geruntur;

Et, quibus e causis fiant, apparet origo:

Janua ne his Orci potius regionibus esse

Credatur posta, hinc animas Acherontis in oras

Ducere forte deos Manes inferne reamur;

Naribus alipedes ut cervi sæpe putantur

Ducere de latebris serpentina sæcla ferarum.

Quod procul a vera quam sit ratione repulsum,

Percipe: namque ipsa de re nunc dicere conor.

Principio hoc dico, quod dixi sæpe quoque
 ante,

In terra cujusque modi rerum esse figuras;

Multa, homini quæ sunt vitalia; multaque morbos

Incutere, et mortem quæ possint accelerare:

Et magis esse aliis alias animantibus aptas

Res ad vitæ rationem, ostendimus ante,

Propter dissimilem naturam, dissimilesque

Texturas inter sese, primasque figuras.

Multa meant inimica per aures, multa per ipsas

Insinuant nares infesta atque aspera odore;

754. Wak. et Hav. ipsa suapte.

755. Videri. Forsan melius vigentes. Creech.

poètes grecs , mais les exhalaisons même de ce lieu , qui suffisent pour les en détourner. On parle encore d'un autre Averno de cette espèce , situé dans la Syrie , où les quadrupèdes eux-mêmes ne peuvent porter leurs pas , sans que la vapeur les fasse tomber sans vie , comme des victimes immolées tout à coup aux dieux Mânes. Tous ces effets sont naturels ; et l'on peut en trouver les causes , sans s'imaginer que ces lieux soient autant de portes du Tartare , par où les divinités du sombre empire attirent les âmes sur les bords de l'Achéron , comme la simple aspiration du cerf rapide attire , selon l'opinion commune , les serpens du fond de leur retraite. Pour vous faire sentir le ridicule de toutes ces fables , je vais traiter à fond ce sujet.

Je répète d'abord ce que j'ai souvent dit , que la terre contient un grand nombre de principes diversement configurés , dont les uns donnent la vie à l'homme , les autres lui causent des maladies et hâtent son trépas , et qui tous sont plus ou moins analogues aux divers animaux , plus ou moins propres à leur conservation , selon la différence de leur nature , de leur tissu et de leurs figures élémentaires. Il y en a dont l'introduction blesse le canal de l'ouïe ; il y en a dont les exhalaisons piquantes et désagréables offensent l'organe de l'odorat , d'autres dont le



Nec sunt multa parum tactu vitanda , nec autem
 Aspectu fugienda , saporeque tristia quæ sint.
 Deinde videre licet , quam multæ sint homini res
 Acriter infesto sensu , spurcæque , gravesque.

Arboribus primum certis gravis umbra tributa
 est ,

Usque adeo , capitis faciant ut sæpe dolores ,
 Si quis eas subter jacuit prostratus in herbis.
 Est etiam in magnis Heliconis montibus arbos
 Floris odore hominem tetro consueta necare.
 Scilicet hæc ideo terris ex omnia surgunt
 Multa modis multis multarum semina rerum ,
 Quod permista gerit tellus , discretaque tradit.

Nocturnumque recens extinctum lumen , ubi
 acri

Nidore offendit nares , consopit ibidem ,
 Dejicere ut pronos qui morbus sæpe suevit.
 Castoreoque gravi mulier sopita recumbit ,
 Et manibus nitidum teneris opus effluit eii ,
 Tempore eo si odorata est , quo menstrua solvit.
 Multaque præterea languentia membra per artus
 Solvunt , atque animam labefactant sedibus intus.
 Denique , si in calidis etiam cunctere lavacris ,

contact est dangereux , dont la vue est à craindre , dont la saveur est désagréable. Enfin l'expérience vous montre combien d'objets produisent dans l'homme des sensations pénibles et douloureuses.

D'abord il y a des arbres dont l'ombre est chargée de môlecules si dangereuses, qu'on ne peut s'étendre sur le gazon au pied de ces arbres, sans éprouver de violentes douleurs de tête. Sur la cime élevée de l'Hélicon se trouve encore un arbre dont la fleur tue l'homme par son odeur. Toutes ces productions naissent de la terre , parce qu'elle renferme dans son sein un grand nombre de semences combinées d'une infinité de manières diverses , dont la sécrétion nourrit chaque individu particulier.

L'odeur d'une lampe récemment éteinte affecte désagréablement les nerfs olfactifs , assoupit l'homme , le renverse , comme s'il était attaqué de l'épilepsie. L'odeur forte du *castoreum* produit le même effet sur la femme : elle tombe sans connaissance , et son ouvrage s'échappe de ses mains défaillantes, si son organe en est frappé dans le temps où elle paie son tribut périodique. Il y a bien d'autres substances dont l'action relâche le système des membres , et fait chanceler l'âme au fond de sa retraite. Enfin , si vous séjournez trop long-temps dans un bain chaud ,

Plenior et solio in fueris ferventis aquai ;
 Quam facile in medio fit uti des sæpe ruinas ?
 Carbonumque gravis vis , atque odor insinuatur
 Quam facile in cerebrum , nisi aquam præcepimus
 ante ?

At cum membra hominis percepit fervida febris ,
 Tum fit odor vini plagæ mactabilis instar.
 Nonne vides etiam terra quoque sulfur in ipsa
 Gignier , et tetro concrecere odore bitumen ?
 Denique ubi argenti venas , aurique sequuntur ,
 Terrai penitus scrutantes abdita ferro ;
 Quales exspirat scaptésula subter odores ?
 Quidve mali fit ut exhalent atrata metalla ?
 Quas hominum reddunt facies , qualesque
 colores ?

Nonne vides , audisve perire in tempore parvo
 Quam soleant , et quam vitai copia desit ,
 Quos opere in tali cohibet vis magna ? Necesse
 est

Hos igitur tellus omnes exæstuet æstus ;
 Exspiretque foras in aperta , promptaque cœli.

Sic et Averna loca alitibus summittere debent
 Mortiferam vim , de terra quæ surgit in auras ,
 Ut spatium cœli quadam de parte venenet :
 Quo simul ac primum pennis delata sit ales ,

ou si vous vous y plongez à la suite d'un repas trop abondant, qu'il est à craindre que vous ne tombiez sans connaissance au milieu des eaux ! Avec quelle facilité la vapeur active du charbon ne s'insinue-t-elle pas jusqu'au cerveau, si vous ne prévenez son effet, en avalant auparavant une onde salutaire ? L'odeur du vin porte un coup mortel à celui dont les membres sont consumés par une fièvre ardente. Ne voyez-vous pas encore naître au sein de la terre le soufre et le bitume, dont la vapeur est si pénétrante ? Enfin, quand, le fer à la main, on déchire les entrailles de la terre, pour y suivre les veines de l'or et de l'argent, quelles vapeurs mortelles ne sent-on pas s'élever du fond de la mine, et s'exhaler du séjour de ces riches métaux ? Ne voyez-vous pas quel visage hâve, quel teint plombé contractent les malheureux, condamnés par la loi à ces durs travaux ? Ne savez-vous pas en combien peu de temps ils périssent, et combien est courte la durée de leur vie ? Il faut donc que la terre se débarrasse de toutes ces vapeurs, en les répandant au-dehors, dans les plaines de l'air.

Ainsi ces lieux, nommés *Avernes*, ne sont mortels pour les oiseaux que par de pareilles évaporations, qui s'élèvent du sein de la terre dans les airs, et empoisonnent, pour ainsi dire, une partie de l'atmosphère : à peine les oiseaux

Impediatur ibi cæco correpta veneno ,
 Ut cadat e regione loci , qua dirigit æstus ;
 Quo cum corrui, hæc eadem vis illius æstus
 Relliquias vitæ membris ex omnibus aufert.
 Quippe etenim primo quasi quendam conciet
 æstum :

Posterius fit , uti cum jam cecidere veneni
 In fontes ipsos, ibi sit quoque vita vomenda ,
 Propterea quod magna mali sit copia circum.

Fit quoque ut interdum vis hæc , atque æstus
 Averni

Aera, qui inter aves cunque est terramque locatus,
 Discutiat , prope uti locus hinc linquatur inanïs :
 Cujus ubi e regione loci venire volantes ,
 Claudicat extemplo pennarum nisus inanïs ,
 Et conamen utrinque alarum proditur omne.
 Hic , ubi nictari nequeunt , insistereque alis ,
 Scilicet in terram delabi pondere cogit
 Natura ; et vacuum prope jam per inane jacentes ,
 Dispergunt animas per caulas corporis omnes.

Frigidior porro in puteis æstate fit humor ,
 Rarescit quia terra calore , et semina si qua
 Forte vaporis habet , propere dimittit in auras.
 Quo magis est igitur tellus affecta calore ,

835. Optime Lambinus *nixari*.

sont-ils arrivés dans cette région infectée, tout à coup embarrassés dans les lacs de ce poison invisible, ils tombent verticalement dans l'endroit où l'exhalaison dirige leur chute; et quand ils y sont étendus, la même exhalaison, plus active pour lors, chasse de leurs membres tous les restes de la vie. Car la première attaque n'excite en eux qu'une espèce de convulsion; mais, une fois plongés à la source même du venin, ils y rendent les derniers soupirs, suffoqués par l'abondance des exhalaisons qui les environnent.

Il se peut encore que ces exhalaisons raréfient tellement la masse d'air interposée entre la terre et les oiseaux, que cet espace devienne presque vide : lorsque les habitans de l'air volent directement au-dessus de ces lieux, leurs ailes s'agitent en vain au milieu du vide, aucune réaction ne seconde leurs efforts. Ne trouvant donc plus d'appui dans l'air, ni de support dans leurs ailes, la nature les force de céder à leur pesanteur; et quand ils sont tombés au sein du vide, leur âme se dissipe par tous les pores de leurs membres.

L'eau des puits se refroidit pendant l'été, parce que la chaleur, en raréfiant la terre, dissipe promptement dans les airs toutes les semences de feu qu'elle peut contenir. Ainsi, plus sa surface est échauffée, plus les eaux cachées

Hoc fit frigidior, qui in terra est abditus, humor.
 Frigore cum premitur porro omnis terra, coitque,
 Et quasi concrevit; fit scilicet, ut coeundo
 Exprimat in puteos, si quem gerit ipsa, calorem.

Est apud Ammonis sanum fons luce diurna
 Frigidus, at calidus nocturno tempore fertur.
 Hunc homines fontem nimis admirantur, et acri
 Sole putant subter terras ferviscere raptim,
 Nox ubi terribili terras caligine textit:
 Quod nimis a vera est longe ratione remotum.
 Quippe ubi sol nudum contrectans corpus aquai,
 Non quierit calidum supera de reddere parte,
 Cum superum lumen tanto fervore fraatur;
 Qui queat hic subter tam crasso corpore terram,
 Percoquere humorem, et calido sociare vaporibus?
 Præsertim cum vix possit per septa domorum
 Insinuare suum radiis ardentibus æstum?

Quæ ratio est igitur? nimirum terra magis quod
 Rara tenet circum hunc fontem, quam cætera
 tellus;
 Multaque sunt ignis prope semina corpus aquai.
 Hinc ubi roriferis terram nox obruit umbris,
 Extemplo subtus frigescit terra, coitque.

dans son sein doivent être fraîches. Au contraire, quand le froid resserre, rapproche et condense sa superficie, il doit, par cette compression, faire rentrer au fond des puits les particules de feu disséminées dans la terre.

On voit proche le temple d'Ammon une source froide pendant le jour, et qui, à ce qu'on rapporte, devient chaude pendant la nuit. Cette fontaine excite plus d'admiration qu'elle n'en mérite : on croit que le soleil, caché sous terre, la pénètre de ses feux, aussitôt que la nuit étend sur le globe son ombre effrayante ; mais cette explication est contraire à la saine philosophie. Car, si le soleil, dont les rayons ont tant de force quand il est sur nos têtes, n'a pu, par un contact immédiat, échauffer la surface de l'onde, comment pourrait-il, sous nos pieds, à travers une masse aussi épaisse que la terre, faire bouillonner l'eau, et y introduire ses feux brûlans, surtout quand la chaleur de ses rayons peut à peine se faire sentir à travers les murs de nos maisons ?

Quelle est donc la cause de ce phénomène ? c'est que la terre est plus spongieuse et plus chargée de semences ignées autour de cette fontaine que partout ailleurs. Lors donc que la nuit ensevelit le globe dans ses ombres humides, cette terre, en se refroidissant, se contracte

Hac ratione fit, ut, tanquam compressa manu sit,
 Exprimat in fontem, quæ semina cunque habet

ignis,

Quæ calidum faciunt laticis tactum atque
 saporem.

Inde ubi sol radiis terram dimovit obortis,

Et rarefecit calido miscente vapore;

Rursus ip antiquas redeunt primordia sedes

Ignis, et in terram cedit calor omnis aquai:

Frigidus hanc ob rem fit fons in luce diurna.

Præterea, solis radiis jactatur aquai

Humor, et in luci tremulo rarescit ab æstu:

Propterea fit uti, quæ semina cunque habet

ignis,

Dimittat; quasi sæpe gelum, quod continet in se,

Mittit, et exsoluit glaciem, nodosque relaxat.

Frigidus est etiam fons, supra quem sita sæpe

Stupa jacet flammis concepto protinus igni;

Tædaque consimili ratione accensa per undas

Collucet, quocunque natans impellitur auris:

Nimirum quia sunt in aqua permulta vaporis

Semina, de terraque necesse est funditus ipsa

Ignis corpora per totum consurgere fontem,

comme si on la pressait avec la main, et fait ainsi refluer dans l'intérieur de la fontaine toutes les particules de feu dont elle est imprégnée, et qui communiquent à l'eau une chaleur qu'on éprouve au toucher et au goût. Ensuite, quand les rayons naissans du soleil ont ouvert les pores de la terre, et raréfié son tissu par le mélange de leurs feux, les semences ignées reprennent leur première place, et toute la chaleur de l'eau passe dans la terre : voilà pourquoi la fontaine devient froide pendant le jour.

D'ailleurs, l'onde frappée pour lors des rayons du soleil, et raréfiée par ses feux tremblans, doit évaporer tous les corpuscules ignés qu'elle contient, comme on la voit souvent se dégager des parties de froid et des liens de glace qui la tenaient captive.

On parle encore d'une autre fontaine dans laquelle une étoupe prend feu, et jette des flammes tout à coup, quoiqu'elle paraisse froide au toucher; un flambeau s'y allume de la même manière, et luit au milieu des eaux, partout où l'air porte sa lumière flottante : c'est que l'eau de cette fontaine, non seulement contient en elle-même un grand nombre de semences de feu, mais reçoit encore de la terre, qui lui sert de lit, une foule de particules ignées qui s'élèvent en haut, se dispersent dans toute la substance

Et simul exspirare foras, exireque in auras,
Non tam viva tamen, calidas queat ut fieri fons.

Præterea, dispersa foras erumpere cogit
Vis per aquam subito, sursumque ea conciliari:
Quod genus Aradius spirat fons, dulcis aquæ,
Qui scatit, et salsas circum se dimovet undas.
Et multis aliis præbet regionibus æquor
Utilitatem opportunam sitientibu' nautis,
Quod dulces inter salsas intervomit undas.
Sic igitur per eum possunt erumpere fontem,
Et scatere illa foras in stupam semina: quo cum
Conveniunt, aut cum tædæi corpori adhærent,
Ardescunt facile extemplo, quia multa quoque
in se
Semina habent ignis stupæ tædæque lenentes.

Nonne vides etiam, nocturna ad lumina
lychnum

Nuper ubi extinctum admoveas, accendier ante,
Quam tetigit flammam? tædæque pari ratione?
Multaque præterea, prius ipso tacta vapore
Eminus ardescunt, quam cominus inibat ignis.
Hoc igitur fieri quoque in illo fonte putandum
est.

du fluide , s'exhalent au-dehors, et se répandent dans l'air, mais qui n'ont pas assez d'activité pour échauffer la fontaine elle-même.

De plus , une impulsion secrète détermine ces molécules éparses à s'élever tout à coup, et à se rassembler à la surface de l'onde. Ainsi ces eaux douces de la fontaine Aradienne écartent autour d'elles l'onde salée ; ainsi, dans bien d'autres plages, la mer fournit de pareilles ressources aux navigateurs altérés, en leur ménageant des eaux douces, au milieu de ses sels. C'est par un semblable mécanisme que les semences de feu peuvent s'élever entre les ondes, et s'élancer au-dehors pour allumer l'étoupe ; lorsqu'elles s'y sont réunies, ou qu'elles se sont attachées à la substance du flambeau, elles s'embrasent sans peine en un moment, parce que les étoupes et les flambeaux sont de leur côté pourvus d'un grand nombre de parties inflammables.

Approchez de la lumière une lampe qui vient d'être éteinte ; vous la verrez se rallumer, avant d'avoir touché la flamme : la même chose arrive à un flambeau. Je ne parle pas d'un grand nombre de corps qui s'enflamment de loin par la seule impression de la chaleur, avant d'avoir été saisis immédiatement par le feu. On peut expliquer de la même manière les effets de cette fontaine.

Quod superest, agere incipiam quo foedere
fiat

Naturæ, lapis hic ut ferrum ducere possit,
Quem Magneta vocant patrio de nomine Graii,
Magnetum quia sit patriis in finibus ortus.

Hunc homines lapidem mirantur; quippe
catenam

Sæpe ex annellis reddit pendentibus ex se.
Quinque etenim licet interdum, pluresque videre
Ordine demissos levibus jactarier auris,
Unus ubi ex uno dependet subter adhærens;
Ex alioque alius lapidis vim, vinclaque noscit:
Usque adeo permananter vis pervalet ejus.

Hoc genus in rebus firmandum est multa prius,
quam

Ipsius rei rationem reddere possis;
Et nimium longis ambagibus est adeundum:
Quo magis attentas aures, animumque reposco.

Principio, omnibus a rebus, quascunque
videmus,

Perpetuo fluere, ac mitti, spargique necesse est
Corpora, quæ feriant oculos, visumque lacesant:
Perpetuoque fluunt certis ab rebus odores,
Frigus ut a fluviiis, calor a sole, æstus ab undis
Æquoris exesor mœrorum littora propter.

Examinons maintenant en vertu de quelle loi naturelle le fer peut être attiré par cette pierre que les Grecs ont nommée, dans leur langue, *magnétique*, du nom des *Magnésiens*, dans le pays desquels on la trouve.

Cette pierre est une merveille pour les hommes ; elle a la propriété de former une chaîne d'anneaux suspendus les uns aux autres sans aucun lien. On voit quelquefois jusqu'à cinq chaînons, et même plus, s'abaisser en ligne droite, flotter au gré de l'air, attachés l'un sous l'autre, et se communiquant mutuellement la vertu attractive de la pierre : tant la sphère de son activité est étendue.

Pour expliquer de pareils phénomènes, on est obligé d'établir plusieurs principes, avant d'en découvrir la vraie cause ; ce n'est que par de longs détours qu'on y peut arriver : redoublez donc d'attention, mon cher Memmius.

Rappelez-vous d'abord que tous les corps que nous apercevons, envoient sans cesse des espèces d'écoulemens, d'émissions, d'émanations, qui frappent nos yeux, et produisent en nous la sensation de la vue : en effet, les odeurs ne sont que les émissions continuelles de certains corps ; le froid émane des fluides, la chaleur émane du soleil, de la mer émane le sel rongeur qui mine les édifices construits sur ses rivages. Nos oreilles

Nec varii cessant sonitus manare per aures.
 Denique in os salsi venit humor sæpe saporis,
 Cum mare versamur propter; dilutaque contra
 Cum tuimur misceri absinthia, tangit amaror:
 Usque adeo omnibus ab rebus res quæque fluenter
 Fertur, et in cunctas dimittitur undique partes;
 Nec mora, nec requies inter datur ulla fluendi,
 Perpetuo quoniam sentimus, et omnia semper
 Cernere, odorari licet, et sentire sonorem.

Nunc omnes repetam quam raro corpore sint
 res

Commemorare, quod in primo quoque carmine
 claret.

Quippe etenim, quanquam multas hoc pertinet
 ad res

Noscere, cum primis hanc ad rem protinus
 ipsam,

Qua de disserere aggredior, firmare necesse est,
 Nil esse in promptu, nisi mistum corpus inani.

Principio fit, ut in speluncis saxa superna
 Sudent humore, et guttis manantibu' stillent:
 Manat item nobis e toto corpore sudor;
 Crescit barba, pilique per omnia membra, per
 artus;

Diditus in venas cibus omnes auget, alitque
 Corporis extremas quoque partes, unguiculosque.

sont continuellement frappées de sons de toute espèce. Quand nous nous promenons sur les bords de l'océan, nos palais sont affectés d'une vapeur saline ; et nous ne regardons jamais préparer l'absynthe, sans en ressentir l'amertume : tant il est vrai que tous les corps envoient continuellement des émanations de toute espèce, qui se portent de tous côtés, sans jamais se reposer ni se tarir, puisqu'à chaque instant nous avons des sensations ; puisqu'il nous est toujours possible de voir, d'odorier et d'entendre.

Rappelez-vous secondement à quel point tous les corps sont poreux. C'est un principe que j'ai démontré dans le premier chant de ce poème, et qui sert à développer un grand nombre de vérités ; mais il est si spécialement lié au phénomène dont j'entreprends l'explication, que je ne puis me dispenser de vous prouver de nouveau que, de tous les corps connus, il n'en est aucun dont le tissu ne soit mêlé de vide.

D'abord, les voûtes de nos grottes sont baignées d'une espèce de sueur qui en distille goutte à goutte : il n'est point de parties de nos corps par où la transpiration ne trouve une issue ; la barbe et le poil croissent sur tous nos membres ; les alimens distribués dans nos veines nourrissent et augmentent jusqu'aux extrémités du

Frigus item transire per æs, calidumque vaporem
 Sentimus; sentimus item transire per aurum,
 Atque per argentum, cum pocula plena
 tenemus.

Denique per dissepta domorum saxeæ voces
 Pervolitant; permanat odos, frigusque, vaposque
 Ignis; quin ferri quoque vim penetrare suevit,
 Undique qua circum corpus lorica coerces.
 Morbida vis quæcunque extrinsecus insinuatur:
 Et tempestates terra cœloque coortæ,
 E cœlo emotæ terraque repente facessunt,
 Quandoquidem nihil est, non raro corpore nexum.

Huc accedit, uti non omnia, quæ jaciuntur
 Corpora cunque ab rebus, eodem prædita sensu,
 Atque eodem pacto rebus sint omnibus apta.
 Principio, terram sol excoquit et facit are;
 At glaciem dissolvit, et altis montibus alte
 Exstructas ningues radiis tabescere cogit:
 Denique cera liquescit in ejus posta vapore.
 Ignis item liquidum facit æs, aurumque resolvit;
 At coria, et carnem trahit, et conducit in unum.
 Humor aquæ porro ferrum condurat ab igni;
 At coria, et carnem mollit durata calore.
 Barbigeras oleaster eo juvat usque capellas,

corps, jusqu'aux ongles mêmes. Nous sentons le froid et le chaud pénétrer l'airain; nous sentons encore leur impression à travers l'or et l'argent, quand nous tenons une coupe pleine. Enfin, le son traverse l'épaisseur des murs, les odeurs s'y insinuent, le froid et le chaud les pénètrent; que dis-je? ils pénètrent jusqu'à la cuirasse de fer qui environne le corps du guerrier. La plupart des maladies nous viennent du dehors; et ces contagions qui naissent ou de la terre ou dans l'air, se dissipent, comme elles se forment, en un moment: tant il est vrai qu'il n'y a pas un seul corps qui ne renferme du vide dans son tissu.

Ajoutez que les émanations des corps n'ont pas toutes les mêmes qualités sensibles, ni la même analogie avec les corps sur lesquels elles agissent. Le soleil cuit et sèche la terre, tandis qu'il fond la glace, qu'il résout en eau ces masses de neiges entassées sur la cime des montagnes, et qu'il liquéfie la cire par l'ardeur de ses rayons. De même le feu dissout l'or, et rend l'airain liquide, tandis qu'il contracte et fait retirer les chairs et la peau. Le fer, au sortir de la fournaise, acquiert un nouveau degré de dureté dans l'eau où on le plonge: c'est au contraire le feu qui durcit la chair et la peau; l'eau les amollit. L'olivier, dont l'amertume est insupportable à

Diffuat ambrosia quasi vero, et nectare tinctus:
 At nihil est, homini fronde hac quod amarius
 exstet.

Denique amaracinum fugitat sus, et timet omne
 Unguentum: nam setigeris subus acre venenum
 est,

Quod nos interdum tanquam recreare videtur.
 At contra nobis cœnum teterrima cum sit
 Spurcities, eadem subus hæc res munda videtur,
 Insatiabiliter toti ut volvantur ibidem.

Hoc etiam superest, ipsa quam dicere de re
 Aggredior, quod dicendum prius esse videtur.
 Multa foramina cum variis sint reddita rebus,
 Dissimili inter se natura prædita debent
 Esse, et habere suam naturam quæque, viasque.
 Quippe etenim variis sensus animantibus insunt,
 Quorum quisque suam proprie rem percipit in se.
 Nam penetrare alia sonitus, aliaque saporem
 Cernimus e succis, alia nidoris odores,
 Propter dissimilem naturam, textaque rerum.
 Præterea manare aliud per saxa videtur,
 Atque aliud per ligna; aliud transire per aurum;
 Argentoque foras aliud, vitroque meare.
 Nam fluere hac species, illac calor ire videtur;
 Atque aliis aliud citius transmittere eadem.

L'homme , est pour les chèvres un mets préférable à l'ambrosie et au nectar. Enfin le pourceau fuit la marjolaine , et craint les parfums , qui sont en effet un poison pour lui , tandis qu'ils paraissent quelquefois nous rappeler à la vie. Au contraire , la fange qui nous fait horreur , est pour le quadrupède hérissé de soie un bain délicieux , dans lequel il se plonge et se roule , sans jamais se rassasier.

Il me reste encore un autre principe à établir, avant d'en venir à l'objet que je me propose. C'est que tous les corps ayant un grand nombre d'interstices , ces interstices ne doivent pas être tous semblables, mais avoir chacun leur nature et leurs usages particuliers. En effet les animaux ont des sens divers , dont chacun a son objet propre. Les sons s'insinuent par des conduits qui leur sont consacrés ; les saveurs et les odeurs , par d'autres voies qui sont aussi analogues à leur nature et à leur tissu. Outre cela , il y a des émanations qui pénètrent la pierre , d'autres qui pénètrent le bois ; il y en a qui passent à travers l'or , d'autres qui s'insinuent à travers l'argent , d'autres qui s'ouvrent un passage par les pores du verre , puisque les simulacres s'introduisent par les interstices du verre , et la chaleur par ceux de l'or et de l'argent : enfin il y a des corpuscules qui pénètrent plus vite, et d'autres moins

Scilicet id fieri cogit natura viarum ,
Multimodis varians , ut paulo ostendimus ante.

Quapropter bene ubi hæc confirmata atque
locata

Omnia constiterint nobis præposta , parata ;
Quod superest , facile hinc ratio reddetur , et
omnis

Causa patefiet , quæ ferri pelliciat vim.

Principio, fluere e lapide hoc permulta necesse est

Semina , sive æstum , qui discutit aera plagis ,

Inter qui lapidem, ferrumque est cunque locatus.

Hoc ubi inanitur spatium , multusque vacefit

In medio locus ; extemplo primordia ferri

In vacuum prolapsa cadunt conjuncta , fit utque

Annulus ipse sequatur , eatque ita corpore toto.

Nec res ulla magis primoribus ex elementis

Indupedita suis arcte connexa cohæret ,

Quam validi ferri naturæ frigidus horror.

Quo minus est mirum , quod paulo diximus

ante ,

Corpora si nequeunt de ferro plura coorta

In vacuum ferri , quin annulus ipse sequatur :

Quod facit , et sequitur , donec pervenit ad ipsum

Jam lapidem , cæcisque in eo compagibus hæsit.

Hoc fit item cunctas in partes , unde vacefit

Cunque locus , sive ex transverso , sive superne :

vite, le même corps. Ces différences sont, comme je l'ai prouvé plus haut , une suite nécessaire de la variété infinie que la nature a établie entre les interstices des corps.

Ces vérités préliminaires étant ainsi solidement établies, il est aisé d'en déduire l'explication que nous cherchons ; et la cause de l'attraction du fer se développe d'elle-même. D'abord il faut que de la substance même de la pierre il émane sans cesse un grand nombre de corpuscules , ou plutôt une vapeur active qui raréfie par ses coups tout l'air interposé entre le fer et l'aimant. Quand cet espace intermédiaire est devenu vide , aussitôt les élémens du fer s'y portent , mais sans se désunir ; d'où il arrive que le corps entier de l'anneau suit la même direction. En effet il n'y a point de corps dont les élémens soient plus embarrassés et plus étroitement liés que ceux du fer , ce métal si solide , qu'il est presque inaccessible à la chaleur. Il n'est donc pas étonnant que la tendance d'un grand nombre de ses élémens vers le vide soit suivie de la progression du chaînon entier. C'est ce qui arrive en effet : l'anneau s'avance toujours , jusqu'à ce qu'il soit parvenu à la pierre même , à laquelle il s'unit par des liens invisibles. Ces émanations de l'aimant agissent en tout sens : le vide se forme de tous côtés, soit en haut, soit latéra-

Corpora continuo in vacuum vicina feruntur.
 Quippe agitantur enim plagis aliunde, nec ipsa
 Sponte sua sursum possunt consurgere in auras.
 Huc accedit item, quare queat id magis esse,
 Hæc quoque res adjumento; motusque juvatur,
 Quod simul a fronte est anelli rarior aer
 Factus, inanitusque locus magis ac vacuatus;
 Continuo fit, uti qui post est cunque locatus
 Aer, a tergo quasi provehat atque propellat.
 Semper enim circum positus res verberat aer.
 Sed tali fit uti propellat tempore ferrum,
 Parte quod ex una spatium vacat, et capit in se.
 Hic ubi, quem memoro, per crebra foramina
 ferri est
 Parvas ad partes subtiliter insinuatus;
 Trudit et impellit, quasi navim velaque ventus.

Denique res omnes debent in corpore habere
 Aera, quandoquidem raro sunt corpore, et aer
 Omnibus est rebus circumdatus appositusque.
 Hic igitur, penitus qui in ferro est abditus aer,
 Sollicito motu semper jactatur, eoque
 Verberat anellum dubio procul, et ciet intus
 Scilicet; atque eodem fertur, quo præcipitavit.
 Jam semel, et quamquam in partem conamina
 sumpsit.

lement ; et les anneaux voisins se portent aussitôt dans ces espaces ainsi raréfiés , y étant déterminés par des chocs extérieurs. Car leur propre tendance ne pourrait jamais les élever ainsi dans les airs. Mais une autre cause qui favorise encore cette direction , et qui accélère leur mouvement , c'est qu'à peine l'air a été raréfié , et le vide formé dans la partie supérieure de l'anneau , l'air inférieur pousse et chasse , pour ainsi dire , l'anneau par-derrrière. En effet tous les corps sont battus sans cesse par l'air qui les environne. Mais ces mêmes coups font pour lors avancer l'anneau , parce qu'il y a en haut un vide pour le recevoir. Lorsque cet air dont je parle s'est répandu dans tous les interstices du fer , et s'est insinué jusqu'à ses élémens les plus subtils , il les pousse et les fait avancer , comme les vents font voguer le navire dont ils enflent les voiles.

Enfin tous les corps doivent renfermer de l'air dans leur tissu , parce qu'ils sont tous poreux , et que l'air les environne et les touche sans cesse. Ce fluide subtil , caché dans la substance même du fer , est agité d'un mouvement continuel , à l'aide duquel il doit nécessairement frapper l'anneau , l'ébrauler intérieurement , et se porter avec lui vers l'espace vide auquel tendent tous ses efforts.

Fit quoque ut a lapide hoc ferri natura
recedat

Interdum, fugere, atque sequi consueta vicissim.
Exsultare etiam Samothracia ferrea vidi,
Et ramenta simul ferri furere intus ahenis
In scaphiis, lapis hic magnes cum subditus esset:
Usque adeo fugere a saxo gestire videtur.
Ære interposito discordia tanta creatur,
Propterea, quia nimirum prius æstus ubi æris
Præcepit, ferrique vias possedit apertas;
Posterior lapidis venit æstus, et omnia plena
Invenit in ferro; neque habet qua tranet, ut
ante.

Cogitur offensare igitur, pulsareque flucta
Ferre texta suo: quo pacto respuit ab se,
Atque per æs agitat, sine eo quæ sæpe resorbet.

Illud in his rebus mirari mitte, quod æstus
Non valet e lapide hoc alias impellere item res.
Pondere enim fretæ partim stant, quod genus
aurum;
Ac partim, raro quia sunt cum corpore, ut æstus
Pervolet intactus, nequeunt impellier usquam:
Lignea materies in quo genere esse videtur.
Inter utrasque igitur ferri natura locata,

On voit quelquefois le fer s'éloigner de l'aimant ; quelquefois il le fuit, et le suit alternativement. J'ai vu du fer de Samothrace et de la limaille s'agiter et tressaillir dans un vase d'airain sous lequel on présentait une pierre d'aimant : le fer semblait impatient de s'éloigner de la pierre. Tant la seule interposition de l'airain faisait naître d'antipathie entre ces deux substances : la raison en est qu'alors les émanations de l'airain s'emparant les premières de tous les conduits du fer , celles de l'aimant qui leur succèdent, trouvent tous les passages occupés ; et ne pouvant s'y introduire comme auparavant, elles sont obligées de se jeter sur la substance même du fer , et de heurter de leurs flots le tissu de ce métal. Voilà pourquoi la pierre repousse et agite à travers l'airain ce même corps auquel , sans cet obstacle , elle se serait unie.

Ne soyez point surpris que les émanations magnétiques ne produisent pas le même effet sur les autres corps. Il y en a , tels que l'or , que leur pesanteur tient immobiles : d'autres , comme le bois , ont de larges interstices , à travers lesquels les émanations passent , sans toucher , et par conséquent sans agiter ces corps. Le fer , dont le tissu tient le milieu entre ces deux espèces , est la seule substance que les émanations de l'aimant puissent mouvoir de cette

Æris ubi accepit quædam corpuscula ; tum fit,
Impellant ut eam magnesi semina saxi.

Nec tamen hæc ita sunt aliarum rerum aliena,
Ut mihi multa parum genere ex hoc suppedi-
tentur,

Quæ memorare queam inter se singulariter apta.
Saxa vides primum sola coalescere calce :
Glutine materies taurino ita jungitur una,
Ut vitio venæ tabularum sæpius hiscant,
Quam laxare queant compages laurea vincla.
Vitigeni latices in aquai fontibu' gaudent
Misceri, cum pix nequeat gravis, et leve olivum.
Purpureusque colos conchyli mergitur una
Corpore cum lanæ, dirimi qui non queat usquam ;
Non si Neptuni fluctu renovare operam des ;
Non, mare si totum velit eluere omnibus undis.
Denique res auro argentum concopulat una,
Ærique æs plumbo fit uti jungatur ab albo.
Cætera jam quam multa licet reperire ? quid
ergo ?

Nec tibi tam longis opus est ambagibus usquam,
Nec me tam multam hic operam consumere par
est.

Sed breviter paucis restat comprehendere multa.
Quorum ita texturæ ceciderunt mutua contra,
Ut cava convenient plenis hæc illius, illa
Hujusque ; inter se junctura horum optima
constat.

manière , quand il est imprégné d'un certain nombre de parties d'airain.

Au reste , le phénomène que j'explique n'est pas tellement étranger dans la nature , qu'il ne me soit aisé de vous citer un grand nombre d'autres unions aussi intimes. Vous voyez d'abord les pierres se joindre à l'aide seule de la chaux : la colle de taureau lie si fortement les planches , que les veines et les parties élémentaires du bois manqueraient plutôt que cette jonction artificielle. La liqueur de la vigne aime à se confondre avec l'eau des fleuves ; la poix ne peut s'y mêler à cause de sa pesanteur , ni l'huile à cause de sa légèreté. La pourpre s'identifie tellement avec la laine , qu'on ne peut plus l'en séparer , quand même à force d'eau on voudrait rendre à l'étoffe sa première couleur , quand même la mer entière l'abreuverait de ses ondes. Enfin l'or , à l'aide du feu , s'incorpore avec l'argent ; l'étain unit ensemble des cuivres de différentes natures. Combien d'autres mélanges aussi intimes ne pourrais-je pas trouver ? Mais vous pouvez vous passer de tant de détails , et je ne dois pas y consumer une peine inutile : un seul principe vous tiendra lieu d'un grand nombre de faits. Quand deux corps se rencontrent avec des tissus tellement opposés , que les éminences de l'un répondent aux cavités de l'autre ,

424 T. LUCRETII LIB. VI. 1084
Est etiam, quasi ut annellis, hamisque plicata
Inter se quædam possint coplata teneri:
Quod magis in lapide hoc fieri ferroque videtur.

Nunc, ratio quæ sit morbis, aut unde repente
Mortiferam possit cladem conflare coorta
Morbida vis hominum generi, pecudumque
catervis,

Expeditam. Primum multarum semina rerum
Esse supra docui, quæ sint vitalia nobis;
Et contra, quæ sint morbo, mortique, necesse
est

Multa volare. Ea cum casu sunt forte coorta,
Et perturbarunt cœlum, fit morbidus aer.
Atque ea vis omnis morborum, pestilitasque,
Aut extrinsecus, ut nubes nebulæque superne
Per cœlum veniunt, aut ipsa sæpe coorta
De terra surgunt, ubi putrorem humida nacta
est,

Intempestivis pluviisque, et solibus icta.

Nonne vides etiam cœli novitate, et aquarum
Tentari, procul a patria quicumque domoque
Adveniunt? ideo quia longe discrepat aer.
Nam quid Britannum cœlum differre putamus,
Et quod in Ægypto est, qua mundi claudicat
axis?

leur union est la plus parfaite. Ils peuvent aussi se lier par des espèces d'anneaux et de crochets ; et c'est surtout cette sorte de lien qui tient le fer suspendu à l'aimant.

Je vais maintenant vous expliquer la cause des maladies contagieuses, de ces fléaux terribles qui répandent tout à coup la mortalité sur les hommes et les troupeaux. Rappelez-vous d'abord que l'atmosphère est remplie d'une infinité de corpuscules de toute espèce, dont les uns nous donnent la vie, les autres engendrent la maladie et le trépas. Quand le hasard a fait naître un grand nombre de ces derniers, l'air se corrompt, et devient mortel. Ces maladies actives et pestilentielles ou nous sont transmises d'un climat étranger par la voie de l'air, comme les nuages et les tempêtes, ou s'élèvent du sein même de la terre, dont les glèbes humides ont été putréfiées par une alternative déréglée de pluies et de chaleur.

Ne remarquez-vous pas encore que le changement d'air et d'eau affecte la santé du voyageur éloigné de sa patrie ? c'est qu'il y trouve un air trop différent de celui qu'il a coutume de respirer. Quelle différence en effet entre l'atmosphère des Bretons, et celui de l'Égypte, où penche l'essieu du monde ? Quelle différence

Quidve, quod in Ponto est, differre a Gadibus,
atque

Usque ad nigra virum, percoctaque sæcla calore?
Quæ cum quatuor inter se diversa videmus,
Quatuor a ventis, et cœli partibus esse;
Tum color et facies hominum distare videntur
Largiter, et morbi generatim sæcla tenere.

Est elephas morbus, qui propter flumina Nili
Gignitur Ægypto in media, neque præterea
usquam.

Atthide tentantur gressus, oculique in Achæis
Finibus; inde aliis alius locus est inimicus
Partibus, ac membris: varius concinnat id aer.
Proinde ubi se cœlum, quod nobis forte alienum
est,

Commovet, atque aer inimicus serpere cœpit;
Ut nebula, ac nubes paulatim repit, et omne,
Qua graditur, conturbat, et immutare coactat.
Fit quoque, ut in nostrum cum venit denique
cœlum,

Corrumpat, reddatque sui simile, atque alienum.
Hæc igitur subito clades nova, pestilitasque,
Aut in aquas cadit, aut fruges persidit in ipsas,
Aut alios hominum pastus, pecudumque cibatus;
Aut etiam suspensa manet vis aere in ipso:
Et cum spirantes mistas hinc ducimus auras,
Illa quoque in corpus pariter sorbere necesse est.
Consimili ratione venit bubus quoque sæpe

entre le climat du Pont, et celui de ces vastes régions qui s'étendent depuis Gades jusqu'aux peuples brûlés par le soleil? Ces quatre pays, exposés à quatre vents, et situés sous quatre climats divers, ne diffèrent pas seulement par l'exposition, mais encore par la couleur et la forme de leurs habitans, et par la nature des maladies auxquelles ils sont sujets.

L'éléphantiasis est une maladie qui naît sur les bords du Nil, au milieu de l'Égypte, et nulle part ailleurs. Le climat de l'Attique est contraire aux jambes, celui des Achéens malsain pour les yeux; d'autres pays attaquent d'autres parties du corps: toutes ces différences viennent de l'atmosphère. Lors donc que l'air d'un pays étranger, doué d'une qualité dangereuse, se déplace, et s'avance vers nous, il se traîne lentement, comme un nuage; il altère et corrompt toutes les régions de l'atmosphère par où il passe; et enfin, arrivé dans le nôtre, il le corrompt, l'assimile à lui, et le change pour nous. Ce fléau d'une nouvelle espèce se répand en un moment dans les eaux, s'attache aux moissons, se mêle aux autres alimens des hommes et des troupeaux: quelquefois son venin reste suspendu dans les airs; et nous ne pouvons respirer ce fluide ainsi mélangé, sans puiser en même temps le poison dont il est infecté. La contagion gagne

Pestilitas, etiam pecubus balantibus ægror.
 Nec refert utrum nos in loca deveniamus
 Nobis adversa, et cœli mutemus amictum;
 An cœlum nobis ultro natura cruentum
 Deferat, aut aliquid, quo non consuevimus uti,
 Quod nos adventu possit tentare recenti.

Hæc ratio quondam morborum, et mortifer
 æstus

Finibu' Cecropiis funestos reddidit agros,
 Vastavitque vias, exhausit civibus urbem.
 Nam penitus veniens Ægypti e finibus ortus,
 Aera permensus multum, camposque natantes,
 Incubuit tandem populo Pandionis: omnes
 Inde catervatim morbo mortique dabantur.
 Principio, caput incensum fervore gerebant,
 Et duplices oculos suffusa luce rubentes.
 Sudabant etiam fauces intrinsecus atro
 Sanguine, et ulceribus vocis via septa coibat;
 Atque animi interpretis manabat lingua cruore,
 Debilitata malis, motu gravis, aspera tactu.
 Inde, ubi per fauces pectus complerat, et ipsum
 Morbida vis in cor mœstum confluxerat ægris;
 Omnia tum vero vitæ claustra lababant.
 Spiritus ore foras tetrum volvebat odorem,
 Rancida quo perolent projecta cadavera ritu;

de la même manière le bœuf laborieux, et la brebis bêlante. Qu'importe donc que nous nous transportions nous-mêmes dans un climat malsain, sous un ciel inconnu; ou que la nature nous amène un air pestilentiel, et des corpuscules étrangers, dont l'irruption soudaine nous cause le trépas ?

Une maladie de cette espèce, causée par des vapeurs mortelles, désola jadis les contrées où régna Cécrops, rendit les chemins déserts, et dépeupla la ville. Née au fond de l'Égypte, après avoir traversé des espaces immenses d'air et de mer, elle vint se reposer sur les murs de Pandion; et tous les habitans tombèrent en foule sous les coups de la maladie et de la mort. Le mal s'annonçait par un feu dévorant qui se portait à la tête; les yeux devenaient rouges et enflammés. L'intérieur du gosier était baigné d'une sueur de sang noir, le canal de la voix fermé et resserré par des ulcères; et la langue, cette interprète de l'âme, souillée de sang, affaiblie par la douleur, pesante, immobile, rude au toucher. Ensuite, quand l'humeur était descendue de la gorge dans la poitrine, et s'était rassemblée autour du cœur malade, alors tous les soutiens de la vie s'ébranlaient à la fois. La bouche exhalait une odeur fétide, semblable à celle des cadavres corrompus; l'âme

Atque animi prorsum vires totius, et omne
 Languerat corpus, lethi jam limine in ipso.
 Intolerabilibusque malis erat anxius anguor
 Assidue comes, et gemitu commista querela;
 Singultusque frequens noctem per sæpe, diemque,
 Corripere assidue nervos et membra coactans,
 Dissolvebat eos, defessos ante, fatigans.
 Nec nimio cuiquam posses ardore tueri
 Corporis in summo summam ferviscere partem;
 Sed potius tepidum manibus proponere tactum,
 Et simul ulceribus quasi inustis omne rubere
 Corpus, ut est, per membra sacer cum diditur
 ignis.

Intima pars homini vero flagravit ad ossa;
 Flagravit stomacho flamma, ut fornacibus,
 intus.

Nil adeo posset cuiquam leve, tenueque membris
 Vertere in utilitatem: ad ventum et frigora
 semper,

In fluvios partim gelidos ardentia morbo
 Membra dabant, nudum jacentes corpus in
 undas;

Multi præcipites lymphis putealibus alte
 Inciderunt, ipso venientes ore patente.
 Insedabiliter sitis arida corpora mersans,
 AEquabat multum parvis humoribus imbrem,
 Nec requies erat ulla mali: defessa jacebant

perdait toutes ses forces, et le corps languissant paraissait déjà toucher le seuil de la mort. A ces maux insupportables se joignaient et le tourment d'une inquiétude continuelle, et des plaintes mêlées de gémissemens, et des sanglots redoublés le jour et la nuit, qui, en irritant les nerfs, en roidissant les membres, en déliant les articulations, épuisaient ces malheureux qui succombaient déjà sous la fatigue. Cependant les extrémités de leurs corps ne paraissaient point trop ardentes, et ne faisaient éprouver au toucher qu'une impression de tiédeur; mais en même temps leur corps tout entier était rouge, comme si leurs ulcères eussent été enflammés, ou que le feu sacré se fût répandu sur leurs membres. Une ardeur intérieure dévorait jusqu'à leurs os; la flamme bouillonnait dans leur estomac, comme dans une fournaise. Les étoffes les plus légères étaient un fardeau pour eux: toujours exposés à l'air et au froid, les uns, dans l'ardeur qui les dévorait, se précipitaient au milieu des fleuves glacés, et plongeaient leurs membres nus dans les ondes les plus froides; les autres se jetaient au fond des puits, vers lesquels ils se traînaient la bouche béante. Mais leur soif inextinguible ne mettait pas de différence entre des flots abondans et une goutte insensible. La douleur ne leur laissait aucun repos:

Corpora , mussabat tacito medicina timore.
 Quippe patentia cum totas ardentia noctes
 Lumina versarent oculorum expertia somno;
 Multaque præterea mortis tum signa dabantur.
 Perturbata animi mens in mœrore , metuque;
 Triste supercilium; furiosus voltus, et acer;
 Sollicitæ porro plenæque sonoribus aures;
 Creber spiritus, aut ingens, raroque coortus;
 Sudorisque madens per collum splendidus
 humos;

Tenuia sputa , minuta , croci contincta colore,
 Salsaque , per fauces rauca; vix edita tussi.
 In manibus vero nervi trahier , tremore artus;
 A pedibusque minutatim succedere frigus
 Non dubitabat : item ad supremum denique
 tempus

Compressæ nares , nasi primoris acumen
 Tenue , cavati oculi , cava tempora; frigida
 pellis ,

Duraque ; inhorrebat rictum , frons tenta
 minebat.

Nec nimio rigida post strati morte jacebant;
 Octavoque fere candenti lumine solis ,
 Aut etiam nona reddebant lampade vitam.
 Quorum si quis (ut est) vitarat funera lethi,
 Ulceribus tetris , et nigra proluvie alvi;
 Posterius tamen hunc tabes lethumque manebat:

leurs membres étendus ne suffisaient point à ces assauts continuels , et la médecine balbutiait en tremblant à leurs côtés. En effet, leurs yeux ardens, ouverts pendant des nuits entières, roulaient dans leurs orbites, sans jouir du sommeil : on remarquait encore en eux mille autres symptômes de mort. Leur âme était troublée par le chagrin et par la crainte, leurs sourcils froncés, leurs yeux hagards et furieux, leurs oreilles inquiétées par des tintemens continuels, leur respiration tantôt vive et précipitée, tantôt forte et lente; leur cou baigné d'une sueur transparente, leur salive appauvrie, teinte d'une couleur de safran, chargée de sel, et chassée avec peine de leurs gosiers par une toux violente. Les nerfs de leurs mains se roidissaient, leurs membres frissonnaient, et le froid de la mort se glissait par degrés des pieds au tronc : enfin, dans les derniers momens, leurs narines étaient resserrées et affilées, leurs yeux enfoncés, leurs tempes creuses, leur peau froide et rude, leurs lèvres retirées, leur front tendu et saillant. Peu de temps après ils expiraient, et la huitième ou la neuvième aurore entendait leurs derniers gémissemens. Si quelqu'un échappait au trépas, comme cela arrivait quelquefois, par la sécrétion des ulcères ou des noirs matières du ventre, le poison et la mort les attendaient néanmoins,

Aut etiam multus capitis cum sæpe dolore
 Corruptus sanguis plenis ex naribus ibat ;
 Huc hominis totæ vires corpusque fluebat.
 Profluvium porro qui tetri sanguinis acre
 Exierat , tamen in nervos huic morbus et artus
 Ibat , et in partes genitales corporis ipsas.
 Et graviter partim metuentes limina lethi
 Vivebant ferro privati parte virili ;
 Et manibus sine nonnulli pedibusque manebant
 In vita tamen , et perdebant lumina partim :
 Usque adeo mortis metus his incesserat acer.
 Atque etiam quosdam cepere obliviam rerum
 Cunctarum , neque se possent cognoscere ut ipsi.
 Multaque humi cum inhumata jacerent corpora
 supra
 Corporibus, tamen alituum genus atque ferarum
 Aut procul absiliebat , ut aerem exiret odorem ;
 Aut , ubi gustarat , languebat morte propinqua.
 Nec tamen omnino temere illis solibus ulla
 Comparebat avis , nec noctibu' sæcla ferarum
 Exhibant sylvis ; languebant pleraque morbo ,
 Et moriebantur : cum primis fida canum vis
 Strata viis animam ponebat in omnibus ægram.

quoique plus tard : un sang corrompu coulait en abondance de leurs narines , avec des douleurs de tête violentes ; toutes leurs forces , toute leur substance se perdaient par cette voie. Si la maladie ne prenait point son cours par les narines , et n'occasionnait point une pareille hémorragie , elle se jetait sur les nerfs , se repandait dans les membres , et s'insinuait jusqu'aux parties consacrées à la génération. Les uns , pour éviter une mort qu'ils voyaient s'approcher , abandonnaient au fer l'organe de la virilité ; les autres , privés de leurs pieds et de leurs mains , tenaient encore à la vie ; quelques-uns enfin se laissaient ravir l'usage de la vue : tant la crainte de la mort frappait ces malheureux. On en vit même qui perdaient le souvenir des choses passées , jusqu'à ne plus se reconnaître eux-mêmes. Quoique la terre fût couverte de cadavres accumulés les uns sur les autres , sans sépulture , les oiseaux de proie et les quadrupèdes voraces en fuyaient l'odeur infecte , ou , après en avoir goûté , ils languissaient , et ne tardaient pas à mourir. Les oiseaux ne se montraient jamais le jour impunément , et pendant la nuit les bêtes féroces ne quittaient point leurs forêts : on les voyait presque tous succomber à la contagion , et mourir. Les chiens surtout , ces animaux fidèles , étendus au milieu des rues , rendaient les derniers sou-

Extorquebat enim vitam vis morbida membris.

Incomitata rapi certabant funera vasta :

Nec ratio remedi communis certa dabatur.

Nam quod alis dederat vitales aeris auras

Volvere in ore licere , et cœli templa tueri ;

Hoc aliis erat exitio , lethumque parabat. .

Illud in his rebus miserandum et magnopere
unum

Ærumnabile erat , quod , ubi se quisque videbat

Implicitum morbo , morti damnatus ut esset ,

Deficiens animo mœsto cum corde jacebat

Funera respectans , animam et mittebat ibidem.

Idque vel in primis cumulabat funere funus :

Quippe etenim nullo cessabant tempore apisci

Ex aliis alios avidi contagia morbi.

Nam quicumque suos fugitabant visere ad ægros ,

Vitæ nimium cupidi , mortisque timentes ,

Pœnibat paulo post turpi morte malaque

Desertos , opis expertes , incuria mactans ,

Lanigeras tanquam pecudes , et bucera sæcla.

Qui fuerant autem præsto , contagibus ibant ,

Atque labore , pudor quem tum cogebat obire ,

Blandaque lassorum vox mista voce querelæ.

Optimus hoc lethi genus ergo quisque subibat ;

Inque aliis alium populum sepelire suorum

Certantes , lacrymis lassi luctuque redibant.

pirs , que la contagion leur arrachait avec effort. Les cadavres étaient enlevés à la hâte, sans pompe et sans suite. Il n'y avait point de remède sûr ni général ; et le même breuvage qui avait prolongé la vie aux uns , était dangereux et mortel pour les autres.

Ce qu'il y avait de plus triste et de plus déplorable dans cette calamité , c'est que les malheureux qui se voyaient la proie de la maladie , se désespéraient comme des criminels condamnés à périr , tombaient dans l'abattement , voyaient toujours la mort devant eux , et mouraient au milieu de ses terreurs. Mais ce qui multipliait surtout les funérailles , c'est que l'avidité contagion ne cessait de passer des uns aux autres. Ceux qui évitaient la vue de leurs amis malades , par trop d'amour pour la vie et de crainte pour la mort , périssaient bientôt , victimes de la même insensibilité , abandonnés de tout le monde , et privés de secours , comme l'animal qui porte la laine , et celui qui laboure nos champs. Ceux , au contraire , qui ne craignaient point de s'exposer , succombaient à la contagion et à la fatigue que le devoir et les plaintes touchantes de leurs amis mourans les obligeaient de supporter. C'était là la mort des citoyens les plus vertueux : après avoir enseveli la foule innombrable de leurs parens , ils retournaient dans leurs demeures , les larmes

Inde bonam partem in lectum mœrore dabantur:

Nec poterat quisquam reperiri , quem neque
morbus ,

Nec mors , nec luctus tentaret tempore tali.

Præterea , jam pastor , et armentarius omnis ,

Et robustus item curvi moderator aratri ,

Languiebant , penitusque casis contrusa jacebant

Corpora , paupertate et morbo dedita morti.

Exanimis pueris super exanimata parentum

Corpora nonnunquam posses , retroque videre

Matribus , et patribus natos super edere vitam.

Nec minimum partim ex agris ægroris in urbem

Confluxit , languens quem contulit agricolarum

Copia , conveniens ex omni morbida parti.

Omnia complebant loca tectaque ; quo mage eos
tum

Confertos ita acervatim mors accumulabat.

Multa siti prostrata viam per , proque voluta

Corpora , silanos ad aquarum strata jacebant ,

Interclusa anima nimia ab dulcedine aquai.

Multaque per populi passim loca prompta ,

viasque

Languida semianimo tum corpore membra

videres ,

Horrida pædore , et pannis cooperta , perire

aux yeux , la douleur dans le cœur , et se mettaient au lit pour y expirer de chagrin. En un mot , on ne voyait , dans ces temps de désastre , que des morts , ou des mourans , ou des infortunés qui les pleuraient. Les gardiens des troupeaux de toute espèce , et le robuste conducteur de la charrue étaient aussi frappés : la contagion les allait chercher jusqu'au fond de leur chaumière , et la pauvreté jointe à la maladie rendait leur mort inévitable. On voyait les cadavres des parens étendus sur ceux de leurs enfans , et les enfans rendre les derniers soupirs sur les corps de leurs pères et de leurs mères. La contagion était apportée en grande partie par les habitans de la campagne , qui se rendaient en foule dans la ville , à la première attaque de la maladie. Les lieux publics , les édifices particuliers en étaient remplis ; et , ainsi rassemblés , il était plus facile à la mort d'accumuler leurs cadavres. Un grand nombre expirait au milieu des rues ; d'autres , après s'être traînés au bord des fontaines publiques , y restaient étendus sans vie , suffoqués par l'excès de l'eau qu'ils avaient bu. Les chemins étaient couverts de corps languissans , à peine animés , enveloppés de vils lambeaux , et

Corporis inluvie : pellis super ossibus una ,
Ulceribus tetrīs prope jam , sordique sepulta.

Omnia denique sanata deum delubra repleat
Corporibus mors exanimis , onerataque passim
Cuncta cadaveribus cœlestum templa manebant :
Hospitibus loca quæ complebant ædituentes.
Nec jam religio divum , nec numina magni
Pendebantur : enim præsens dolor exsuperabat.
Nec mos ille sepulturæ remanebat in urbe ,
Ut prius hic populus semper consuerat humari.
Perturbatus enim totus trepidabat , et unus
Quisque suum pro re consortem mœstus huma-
bat.

Multaque vis subita , et paupertas horrida suasit.
Namque suos cousanguineos aliena rogorum
Insuper instructa ingenti clamore locabant ,
Subdebantque faces , multo cum sanguine sæpe
Rixantes potius , quam corpora desererentur.

dont les membres tombaient en pourriture : leurs os n'étaient revêtus que d'une peau livide , sur laquelle les ulcères et la corruption avaient produit le même effet que la sépulture sur les cadavres.

La mort avait rempli les édifices sacrés de ses impures dépouilles ; les temples des dieux étaient jonchés de corps morts : c'était là que les gardes des lieux saints déposaient leurs hôtes. Car pour lors on s'embarrassait peu de la religion et de la Divinité : la douleur était le sentiment dominant. Ces cérémonies observées de temps immémorial pour les obsèques , n'avaient plus lieu dans la ville. Le trouble et la confusion régnaient partout ; et au milieu de cette consternation générale , chacun inhumait comme il pouvait le corps dont il était chargé. L'indigence et la nécessité inspirèrent même des violences inouïes jusqu'alors. Il y en eut qui placèrent à grands cris sur des bûchers construits pour d'autres les corps de leurs proches, et qui, après y avoir mis le feu , soutenaient des combats sanglans plutôt que d'abandonner leurs cadavres.

FIN DU LIVRE SIXIÈME.

NOTES

D U

LIVRE SIXIÈME.

Pag. 324, v. 3. **R**ECREARE est pris ici dans sa vraie signification ; l'étymologie de ce mot est *rursus creare*, former de nouveau : *recreate* ne veut donc pas dire autre chose que *donner une nouvelle vie*.

Pag. 326, v. 29. Le texte, qui est ici fort embrouillé, ne devient pas plus clair au moyen des corrections et des explications des commentateurs. Non que le sens du poète ne soit très-intelligible : on voit bien qu'il regarde le hasard et la nécessité comme les uniques sources des maux auxquels les hommes sont exposés ; mais la manière dont cette idée est rendue, n'est nullement dans le style ordinaire de Lucrèce. Ces deux vers sont une répétition l'un de l'autre.

Quod flueret naturæ vi, varieque volaret,
et. . Seu casu, seu vi, quod sic natura parasset,
sont deux façons de parler synonymes : voilà pourquoi quelques commentateurs retranchent, peut-être avec assez de raison, le premier de ces deux vers. Au reste, l'on pourrait demander à Lucrèce ce qu'il en

tend par *le hasard*, dans un système qui n'est qu'un enchaînement de causes et d'effets nécessaires; pour-quoi il s'obstine à le regarder comme une machine essentielle à sa doctrine, à en faire la base et le fondement de sa physique, lui qui, expliquant tous les phénomènes de la nature par les propriétés des corps, ne devrait regarder *le hasard* que comme un mot synonyme de *l'ignorance des causes* :

*Quorum operum causas nulla ratione videre
Possunt, hæc fieri divino numine rentur.*

Pag. 328, v. 57. Le mot *securus* signifie ordinairement *qui ne craint rien*; mais il peut aussi signifier *qui ne se mêle d'aucun soin*, puisque le mot latin *cura*, dont il est dérivé, signifie également *inquiétude* et *soin*: le sens de la phrase exige qu'on prenne *securus* dans cette seconde acception. Lucrèce veut dire évidemment: *Ceux qui sont bien persuadés que les dieux ne se mêlent en rien du gouvernement de la nature.*

Pag. 332, v. 95. On peut réduire à trois chefs les causes que Lucrèce assigne au bruit du tonnerre; 1°. l'action du vent sur les nuages; 2°. l'action des nuages entre eux; 3°. l'action du feu sur les nuages. Quelque ingénieuses que soient ces explications, on ne peut douter que Lucrèce n'en eût apporté de plus satisfaisantes, s'il eût mieux connu la nature de ces exhalaisons abondantes qu'un soleil ardent attire continuellement de la terre, et dont se forme la foudre; et surtout s'il eût été instruit des effets de la

poudre à canon , qui ont un si grand rapport avec ceux du tonnerre , que le docteur Wallis ne croit pas qu'on doive faire difficulté de les attribuer à la même cause. Nous ajouterons à ce que dit Lucrèce , que cette espèce de roulement continu causé par le tonnerre , et que le poète attribue à la pression latérale de deux nuages qui s'effleurent dans toute leur longueur, vient , selon les physiciens modernes , « du son formé entre les différens nuages qui sont suspendus les uns sur les autres , par l'agitation de l'air, qui ne cesse de passer entre eux avec rapidité. Les nuages et les objets qui se trouvent sur la surface de la terre, renvoient le son , et le multiplient à peu près comme autant d'échos : voilà pourquoi le tonnerre retentit d'une manière si effrayante dans les vallées , parce que les montagnes réfléchissent le son de toutes parts. Car le tonnerre lui-même ne doit presque jamais produire qu'un seul coup , à peu près comme un boulet de canon qu'on tire : cependant , lorsque la flamme allume en même temps trois ou quatre traînées , elle peut former de cette manière des pelotons qui s'enflamment l'un après l'autre , et produire par ce moyen des coups redoublés. » Voyez l'Encyclopédie , art. *Tonnerre*.

Pag. 334 , v. 111. *Fragiles sonitus* est une expression qu'il n'est pas possible de faire passer dans notre langue ; c'est proprement *sonitus rei que frangitur* , le bruit d'un corps qui se brise : on est obligé de paraphraser.

Pag. 338 , v. 167. *Anceps ferrum* veut dire pro-

prement un fer à deux tranchans , qui n'est autre chose qu'une *hache*.

Ibid. v. 169. « On peut , jusqu'à un certain point , juger de la proximité ou de l'éloignement de la foudre par l'intervalle de temps écoulé entre l'éclair et le tonnerre : le docteur Wallis observe que cet intervalle est ordinairement d'environ sept secondes , qui , à raison de 170 , ou selon d'autres 173 toises que le son parcourt en une seconde , font à peu près la distance d'une lieue. Néanmoins , quelquefois l'intervalle n'est que d'une seconde ou deux ; ce qui fait connaître que l'éclat est fort près de nous , et , pour ainsi dire , dans l'air même que nous respirons. » Encyclop. art. *Tonnerre*, *Eclair*. Mais ce calcul est assez grossier. Car , outre qu'on ne peut apprécier au juste l'espace que le son parcourt en une seconde , et que la moindre erreur répond à plusieurs toises , ce calcul suppose encore que le bruit du tonnerre vienne toujours à nous directement , et non pas par réflexion : or c'est ce qui n'arrive presque jamais. Ajoutons encore que la raréfaction ou la condensation de l'atmosphère doit nécessairement changer la vitesse du son ; sous la ligne , il doit parcourir dans un même temps donné plus d'espace que sous le pôle : aussi a-t-on observé que dans la Guiane sa vitesse est de 1098 pieds ; ce qui fait 60 pieds de plus que dans nos climats.

Pag. 344 , v. 217. Il paraît que Lucrèce parle ici de ces éclairs qu'on voit quelquefois , quand le ciel est pur et serein , qui ne sont pas suivis de tonnerre ,

et qu'on appelle communément *éclairs de chaleur*, soit parce qu'ils annoncent un surcroît de chaleur, soit parce qu'ils ont rarement lieu, sans avoir été précédés par quelques jours chauds : Lucrèce aurait dû remarquer que, de même qu'on voit des éclairs sans entendre de tonnerres, on entend aussi des tonnerres sans voir d'éclairs, parce que quelquefois la nuée est si épaisse, qu'elle empêche de voir la lumière de l'éclair. *Vid. Mussch. Essais de Phys.* §. 1502.

Pag. 352, v. 316. Toutes les leçons portent *fulmine*, qui ne fait aucun sens. En effet, voici le raisonnement du Poète : Il se peut que ce soit la force même du coup qui allume le feu ; si un caillou frappé avec le fer produit des étincelles, de même le nuage sur lequel vient fondre le vent, peut aussi prendre feu, pourvu toutefois que la matière soit inflammable. Il est évident qu'il faut lire *flamine*, au lieu de *fulmine*. Ce que Lucrèce ajoute ensuite, est une nouvelle preuve de la nécessité de cette correction ; car il ne dirait pas, *Néanmoins je ne conviens pas que le vent soit une substance absolument froide*, si la conclusion précédente n'eût été, *le vent, quoique froid, peut donc enflammer le nuage*.

Pag. 358, v. 380. Les *Etrusques* étaient les plus anciens devins de l'Italie ; quoique la physique en général fût l'objet de leurs recherches, ils se livraient particulièrement à la partie de cette science qui regarde les météores : plus hardis ou plus adroits que les autres devins, c'était au milieu des éclairs, des foudres et des tonnerres, au milieu des alarmes et

de l'effroi des peuples, qu'ils étudiaient l'avenir. Ils abusaient de la crédulité jusqu'à donner un air de science à cet art imposteur : ils établissaient des principes, des axiomes, des divisions, des subdivisions, des corollaires ; en un mot, tout l'éta- lage d'une théorie. On distinguait parmi eux les foudres *de conseil*, d'avec les foudres *d'autorité et d'arrêt* : les foudres *monitoires, postulatoires, confirmatoires, hospitalières*, étaient d'une nature bien différente des foudres *fallacieuses, pestiférées, meurtrissantes, menaçantes, royales*. On eût dit, pour me servir des termes de l'Historien critique de la philosophie, qu'ils comptaient les tableaux de leur galerie, ou les fleurs de leur jardin. La réputation de ces fourbes subsistait encore long-temps après l'établissement du christianisme : à peine Rome fut-elle menacée d'un siège par Alaric, roi des Goths, qu'on appela, selon l'ancienne coutume, des devins toscans, dont l'art se trouva malheureusement en défaut. *Vid. Ant. dévoil. Vid. et Hist. crit. de la Phil. tom. I, chap. II, pag. 77.*

Pag. 362, v. 423. *Prester* vient du mot grec $\pi\rho\theta\omega$, qui signifie non seulement *brûler, enflammer*, mais encore *gonfler, émouvoir* : ce ne peut être que dans cette dernière acception que Lucrèce l'entend ici, Ce que les Grecs nomment $\pi\rho\sigma\tau\eta\rho$, les Latins l'appellent *typhon* et *siphon*, quoiqu'il y ait de la différence entre ces deux mots ; et les Français lui donnent le nom de *trombe*. Lucrèce attribue la cause de ce phénomène au vent, qui, ne pouvant rompre le nuage contre lequel il lutte, l'abaisse peu à peu,

et le précipite verticalement dans la mer : les modernes lui donnent pour cause « une nuée condensée, dont une partie se trouvant dans un mouvement circulaire, causé par deux vents qui soufflent directement l'un contre l'autre, tombe par son propre poids, et prend la figure d'une colonne, tantôt conique, tantôt cylindrique ; elle tient toujours en haut par sa base, tandis que la pointe regarde en bas. » Au reste, quelle que soit la cause de ces trombes, elles sont, comme dit Lucrèce, le plus grand fléau des navigateurs : si elles viennent fondre sur un vaisseau, dit Thévenot dans son Voyage du Levant, elles se mêlent dans ses voiles, quelquefois l'élèvent en l'air, et le laissant ensuite retomber de tout son poids, le font couler à fond. D'ailleurs, la quantité d'eau qui tombe de ces colonnes est si grande, et la chute en est si précipitée, que, si malheureusement une de ces trombes tombait sur un vaisseau, elle le briserait et le submergerait en un instant. On prétend qu'en tirant sur la trombe plusieurs coups de canon, elle se rompt, et que cette commotion de l'air la fait cesser assez promptement.

Buffon parle d'une autre espèce de trombe, qui s'appelle *typhon* : celle-ci ne descend pas des nuages, comme la première espèce, mais s'élève de la mer vers le ciel avec une grande violence, quoique pourtant sans changer de place. Le même auteur attribue cette espèce de trombe à des feux souterrains. « Car la mer est alors dans une grande ébullition, et l'air est si fort rempli d'exhalaisons sulfureuses, que le ciel paraît caché d'une croûte de couleur de cuivre, quoiqu'il n'y ait aucun nuage, et

qu'on puisse à travers ces vapeurs voir le ciel et les étoiles : c'est à ces feux souterrains qu'on peut attribuer la tiédeur de la mer de la Chine en hiver, où ces *typhons* sont très-fréquens. » *Voyez l'Encyclopédie*, art. *Trombe*, d'où ces détails sont tirés en grande partie.

Pag. 364, v. 438. *Lentus* est pris ici dans sa vraie signification; il veut dire *souple, flexible, pliant*, comme dans Virgile :

Lenta salix feto pecori.

Ibid. v. 442. « L'Histoire de l'Académie, année 1737, fait mention d'une *trombe de terre* qui parut à Capestanc, près de Béziers. C'était une colonne assez noire qui descendait d'une nue jusqu'à terre, et diminuait toujours de largeur en approchant de la terre, où elle se terminait en pointe : elle obéissait au vent qui soufflait de l'ouest au sud-ouest; elle était accompagnée d'une espèce de fumée fort épaisse, et d'un bruit pareil à celui d'une mer fort agitée, arrachant quantité de rejetons d'oliviers, déracinant des arbres, et jusqu'à un gros noyer, qu'elle transporta jusqu'à quarante ou cinquante pas, et marquant son chemin par une large trace bien battue, par où trois carrosses de front auraient passé. Il parut une autre colonne de la même figure qui se joignit bientôt à la première; et après que le tout eut disparu, il tomba une grande quantité de grêle. » *Diction. Encyclop. art. Trombe.*

Pag. 368, v. 473. Dans toutes les éditions de Lu-

crèce , après ce vers , on en trouve un autre absolument inintelligible :

Nam ratio cum sanguine abest humoribus omnis.

Creech , et les commentateurs qui ont voulu entendre Lucrèce , rejettent ce vers ; ceux qui n'ont eu en vue que de commenter son poème , reportent ce vers plus haut , v. 404 , où il ne présente pas un sens plus clair qu'ici.

Ibid. v. 479. *Æstus ætheris signiferi* ne peut jamais signifier la chaleur de la voûte éthérée , comme le prétend Gassendi , puisque , selon la remarque de Creech , le propre de la chaleur est de dilater et de raréfier , et non pas de condenser et d'affaïsser : il est donc ici question uniquement de la matière éthérée , qui , en pesant d'en haut sur les nuages , les comprime , et leur donne de la consistance. Voici deux passages qui pourront éclaircir l'idée de Lucrèce : le premier est de Pline le Naturaliste , et le second de Sénèque. *Terrena in cœlum tendentia deprimit siderum vis.* Hist. Nat. lib. II , cap. 39. *Causas autem illius (aeris) mutationis et inconstantiaë alias terra præbet , cujus positiones huc aut illo versaë , magna ad aeris temperiem momenta sunt ; alias siderum cursus. Ex quibus soli plurimum imputes.... Sed et cœteræ quoque stellæ non minus terræna quam incumbentem spiritum terris afficiunt , et ortu suo occasuve contrario , modo frigora , modo imbres , aliasque terrarum injurias turbidaë movent.* Sen. Nat. Quæst. lib. II , cap. 11.

Pag. 374, v. 542. Il est singulier que Lucrèce, en donnant pour cause des tremblemens de terre les trois élémens les moins actifs, la terre, l'eau et l'air, n'ait pas fait mention du feu, le plus terrible de tous : non pas qu'on lui reproche de n'avoir pas connu cette hypothèse chimérique du feu central, que les physiciens ont regardé pendant long-temps comme le seul moyen propre à expliquer les effets incroyables des tremblemens de terre; mais, sans avoir recours à cette supposition gratuite, l'on ne peut douter que « la terre ne soit en une infinité d'endroits remplie de matières combustibles, pour peu que l'on fasse attention aux couches immenses de charbon de terre, aux amas de bitume, de tourbe, de soufre, d'alun, de pyrites, etc., qui se trouvent enfouis dans l'intérieur de notre globe. Toutes ces matières peuvent s'enflammer de mille manières, mais surtout par l'action de l'air, qui est disséminé, comme l'on n'en peut douter, dans tout l'intérieur de la terre, et qui, mis en expansion par ces embrasemens, fait effort en tout sens pour s'ouvrir un passage. » Personne n'ignore les effets qu'il peut produire quand il est en cet état. « L'eau contenue dans les profondeurs de la terre, contribue aussi de plusieurs manières à ses tremblemens; 1°. parce que l'action du feu réduit l'eau en vapeurs, et l'on sait que rien n'approche de la force irrésistible de ces vapeurs mises en expansion. 2°. L'eau, en tombant tout à coup dans les amas de matière embrasée, doit encore produire des explosions terribles : 3°. elle anime les feux souterrains, en ce que, par sa chute, elle agite l'air, et fait la fonction des soufflets de forge;

4^e. enfin elle peut concourir aux ébranlemens de la terre par les excavations qu'elle fait dans son intérieur, par les couches qu'elle entraîne après les avoir détrempées, et par les chutes et les écroulemens que par là elle occasionne. » Mais, malgré l'influence que l'air et l'eau ont sur les tremblemens de terre, on voit que ces deux élémens ne tirent toute leur force que de l'action du feu, qui les met en expansion. Encyclopédie, art. *Tremblemens de terre*.

Pag. 378, v. 583. Ce que Lucrèce dit de Sidon est confirmé en partie par Posidonius, qui, selon le témoignage de Strabon, rapporte qu'une ville située au-dessus de Sidon, fut engloutie par un tremblement de terre, et qu'une partie de Sidon même s'écroula. Sénèque, Nat. Quæst. lib. VI, cap. 24, en parle aussi : *Thucydides ait, circa Peloponnesiaci belli tempus, Atalantam insulam aut totam, aut certe maxima ex parte superfusam. Idem Sidoni accidisse, Posidonio crede*. Quant à ce que le poète ajoute d'Egine, il paraît avoir en vue la ruine d'Hélice et de Buris, deux villes célèbres dans l'Antiquité, proche Egine, dans le Péloponnèse. Cette ville que Lucrèce appelle *Ægis*, Sénèque lui donne le nom d'*Ægium*, dans un passage qui répand un grand jour sur celui de Lucrèce : *Illa vasta concussio, quæ duas suppressit urbes Helicen et Burin, citra Ægium constitit*. Nat. Quæst. lib. VI, cap. 25. Ovide en fait aussi mention :

*Si quæras Helicen et Burin, Achaidas urbes,
Invenies sub aquis; et adhuc ostendere nautæ
Inclinata solent cum mœnibus oppida mersis.*

Met. lib. XV.

Diodore de Sicile, qui rapporte le même évènement, ajoute qu'il fut regardé comme une punition par laquelle Neptune irrité châtia ces deux villes coupables; mais ensuite, comme philosophe, il apporte la cause physique de cet évènement: il dit que le Péloponnèse renferme de grandes cavités souterraines, et d'immenses réservoirs où les eaux se tiennent rassemblées, et qu'on y connaît, entre autres, deux fleuves qui coulent sous terre. Celui qui prend sa source auprès du Phénée, s'enfonça, et disparut peu de temps après qu'on l'eut aperçu, et il est demeuré dans les entrailles de la terre; un autre, qui est au pied de Stymphée, que l'abbé Terrasson soupçonne être le Stymphale, se jette dans une ouverture où il reste caché la longueur de 200 stades, au bout desquels il se remontre auprès d'Argos. *Vid. Diod. de Sicil. lib. xv.*

Pag. 384, v. 659. Celse, lib. v, cap. 28, dit: *Ignis sacer malis ulceribus annumerari debet.* On peut consulter encore sur cette maladie Paul Eginette, qui en traite au long. Virgile en fait aussi mention, *Georg. III, v. 566*:

Contactos artus sacer ignis edebat.

Creech.

Pag. 386, v. 682. Ce que dit Lucrèce des cavernes de la Sicile, est confirmé par Justin, lib. IV, cap. 1: *Siciliam ferunt angustis quondam faucibus Italiæ adhæsisse, direptamque velut a corpore, majore impetu superi maris, quod toto undarum onere illuc vehitur. Est autem ipsa terra tenuis ac*

fragilis, et cavernis quibusdam fistulisque ita penetrabilis, ut ventorum tota ferme flatibus pateat; necnon et ignibus generandis nutriendisque soli ipsius naturalis materia. Quippe intrinsecus stratum sulphure et bitumine traditur: quæ res facit ut, spiritu cum igne inter interiora luctante, frequenter et compluribus locis nunc flammæ, nunc vaporem, nunc fumum eructet. Inde denique Ætnæ montis per tot sæcula durat incendium; et ubi per spiramenta cavernarum ventus incubuit, arenarum moles egeruntur. « On dit que la Sicile était autrefois jointe à l'Italie par un isthme étroit, et qu'elle fut séparée du continent par l'impétuosité de la mer supérieure, qui vient sans cesse y fondre de tout le poids de ses ondes. La terre de cette île est légère et friable: les cavernes et les conduits souterrains dont elle est remplie, la rendent si perméable, qu'elle est presque toute entière exposée au souffle des vents. Elle est avec cela mêlée naturellement de matières propres à engendrer et à nourrir des feux, parce qu'on assure qu'elle est intérieurement abondante en soufre et en bitume: d'où il arrive que le vent luttant contre le feu dans ses souterrains, elle vomit fréquemment et en beaucoup d'endroits tantôt des flammes, tantôt des exhalaisons, tantôt une épaisse fumée. De là enfin l'Étna, ce volcan qui brûle depuis tant de siècles, et d'où s'élancent des amas de sables, quand le vent s'engouffre dans les soupiraux des cavernes. »

Pag. 388, v. 696. La leçon est ici corrompue. Le texte porte :

Hac ire fatendum est ,

Et penetrare mari penitus res cogit aperto ,

qui ne présente aucune construction , et ne fait aucun sens. J'ai suivi la leçon de Creech , qui me paraît la plus raisonnable de toutes les corrections que les commentateurs aient faites sur cet endroit. *Animam* est la même chose que *ventum* ; il est employé souvent en ce sens par Lucrèce : *res cogit aperta est* une façon de parler comme *manifesta docet res*.

Ibid. v. 700. Je traduis *ventigeni* , par où s'échappent les vents , quoiqu'il signifie plutôt où se forment les vents : mais si les vents entrent par le pied de la montagne , quand la mer s'est retirée , ils ne se forment donc pas dans l'entonnoir. En général , tout ce morceau est corrompu , et je me suis moins proposé d'y mettre de la fidélité que du sens.

Pag. 392 , v. 734. C'est en effet la véritable cause des débordemens du Nil. Ce fleuve reçoit en Ethiopie les eaux d'un grand nombre de torrens et de rivières , que forment les pluies abondantes qui tombent entre l'équateur et le tropique , avant et après le solstice : ces pluies sont la seule cause des débordemens réglés du Nil , débordemens qui arrivent tous les ans à peu près au même temps , mais avec quelques inégalités , parce qu'ils dépendent du concours de diverses circonstances physiques , qui ne se trouvent pas toujours réunies de la même façon. Ceux qui sont curieux de connaître plus amplement les opinions des Anciens sur les débordemens du Nil , peuvent consulter Diod. de Sic. lib. I , qui a traité cette matière avec les plus grands détails.

Ibid. v. 739. Ce que Lucrèce appelle *Averne*, du mot latin *avis*, se nomme en français *moufette de Méphitis* : ce sont des vapeurs ou exhalaisons pestiférées qui se font sentir dans les lieux profonds de la terre, dans les grottes, dans les souterrains de la plupart des mines, et même à la surface ; car la chaleur du soleil suffit pour attirer quelquefois ces exhalaisons à la surface de la terre. Voilà pourquoi des expériences répétées nous apprennent qu'il est dangereux de s'endormir sur l'herbe, surtout au printemps, lorsque les premières impressions du soleil se font sentir à la terre ; et c'est peut-être ce phénomène mal entendu qui fait que Lucrèce rapporte à l'ombre de certains arbres ce qui pourrait n'être que l'effet de ces évaporations : mais ces exhalaisons de la surface, quelles qu'elles soient, ne sont jamais aussi actives que celles de l'intérieur. Tout le monde connaît dans le royaume de Naples *la grotte du chien*, qui suffoque tous les animaux qui y sont exposés. « M. Seip, médecin allemand, a décrit, dans les Transactions philosophiques, une moufette qui se fait sentir dans une carrière auprès des eaux minérales de Pymont en estphalie. Cette vapeur tue les oiseaux, les insectes, et tous les animaux qui en sont atteints : les oiseaux meurent dans des convulsions semblables à celles qu'ils éprouvent sous le récipient de la machine pneumatique, quand on en a pompé l'air. » C'est vraisemblablement un effet de cette nature qui a fait croire à Lucrèce que l'air se raréfie dans ces lieux, et qu'il s'y forme un vide. « En Hongrie, à Bibar, près des monts Krapachs, est une source minérale que l'on peut boire impunément, mais qui, sans répandre

d'émanations sensibles , ne laisse pas de tuer sur-le-champ les oiseaux et les autres animaux qui en approchent ». Vid. Trans. phil. n°. 448, 450, 451, et l'Encyclopédie, art. *Moufettes*, d'où ces détails ont été tirés.

Pag. 394, v. 762. C'était sous terre, et dans les lieux extrêmement bas, que les Anciens plaçaient le séjour des âmes. Dans cette pensée, ils s'imaginaient que les gouffres et les trous profonds qu'on rencontrait en certains endroits de la terre, étaient autant d'ouvertures de l'enfer, et de chemins qui conduisaient dans ce lieu ténébreux. C'est pour cette raison qu'on allait consulter les ombres des morts, proche du fleuve Achéron en Epire, et au lac d'Averne en Italie : c'est ce qui avait fait croire que la caverne d'Achéreuse, voisine de la ville d'Héraclée dans le Pont, et le fameux antre de Trophonius dans la Grèce, avaient autrefois donné passage à des héros qui étaient descendus par-là aux enfers ; c'est enfin ce qui faisait regarder comme des soupiraux des enfers l'Etna, le Vésuve et les autres montagnes enflammées.

Il est remarquable que la plupart des oracles se rendaient dans des lieux abondans en vapeurs et en exhalaisons, dans des régions remplies d'eaux minérales et thermales, et de soufre. La Béotie était la partie de la Grèce où il se rendait le plus d'oracles, à cause des montagnes et des cavernes qui s'y trouvaient : Plutarque y compte vingt-cinq de ces cavernes. L'oracle de Cumès était placé dans une contrée sulfureuse, remplie de vapeurs et de bains chauds. Les oracles de Trophonius se rendaient dans

un antre d'où l'on sortait tout étourdi des vapeurs qui y régnaient; et l'on prenait sans doute pour une extase, ou pour une communication avec le dieu, l'état de vertige et de convulsion où mettaient ces exhalaisons dangereuses. Comme ceux qui parlaient, ne jouissaient pas de leurs sens, on crut que c'étaient les dieux qui parlaient pour eux, et qui s'expliquaient par leur organe. C'est ainsi que prophétisait la Pythie de Delphes : après s'être assise sur un trépied, et avoir été quelque temps exposée aux vapeurs qui sortaient de l'antre sacré, elle entra en fureur, et l'on prenait pour des oracles les réponses qu'elle faisait. L'oracle de Claros opérait par le moyen d'une fontaine qui enivrait et étourdissait : on peut en dire autant de l'oracle de Jupiter Ammon en Libye, dont le temple était auprès d'une fontaine dont nous parlerons dans la suite. Voyez *l'Antiquité dévoilée par ses usages*.

Pag. 394, v. 782. Ce n'est pas précisément l'ombre de ces arbres qui donne des maladies; mais la chaleur du soleil, en développant leurs particules insensibles, fait sortir de leur substance une grande abondance d'émanations dangereuses : on attribue une pareille vertu malfaisante au sureau, à l'if, au noyer, et à quelques autres arbres dont les principes volatils, répandus dans leur atmosphère, sont funestes à ceux qui se reposent long-temps sous leur ombre. Mais le machnillier, arbre de l'Amérique, dont le fruit est semblable à nos pommes d'api, est un poison bien autrement actif : les émanations virulentes de cet arbre non seulement causent des maladies, mais donnent même la mort aux voyageurs

imprudens qui cherchent sous son feuillage un abri contre l'ardeur du soleil.

Ibid. v. 785. Quel est cet arbre qui croissait sur l'Hélicon ? Nous n'en connaissons point aujourd'hui dont la fleur tue l'homme par son odeur : c'est un malheur de moins pour l'humanité. Peut-être en existait-il de semblables du temps de Lucrèce ; peut-être avons-nous perdu cet arbre mortel , comme plusieurs maladies auxquelles étaient sujets les Anciens. Car on ne peut disconvenir que leur botanique ne fût entièrement différente de la nôtre : on ne retrouve maintenant presque aucune des plantes de la forme et de la vertu desquelles ils nous ont laissé la description ; soit que l'espèce soit morte , soit qu'elles aient tellement dégénéré , que leurs propriétés essentielles soient absolument changées aujourd'hui.

Pag. 396 , v. 793. Le *castoreum* est une matière grasse , de la consistance du miel , d'un roux foncé , fétide , âcre et *nauseuse* ; elle est renfermée dans deux vésicules de la grosseur d'un œuf , que le castor porte dans ses aines : ces vésicules ne sont pas , comme on l'a cru , les testicules du castor , puisque la femelle en est pourvue comme le mâle. Le *castoreum* est composé de parties terreuses , résineuses , huileuses , inflammables , très-subtiles , et si spiritueuses , qu'une seule goutte , réduite en vapeurs , suffit pour répandre son odeur dans un grand espace d'air. Comme il est fétide et pénétrant , il n'est pas surprenant que bien des personnes se sentent blessées de son odeur , qui attaque pour l'ordinaire le cerveau

et les nerfs : les femmes surtout , qui sont plus délicates , et dont le genre nerveux est plus irritable , peuvent être affectées jusqu'à l'évanouissement ; à plus forte raison si elles sont dans leur état critique , temps auquel leurs fibres sont plus vibratiles , plus sensibles , et plus susceptibles des impressions extérieures.

Pag. 396, v. 79 Il n'est certainement pas prudent de rester trop long-temps dans un bain chaud : le corps est alors plongé dans un milieu 800 fois plus dense que la tête, qui est exposée à l'air libre. Comme donc les liqueurs se portent toujours vers les lieux où elles trouvent moins de résistance, il est naturel qu'elles montent vers la tête ; ce qui doit occasionner la stupeur, la pesanteur, l'étourdissement, et même le vertige. Mais si l'estomac est rempli d'alimens, c'est un surcroît d'humeurs et de fumées de plus pour le cerveau : ajoutons que la compression et le relâchement que l'estomac éprouve à la fois, le mettent à la gêne, et troublent nécessairement la digestion.

Ibid. v. 801. Tout le monde connaît les funestes effets du charbon ardent, dont l'action tend à détruire ou à suffoquer le principe vital, en attaquant surtout le cerveau et le genre nerveux, et en raréfiant le sang, d'où résultent des maladies comateuses et le spasme : c'est pour la même raison que l'odeur d'une mèche récemment éteinte, qui, par les principes sulfureux et volatils dont l'huile ou la graisse sont composées, n'est à proprement parler qu'un véritable charbon, peut aussi produire les accidens que

Lucrèce à décrits plus haut. Mais la précaution qu'il indique de boire de l'eau pour se garantir des effets du charbon, sur quel principe de physique ou d'anatomie peut-elle être fondée ? croyait-il qu'une grande quantité d'eau, en se mêlant avec le sang, pouvait servir à noyer, pour ainsi dire, et à éteindre les principes sulfureux du charbon ? C'est ce qu'il n'explique pas, et ce qui d'ailleurs est contraire à l'expérience et à la raison.

Ibid. v. 804. Dire que l'odeur du vin est un coup mortel pour un homme qui a la fièvre chaude, est une proposition trop générale, et qui doit être restreinte à un bien petit nombre d'exemples : il est sûr que le vin, par sa seule odeur, peut être très-nuisible dans cette fièvre, où la chaleur est extrême, accompagnée de délire et souvent de frénésie. On sait que les liqueurs spiritueuses qui fermentent, sont très-dangereuses même pour les personnes saines ; on a des exemples d'hommes tués sur-le-champ ou suffoqués en entrant dans des caves de vin nouveau : d'autres ont été très-malades pour avoir séjourné trop longtemps dans des caves fermées, remplies de vin et de bière en fermentation.

Ibid. v. 807. « Les mines sont remplies de vapeurs ou d'exhalaisons qui s'échappent par les fentes, crevasses ou cavités qui se trouvent dans les rochers : elles sont de différentes espèces ; tantôt elles échauffent l'air si considérablement, qu'il est impossible que les ouvriers puissent continuer leurs travaux sous terre. Cela arrive surtout dans les grandes chaleurs,

où l'air extérieur de l'atmosphère n'étant pas agité par le vent, reste dans un état de stagnation qui empêche l'air contenu dans les souterrains de se renouveler et de circuler librement. Les ouvriers sont fort incommodés de ces exhalaisons ; elles excitent chez eux des toux convulsives, et leur donnent la phthisie, la pulmonie, des paralysies et d'autres maladies qui contribuent à abrégier leurs jours : souvent même l'effet en est encore plus prompt, et les pauvres mineurs sont tout d'un coup suffoqués par ces vapeurs dangereuses. On a imaginé un grand nombre de précautions pour en garantir les ouvriers, et pour faciliter la circulation de l'air dans les souterrains. On se sert pour cela de percemens, quand il est possible de les pratiquer ; c'est-à-dire qu'on ouvre une galerie horizontale au pied d'une montagne, et cette galerie fait avec les bures ou puits perpendiculaires de la mine une espèce de siphon qui favorise le renouvellement de l'air : mais de toutes les méthodes qu'on puisse employer, il n'en est pas de plus sûre que la machine de Sutton ». *Vid. Encyclopédie, art. Exhalaisons minérales.*

Pag. 400, v. 839. Les physiiciens modernes conviennent que l'eau des puits n'est pas plus froide en été qu'en hiver, et qu'elle ne nous paraît telle qu'à proportion de la chaleur plus ou moins considérable de l'atmosphère : ainsi un homme qui aurait très-chaud à la main droite, et très froid à la gauche, en trempant toutes les deux dans la même eau tiède, trouverait cette eau froide de la main droite, et au contraire chaude et même brûlante de la gauche.

Pag. 402, v. 847. Quinte-Curce décrit ainsi cette fontaine, lib. IV, sect. VII : *Ammonis nemus in medio habet fontem (Aquam solis vocant). Sub lucis ortum tepida manat ; medio die, cum vehementissimus est calor, frigida eadem fluit ; inclinato in vesperam, calescit ; media nocte, frigida exæstuat : quoque propius nox vergit ad lucem, multum ex nocturno calore decrescit, donec sub ipsum diei ortum assueto tempore languescat.* « Au milieu de la forêt d'Ammon se voit une fontaine qu'on appelle *l'eau du soleil*. Au lever du soleil elle est tiède ; à midi, lorsque la chaleur est la plus considérable, elle est très-fraîche ; ensuite, à mesure que le jour décline, elle s'échauffe, de manière qu'à minuit elle devient bouillante ; et plus la lumière s'approche, plus l'eau perd de sa chaleur, jusqu'à ce qu'au matin elle retrouve sa tiédeur accoutumée. »

Pag. 424, v. 878. Cette fontaine est celle de Jupiter Dodonien, que Pline décrit en ces termes, *Nat. Hist.* lib. II, chap. 103 : *In Dodone Jovis fons cum sit gelidus, et immersas faces exstinguat, si extinctæ admoveantur, accendit. Idem meridie semper deficit : qua de causa ἀναπαύμενον (id est cessantem) vocant. Mox increscens, ad medium noctis exuberat, ab eo rursus sensim deficit.* « La fontaine de Jupiter à Dodone, quoique assez froide pour éteindre les flambeaux allumés qu'on y plonge, a pourtant la propriété de les rallumer quand on les en approche après qu'ils ont été éteints. Cette même fontaine se tarit régulièrement à midi ; ce qui lui a fait donner le nom d'*ἀναπαύμενον*. Vers minuit

elle se remplit de nouveau , et depuis cette heure elle recommence à décroître peu à peu. »

Pag. 406 , v. 889. Toutes les éditions portent *endo mari*, auquel Creech a suppléé *Aradius*, qui me paraît beaucoup plus intelligible. Voici la note sur laquelle Creech appuie sa correction : « Si on lit *endo mari*, dans la mer, que signifie ce que Lucrèce ajoute deux vers plus bas, *multis aliis regionibus*? Ces autres régions sont aussi dans la mer. Il faut donc lire *Aradius fons*, la fontaine Aradienne, dont Strabon fait mention lib. XVI de sa Géographie. C'est ainsi que Lucrèce avait écrit; et les mots *in mari* ou *endo mari*, mis en marge, se sont insensiblement glissés dans le texte. »

Pag. 408 , v. 908. Il y avait dans l'Asie mineure deux villes appelées *Magnesiæ*; l'une auprès du Méandre, l'autre au pied du mont Sypile : cette dernière, qui appartenait particulièrement à la Lydie, et qu'on appelait aussi *Héraclée*, était la vraie patrie de l'aimant. Le mont Sypile était fécond en métaux, et en aimant par conséquent. Ainsi l'aimant, appelé *magnes*, du premier lieu de sa découverte, a conservé son ancien nom, comme il est arrivé à l'acier et au cuivre, qui portent les noms des lieux où ils ont été découverts.

Ibid. v. 909. Lucrèce a raison de dire que l'aimant était regardé comme une des merveilles de la nature; il est incroyable combien d'éloges en ont faits les auteurs anciens. On lui donnait le nom de λίθος, la pierre par excellence : les uns le regardaient comme

Le chef-d'œuvre de la Divinité, comme une pierre vraiment divine ; d'autres voulaient que sa vertu attractive fût un secret dont les dieux se fussent réservé la connaissance. Claudien en parle dans des termes aussi magnifiques, *Epigram. de Magnete* :

*Lapis est cognomine Magnes ,
Decolor , obscurus , vilis : non ille repexam
Cæsariem regum , nec candida virginis ornat
Colla , nec insigni splendet per cingula morsu ;
Sed nova si nigri videas miracula saxi ,
Tunc superat pulchros cultus , et quidquid Eois
Indus littoribus rubra scrutatur in alga.*

Qu'en auraient-ils donc dit, s'ils avaient connu, outre sa vertu attractive et communicative, sa direction vers le pôle, et son inclinaison vers l'horizon en se tournant vers le pôle; s'ils avaient connu l'usage de la boussole, qui est bien autre chose qu'un simple objet de curiosité ?

La manière dont ils expliquaient le petit nombre de propriétés qu'ils en connaissaient, se ressentait bien de l'admiration, de l'espèce de vénération même qu'ils avaient pour cette pierre: Thalès la croyait animée. Pline, imbu de la même opinion, s'écrie avec enthousiasme : *Quis lapidis rigore pigrius ? Ecce sensus manusque tribuit illi (natura). Quid ferri duritia pugnacius ? Sed cedit et patitur mores ; trahitur nunquam et magnete lapide ; domitrixque illa rerum omnium materia , ad inane nescio quid currit , atque , ut propius venit , assistit , teneturque et complexu hæret.*

On croyait que cette pierre se nourrissait de la substance même du fer. C'est ce que dit Claudien , *loc. cit. ut sup.* :

*Ex ferro meruit vitam , ferrique rigore
Vescitur ; has dulces epulas , hæc pabula novit.*

Enfin les partisans des sympathies et des antipathies supposaient un amour entre le fer et l'aimant, opinion que Claudien exprime ainsi, en adressant la parole à l'Amour.

*Jam gelidas rupes , vivoque carentia sexu
Membra feris , jam saxa tuis obnoxia telis ;
Et lapides suos ardor agit , ferrumque tenetur
Illecebris : rigido regnant in marmore flammæ.*

Pag. 413 , v. 952. Tous les commentateurs se sont mis à la torture pour entendre ces trois vers ; leur embarras est venu de ce qu'ils se sont obstinés à les lier ensemble , et à les regarder comme trois membres d'une seule phrase. Voici comme ils ponctuent :

*Quin ferri quoque vim penetrare suevit ,
Undique qua circum corpus lorica coerces ,
Morbida vis quæcunque extrinsecus insinuatur.*

Et, d'après cette ponctuation, ils regardent *Morbida vis* comme le nominatif de *penetrare suevit* ; ce qui donne cette version ridicule, *que les maladies du dehors pénètrent la cuirasse de fer du soldat* : pour éviter cette absurdité, ils ont varié les leçons à l'infini. On peut voir dans la longue note de Creech

Les corrections sans nombre que Lefèvre, Gifanius, Lambin, et Crech lui-même ont faites sur ce passage : il ne s'agissait, pour le rendre plus clair que le jour, que d'en changer la ponctuation, en mettant dans le second vers un point après *coercet*. Alors le nominatif de *penetrare suevit est frigus vaposque ignis* du vers précédent ; ce qui fait un sens raisonnable : *Le froid et le chaud pénètrent les murs, pénètrent jusqu'à la cuirasse d'acier qui enveloppe le corps du guerrier*. Le troisième vers, *Morbida vis*, etc. fait une nouvelle phrase, un nouveau fait qui confirme ce que dit le Poète : La plupart des maladies nous, viennent du dehors, et s'insinuent par conséquent en nous par nos pores.

Pag. 414, v. 974. Les commentateurs entendent par *recreare* le plaisir que les parfums procurent à l'odorat ; mais les trois mots *videntur*, *interdum*, *tanquam*, qui le modifient, deviennent absolument inintelligibles, s'il est pris dans ce sens. Il faut donc que *recreare* ait ici la signification que Lucrèce lui a déjà donnée au commencement de ce chant (*Vid. not. 1*) ; et le raisonnement du Poète est que les parfums, qui sont un poison pour les pourceaux, ont la vertu de nous rappeler d'un évanouissement. Alors on entend ces trois restrictions de Lucrèce : *Tandis que les mêmes parfums semblent quelquefois nous rappeler, pour ainsi dire, à la vie*.

Pag. 416, v. 999. On ne voit pas quelle liaison peut avoir avec les quatre principes préliminaires que Lucrèce a établis, la raison qu'il donne de l'at-

traction du fer par l'aimant : il y a grande apparence que Lucrèce avait ajouté une autre solution qui exigeait cet appareil de notions préliminaires , et qui se sera perdue , de quelque manière que ce soit. C'est le sentiment de Gassendi , qui apporte en même temps cette seconde raison qu'on trouve dans Diogène Laërce , et dont voici la substance : « Les émanations du fer et celle de l'aimant sont parfaitement semblables ; leurs interstices , leurs conduits ont aussi une parfaite analogie. Lors donc que les émanations de l'aimant viennent frapper le fer , elles doivent s'insinuer dans l'intérieur de ce métal , et se lier à ses élémens ; ainsi liées , elles doivent , après la répercussion , emmener avec elles les parties du fer auxquelles elles sont accrochées. Les émanations du fer , de leur côté , doivent produire le même effet sur l'aimant , s'unir à ses parties , et , après la répercussion , attirer avec elles la substance même de la pierre. Ces deux émanations ainsi liées , l'une à la masse du fer , l'autre à la masse de l'aimant , en rejaillissant en sens contraire , doivent se rencontrer dans l'espace intermédiaire , s'y unir , et , par cette jonction , lier ensemble le fer et l'aimant : or il est clair que cette jonction se fera plus près de celui des deux corps dont les émanations auront été les plus abondantes. Et comme l'abondance de ces émanations est proportionnée à la masse des corps , il n'est pas plus vrai de dire que l'aimant attire le fer , que de dire que le fer attire l'aimant : ces deux substances s'attirent l'une et l'autre. »

Cette explication , quelle qu'elle soit , suppose nécessairement les principes préliminaires de Lucrèce ,

comme on peut s'en persuader avec un peu d'attention.

Pag. 418, v. 1019. Ces deux vers sont fort embrouillés ; personne, à ce qu'il me semble, n'en a entendu la construction. La voici : *Hæc quoque res accedit item huc adjumento*, une nouvelle cause vient encore à l'appui, *quare id queat magis esse*, pour que cet effet soit produit plus efficacement ; *motusque juvatur*, *quod simul*, etc. et la direction de l'anneau est aidée en ce que, etc. Je me suis permis de changer *motu*, qui ne fait aucun sens, en *motus*, qui rétablit toute la clarté de la phrase ; j'ai surtout entièrement changé la ponctuation, en ôtant les deux points après *esse* et après *juvatur*, et en y suppléant les virgules.

Pag. 422, v. 1066. *La colle de taureau se faisait avec les oreilles et les parties génitales du taureau : Glutinum præstantissimum fit ex auribus taurorum, et genitalibus. Plin. Nat. Hist. lib. XXVIII, cap. 17.*

Ibid. v. 1069. Toutes les éditions portent *i aquai fontibus audent Misceri*, le vin ose se mêler avec l'eau ; ce qui fait une expression assez plaisante : je ne doute pas que le mot *audent* ne soit une faute de copiste, et que Lucrèce n'ait écrit *fontibu' gaudent*, le vin aime à se mêler avec l'eau.

Ibid. v. 1075. Par ce mot *res*, Lucrèce semble donner à entendre qu'on mêlait autrefois avec l'or et l'argent une substance d'une autre nature, pour faciliter leur alliage ; mais c'est une chose contraire à

l'expérience. L'or et l'argent fondus ensemble dans un même creuset, se mélangent parfaitement sans le secours d'aucune substance ; et si l'on y ajoute quelquefois du *borax* ou du *nitre*, c'est pour faciliter la fusion, et non pas le mélange.

Ibid. v. 1076. Lucrèce décrit ici la composition du bronze. *Plumbum album* veut dire l'étain : en effet le cuivre jaune et le cuivre rouge mêlés avec l'étain, donnent le métal mixte qu'on appelle bronze.

Pag. 426, v. 1104. *Claudicare* veut dire proprement *boiter* : ici c'est une expression métaphorique, par laquelle Lucrèce fait entendre que l'axe du monde, qui s'élève dans la partie septentrionale, et s'abaisse dans la méridionale, commence à s'incliner dans l'Égypte.

Ibid. v. 1111. L'éléphantiasis, ainsi nommé du mot grec *ἑλέφας*, éléphant, à cause de la ressemblance que les malheureux attequés de ce mal, ont avec l'éléphant, soit pour l'apparence extérieure du corps, soit pour la couleur de la peau, soit pour la durée de la maladie, est le plus horrible des fléaux qui affligent l'humanité :

*Est lepræ species, elephantiasisque vocatum,
Quo cunctis morbis major sic esse videtur,
Ut major cunctis elephas animantibus exstat.*

Maur. de Vir. Herb. cap. 5.

Le corps entier est alors défiguré par des tumeurs hideuses, des tubérosités, des porreaux, des croûtes, des

exostoses ; il est parsemé de taches blanches, livides, rougeâtres-obscurcs, ou pourpres, dépouillé par une dépilation totale, rongé par des ulcères affreux, par un cancer universel qui pénètre jusqu'à la charpente osseuse même : joignez-y l'enrouement de la voix, la tuméfaction des tempes et de l'arcade supérieur des orbites, et mille autres caractères d'autant plus hideux, qu'ils sont tous extérieurs. En effet, on dirait que la nature, dans cette maladie, a eu l'intention de se jouer de l'art des médecins, en exposant à découvert à leurs yeux, en assujettissant à leur tact un mal dont elle a rendu la cure impossible. Dans les autres maladies ils peuvent prétexter le jeu secret de l'organisation intérieure, qui ne se manifeste au-dehors que par des symptômes faibles, difficiles à saisir, souvent même équivoques : ici le mal se produit lui-même aux yeux pour défier l'art et se jouer de ses ressources. Les médecins, tant anciens que modernes, conviennent que cette maladie est incurable ; c'est un fait attesté par l'expérience, confirmé d'ailleurs par la foule innombrable de recettes contradictoires imaginées depuis tant de siècles pour le traitement de cette maladie. Cette incurabilité est d'autant plus surprenante, qu'on connaît aussi bien les causes que les effets de ce mal : on sait qu'il est occasionné communément par l'humidité de l'air, par des brouillards infects, par le voisinage de la mer et des étangs, soit doux, soit salés ; on sait que les peuples, dont les habitations sont souterraines, dont la boisson est une eau stagnante, dont les alimens sont visqueux, gras, huileux et putrides, tels que les poissons crus ou salés, les fromages corrom-

pus , et même certains légumes de mauvaise qualité ; sont ordinairement sujets à ce mal. Aussi a-t-on remarqué que les états despotiques et barbares sont ceux où il se déploie avec le plus de fureur. Les peuples découragés par la tyrannie du gouvernement , négligent des terres dont ils ne recueillent pas les fruits , laissent croupir les marais et les étangs , vivant dans la fange , comme des animaux immondes , et imprimant , pour ainsi dire , au pays qu'ils habitent , un aspect aussi triste que le leur : de là ces exhalaisons fétides qui , reçues dans le canal de la respiration , au lieu d'un air pur , n'introduisent dans la machine que les germes de la plus affreuse maladie. Représentons-nous donc le despotisme , non pas seulement tel que le dépeint Sénèque dans une de ses lettres , environné de bûchers , de fer , de flammes et de bourreaux , mais encore escorté par les pestes et les maladies contagieuses , empoisonnant de son souffle l'air , la terre et les eaux. Heureusement l'élephantiasis paraît presque éteint aujourd'hui en Europe , d'où le despotisme se retire de jour en jour vers l'Asie , le lieu de sa naissance : on ne voit plus de trace de cette maladie que dans quelques pays septentrionaux et maritimes , tels que l'île de Feroé , l'Islande , le Groenland , la Norwége , le nord de la Hollande , et les montagnes d'Ecosse ; mais elle s'en dédommage dans les autres parties du continent , dans les îles de la Grèce , dans la Syrie , dans l'Égypte , la Nigritie , le royaume d'Angola , les îles d'Afrique , le Malabar , Goa , le Bengale , le royaume de Siam , Batavia , les Moluques , le Japon , etc. Les Européens l'ont trouvée au milieu des richesses de

Nouveau-Monde, comme le serpent qui gardait les pommes d'or des Hespérides ; ils l'ont vue régner dans l'île de St. Domingue, dans le quartier du fort royal à la Martinique, à la Guadeloupe, à l'île de St. Christophe, aux îles des Caraïbes, aux environs du Mississipi, dans la Jamaïque, dans un canton du Paraguay, dans une partie du Brésil, et dans les riches contrées du Pérou. Cette maladie, qui répond, pour ainsi dire, à tous les points de notre globe, répond aussi à tous les instans de sa durée ; aussi ancienne que le monde, elle naquit de ce même mélange de terre et d'eau auquel les anciens philosophes attribuaient l'origine des premiers hommes. Combien de précautions imaginées par les anciens législateurs pour arrêter les progrès de ce mal naissant ! L'usage des viandes proscrit dans les pays chauds, l'interdiction du porc qui se roule dans la fange, des oiseaux aquatiques qui vivent dans les eaux, préceptes que Pythagore puisa chez les Egyptiens, ne nous permettent pas de douter que ce mal n'eût fait dès lors de terribles ravages. La côte maritime de l'Asie et la Basse-Egypte ont passé de tout temps pour le sol natal de l'éléphantiasis. Les lois économiques des Hébreux, leur histoire, ce Job abandonné de tout le monde, ce mendiant Lazare, ce général Naaman, et plusieurs autres exemples ne prouvent-ils pas que les Juifs étaient en proie à cette maladie ? Elle était connue dans la Thrace, dans la Mysie, dans la Germanie : elle désolait les Indes du temps d'Alexandre, qui défendit à ses habitans l'usage du poisson ; la Perse, sous le nom de *mal Persique* ; la Grèce, et les régions de l'Afrique voisines de la Mauritanie. Elle

s'est aussi fait sentir à l'empire romain , non qu'elle y ait été apportée d'Orient par les troupes de Pompée , mais parce que les mêmes causes qui l'avaient fait naître dans les autres contrées , l'y produisirent aussi. Ne l'attribuons pas non plus parmi nous aux croisades , mais à d'autres fléaux aussi efficaces : les irruptions des Barbares , la servitude du gouvernement féodal , l'abrutissement des peuples , l'abandon de l'agriculture ; voilà les vraies causes qui la perpétuent si long-temps en Occident. La nature , malheureusement trop féconde , s'est étudiée à la multiplier sous mille formes diverses : le feu St. Antoine , le feu sacré ou le feu persique , la plique polonaise , le scorbut et le mal vénérien sont les résultats des mêmes causes combinées ou modifiées , différens ruisseaux de la même source empoisonnée. Est-ce une consolation pour l'humanité que la contagion de cette maladie soit encore un problème ? On dit que quelquefois la femme la gagne de son mari , sans que les enfans qu'elle met au monde en soient atteints ; que d'autres fois les enfans naissent infectés du virus , sans qu'il se soit communiqué à la femme. Tantôt on la gagne par le simple contact , tantôt on habite impunément avec des *éléphantiaques* ; mais qu'importe qu'elle se communique ou non par la contagion , quand la nature a tant d'autres ressources pour la propager ?

Cette note est un précis de l'excellente Histoire de l'Eléphantiasis par M. Raymond.

FIN.

INDEX NOMINUM.

A.

ACHÆIS, VI. 1113.
Acheronta, IV. 171. VI. 250.
Acheronte, III. 628. IV. 41.
Acherontis, III. 37. VI. 762.
Acherusia, I. 121. III. 25.
Acragantinus, I. 717.
Ægis, VI. 583.
Ægocerotis, V. 614.
Ægypti, VI. 712.
Ægypto, VI. 1104.
Ægyptum, VI. 713.
Æneadum, I. 1.
Æthiopum, VI. 734.
Ætnæ, II. 593. VI. 638.
Ætnæa, I. 723.
Ætnæus, VI. 668.
Alexandri, I. 475.
Albus, V. 746.
Ammonis, VI. 847.
Anaxagoræ, I. 830.
Anaxagoras, I. 875.
Ancu', III. 1038.
Aquilonis, V. 688.
Aquilonum, V. 741. VI. 729.
Arcadiæ, V. 32.
Arcadius, V. 25.

Athenæ, VI. 2.
Athenæis, VI. 748.
Atlantæum, V. 36.
Atthide, VI. 1113.
Averna, VI. 737.
Averni, VI. 829.
Averno, VI. 745.
Aulide, I. 85.
Auster, V. 744.
Austri, V. 688.
Austro, VI. 720.
Autumni, VI. 371.
Autumnus, V. 742.

B.

BABYLONICA, IV. 1023.
V. 726.
Bacchi, II. 655. III. 222.
Bistonias, V. 30.
Brittannum, VI. 1103.
Bruma, V. 745.

C.

CALLIOPE, VI. 93.
Carthaginis, III. 1047.
Cauri, VI. 134.
Cecropiis, VI. 1136.
Centauri, II. 402. IV. 743. V. 876.

Centauros, IV. 736. V.

889.

Cerberæas, IV. 737.

Cerberus, III. 1024.

Cererem, II. 654.

Ceres, IV. 1161. V. 14.

Chaldæum, V. 726.

Χαρίτων, IV. 1155.

Charybdis, I. 723.

Chimæra, V. 903.

Chimæras, II. 704.

Cilici, II. 416.

Creta, II. 634.

Cretæ, V. 26.

Cumas, VI. 746.

Curetas, II. 629.

D.

DANAUM, I. 87.

Delphica, VI. 153.

Democriti, III. 372. V. 621.

Democritum, III. 1052.

Dictæos, II. 633.

Diomedis, V. 29.

E.

EMPEDOCLES, I. 717.

Ennius, I. 118.

Epicurus, III. 1055.

Etesia, V. 741. VI. 716.

Euris, VI. 110.

Evius Evan, V. 742.

F.

FAUNOS, IV. 585.

Favoni, I. 11.

Flora, V. 738.

Furiæ, III. 1024.

G.

GADIBUS, VI. 1105.

Gallos, II. 614.

Geryonai, V. 28.

Gigantum, IV. 139. V. 118.

Græci, I. 831.

Graiæ, III. 3.

Graii, II. 629. III. 101. VI. 423.

Graiorum, I, 137.

Graios, I. 641.

Graum, II. 600. V. 406. VI. 753.

Graius, I. 67.

Grajugarum, I. 478.

H.

HELICONE, I. 119.

Heliconiadum, III. 1050.

Heliconis, III. 133. IV. 551. VI. 786.

Heractitus, I. 639.

Herculis, V. 22.

Hesperidum, V. 33.

Homeri, I. 125.

Homerus, III. 1050.

Hyems, V. 746.

Hyrcano, III. 750.

I.

IACCHO, IV. 1161.

Idæam, II. 611.

Idæis, V. 662.

India, II. 537.

Ionium, I. 720.

Iphianassai, I. 86.

Ismara, V. 30.

Itacas, I. 120.

Italix, I. 722.

J.

JOVIS, II. 633.
Jupiter, VI. 386.

L.

LERNÆA, V. 26.
Liber, V. 14.
Lucas, V. 1301.

M.

MANES, VI. 763.
Manibus, VI. 758.
Martis, V. 1303.
Matuta, V. 655.
Mavors, I. 33.
Melibœa, II. 499.
Memmi, I. 43. II. 142.
V. 8.
Memmiada, I. 45.
Memmiadæ, I. 27.
Molossum, V. 1062.
Musæ, I. 929. IV. 5.
Musarum, I. 924.

N.

NEMEÆUS, V. 24.
Neptuni, II. 471. VI.
1073.
Neptunum, II. 654.
Nili, VI. 1111.
Nilus, VI. 711.
Nympharum, V. 947.
Nymphas, IV. 584.

O.

ORCI, I. 116. VI. 762.
Orcum, V. 994.

P.

PALLADIS, VI. 749.
Pan, IV. 590.
Panchæos, II. 417.
Pandionis, VI. 1140.
Parthi, V. 1309.
Peloponneso, VI. 584.
Pergama, I. 477.
Phaethonta, V. 398.
Phœbea, II. 504.
Phœbi, I. 740. V. 113.
VI. 153.
Phrygias, II. 611.
Phrygio, I. 475. II. 620.
Phrygios, II. 630.
Pieridum, I. 925. IV. 1.
Pierio, I. 945. IV. 21.
Pœni, V. 1302.
Pœnis, III. 845.
Pythia, I. 740.

R.

ROMANIS, I. 41.
Romulidarum, IV. 687.

S.

SAMOTHRACIA, VI. 1041.
Saturnus, II. 637.
Satyra, IV. 1162.
Satyros, IV. 584.
Scipiades, III. 1047.
Scyllarum, IV. 736.
Scyllas, V. 891.
Siculum, VI. 641.
Sicyonia, IV. 1118.
Sidone, VI. 583.
Σιληνὴ, IV. 1162.
Sisyphus, III. 1008.
Stymphala, V. 32.
Syria, VI. 755.

- T.
- TANTALUS, III. 994.
- Tartara, III. 42. V. 1125.
- Tartarus, III. 1025.
- Thebanum, V. 327.
- Thessalico, II.-500.
- Thracen, V. 30.
- Tityon, III. 997.
- Tityos, III. 1005.
- Tritonidos, VI. 749.
- Triviai, I. 85.
- Trojæ, V. 327.
- Trojanis, I. 477.
- Trojugas, I. 466.
- Tyndaridem, I. 465.
- Tyndaridis, I. 474.
- Tyria, VI. 583.
- Tyrrhena, VI. 380.
- V.
- VENERE, IV. 1064. V. 895.
- Venerem, IV. 1103.
- Veneris, II. 173. III. 777. V. 736.
- Veneres, IV. 1178.
- Venus, I. 2. IV. 1051. V. 736.
- Ver, V. 736.
- Vulturinus, V. 744.
- Z.
- ZEPHYRI, V. 1380.
- Zephyrus, V. 737.

